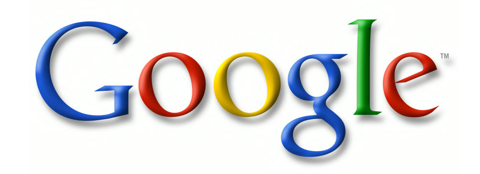





296. b. 22
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

DE

M. PALISSOT.

TOME SIXIEME.

ŒUVRES
DE
M. PALISSOT,
NOUVELLE ÉDITION

Considérablement augmentée, enrichie de figures.

TOME SIXIEME,

CONTENANT DIVERS MÊLANGES.



A LIEGE,

Chez CLÉMENT PLOMTEUX, Imprimeur de Messeigneurs les Etats.

M. D. CC. LXXVII.

ANECDOTES
RÉLATIVES
AUX PIECES DE THÉATRE.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

LEs Ouvrages Dramatiques ſont devenus une branche ſi conſidérable de la gloire nationnale, qu'on s'eſt intéreſſé aux plus petites particularités qui les concernent. Non ſeulement le Théâtre Français a ſon hiſtoire, mais on a recueilli des anecdotes avec toutes les pieces qui ont été données à nos différens Spectacles, & même ſur celles qui n'ont pas été repréſentées. On a multiplié les répertoires, les Dictionnaires, & juſqu'aux Almanachs des Théâtres.

C'eſt qu'intérieurement nous ſentons la prééminence que nous avons acquiſe en ce genre, du moins parmi les modernes; c'eſt que les noms immortels des Corneille, des Racine, des Voltaire, des Crébillon, nous énorgueilliſſent, & que nous ne voyons, ni dans l'antiquité, ni depuis la renaiſſance des Lettres, aucun homme qu'on puiſſe comparer à notre inimitable Moliere. Sans attacher à nos ſpectacles la même importance, la même majeſté que les Grecs, & ſans avoir ſu, comme eux,

honorer les talens à qui nous devons tant de chef-d'œuvres, notre amour propre n'eſt pas moins flatté de voir les Nations les plus jalouſes de nous diſputer toute autre gloire, forcées de reconnaître la ſupériorité de la Scene Françaiſe, & d'emprunter de nous ces nobles amuſemens, devenus des beſoins pour elles. C'eſt en effet, par cette ſupériorité même que notre langue eſt actuellement celle de toute l'Europe; eſpece de conquête paiſible, uniquement réſervée au génie : de-là cette inépuiſable curioſité ſur cette brillante partie de nos richeſſes littéraires.

Quoique l'Auteur ſoit peut-être un de ceux qui ait travaillé avec le moins de ſuccès en ce genre difficile, & que dès ſes premiers pas, on lui ait, pour ainſi dire, fermé la carriere, il eſt cependant très-remarquable que preſque toutes ſes pièces ont donné lieu à des anecdotes plus ou moins ſingulieres. La plupart ſe trouvent déjà conſignées dans ces répertoires deſtinés à fournir des matériaux à l'hiſtoire de notre littérature; mais nous croyons devoir raſſembler toutes celles qui nous ſont parvenues, & parce qu'elles achevent de le faire connaître, & pour remplir le but que nous avons indiqué ſouvent, qui eſt de caractériſer l'eſprit du ſiecle.

Si par une ſuite d'événemens biſarres, il eſt toujours arrivé à l'Auteur, à l'occaſion de ſes Comédies, quelque choſe d'un peu plus extraordinaire qu'à ſes contemporains, cette diſtinction, qu'il ne déſirait pas, ſemblerait former un préjugé en ſa faveur; mais il ne faut, peut-être, en attribuer la cauſe qu'à la révolution qui s'était faite dans nos mœurs lorſqu'il a commencé d'écrire. On n'avait vu depuis Moliere, qu'un infiniment petit nombre de Comédies vraiment dignes de ce nom; le goût romaneſque avait prévalu; la gaîté ne s'était conſervée que dans quelques pieces à ſcenes épiſodiques, dans quelques Vaudevilles du moment, & encore cette gaîté ne s'adreſſait plus qu'à l'eſprit, & ne conſiſtait gueres que dans une eſpece de combat d'épigrammes, par lequel on avait cru remplacer la vérité du dialogue & le ton naturel des converſations. Plus de caracteres; des mœurs à peine effleurées; des ſaillies au lieu de ces traits profonds puiſés dans la nature même; aucun de ces vers nés proverbes, ou par un tour particulier que ſait y donner le génie, ou par la richeſſe du ſens qu'ils renferment, mais, à leur place, des vers étincelans de mots & dénués d'idées : tel était l'état déplorable où ſe trouvait tombé parmi nous le genre qui

avait fait tant d'honneur à Moliere, & à quelques-uns de ses successeurs. Aussi les Poëtes comiques n'avaient-ils plus d'ennemis. Les accusations de prétendues personnalités, si communes dans le beau siecle où l'on avait le courage de les mépriser, ne pouvaient plus s'appliquer à des gens qui n'avaient pas même la prétention de peindre, ou qui n'exerçaient leurs pinceaux métaphysiques que sur des êtres fantastiques & inanimés.

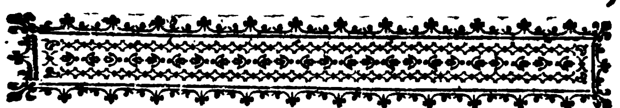
L'Auteur, peu accoutumé au ton de ces Pieces nouvelles, & entendant regretter tous les jours le genre de la vraie Comédie, dont il ne restait plus qu'une faible tradition, eut la bonne foi de croire ce regret sincere. Il pensa que les gens du monde, & peut-être que les hommes d'Etat eux-mêmes, applaudiraient à une liberté courageuse qui pouvait rendre à la Scene Française, non-seulement son premier éclat, mais cette importance politique, cette influence utile sur nos mœurs, que Louis XIV avait eu le mérite d'entrevoir. Il imagina que le ridicule, rentré dans ses anciens droits, pouvait seconder les vues de l'administration même, en faisant tomber sans violence des abus que l'heureuse modération de notre gouvernement ne permettait pas de réprimer par des moyens plus séveres. Il se trompa dans toutes

ses conjectures ; le regne des grandes vues & des ames fortes était passé.

Bientôt il s'apperçut que loin d'avoir des encouragemens à se promettre, il ne devait s'attendre qu'à des ennemis, & que les plus dangereux peut-être, c'étaient précisément ces hommes vains à qui les gens de lettres n'ont pas rougi de donner, & qui n'ont pas rougi d'accepter le titre fastueux de protecteurs. Il n'eut pas besoin d'un long usage pour juger que la plupart de ces prétendus Mécenés ne cachaient, sous leur fausse politesse, que de véritables barbares, très-indifférens aux progrès de la littérature, n'ayant l'air de s'occuper d'elle que par désœuvrement, ou pour varier leur ennui, secrettement jaloux de la noble indépendance des vrais talens, & toujours prêts à se déclarer pour les Pradon qui les flattent, contre les Racine qui les négligent.

Désabusé des illusions qu'il avait trop légérement adoptées, il reconnaît enfin que c'est aux erreurs de son inexpérience qu'il doit une partie des persécutions qui l'ont éloigné d'une carriere qu'il aimait, & dans laquelle il ne prévoit pas qu'il doive jamais rentrer. Il ne rappelle le souvenir des contradictions qu'il a essuyées, que pour se rendre utile à ceux que les mêmes erreurs pourraient exposer aux mê-

mes inconvéniens. Il ferait à souhaiter qu'à son exemple tous les Auteurs dramatiques n'eussent pas négligé de conserver les anecdotes rélatives à leurs Ouvrages; ils auraient épargné bien des recherches à leurs Commentateurs, & chacun d'eux aurait contribué plus ou moins à l'histoire littéraire de leur siecle : histoire qui a son prix aux yeux de ceux qui savent penser, & qui vaut bien le triste spectacle des calamités humaines, répété si souvent dans les grandes Annales des Nations.



LETTRES

DE L'AUTEUR

A M. PATU *).

I.

Paris 1747.

VOus me demandez, mon cher ami, des nouvelles d'une Piece à laquelle je ne veux plus penser. Il eſt, ce me ſemble, aſſez héroïque de ſavoir prendre ainſi ſon parti ſur un premier Ouvrage; mais enfin je commence à croire que les Comédiens ont eu raiſon, ce qui pourtant ne leur arrive gueres. Le péché originel de cette Tragédie, il faut en conve-

*) Nous avons trouvé ces Lettres dans les Papiers que l'Auteur a bien voulu nous confier pour mettre en ordre cette collection. Elles ſont de ſa plus tendre jeuneſſe, & comme elles renferment des faits intéreſſans ſur ſes premiers ouvrages, nous avons cru devoir les placer parmi ces Anecdotes. Conſultez, pour prendre une idée de M. Patu, jeune homme qui donnait les plus belles eſpérances, l'article qui le concerne dans les Mémoires ſur notre Littérature.

nir, & l'amitié seule avait pu vous le cacher, c'est d'avoir, avec le sujet d'Andromaque, une ressemblance trop marquée. Il est fâcheux d'en avoir fait l'observation si tard; mais il serait plus triste encore d'avoir osé lutter contre Racine, que je ne lis jamais sans me décourager, & de faire dire à mes dépens:

Infelix puer, atque impar congressus Achilli.

On prétend d'ailleurs qu'on ne veut plus de pieces de Théâtre tirées de l'Ecriture. Je doute cependant qu'on osât refuser une Athalie, ou même une Esther. Le scrupule me paraîtrait d'autant plus extraordinaire, qu'on tolere encore à la Comédie Italienne l'extravagant mélange de Samson avec Arlequin. Voilà ce qu'on pourrait regarder comme une profanation. Interdire à la Tragédie des sujets sacrés lorsqu'on permet de pareils abus, ce serait défendre les Odes de Rousseau, tandis qu'on imprime avec permission & privilege des Cantiques sur des rimes & sur des airs de Pont-neuf.

Quoi qu'il en soit, mon ami, je me trouve absolument consolé de ce qui m'avait paru, dans un premier mouvement de Poëte, une extrême injustice. Dans le fonds, n'était-ce pas de ma part une témérité trop grande, que d'avoir pensé à une Tragédie, sans même avoir

ſu cet ennuyeux d'Aubignac que vous m'avez fait lire le premier, & connaiſſant à peine le théâtre, que j'aime, à la vérité, à la fureur; mais qu'il ne m'eſt pas poſſible de fréquenter auſſi ſouvent que je le ſouhaiterais. Un Comédien qui me témoigne de l'amitié, me fait eſpérer mes entrées; vous me connaiſſez aſſez pour croire que je ne voudrais pas en profiter long-tems à titre de faveur.

Que voulez-vous faire de cette prédiction que vous me demandez? je ſuis ſi pareſſeux pour tranſcrire, que j'aimerais mieux vous faire paſſer la piece entiere, ſi je n'étais pas encore engagé pour une lecture chez une perſonne de votre connaiſſance.

Ce ſera certainement la derniere, car, je vous le répete, je veux abſolument oublier cet ouvrage. Pour vous prouver cependant que je ne ſais rien vous refuſer, je vous envoye ces vers dans leur ſimple appareil, & dénués de tout ornement. Je ſuppoſe que vous voulez les juger en négligé, & que vous vous êtes un peu défié de ma maniere de lire. Je conſens à vous ſacrifier mon amour propre; mais à condition que vous me ſacrifierez auſſi ce que je trouve quelquefois de trop complaiſant dans votre indulgence. Deux jeunes amis, tels que nous, ſe nuiraient au lieu de s'éclairer, s'ils n'avaient

l'un pour l'autre une ſincérité à l'épreuve de tout ménagement. Eſtimons-nous aſſez tous deux, mon cher Patu, pour ne jamais nous flatter.

Que pouvez-vous faire ſi long-tems, & dans cette ſaiſon, à la campagne avec vos Janſéniſtes? Ils ont beau faire, ils ne s'oppoſeront pas à votre vocation; vous ferez des vers malgré eux, vous leur déplairez, mais je vous en aimerai davantage. Je ſuis charmé que vous appreniez l'Italien : c'eſt une nouvelle connaiſſance que vous partagerez avec moi à votre retour.

Je viens à l'endroit délicat de votre lettre. Oui, j'ai eu part, puiſque vous voulez le ſavoir, à cet ouvrage dont vous me parlez, mais point du tout à l'Edition qu'on vient d'en faire. C'eſt un ſervice qu'on a cru me rendre, un encouragement qu'on a cru me donner. Vous connaiſſez la bonté de M. P..., & combien il eſt ſenſible aux moindres diſpoſitions qu'il croit appercevoir dans les jeunes gens; mais ſi cette bonté eut été plus éclairée, il ne m'eut pas fait cette ſurpriſe, qui ne m'a été agréable qu'un inſtant, & qui, par réflexion, me cauſe un véritable chagrin. La preuve que je n'exagere pas, c'eſt que je vous avais fait à vous-même un ſecret de cette production précoce, dans laquelle je ne trouve de paſſable qu'une dou-

zaine de vers que je vous envoye, & pour vous épargner la tentation de lire le reste, & parce que je me rappelle que vous ne haïssez pas les rimes redoublées.

Autour d'eux les jeux & les Ris
Voltigeaient d'une aîle légere;
Avec les enfans de Cypris
Ils s'égayaient sur la fougere.
L'un, assis près de sa bergere,
De sa flamme exigeait le prix,
L'autre semblait faire un mystere
Des feux dont il était épris,
Et par un apparent mépris,
Trop assuré du don de plaire,
Il enflammait sa Lycoris,
Dont il méritait la colere.

En vérité, mon ami, Horace qui a eu tant de raison de dire aux vieux Poëtes, *solve senescentem*, &c. aurait bien dû faire sentir aux jeunes tout le ridicule de cette manie de donner au Public leurs premiers essais. Je ne connais que M. de Voltaire qui ait fait exception à la loi commune, & qui ait eu le bonheur de commencer presque aussi-bien que Racine a fini.

A propos de M. de Voltaire, on parle d'une Tragédie intitulée *Denys le Tyran*, qui est, dit-on, le début d'un de ses éleves; mais il me semble qu'on se presse un peu trop de l'annoncer comme une merveille : Du moins, si la Piece était

de moi, ferais-je très-fâché qu'on en parlât d'avance avec de si grands éloges. Ceci doit vous rappeller la petite de B...., qui nous aurait paru si jolie, mais que l'enthousiaste L.. trouva moyen de nous faire trouver très-ordinaire à force de nous l'avoir vantée. Adieu, mon cher Patu. Revenez donc bien vîte à la ville, où je brule d'impatience de vous revoir.

Vers qui se trouvaient joints à cette lettre, & qui étaient empruntés d'une Tragédie fondée sur la proscription du Hébreux en Egypte. L'Auteur n'avait pas plus de dix-sept ans, quand il acheva cette Piece. C'est une femme inspirée qui parle :

Va, malgré tes fureurs, ces Hébreux sont à craindre;
Ton châtiment s'apprête, & c'est toi qu'il faut plaindre.
Les momens sont prescrits; Israël opprimé
Verra pour sa défense un Dieu vengeur armé.
Tyran, crains le courroux de ce Dieu qui m'inspire:
Sa foudre t'environne, il détruit ton empire.
La mort entend sa voix, & du sein des tombeaux
Vient dévorer tes fils frappés dans leurs berceaux.
Des monstres menaçans, des fantomes funebres,
Se mêlent dans la nuit à l'horreur des ténebres.
Voi du feu des éclairs les cieux étincelans;
Voi le Nil effrayé rouler des flots sanglans. *)

*) Les playes de l'Egypte.

Inspiré par le Ciel, qui soutient son courage,
Un Héros, *) ton vainqueur, se dérobe à ta rage.
La terre offre un asyle aux hébreux qu'il conduit,
Il parle à l'univers, l'univers obéit.
Son Dieu, qui t'aveuglait, l'enleve à ta poursuite;
Un nuage enflammé sert de guide à sa fuite.
Il paraît, la mer s'ouvre à tes yeux éperdus,
Et lui fait un abri de ses flots suspendus.
Que vois-je !... A tes Soldats la mer offre un passage,
Le vengeur d'Israël est conduit au rivage.
Ces flots que tu bravais, par son ordre enchaînés,
Retombent sur tes chefs dans l'abyme entraînés.
Ta mort est aux Hébreux par la foudre annoncée:
Tyran, frémis d'horreur, ta gloire est éclypsée.

*) Moïse.

II. LETTRE

AU MÊME

Paris 1748.

NE parlons plus des vieux péchés, mon ami, je suis en train d'en commettre un nouveau. Je crois avoir trouvé un sujet de Tragédie beaucoup plus heureux que le premier, dans un livre, dont j'ignore l'Auteur, *) & qui s'appelle

*) L'Auteur se nommait Serviez. On lui doit encore un ouvrage du même genre, intitulé les Impératrices Romaines.

les Femmes galantes de l'Antiquité. Si par hazard, ce livre, moitié hiſtorique, moitié romaneſque, tombe entre vos mains, cherchez-y l'hiſtoire d'une certaine Calciope, tranſplantée de Sparte, je ne ſais pas trop comment, à la Cour de Sardanapale, Roi d'Aſſyrie, & qui eſt une des principales cauſes de la révolution de cet Empire. Dites-moi ſi vos idées ſe rencontrent avec les miennes, & ſi vous croyez y découvrir, comme moi, le ſujet d'une action intéreſſante. Ce livre n'eſt pas le ſeul dont je compte m'aider. En liſant le Cléveland, j'ai toujours été vivement touché de la ſituation de ces deux enfans de Cromwel, que cet uſurpateur hypocrite s'obſtine à ne pas reconnaître, quoiqu'il feigne de s'attendrir un moment ſur leur ſort. Je croirais, mon ami, cette ſituation très-digne du Théâtre. Je ne me diſſimule ni ma faibleſſe, ni les difficultés de l'art; mais quand je penſe que Racine & M. de Voltaire étaient déjà célebres à mon âge, je me ſens dévoré d'ambition. Je ſais qu'outre le génie, ils avaient bien des avantages que je n'ai pas: cependant, il faut tâcher de ſe faire connaître. Peut-être en eſt-il des Muſes, comme de la Fortune : *audaces fortuna juvat.* Il me ſemble d'ailleurs qu'un peu de témérité ne ſied pas mal à notre âge. Le pis aller ſerait de regarder ce

nouveau

nouveau travail comme une nouvelle étude, & ce ſerait toujours faire un emploi très-utile de mon tems.

Je vous remercie de votre jolie imitation du Sonnet de Pétrarque ; je ſerais fâché pourtant de vous voir contracter l'habitude de cette molleſſe italienne, & je vous félicite du projet que vous faites d'allier à la langue de l'Arioſte & du *Taſſe*, que vous me paraiſſez poſſéder déjà ſi bien, celle de Shakeſpéar & de Milton. Ce que j'ai lu de l'Hiſtoire d'Angleterre, & ce que M. de Voltaire dit des Anglais, dans ſes lettres ſur cette Nation, m'inſpire pour elle une ſorte de reſpect. Je ne connais rien de plus impertinent que le préjugé qui perſuade à quelques-uns de nos badauts, que hors de Paris point de ſalut. J'adore le génie par-tout où il ſe montre ; mais malheureuſement je n'ai pas, pour m'inſtruire, les mêmes facilités & les mêmes reſſources que vous. C'eſt encore une raiſon de plus pour tâcher de percer la foule. Qui ſait ſi je ne trouverai pas quelque Mécene ? je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne pas me tromper ſur le choix, car j'ai l'orgueil de penſer comme Néreſtan :

Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime.

Adieu, mon très-cher ami, je ne raffole pas

trop de votre Rabelais, malgré sa réputation, & tous les éloges que vous m'en faites. Ce que j'entends, m'inspire peu d'envie de pénétrer ce que je n'entends pas. Peut-être aussi, le moment de le lire avec plaisir, n'est-il pas encore arrivé pour moi.

PS. Connaissez-vous une Epigramme que Piron vient de faire à l'occasion de la réception de Gresset à l'Académie Française? je me sens le courage de vous l'écrire, car elle n'a pas plus de huit vers, & la pensée en est très-jolie.

> En France, on fait, par un plaisant moyen,
> Taire un Auteur, quand d'écrits il assomme.
> Dans un fauteuil d'Académicien,
> Lui quarantieme, on fait asseoir cet homme;
> Lors il s'endort, & ne fait plus qu'un somme;
> Plus n'en avez phrase, ni madrigal:
> Au bel esprit ce fauteuil est en somme,
> Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

III. LETTRE

AU MÊME.

Paris, 1750.

JE compte lire incessamment ma nouvelle Piece aux Comédiens, mon cher ami. Je n'aime pas trop cette cérémonie, & cet aréopage

qui ressemble si peu au tribunal où se jugeaient, avec tant d'appareil & de décence, les pieces des Sophocles & des Euripides. Mais il faut bien se soumettre à des usages que nous ne pouvons changer. Je ne sais d'ailleurs si les Grecs, nos modeles & nos maîtres, avaient, avec toute leur gloire, autant de plaisir que je viens d'en avoir *ce matin, en voyant sortir de son lit* cette Actrice charmante à qui M. de Voltaire a cru devoir faire hommage du succès de Zaïre. C'est la premiere fois, mon ami, que j'ai vu Mlle. Gaussin hors du Théâtre. Elle m'a rappellé dans ce simple appareil

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil,

tout ce que M. de Voltaire en disait, il y a plus de vingt ans:

Non, le prophete de la Mecque
Dans son serrail n'a jamais eu
Si gentille Arabesque ou Grecque.

C'est toujours la même physionomie d'ingénuité, de graces, de candeur, ce son de voix noble & touchant, ces yeux qui ne peuvent se comparer qu'à ceux de l'Amour: aussi lui adressai-je mentalement cette espece d'oraison:

Quand sur la scene Orosmane ou Zamore,
Quand un héros enchainé sous ta loi,
T'offre ses vœux, te couronne & t'adore,

Pour l'imiter je voudrais être roi.
Des mêmes feux je sens mon ame atteinte:
Nouveau Thésée, au fond du labyrinthe,
J'aurais voulu m'égarer avec toi.

Il est bien surprenant, mon ami, que sa beauté soit véritablement à l'épreuve du tems. Elle vérifiera ce que j'avais peine à croire de la fameuse Ninon, & je ne suis plus surpris de l'anecdote de cet Abbé à qui elle tourna la tête, & qui se mit un jour à genoux devant elle en pleine rue. Je ne sais ce que mes yeux lui ont dit; mais je sais bien que je me disais à moi-même, heureux qui ferait cocu le Chevalier de B..!

Elle a bien voulu entendre ma piece, & elle a paru très-contente de son rôle. J'avais envie de lui plaire, & je n'ai jamais si bien lu. Je souhaite que la grande assemblée me soit aussi favorable qu'elle. Si cette assemblée n'était composée que d'Actrices qui lui ressemblent, ma foi, mon ami, je ne regretterais pas ce tribunal de la Grece dont je vous parlais plus haut; & je crois que les Euripides & les Sophocles auraient été charmés d'étudier l'effet de leurs Pieces dans d'aussi beaux yeux *). Je vous em-

*) Mademoiselle Gaussin ressemblait véritablement au portrait que l'on en fait ici, & cette lettre de l'Auteur semble justifier ce qu'on lit dans les Anecdotes Drama-

brasse, & je vous souhaite, comme à un prophane tel que vous êtes, une demi douzaine de pareilles Houris.

---

tiques à l'occasion de sa Tragédie. » Cette piéce avait » été (dit-on) présentée aux Comédiens, dès l'année 1749, » sous le titre de Sardanapale. L'Auteur n'avait alors que » dix-neuf ans, ce qui fit dire à *M.* de *Voltaire que c'était* » l'âge de faire le Sardanapale, & non de composer » Sardanapale. Ce fut pour Mlle. Gaussin que M. Palissot composa cette Tragédie. Il n'avait que dix-sept » ans lorsqu'il fit sa connaissance, & l'actrice en avait » plus de quarante. On se rappelle encore avec éton- » nement l'illusion qu'elle répandit sur le rôle d'Attazire. La piece, que le public ne reçut pas sans indul- » gence, aurait eu une réussite complette, si ce rôle eût » été le personnage dominant de la Tragédie. »

IV. LETTRE

AU MÊME.

Paris, 1751.

J'Ai peine, mon ami, à vous parler de sang froid d'une indignité qui m'arrive. Vous savez que les Comédiens apprenaient ma Piece, lorsqu'une maladie cruelle dont j'ai pensé mourir, & dont je ne suis encore rétabli qu'imparfaitement, les a forcés d'interrompre leur étude.

Vous concevez l'effet de l'impatience dans un caractere aussi vif que le mien, & vous pouvez juger si c'était une disposition bien favorable pour ma guérison, que ce desir violent de paraître, qui se change enfin en passion, lorsqu'une fois on croit avoir franchi tous les obstacles qui se présentent à l'entrée de la carriere. Dès que j'ai pu me soutenir, j'ai volé à la Comédie, pour presser les Comédiens de reprendre les répétitions de ma Piece. J'ai rencontré, sur le théâtre, Marm..... que je ne connaissais que de vue, & à qui je n'avais jamais parlé. Il est venu au-devant de moi, & m'a demandé des nouvelles de ma santé avec l'air du plus grand intérêt. Il s'est appuyé du témoignage d'un de mes amis, pour me prouver combien il avait pris de part à ma situation; &, comme vous pouvez le penser, mes remercîmens ont été d'autant plus sinceres, que je m'attendais moins à toutes ces démonstrations de politesse. Il m'a beaucoup parlé de ma Tragédie, & de la perte que le Théâtre venait de faire par la mort de notre pauvre Rosely *), en un mot, il m'a paru pren-

*) Comédien qui donnait de grandes espérances, & qui fut tué par un de ses camarades. Il méritait, par ses qualités personnelles, de la considération & de l'estime.

dre l'intérêt le plus vif à tout ce qui pouvait m'intéresser moi-même, & il a fini par me dire que personne ne serait plus que lui, le Partisan de ma Piece, & l'ami de l'Auteur.

Croiriez-vous, mon cher Patu, que tous ces Préliminaires devaient aboutir au plus affreux procédé? Deux jours après, Marm..... a fait aux Comédiens une lecture d'une Tragédie d'*Egyptus*, & la premiere demande qu'il leur a faite, c'est de me sacrifier, & de jouer cette Piece avant la mienne. Concevez-vous l'homme? N'est-il pas à jamais jugé dans votre cœur, comme il l'est dans le mien? A quoi bon toutes ces politesses perfides, tandis qu'il méditait de se conduire ainsi? Qu'au lieu de me faire ces avances, il eut exigé des Comédiens cette injustice, j'aurais eu moins à me plaindre: ne me connaissant pas, il ne me devait aucun ménagement. Malheureusement il a, dans la Comédie même, un parti que lui donne, & sa grande protectrice Mlle. Clairon, & l'avantage qu'il a d'être mon ancien : car il en est à sa quatrieme, ou cinquieme Tragédie, sans que sa réputation en soit beaucoup plus avancée. Mais qu'aurait-il dit, si lorsqu'assiégé de besoins, & pressé de se faire connaître par sa

piece de Denys le Tyran, quelqu'un l'eût traité comme il me traite? C'eſt une repréſentation que je ſais qu'on lui a faite, & à laquelle il a répondu qu'il ne devait d'égards à perſonne. J'aurais ſouhaité, du moins, qu'il en eût pour lui-même. On parle, mon ami, de la haine des gens de Lettres. Ah! je ne la conçois que trop, puiſqu'il en eſt de capables d'avoir de pareils procédés.

Il me reſte cependant une eſpérance dans les bontés de Monſieur le Comte de Stainville, dont je vous ai ſi ſouvent parlé. Ce Seigneur, auſſi noble que ſon nom, & qui m'a donné, pendant ma maladie, des témoignages de ſenſibilité & d'humanité que je n'oublierai jamais, a été indigné, comme moi, de la conduite de M..... Il a ramené Mlle. Dumeſnil & Grandval à mon parti, par le moyen de Madame la Ducheſſe de Luxembourg. Enfin j'ai lieu de croire qu'Egyptus ne ſera pas joué avant ſon rang.

C'eſt une conſolation, mon cher ami, au milieu de ces tracaſſeries littéraires, que d'avoir des Protecteurs dignes d'être avoués, & qu'on aimerait pour eux-mêmes, indépendamment de tout intérêt. Que M.... aille chercher les ſiens à Paſſy; qu'il ſoit un des convives de Trimalcion : il s'eſt mis lui-même à la place

qui lui convient. Qu'il ait encore l'avantage de me ſupplanter à la Comédie, pourvu que l'amitié de Pollion me reſte. Adieu, mon cher Patu, plaignez-moi, car vous ſavez combien je ſuis ſenſible.

V. LETTRE
AU MÊME.

Paris, 1752.

JE vous ai ſacrifié à un bureau d'eſprit, mon cher Patu; mais cela ne m'arrivera gueres. Je n'aime pas ces maiſons préſidées par une Sybille qui donne le ton, & qui le reçoit à ſon tour de tous ceux qui environnent ſon trépied. D'après ce préambule, vous devinerez ſans peine où j'ai diné, & vous me pardonnerez d'avoir manqué à votre rendez-vous, parce qu'on ne ſe dégage pas des Sybilles comme l'on veut. Celle-ci d'ailleurs, il faut l'avouer, eſt une des plus aimables de ſon eſpece. On trouve ſouvent chez elle la meilleure compagnie. A la vérité, ce n'était pas ce matin; nous n'avons eu long-tems que D....., avec le ton bruſque & l'air rogue que vous lui connaiſſez. Cet homme a certainement bien de l'eſprit, mais il ne ſait gueres le rendre aimable, & ſi

tous ceux à qui j'entends donner le nom de Philoſophes, lui reſſemblent, je me promets bien, quelques avances qu'ils puiſſent me faire, de n'être jamais de la ſecte de ces gens-là. Ils me paraiſſent trop pleins d'eux-mêmes, trop déciſifs, trop tranchans, pour que je me familiariſe à leurs manieres. Je ne peux m'accoutumer ni à ces exceſſives prétentions, ni à cet orgueil qui a toujours l'air de repouſſer celui des autres. Encore une fois, tout cela eſt trop merveilleux pour moi. Heureuſement, le D......, que je n'avais jamais trouvé plus rude, plus âpre, & plus content de lui, n'eſt reſté qu'une heure avec nous, parce qu'il avait un engagement pour dîner.

La ſoirée a été beaucoup plus agréable. Nous avons vu Mlle. Quinault, toujours aimable, toujours charmante. J'ai peur ſeulement qu'elle n'ait la ſimplicité de croire que les gens, dont je vous parlais tout-à-l'heure, valent mieux qu'elle. Aſſurément, on ne pourrait pas ſe tromper davantage, mais l'amour-propre n'eſt pas toujours auſſi confiant qu'on le ſuppoſe, & j'ai connu bien des perſonnes qui avaient la faibleſſe de ſe laiſſer ſubjuguer par des gens qui leur étaient très-inférieurs.

Je n'oublierai pas, dans les plaiſirs dont je vous rends compte, une converſation ſur notre

bon La Fontaine, qui m'a fait la plus vive impression, parce qu'elle ne s'est pas bornée à des lieux communs, & que j'aime singuliérement tout ce qui peut servir à éclairer & à perfectionner le goût. Un homme très-jeune encore, de la physionomie la plus heureuse, dont l'esprit n'est pas moins agréable, & qui est d'ailleurs recommandé par un nom qui a tant de rapport au bien public, qu'on ne saurait l'entendre prononcer sans se sentir prévenu en sa faveur, M. l'Abbé T.... enfin *), que je serais fort aise de connaître plus particuliérement, a réveillé ma curiosité par une opinion qui d'abord n'était pas la mienne, que je me propose bien de vérifier, que je vous invite à vérifier vous-même, & avec laquelle il a trouvé moyen de me familiariser par une foule d'exemples si bien choisis, que je suis plus qu'à demi persuadé qu'il a raison. Il prétend que la naïveté n'est que la plus faible partie du mérite de La Fontaine, & qu'on oublie trop souvent en lui l'homme sublime, pour ne parler que du Conteur délicat, & du Fabuliste plein de graces. Il veut même que la maniere de cet homme unique soit une des plus

---

*) On écrivait ceci plus de vingt ans avant qu'il ne fût Ministre.

brillantes & des plus épiques que nous connaiſſions, ſans en excepter celle de M. de Voltaire. Quelle magnificence d'expreſſions ne trouve-t-on pas, en effet, dans ces vers que je lui ai entendu citer, & que je me rappelle parmi beaucoup d'autres?

Crois-tu qu'il ait gravé ſur le front des étoiles
Ce que la nuit des tems renferme dans ſes voiles!

Dès demain, mon ami, je veux relire tout mon La Fontaine avec cette nouvelle clef, & je vous aime aſſez pour vous faire la même propoſition. Voilà, par exemple, de ces converſations qui inſtruiſent, car je conviens que la bonhommie de La Fontaine m'avait un peu dérobé ſa grandeur. Je ſerais tenté de croire qu'il eſt parmi les Poëtes à-peu-près ce qu'était Henri IV. parmi les Rois; le tendre attachement qu'il inſpire, ſemble nuire à l'admiration.

On va, dit-on, repréſenter inceſſamment la Tragédie d'Epicharis, dans laquelle, à ce qu'on m'aſſure, M. le Marquis de Ximenez s'eſt propoſé de refaire la mienne. Si cela eſt, je lui ſouhaite une chance plus heureuſe. *) On en cite un vers; il appelle un poignard,

*) Le ſouhait ne fut pas rempli, Epicharis fut à peine achevée.

La reſſource du peuple & la leçon des Rois.

Ce vers ne vous paraît-il pas un peu fort dans le pays des Clément, des Jean Chatel & des Ravaillac? Je gagerais bien que la police ne le paſſera pas; & elle aura raiſon. *Eſt modus in rebus.*

Adieu, pareſſeux que vous êtes. Vous me devez depuis un mois une leçon d'Italien qui n'arrive gueres. Renvoyez-moi le Roman de l'Orpheline.

LETTRE

DE M. PATU

A L'AUTEUR, 1754.

TOi qui ſéduis la plus rebelle,
Toi qui voltiges chaque jour
De fleur en fleur, de belle en belle,
Trompant & trompé tour-à-tour;

Apprens qu'il eſt une Déeſſe,
Simple, ſolide, ſans détour,
Moins vive, moins enchantereſſe,
Mais plus fidele que l'Amour.

Par un ingrat abandonnée,
Elle ſuccombe à ſa langueur;
Elle ſoupire dans mon cœur
De ſa cruelle deſtinée.

Je ne te trace qu'à demi
Et sa douleur & ses détresses:
Ah! donne un jour à ton ami:
Il en est tant pour tes maîtresses!

Voilà, mon cher Palissot, de très-méchans vers qui signifient en belle & bonne prose que vous êtes un barbare de ne m'avoir pas donné de vos nouvelles depuis plus de six semaines de bon compte, vous qui devez me connaître, & savoir par conséquent combien elles me sont précieuses. Apprenez-moi donc où en est cette Comédie des Tuteurs, qui était sur le point d'être jouée, lorsque mon mauvais destin m'a entraîné à la campagne, & dont je ne me consolerais pas de n'avoir pas vu la premiere représentation, si je n'avais l'espérance de m'en dédommager à sa reprise. Vous voyez que je ne doute pas qu'elle n'ait réussi; mais hâtez-vous donc de m'en instruire, & que notre correspondance se ranime. Votre paresse me rappelle celle de ..... qui se trouve précisément dans le même cas que vous, je ne m'accoutume pas à cette indifférence de la part de mes plus chers amis. Cela est très-mal, je vous assure, & je ne sais si je dois vous le pardonner à tous-deux. Adieu, pour cette fois. Si cette lettre vous est fidélement rendue, comme il y a toute apparence, & que vous m'aimiez en-

core le quart de ce que je vous aime, vous ne tarderez pas à me répondre. Songez, ingrat ami, qu'il me faut une lettre un peu longue pour me faire oublier tous vos torts. En attendant, je suis & je serai toujours votre très-tendre & très-dévoué P.

RÉPONSE.

Je voudrais bien, mon cher ami, vous rendre d'aussi jolis vers que les vôtres; mais je n'ai pas votre facilité; & je crois d'ailleurs que vous me saurez encore plus de gré de vous envoyer un exemplaire de la Comédie dont vous me demandez des nouvelles. Vous trouverez, à la tête, un Discours que j'aime presque autant que la piece même, & qui est adressé à la personne du monde qui a le plus d'esprit naturel & le plus de graces. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous procurer l'avantage de la connaître. Je n'y mettrais pas autant d'empressement s'il ne s'agissait que d'une très-grande Dame; mais ce que j'en ai vu jusqu'à présent, m'en inspire la plus haute opinion. C'est une bienfaisance, qu'on dit héréditaire dans sa maison, & qui n'en est que plus res-

pectable. Ce sont des talens portés beaucoup plus loin qu'ils ne le sont ordinairement dans la société; ajoutez à ce portrait des yeux de la plus séduisante expression, & vous aurez une faible idée de Madame la Comtesse de la Marck.

Mais cette Comédie, me direz-vous? Eh bien, mon ami, elle a réussi; mais pouvait-elle ne pas plaire, embellie comme elle l'a été par Mademoiselle Dangeville, qui a joué la Marton comme un Ange, & qui m'a donné dix fois plus d'esprit que vous ne m'en trouverez. Ce serait ici le cas de vous dire que je voudrais pouvoir vous l'envoyer avec la piece, comme Madame de Sévigné le disait très-injustement de la Chammêlé, qui, à son petit avis, avait fait tout le succès de Bajazet.

Je ne me piquerai pas avec vous d'une fausse modestie; j'ai été très-flatté de voir applaudir, au Théâtre de la Nation, cette même piece qui avait été si dédaigneusement refusée à celui des Italiens. A propos de ce refus, ne vous ai-je pas raconté ce que me dit à leur Assemblée, l'insipide & monotome Riccoboni.*)

*) La même qui, dit-on, a fait depuis, ou qui n'a pas fait le Marquis de Cressy, les Lettres de Fanny, celles de Juliette Catesby, Romans très-agréables, auxquels on peut ajouter un petit Conte d'Ernestine, plein d'intérêt & de graces, car il faut être juste.

Vous

Vous vous rappellez le Vers :

Et Noé le portait le Dimanche & les Fêtes,"

Vers que la Police & le Public ont trouvé ſans conſéquence, & qui, dans la bouche de Criſpin, n'a jamais manqué d'exciter un rire univerſel. La précieuſe Riccoboni crut devoir en paraître *ſcandaliſée*, *juſqu'à me dire du ton le plus auguſte*, & avec une majeſté de Prude, dont je vous défierais de vous repréſenter tout le ridicule, „ Monſieur, nous ne nous permet» tons jamais à notre Théâtre de ces plaiſan» teries indécentes ſur les Patriarches. " J'avoue que je tombai des nues, & que je ne m'attendais gueres à cet excès de délicateſſe de conſcience dans une Actrice de la farce italienne. Un éclat de rire me tira d'embarras, & fut, comme vous l'imaginez bien, toute ma réponſe. Mais n'admirez-vous pas, & le ſcrupule, & la ſcrupuleuſe, & le ſermon, & le lieu de la ſcene? En vérité, mon ami, je n'ai rien vu d'auſſi ſingulier que l'importance de tous ces gens-là. Ah! que Gilblas les connaiſſait bien! mais comment ne les a-t-il pas un peu corrigés?

Si le public n'a fait que rire de ma prétendue irrévérence envers les Patriarches, il s'eſt trouvé, en revanche, des gens de mauvaiſe

humeur qui voulaient me faire un crime du portrait que ces vers vont vous rappeller:

On le dit de ces Aventuriers,
Qui se font appeller Marquis, ou Chevaliers,
Prôneurs d'un mauvais ton dont ils sont les Apôtres,
Fripons autorisés pour découvrir les autres, &c.

Il est vrai que quelqu'un a eu la méchanceté de nommer tout haut, à la premiere Représentation, le Chevalier de la *** ; mais suis-je donc responsable de l'application maligne, & peut-être très-injuste, d'un Spectateur ? N'est-il donc dans Paris qu'un seul Chevalier d'industrie & qu'un seul espion ? je vous avoue, mon ami, que je n'aime pas que le Public s'accoutume à vouloir deviner les secrets d'un Auteur, & à se permettre ainsi des applications à tort & à travers. C'est le véritable écueil du métier. On se fait des ennemis irréconciliables de gens auxquels on n'a jamais songé, & il ne se trouve pas toujours des ames assez justes pour prendre le parti d'un Auteur, qui pourtant n'a point passé les bornes de son Art, & qui n'a fait, par hazard, un portrait ressemblant, que parce qu'il a peint, avec des couleurs vraies, ce qu'on voit tous les jours dans la Société. Saint F... voulait absolument me tuer, & rien n'était si plaisant que sa colere, & sa maniere de défendre l'homme qu'on avait cru

reconnaître. Je ſais bien, diſait-il, que la ***, eſt un malheureux, un roué, & pis que tout cela ; mais encore faudrait-il qu'il eut été déshonoré par un Arrêt, pour qu'on pût ſe permettre de violer ainſi, à ſon égard, le droit des gens en plein théâtre. Convenez que voilà une ſinguliere apologie. Je ne crois pas que la *** en ſoit très-reconnaiſſant. Mais que dites-vous de ce Saint F..., qui, avec une imagination couleur de roſe, a preſque toujours l'air en fureur, & qui ne reſſemble pas trop mal à un ours, à qui la nature aurait donné par caprice des aîles de papillon? Malgré ſon humeur, on aſſure que c'eſt le plus honnête homme du monde, & j'aime à le croire, car ſes jolis tableaux, dans le goût de l'Albane, m'ont toujours fait beaucoup de plaiſir.

Vous avez, mon ami, toute l'hiſtoire de ma Comédie. Ajoutez-y, ſi vous voulez encore, que Marivaux s'eſt reconnu dans ces vers,

> Une Métaphyſique où le jargon domine,
> Souvent imperceptible à force d'être fine,

& vous ſaurez toute la Piece comme ſi vous n'étiez pas ſorti de Paris.

Je me permettrai maintenant de vous dire que j'avais quelque preſſentiment de ſon ſuccès, & par l'impreſſion qu'elle avait paru faire

ſur vous, & par celle qu'elle avait faite ſur Monſieur le Comte de Stainville. Je n'oublierai jamais qu'il me dit, après l'avoir entendue, que j'avais trouvé mon vrai genre, qu'il ne connoiſſait perſonne qui eût le *vers à trait* plus que moi, & qui lui parût plus appellé à ramener le goût de la bonne Comédie. Je n'oſe me promettre de juſtifier un pareil préſage; mais il m'eſt impoſſible de n'en être pas flatté, & je le conſigne dans votre ſouvenir, afin que dans le cas où je viendrais à remplir quelque partie de cet horoſcope, vous en faſſiez l'honneur à qui il appartient. Convenons, malgré les Frondeurs, mon cher ami, qu'il eſt heureux cependant de vivre dans un ſiecle, où l'on trouve encore des eſprits capables de deviner le talent de ſi loin. Les Triſſotins ont beau médire des gens de la Cour qui les mépriſent, j'entends tous les jours, depuis que je ſuis répandu dans le monde, des ſaillies de goût qui m'étonnent. Je me ſouviens qu'à la premiere repréſentation de ma Tragédie, M. le Prince de B..... dit que la Piece lui paraiſſait beaucoup trop ſage pour un jeune homme. J'ai ſi bien cru qu'il avait raiſon, que, ſelon toute apparence, je ne reprendrai jamais le Cothurne.

Adieu, mon cher Patu, vous ne vous plain-

drez plus de ma pareſſe, & voilà, ce me ſemble, une aſſez longue lettre. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

EXTRAIT D'UN LIBELLE

Inſéré contre l'Auteur, au mot Parade, *dans le Dictionnaire Encyclopédique, & fauſſement attribué, du moins à ce qu'on croit, à M. le Comte de Treſſan.*

.... QUel abus ne fait-on pas tous les jours de la facilité qu'on trouve à raſſembler quelques Dialogues ſous le nom de Comédies! Souvent ſans invention, & toujours ſans intérêt, ces eſpeces de Parades ne renferment qu'une fauſſe métaphyſique, un jargon précieux, des caracteres ou de petites eſquiſſes mal deſſinées, des mœurs & des ridicules. Quelquefois même on y voit régner une licence groſſiere; les jeux de Thalie n'y ſont plus animés par une critique fine & judicieuſe: ils ſont déshonorés par les traits les plus odieux de la Satyre.

Pourra-t-on croire un jour que, dans le ſiecle le plus reſſemblant à celui d'Auguſte, dans la fête la plus ſolemnelle, ſous les yeux d'un des meilleurs Rois qui ſoient nés pour le bon-

heur des hommes, *) pourra-t-on croire que le manque de goût, l'ignorance ou la malignité ayent fait admettre & représenter une Parade de l'espece de celles que nous venons de définir.

Un Citoyen qui jouissait de la réputation d'honnête homme **), M. Rousseau de Geneve, y fut traduit sur la Scene avec des traits extérieurs qui pouvaient le caractériser. L'Auteur de la Piece, pour achever de l'avilir, osa lui prêter son langage. C'est ainsi que la populace de Londres traîne quelquefois dans le quartier de Drury-lane, une figure contrefaite, avec une bourse, un plumet, & une cocarde blanche, croyant insulter notre nation.

Un murmure général s'éleva dans la Salle ***), il fut à peine contenu par la présence d'un maître adoré. L'indignation publique, la voix de l'estime & de l'amitié demanderent la punition

---

*) Ceci ne regarde point M. Palissot : mais le Magistrat qui veillait alors à la police des Spectacles de Nancy, & qui ne devait gueres s'attendre à se voir traiter, *dans l'Encyclopédie*, d'homme sans goût, ignorant & malin. C'était attaquer aussi le jugement du Roi de Pologne lui-même, à qui la Comédie du Cercle avait été lue, & qui avait permis qu'on la jouât en sa présence.

**) Pourquoi *jouissait* : Est-ce qu'il n'en jouit plus !

***) Calomnie.

de cet attentat. Un arrêt flétriſſant *) fut ſigné par une main qui tient & qui honore également le ſceptre des Rois & la plume des gens de Lettres; mais le Philoſophe, fidele à ſes principes, demanda la grace du coupable; & le Monarque crut rendre un plus digne hommage à la vertu, en accordant le pardon de cette *odieuſe licence*, qu'en puniſſant l'Auteur avec ſévérité. La Piece rentra dans le néant avec ſon Auteur; mais la juſtice du Prince & la généroſité du Philoſophe paſſeront à la poſtérité, & nous ont paru mériter une place dans l'Encyclopédie.

Rien ne corrige les méchans. L'Auteur de cette premiere Parade en a fait une ſeconde, où il a embraſſé le même citoyen qui avait obtenu ſon pardon, avec un grand nombre de gens de bien, parmi leſquels on nomme un de ſes bienfaiteurs. **) Le bienfaiteur indigne-

---

*) Calomnie plus impudente encore, comme on a déja pu le voir par les Mémoires imprimés dans cette collection à la ſuite de la Comédie du Cercle, & comme on le verra tout-à-l'heure par de nouvelles preuves.

**) Autre calomnie. Nous abandonnons au mépris du lecteur la ridicule emphaſe de ce Libelle; emphaſe qui contraſte ſi plaiſamment avec la baſſeſſe & la groſſiéreté des injures. Et cela ſe trouve pourtant dans l'Encyclopédie!

ment travesti, est l'honnête & célebre M. H...., & l'ingrat un certain P....... de M.......

Tel est le sort de ces especes de Parades satyriques; elles ne peuvent troubler ou séduire qu'un moment la société, & la punition ou le mépris suit toujours de près les traits odieux & sans effet lancés par l'envie, contre ceux qui enrichissent la Littérature & qui l'éclairent. Si la libéralité des personnes d'un certain ordre, fait vivre des Auteurs qui seraient ignorés sans le murmure qu'ils excitent, nous n'imaginons pas que cette bienfaisance puisse s'étendre jusqu'à les protéger.

Cet article est de M. le Comte de Tressan, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Grand-Maréchal des Logis du Roi de Pologne, Duc de Lorraine, & Membre des Académies des Sciences, de France, de Prusse & d'Angleterre.



LETTRE DE L'AUTEUR

A M. le Duc de Choiſeul, à l'occaſion du Libelle précédent.

MONSEIGNEUR,

CE n'eſt ni pour vous importuner, ni pour me plaindre, que je prends la liberté de mettre ſous vos yeux ce nouveau Libelle inſéré contre moi dans l'Encyclopédie. Quoique jamais on n'ait porté plus loin la licence, je conviens qu'ayant moi-même bleſſé l'amour-propre de bien des gens, je dois, ſans avoir les talens de Boileau & de Moliere, être expoſé, comme eux, à la fureur des Libelles.

Je ne donnerais pas ce nom à des ouvrages, quelque mordans qu'ils puſſent être, dans leſquels on ne m'attaquerait que ſur ma Littérature. Toutes les Nations policées ont reconnu l'utilité & l'agrément de ces Satyres qui ne frondent que les ridicules, & qui peuvent, en excitant l'émulation parmi les gens de Lettres, contribuer aux progrès des Arts, & arrêter la décadence du goût. Mais telles doivent être préciſément les limites de la Satyre. Ce fut,

pour ne les avoir jamais franchies, que l'immortel Despréaux se concilia les bontés de Louis XIV, la faveur des Ministres qui pensaient comme vous, Monseigneur, & enfin l'estime de ses propres ennemis.

Loin de m'écarter de ces limites, j'ai toujours eu la licence en horreur, & j'ai pensé que l'unique moyen de la réprimer était d'accorder aux gens de Lettres cette liberté honnête dont ils jouissaient dans l'autre siecle, & qui ne servait qu'à entretenir la gaîté nationale, sans produire aucun abus.

Quand je donnai la Comédie des Philosophes, je crus faire une espece de vœu entre les mains du Gouvernement de ne jamais abuser de ma plume; & je n'ai, en effet, à me reprocher ni des ouvrages téméraires, ni même la plus légere épigramme contre un Citoyen que la qualité d'homme de Lettres n'ait pas rendu, comme l'a dit Boileau, esclave né de quiconque achete ses ouvrages.

La Dunciade, dans laquelle je n'opposai qu'un badinage sans amertume, aux coups de poignard que la calomnie m'avait portés dans une foule de Libelles, ne renferme pas un seul trait qui puisse effleurer l'honneur de ceux-mêmes qui ont écrit contre moi avec le plus d'indécence.

Par quelle fatalité, Monſeigneur, ſerais-je donc le ſeul à qui l'on ait tenté d'interdire une liberté dont je n'abuſais pas, tandis que l'on ferme les yeux ſur la licence la plus effrénée? Non-ſeulement on s'efforce de me noircir dans l'eſprit du public, mais on ne néglige aucun moyen de m'en faire oublier. On a profité de ma retraite pour détourner les Comédiens de remettre au Théâtre aucune de mes pieces. On me perſécute, & on me lie les mains pour m'interdire toute idée, tout eſpoir, tout moyen de défenſe! Pourquoi ſemble-t-il donc permis de violer à mon égard toutes les loix? Moi, Monſeigneur, en qui l'on devait reſpecter les bontés dont vous m'honorez depuis vingt ans, &, j'oſe le dire, l'uſage que j'en ai fait.

Vous ſavez que j'étais accablé d'une dette immenſe, occaſionnée par un malheur. Vous me fites l'honneur d'être ma caution. Aucun de vos bienfaits ne m'a été plus ſenſible. Vous n'auriez pas voulu cautionner, Monſeigneur, un homme que vous n'euſſiez pas eſtimé. J'ai ſatisfait à tous mes engagemens, ſans ceſſer un inſtant de ſecourir ma famille. Malgré le goût qu'un homme de Lettres peut avoir pour Paris, je me ſuis retiré à la campagne, pour veiller à l'éducation de mes Enfans, &, par mon œconomie, j'ai trouvé moyen de leur former

un petit patrimoine où nous ſommes tous occupés à vous bénir. Cette vie paiſible & retirée reſſemble-t-elle, à la vie d'un Méchant? Suis-je donc celui que l'on a peint de couleurs ſi noires dans une multitude de Libelles? Pardonnez-moi, Monſeigneur, ſi en vous parlant de vos bienfaits, je prends la liberté de vous rappeller en même-tems ma conduite. Lorſqu'on déchire ma réputation avec tant de fureur & d'impunité, je ſuis aſſez malheureux pour croire que j'ai beſoin d'apologie, même auprès de vous.

En oſant vous prier de jetter un moment les yeux ſur les pieces ci-jointes, ce n'eſt pas que je veuille implorer une vengeance que les loix ne pourraient me refuſer ſi j'étais jaloux de l'obtenir. Je ne veux que vous prouver que, malgré ma patience & ma retraite, mes ennemis ne diſcontinuent pas leurs injures. Je ſuis incapable de les imiter; cependant il ne m'eſt plus poſſible de me manquer à moi-même, au point de trahir abſolument ma réputation. J'oſe eſpérer que du moins il me ſera encore permis de rire. Je n'ai pas la folle prétention de vous demander, dans mes querelles Littéraires, une protection déclarée; vous vous devez à de plus grands objets; mais je voudrais ſeulement être certain que, ſans vous déplaire, je peux, comme je l'ai déjà fait, uſer du droit naturel

de me défendre. Ce n'eſt pas trop, ce me ſemble, qu'un peu de liberté pour réprimer une ſi grande licence.

Je ſuis avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE DU MÊME

Aux Auteurs du Journal Encyclopédique ſur le même ſujet, 1769.

J'Ai appris, Meſſieurs, par la vóie de votre Journal, que l'on a inſéré dans l'Encyclopédie, ſous le nom de M. le Comte de Treſſan, un article plein de fauſſetés, & dans lequel on me dit beaucoup d'injures, à l'occaſion de mes Comédies du *Cercle* & des *Philoſophes.* Un M. Poinſinet m'a pillé la premiere *) ſans que je me ſois plaint. On a publié cent libelles contre la ſeconde, auxquels je n'ai répondu juſqu'à préſent que par le mépris. Je tiendrais encore la même conduite, d'autant plus que le Public n'ira gueres compulſer les vingt volumes de la compilation Encyclopédique, pour

*) Autre Anecdote à laquelle la même Comédie du Cercle a donné lieu, & qui trouvera bientôt ſa place; mais elle n'eſt à celle dont il eſt queſtion ici, que ce qu'eſt une farce à une Tragédie.

y déterrer quelques lignes obſcures & calomnieuſes, ſi déplacées, d'ailleurs, dans un livre qu'on oſe nommer le *dépôt des connaiſſances humaines*. Mais on a abuſé du nom de M. le Comte de Treſſan, à qui j'ai voué l'attachement le plus ſincere depuis la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire en 1763, & qui fut alors dépoſée dans un de vos Journaux, *) avec celle dont le Roi de Pologne voulut bien, en même-tems, m'honorer. Ce n'eſt pas le ſeul gage de ſon eſtime que M. le Comte de Treſſan m'ait donné : ainſi, Meſſieurs, il eſt impoſſible qu'il ſoit véritablement l'Auteur de l'article injurieux qu'on lui attribue, & c'eſt à moi de le venger.

Je reconnais bien, à cet indigne manege, l'artifice uſité de quelques-uns de nos prétendus Philoſophes, qui, dans leur Dictionnaire, à l'article *Satyre*, n'ont affecté de condamner ſi rigoureuſement & ſi injuſtement celles de Boileau, que pour ſe permettre un Libelle à l'article *Parade*. Je ne ſais ce que ces Meſſieurs ont voulu dire en parlant d'un Arrêt rendu contre moi par le Roi de Pologne. Je n'ai reçu de ce Prince que des marques de

*) Voyez au ſecond Volume les pieces qui ſuivent la Comédie du Cercle; ces deux Lettres y ſont compriſes.

bonté, dont quelques-unes même ont été rendues publiques. Je ne conçois pas davantage quel peut être un M. H..... qu'on appelle mon Bienfaiteur, & qu'on m'accuſe d'avoir indignement traveſti dans la Comédie des *Philoſophes*. La preuve que je n'ai traveſti perſonne dans cette piece; c'eſt la fureur qu'on a d'y reconnaître tant de gens. Quoiqu'il en ſoit, Meſſieurs, je n'ai eu que deux Bienfaiteurs dans ma vie; une femme auſſi diſtinguée par ſa naiſſance que par ſon mérite, qui m'a témoigné, juſqu'à ſa mort, la confiance la plus honorable, & l'homme de la Cour que je ſerais le plus tenté de nommer, ſi je ne craignais de bleſſer ſa délicateſſe, en ſatisfaiſant mon amour-propre. Il eſt bien naturel, après cela, que j'aie excité un peu d'envie. Quant à M. H.... qui peut être auſſi célebre & auſſi honnête que le diſent les Auteurs de l'article *Parade*, j'ignore à quel titre il pourrait m'accuſer d'ingratitude.

Je viens, Meſſieurs, d'écrire à M. le Comte de Treſſan, au ſujet de ce Libelle atroce & ridicule, une lettre à laquelle vous ne pouvez refuſer une place dans votre Journal. L'impartialité dont vous faites profeſſion, & qui vous diſtingue ſi avantageuſement de la plupart de nos Journaliſtes, doit vous faire adopter tout ce qui tend à l'apologie d'un homme de lettres auſſi lâchement perſécuté.

LETTRE DU MÊME

A M. le Comte de Treſſan, ſur le même ſujet.

MONSIEUR,

Je ne me rappellais votre nom qu'avec le ſentiment de la reconnaiſſance dont vous m'aviez pénétré par la lettre que vous me fites l'honneur de m'écrire en 1763. Vous m'y donniez des témoignages ſi éclatans de votre eſtime, vous y faiſiez un déſaveu ſi articulé & ſi noble d'une injuſtice que quelques prétendus Philoſophes vous avaient forcé de commettre à mon égard, que ſouvent je m'applaudiſſais de cette injuſtice même. Sans elle, j'aurais peut-être ignoré toujours comment un homme ſupérieur ſait tirer parti de ſes fautes pour nous impoſer plus d'admiration. Cette démarche avait été prévenue de votre part, Monſieur, par des aſſurances très-flatteuſes de vos ſentimens pour moi, que vous m'aviez fait donner par différentes perſonnes, qui, ſachant tout le prix que j'attachais à votre eſtime, ont bien voulu me faire le ſacrifice de vos lettres. Vous m'avez confirmé depuis ces marques honorables de votre façon de penſer ſur ma perſonne & ſur mes

mes ouvrages ; & j'en ai conservé les preuves. Je me suis même fait un devoir de les produire, & d'associer, dans quelques papiers publics, votre lettre de 1763, à celle que le Roi de Pologne me fit la grace de m'écrire dans le même tems. D'après cela, Monsieur, avec quelle indignation n'apprendrez-vous pas, que, pour se venger de votre abandon, les mêmes Philosophes qui vous avaient déjà compromis, ont osé, dans un recoin de leur Dictionnaire Encyclopédique, insérer, sous votre nom, un article *Parade*, plein d'indécence, d'injures, & qui pis est, d'absurdités ?

On renouvelle, dans cet article, la plupart de ces calomnies honteuses que la haine philosophique consigna dans une foule de Libelles méprisés, pendant qu'on jouait la Comédie des Philosophes, & long-tems encore après cette époque.

Ces Messieurs auraient dû se faire gloire d'imiter la politesse, la circonspection, les justes égards dont M. de Voltaire leur avait donné l'exemple dans les lettres qu'il m'écrivit, à l'occasion de cette même Comédie, quoiqu'il regardât comme ses amis quelques-uns de ceux qui voulaient absolument s'y reconnaître. Mais sans doute ces Messieurs s'étaient flattés que leurs nouveaux Libelles, ensevelis dans l'immense

ſité de l'Encyclopédie, échapperaient à tous les yeux : car avec quelle apparence pouvaient-ils penſer que, ſur leur parole, on prêterait à M. le Comte de Treſſan une pareille inconſéquence ? Comment perſuader qu'un homme de ſon mérite & de ſon rang, ſe ſerait abaiſſé au point d'écrire ſur les *Parades*, & de compoſer l'article le plus trivial & le plus abject de leur Dictionnaire ? Monſieur de Treſſan peut-il être cenſé ſavoir ce que c'eſt qu'une parade ? & n'eſt-il pas fort étrange que, dans le prétendu dépôt des connaiſſances humaines, on ait conſacré pluſieurs pages à diſſerter gravement ſur ce genre de poliſſonnerie, rebuté aujourd'hui de la Livrée-même ? Je le répete, ces Meſſieurs avaient eſpéré que cette indignité reſterait dans les ténebres : leur expérience, cependant, devait leur avoir appris que tout ſe découvre.

Je me flatte, Monſieur, que vous voudrez bien les punir de leur audace, en vous preſſant de déſavouer ce tiſſu d'injures & de calomnies qu'on a oſé publier ſous votre nom. Je vous promets qu'à mon tour, je ne tarderai pas à vous en venger comme je le dois.

Que cette horde philoſophique s'obſtine à donner le nom de Parades à mes Comédies, ce n'eſt pas ce qui m'offenſe. Les hypocrites

oserent traiter de farce le chef-d'œuvre du Tartuffe ; & la Comédie des Philosophes, qui n'était ni moins indispensable, ni moins hardie, devait sans doute éprouver les mêmes outrages.

La fureur que cette piece a inspirée à mes ennemis, les absurdités qu'elle leur a fait dire, les calomnies par lesquelles ils n'ont pas rougi de *s'avilir*, tous ces excès n'ont fait que m'honorer, & il manquerait quelque chose au succès dont je m'applaudis, si la compilation Encyclopédique (*rudis*, *indigestaque moles*,) n'eut pas enfin prêté l'appui de sa consistance à des Libelles odieux que l'on commençait à oublier. Il m'est bien doux de voir mes ennemis renouveller leur propre honte, & attester à la postérité, par une conduite si peu convenable à des Philosophes, la vérité des couleurs dont je me suis servi pour les peindre.

J'ose m'en féliciter avec vous, Monsieur, vous à qui je dois le moment de plaisir le plus pur que j'aie goûté de ma vie, lorsque vous avez bien voulu mêler vos applaudissemens à ceux dont le Public impartial m'avait honoré. Ah ! je conçois que ces Messieurs ne me le pardonneront jamais, & moi, je leur pardonne tout à ce prix, excepté l'audace qu'ils ont eue d'abuser de votre nom.

Permettez-moi, Monsieur, de profiter de

cette occasion pour vous annoncer des Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature, Ouvrage qui ne tardera pas à paraître, & que j'ai tâché d'écrire, comme j'avais écrit la Comédie des Philosophes : moins pour mon siecle, dont j'ai eu quelquefois le courage de faire sentir les ridicules, que pour la postérité. Il sera question de vous dans ces Mémoires, & c'est ce qui me les rend encore plus chers.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Auteur est obligé de convenir que M. de Tressan ne répondit pas à cette Lettre, qui semblait exiger une réponse si pressante. Cependant, il persiste à croire qu'il est impossible qu'un homme fait pour se respecter lui-même autant que M. le Comte de Tressan, ait fourni à l'Encyclopédie, en 1765, un Libelle aussi violent, & qu'il ait voulu démentir, par un écrit de cette espece, les témoignages de réconciliation & de repentir qu'il avait donnés volontairement à M. Palissot, dans le cours de 1763 & de 1764 : témoignage de la sincérité desquels on pourra juger encore mieux par les Lettres suivantes.

LETTRE

De M. le Procureur-Général de la Chambre des Comptes de Lorraine, à l'Auteur.

MONSIEUR,

VOus aurez été étonné, ſans doute, de mon ſilence; mais le Roi de Pologne n'eſt point venu cette année à la Malgrange, le lendemain de la Fête-Dieu, ſelon ſa coutume, à cauſe de l'arrivée de Madame la Princeſſe Chriſtine de Saxe, qui l'a retenu à Lunéville. Moi-même, je n'ai pu aller leur faire ma cour à l'un & à l'autre, malgré le deſir que j'en avais, ſur-tout pour m'acquitter de votre commiſſion. Mais hier enfin, j'ai fait au Roi de Pologne, en votre nom, l'hommage de votre préſent. Il me ſerait difficile de vous rendre la maniere gracieuſe avec laquelle il l'a reçu, & l'accueil qu'il a daigné me faire. Il m'a dit, en termes exprès, qu'il connaiſſait votre mérite & vos talens, & qu'il n'ignorait pas non plus combien vous aviez eu d'ennemis injuſtes. Il m'a ajouté qu'il ſe ferait lire vos Ouvrages d'un bout à l'autre, & que d'avance il s'en faiſait un plaiſir. Il m'a chargé, de plus, de vous remercier de ſa part, & ſur le champ, en atten-

écrira de Bitche où il retournait le même jour. Je fis part, sur le champ, au Roi de son changement. Sa Majesté en eut tant de joie, qu'elle le fit appeller, & le félicita, dans une espece de transport, de ce qu'enfin il vous rendait justice. Ces sentimens seuls peuvent faire l'éloge du Roi, j'en eus un plaisir & une satisfaction extrêmes. Je vous écris fort à la hâte. Depuis le 3, que le Roi est parti pour Commercy, je suis occupé à faire transporter les armoires & les livres de la Bibliotheque Royale, de la Salle de l'ancien Château, à l'Hôtel-de-Ville à qui le Roi en fait présent. Je n'ai pas un moment à moi, aussi je vous quitte en vous priant de me croire toujours un de vos admirateurs assidus. Je ne change plus dès que j'ai pris un bon parti, & je m'y tiens ferme par justice, sans avoir égard même à mes amis. Je suis ravi quand ils y trouvent leur compte; ils deviendraient mes ennemis que je serais toujours le même envers eux.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute estime & la plus sincere amitié,

Monsieur & très-aimable Confrere,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, SOLIGNAC.

LETTRE

DE M. LE COMTE DE TRESSAN,

AU MÊME.

Lorraine Allemande, à Bitche, ce 28 Septembre 1763.

VOus me faites, Monsieur, le plus sensible plaisir en me paraissant touché des sentimens que je vous ai marqués dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Des Ouvrages charmans ont établi votre réputation ; des amis respectables prouvent bien que vous méritez l'estime de ceux qui vous connaissent. Je me refuserais à la justice & à mon goût, si je ne pensais pas comme eux, & j'aurai grand plaisir, Monsieur, à vous en assurer bientôt moi-même. Le Roi de Pologne part le 9. Octobre pour Versailles ; j'aurai l'honneur de le suivre, si M. le Duc de Choiseul veut bien m'accorder un congé. Vous viendrez, sans doute, Monsieur, faire votre cour à cet adorable Prince, & je serai charmé de vous assurer, en sa présence, de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR, &c.

LETTRE

DE M. LE CHEVALIER

DE SOLIGNAC,

Au même, à l'occasion de quelques murmures qui se renouvellerent à la Cour de Lunéville, au sujet de la Dunciade.

JE vous ai promis, Monsieur, & cher Confrere, d'agir auprès du Roi; je l'ai fait, & très-heureusement... félicitez-moi de mon succès; j'y suis plus sensible que vous n'avez sujet de l'être. Vos raisons, que j'exposai à Sa Majesté, firent sur elle la plus vive impression, & si quelque chose a pu troubler mon plaisir en apprenant votre heureux retour à Paris, c'est le désir que j'avais de vous voir assister à notre premiere Séance académique, malgré l'indigne jalousie de celui ou de ceux qui ne souhaitaient pas de vous voir à la précédente... *J'ai dérobé, sans dessein, à M. le Comte de Tressan la satisfaction qu'il se promettait de concourir à vous servir auprès du Roi.* Je profitai d'un moment favorable; *mais je m'appuiai fort de l'avis de M. de Tressan, & vraisemblablement cet*

avis fit plus que le mien. Jouissez tranquillement, Monsieur & cher Confrere, de votre triomphe sur vos ennemis. Il n'est point de bonheur que je ne vous souhaite. Sûrement vous ne doutez pas de mes sentimens pour vous, ils seront toujours les mêmes; je compte aussi sur l'amitié dont vous m'avez toujours honoré, & je suis avec un sincere & respectueux attachement, &c.

A Luneville, ce 28 Mai 1764.

CONCLUSION.

Il est avéré par cette lettre, que les sentimens de M. de Tressan pour M. Palissot, étaient les mêmes en 1764, que ceux dont il l'avait assuré en 1763. Il semblait que le Poëme de la Dunciade eut encore redoublé son estime pour l'Auteur de la Comédie des Philosophes: donc il est impossible que, dans le cours de cette même année, M. le Comte de Tressan ait eu la moindre part au Libelle indécent & grossier, inséré dans la compilation Encyclopédique.

AVIS.

D'Une perſécution, nous allons paſſer à un plagiat qui du moins ne préſente que du ridicule. Dix ans après la Comédie du Cercle, M. Poinſinet imagina d'en donner une ſous le même titre, dans laquelle il jugea de bonne priſe deux Scenes de la premiere, &, entre autres, une de celles qui contribua le plus au ſuccès de ſa prétendue Piece.

Les Auteurs du Journal Encyclopédique ne manquerent pas de relever ce larcin, dans le compte qu'ils en rendirent le premier Novembre 1764. Ils excitaient même l'Auteur de l'ancienne Comédie à ſe plaindre de cette eſpece de brigandage, dont les Comédiens ſe rendaient, en quelque ſorte, complices; mais il leur répondit en riant, qu'il ne convenait pas à Géronte de revendiquer ſa robe de chambre ſur le corps de Criſpin. Cependant, comme M. Poinſinet avait l'air de s'applaudir un peu trop du ſuccès de ſon eſpiéglerie, il courut dans le monde un petit écrit que nous croyons de M. Paliſſot, & qui appartient du moins au projet que nous avons de recueillir les anecdotes auxquelles ſon Théâtre a donné lieu.

LA GAGEURE DE M. POINSINET,

Anecdote sur la nouvelle Comédie du Cercle.

RIez tant qu'il vous plaira, Messieurs, je conviens que *j'ai* de l'*humeur*, *disait M.* Poinsinet le jeune *) dans une société où *j'étais*, & dont il faisait les délices. Tout le monde avoue que je suis plaisant, & cependant le Public barbare siffle impitoyablement tout ce que je lui donne **). Il semble que le sifflet soit devenu la rime obligée de mon nom, & l'écho de tout ce que je fais. Mais, parbleu! je prendrai ma revanche une bonne fois, & je prétends faire voir au Public assemblé qu'il n'est qu'un... Doucement, lui dis-je : s'il se trompe assez souvent, on lui doit toujours des égards, parce que ses erreurs ne sont pas de longue durée.

*) Il y a, dans les Lettres, un homme du même nom, qu'il faut bien se garder de confondre avec celui-ci.

**) M. Poinsinet se rappellait apparemment *Totinet*, *l'Impatient*, les *Franches-Maçonnes*, la *Bagarre*, le *petit Philosophe*, les *Philosophes de bois*, *Gilles garçon peintre*, *Cassandre Aubergiste*, *l'Ogre malade*, &c. &c. &c.

donnerait à ſa Piece ; enfin il ſe rappella une Comédie imprimée dans les Œuvres d'un homme connu, & qui eſt intitulée *le Cercle.* Oh ! pour le coup, dit-il, en nous montrant l'ouvrage, voilà qui eſt de bonne priſe. J'uſerai du droit de guerre qui permet de ſubſiſter aux dépens de l'ennemi.

Que parlez-vous de droit de guerre ? lui demandai-je, un peu ſurpris qu'il ſe crût en guerre avec perſonne. Eh ! oui, Monſieur, me répliqua-t-il. Je ſais ce que je dis apparemment. Cette Comédie eſt de l'Auteur de la Dunciade, & penſa même lui faire de belles affaires dans ſon tems ; mais cet Auteur eſt un méchant, car il s'eſt moqué de moi ; & il n'en ſera pas quitte, pour le titre de ſa Piece. Je compte bien trouver ici de quoi achever la mienne. Voici, par exemple, une Scene de Médecin que l'ami Préville jouera comme un ange. Ce n'eſt plus un pédant groſſier, comme du tems de Moliere ; c'eſt un agréable qui purge avec du *miel aërien*, qui parle de *fluide nerveux*, de *ſommeil doré*, de *criſpations de nerfs* ; c'eſt un élegant que l'on s'arrache *du Marais au Fauxbourg St. Germain* : il me ſemble déjà que je vois tout cela dans ma Piece, & je ne me ſens pas d'aiſe !

Auſſi-tôt, il ſe mit à copier preſque mot à

mot.

mot. Il eſt vrai qu'il ſe permit un léger changement. Son Médecin quitte la ſcene en diſant à une de ſes malades : *Bon jour, ma belle Poulette*, ce qui n'eſt pas dans l'ancienne piece. On eut beau lui repréſenter que c'était bleſſer toutes les bienſéances ; qu'un Médecin qui parlerait ainſi à une femme du monde, ſe ferait jetter par les fenêtres. Vous êtes trop pointilleux, *nous* dit-il. Vraiment, le Parterre ſe connaît bien en uſages pour être ſi difficile! Je vous réponds que le trait paſſera. D'ailleurs, Meſſieurs, encore faut-il bien que je mette quelque choſe de moi dans la piece.

Mais, ajouta-t-il, voici une autre ſituation qui me paraît fort plaiſante : c'eſt un Poëte qui meurt d'envie de lire un de ſes Ouvrages, & qui eſt interrompu toutes les fois qu'il veut prendre la parole. A peine vient-il à bout de réciter un ſeul vers, que perſonne n'écoute. Aſſurément le fond de cela eſt très-gai ; mais l'Auteur n'a pas ſu tirer parti de cette ſituation. L'embarras de ſon Poëte ne dure qu'un moment ; moi, je filerai la ſcene, & je ferai durer celui du mien pendant toute la piece ; ce qui ſera, je crois, plus plaiſant, plus d'après nature : qu'en penſez-vous ?

Vous avez raiſon, lui dis-je : & vous me rappellez que le hazard m'a rendu témoin de la

ſcene que vous allez faire. J'étais d'un ſouper, où fut introduit un petit Poëte fort étrange *,) qui joignait à la crédulité la plus ſurprenante, une vanité plus inconcevable encore. On l'avait flatté qu'on entendrait la lecture d'un de ſes Ouvrages, ſur lequel on affectait de ſe récrier comme ſur une merveille. Le petit Poëte, amorcé par les éloges, brûlait de lire ſon chef-d'œuvre; mais dès qu'il ouvrait la bouche, on l'interrompait par des plaiſanteries qui le déconcerterent enfin, juſqu'à le faire diſparaître:

Telle au matin, une vapeur légere
S'évanouit aux premiers feux du jour,
Tel *mon rimeur* diſparut ſans retour. **)

Je ſais quelque choſe de cette *myſtification*, reprit l'Auteur du Cercle, en rougiſſant un peu; mais la Dunciade n'avait que faire là.

Cependant la Comédie avançait toujours malgré ces digreſſions. Il ne manquait à l'Auteur que quelques penſées de rempliſſage; & il les trouvait, à l'ouverture du Livre, avec une ſagacité merveilleuſe.

Le mot d'*Araminte*, par exemple, que l'on veut mener au Spectacle, & qui répond: *Moi*,

*) C'était M. Poinſinet lui-même.

**) Vers du dernier Chant de la Dunciade.

je m'en garderai bien; ne prétendez pas me ſurprendre à vos lamentables Tragédies; ce mot, dis-je, n'eſt qu'une copie de ces vers connus:

> Moi, je n'y vais jamais,
> Je n'aime point toutes ces Tragédies,
> Du mauvais goût dolentes rapſodies. *)

Pour les détails d'agriculture, qui ſont aujourd'hui ſi fort en vogue, grace à la Science du produit net, il les prit au hazard dans une des feuilles de M. Dupont. Il en copia quelques paſſages en ſe félicitant d'être le premier qui aurait mis ſur la ſcene un Gentilhomme Cultivateur, qu'il appellerait M. le Baron.

Après avoir pillé tout le monde, il finit par ſe piller lui-même, & mit en proſe ce qui avait été ſifflé autrefois en vers dans ſa Comédie de l'Impatient. C'eſt une tirade d'une Soubrette ſur le plaiſir que prennent les domeſtiques à divulguer les défauts de leurs maîtres.

L'Ouvrage fini, il ne fut plus queſtion que d'y chercher une épigraphe convenable; mais la mémoire de l'Auteur, ne le ſervant pas auſſi bien en Latin qu'en Français, il fut réduit à meſurer ſur ſes doigts les ſyllabes d'un vers Hexametre, qui commence par une faute de

*) Vers de la Comédie des Mépriſes.

Prosodie. *) Ensuite, il fit une Dédicace à un Intendant des menus, attendu que l'ancienne Comédie du Cercle est dédiée au Roi de Pologne.

On sait à présent quel a été le succès de cette singuliere compilation. M. Poinsinet a gagné. La piece a été reçue, apprise, jouée, soutenue par les meilleurs Ouvrages qui soient au Théâtre, & par conséquent fort suivie.

Le jour de la Représentation, je rencontrai l'Auteur porté sur les bras d'un Détachement de l'Opéra comique, qui se moquait des Comédiens Français, en le couronnant de lauriers. Il me dit avec l'yvresse du triomphe: Eh bien, Monsieur, vous voyez pourtant *qu'entre une bonne & une mauvaise piece, il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.* **)

Toute notre société fut enchantée de cette

---

*) *Amavit risus, nunc mores pingere tentat.*

Un Ecolier de cinquieme, grand admirateur de la piece, ne put s'empêcher cependant de faire observer à l'Auteur que la premiere syllabe du mot *Amavit* est nécessairement bréve.

**) Allusion à un trait de la nouvelle Comédie du Cercle. La jeune *Lucile*, qui sort du couvent, & qui paraît avoir lu *Thérèse philosophe*, dit *qu'entre le vice & la vertu, il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.*

réussite, qui va nous procurer une longue suite de nouveaux plaisirs. Nous avons eu une Comédie qui s'appelle *la Matinée*, voici une *Soirée*; on nous annonce une *Méridienne*, qui pourra bien être celle du Public. J'ai du regret que *le Souper* *) n'ait pas réussi dans son tems. Nous aurions actuellement *le Déjeûner*, *le Dîner*, *la Collation*; & il faut convenir que ces gentillesses figureraient sur le Théâtre de Moliere, presque aussi bien que des Tragédies Bourgeoises.

*) Mauvaise petite Comédie, attribuée faussement à M. le Comte de Tressan, & ensuite à M. Fréron, qui tous deux ont cru devoir la désavouer.

ANECDOTE

Sur la Comédie de l'Homme Dangereux.

AVIS.

CEtte Anecdote ne mérite pas moins d'être connue que celle qui se trouve parmi les pieces relatives à la Dunciade, à l'occasion d'une Lettre adressée par M. de la Harpe à l'Auteur, & désavouée, dans un Mercure, par M. le Marquis de

Ximénez. Elle confirmera ce qu'on a dit de cette espece de frayeur épidémique qui s'était répandue sur tous les esprits, dans le tems où la nouvelle philosophie était devenue, comme on l'a répété souvent, l'oracle & le tyran d'une partie considérable de la Nation.

L'Auteur toujours disposé à se laisser séduire aisément par le langage & par les apparences de l'amitié, avait cru pouvoir confier à M. l'Abbé de Voisenon, le projet de sa Comédie de l'Homme Dangereux; & celui-ci, tant que M. Palissot était demeuré caché, avait paru répondre à sa confiance de maniere à l'augmenter encore. Mais lorsque par des circonstances inutiles à rappeller, l'Auteur de cette Comédie fut enfin reconnu, M. l'Abbé de Voisenon se permit de répandre, ou du moins d'autoriser, par son silence, un bruit très-ridicule, à la vérité, mais très-offensant pour M. Palissot.

Ce bruit, tout absurde qu'il était, prit une faveur excessive, & M. l'Abbé de Voisenon ne l'avait accrédité que par ce même sentiment de crainte qui avait fait une si forte impression sur M. le Marquis de Ximénez, dans le tems de la Dunciade. Il tremblait qu'on ne vînt à découvrir qu'il avait été dans la confidence de l'Auteur.

S'il ne s'en était défendu que par des moyens convenables, ce dernier aurait ménagé sa faiblesse, & n'eût jamais pensé à le tirer de la prudente obscurité où il était si jaloux de se retrancher; mais pour se laver d'une imputation très-odieuse, il fut obligé de déposer longtems chez un homme public *) les Lettres de M. l'Abbé de Voisenon, & de répandre, du moins dans quelques sociétés, l'apologie suivante. On trouvera qu'il y conservait encore beaucoup de ménagemens, si l'on considere, sur-tout, qu'il avait été dans la cruelle nécessité de se justifier sérieusement de l'anecdote ridicule que ses ennemis ne cessaient de répéter à son désavantage.

*) M. Gibert Notaire, Cloître Sainte Opportune.

RÉPONSE

POUR M. L'ABBÉ DE VOISE...

A un bruit impertinent qui s'est répandu contre lui, au sujet de la Comédie de l'Homme Dangereux.

SI quelqu'un, dans ce siecle de querelles littéraires, semblait fait pour échapper à la hai-

ne, & pour désarmer l'envie, c'était, sans aucun doute, M. l'Abbé de Voise..., bel esprit purement aimable, &, comme vient de le dire M. l'Abbé Aubert, dans son Journal des beaux Arts, Ecrivain dont les productions ne respirent *que cette sorte d'esprit qu'on lui connaît, esprit fin, enjoué, & même un peu goguenard.*

Il est rare que l'envie se déchaîne contre ce genre de mérite. On sait qu'elle avait pardonné à M. de Moncrif le desir de plaire qu'il conserva jusques dans sa vieillesse, & son Essai sur les moyens d'y réussir; son Roman des Ames rivales, son Histoire des Chats, enfin toutes ces bagatelles ingénieuses, appui peut-être un peu frêle de sa réputation, mais qui n'avaient pas laissé de le conduire à l'Académie. Il semblait, à plus forte raison, qu'elle dût pardonner aussi à M. l'Abbé de Voise... son Histoire de la Félicité, le Sultan Misapouf, Zulmis & Zelmaïde, *Tant mieux pour elle*, *il eut tort*, & tant d'autres jolis riens, faits uniquement pour la société. Ces petits Ouvrages, charmans dans un cercle, insipides dans un autre, accueillis par un monde frivole, décriés, au contraire, par quelques esprits durs qui se piquent de solidité, n'annonçant que des prétentions très-légeres, devraient laisser leurs Auteurs sans ennemis, & même les garantir des observations trop séveres de la Critique.

Il pourrait se trouver, à la vérité, des Lecteurs un peu sombres, qui ne connaissant pas assez le prix des bagatelles aimables, relégueraient sans pitié dans la classe des Caillettes, & des Coméres du Parnasse, l'Ecrivain à rabat, dont la réputation ne serait fondée que sur de pareils Ouvrages; *mais pour exciter l'envie, il faut, si nous l'osons dire, des réputations plus robustes.* Ce n'est point aux ornemens délicats de nos Parterres, ni à de fragiles roseaux, c'est à l'orgueil du chêne que les Aquilons se plaisent à déclarer la guerre : il en est de même des persécutions; elles ne s'adressent qu'au génie.

M. l'Abbé de Voise... semblait mériter d'autant plus les ménagemens de l'envie, qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour en être à peine remarqué. Il n'a permis aux Auteurs de la France Littéraire de le désigner dans ce recueil d'Hommes illustres, ou prétendans à l'être, que par la première lettre de son nom. Si depuis il a eu plus de condescendance, afin de justifier sans doute le choix que l'Académie Française a fait de lui pour remplacer le mâle Crébillon, cependant il ne se trouve encore désigné, dans ces Archives de la Littérature, que par un plus grand nombre de lettres initiales. On voit qu'il n'est, pour ainsi dire, occupé qu'à se

souſtraire à ſa propre gloire, & que du moins il veut mettre une ſyllabe de ſon nom à l'abri de la jalouſie. Nous croyons devoir laiſſer à ſa modeſtie ce voile officieux, & ne pas le révéler au Public plus qu'il ne veut l'être.

Il eſt bien étrange qu'après avoir pris tant de précautions pour s'anéantir, en quelque ſorte, aux yeux de la haine, des eſprits méchans, qui s'offenſent apparemment de l'ombre-même de la Renommée, ayent oſé répandre contre lui une hiſtoire biſarre, dénuée de toute vraiſemblance; une hiſtoire que ſon abſurdité n'a pas empêché de prendre crédit dans un certain monde, & dont M. Paliſſot ſeul doit le venger, puiſqu'enfin il ſe trouve lui-même ſinguliérement compromis dans cette ridicule anecdote.

Ce dernier venait de compoſer ſa Comédie de l'Homme Dangereux, mais il avait de fortes raiſons, qu'il a développées ailleurs, *) non-ſeulement pour cacher qu'il fût l'Auteur de cette piece, mais pour laiſſer croire à ceux qui voudraient être crédules, qu'elle était l'ouvrage d'un de ſes ennemis. Cette opinion avait pris faveur au-delà de ſes eſpérances, lorſqu'en-

*) Voyez l'avis des Editeurs, qui précede la Comédie de l'Homme Dangereux.

fin reconnu contre ſon attente, & trahi par des circonſtances qu'il ne pouvait prévoir, il fut obligé de retirer ſa Comédie du Théâtre, le jour même où elle devait être repréſentée. C'eſt ici que la Fable commence.

On publia dans tout Paris, que M. Paliſſot, qui pourtant avait le plus grand déſir que ſa piece fût jouée, était allé *ſupplier* M. l'Abbé de Voiſe... d'employer tout ſon crédit pour qu'elle ne le fût pas; que cet Abbé perſuadé qu'en effet cette Comédie était une ſatyre violente contre M. Paliſſot, avait réuſſi à la faire défendre; mais qu'alors celui-ci, au déſeſpoir d'avoir été beaucoup mieux ſervi qu'il ne l'eſperait, était venu, preſque en larmes, avouer à M. l'Abbé de Voiſe.... qu'il était l'Auteur de la piece, & le conjurer de faire lever la défenſe. On ajoutait, dans les bureaux où ſe débitait cette belle hiſtoire, qu'indigné, comme de raiſon, d'avoir été joué d'une maniere ſi étrange, M. l'Abbé de Voiſe... n'avait pu ſe diſpenſer de faire ſentir, avec humeur, à M. Paliſſot que ſon perſiflage était de la derniere indécence, & qu'un homme de ſon nom & de ſon état n'était pas fait pour ſe rendre complice d'un pareil manege.

Telle eſt la fable ingénieuſe qui fit en un moment la fortune la plus rapide dans tous les

PREMIERE LETTRE,

De la fin de Mars 1770.

MOnsieur le Maréchal de Richelieu attend demain à onze heures Monsieur Palissot, & l'Abbé de Voisenon *) Si M. Palissot veut se rendre dans la rue Poissonniere à dix heures & demie, il sera accompagné du petit Abbé dans son voyage, &c.

*) C'était pour entendre la piece.

II. LETTRE,

Du 4 Avril 1770.

IL ne m'est plus possible, Monsieur, de joindre Monsieur de Richelieu, ni de voir Madame de C....... L'affaire qui s'agite actuellement à Versailles absorbe toutes les autres. Je ferai une tentative Vendredi pour avoir un accès plus facile auprès de ceux dont vous avez besoin. Votre talent est trop précieux, & l'objet en est trop utile pour que je ne cherche pas tous les moyens de le faire briller, &c.

III. LETTRE,

Du 1 Juin 1770.

J'Ai l'honneur, Monſieur, de vous renvoyer la lettre de Monſieur de Richelieu, qui me cauſe plus de plaiſir que d'étonnement... je preſſerai l'exécution *de notre complot comique*; il me paraît qu'il réuſſira, & je m'apprête à m'en divertir beaucoup, &c.

IV. LETTRE,

Du 13 Juin 1770.

JE puis vous aſſurer, Monſieur, que je ne ſais pas plus de nouvelles que vous. J'allai avant-hier chez Monſieur le Maréchal de Richelieu; j'y retournerai ce matin; je crains qu'il ne ſoit à Verſailles. Je lui ai écrit... je n'en ai point encore reçu de réponſe. Il me ſemble que les Comédiens devraient ſe donner des mouvemens auprès de Monſieur de Sartines, afin de pénétrer les motifs de ſes difficultés. Dès que j'aurai quelque choſe de nouveau, je vous le manderai ſur le champ, &c.

V. LETTRE,

Du 14 Juin 1770.

ENfin, Monſieur, je vis hier Monſieur de Richelieu, & je fus on ne peut pas plus content. Il a eu une converſation avec Monſieur de Sartines délicieuſe: Marin *) ſortait de chez lui, il l'avait traité fort leſtement. Il eſpere que tous les obſtacles ſeront levés aujourd'hui, s'ils ne le ſont pas dès hier au ſoir. Vous n'imaginez pas à quel point je ſuis ſatisfait. Il n'y a que le ſuccès certain de la Piece qui me cauſera plus de plaiſir, &c. **)

Si M. l'Abbé de Voiſe... eut daigné réfuter, comme il le pouvait, & peut-être comme il le devait, le Roman abſurde qu'on a eu la témérité de répandre ſous ſon nom, l'Auteur n'eut jamais ſongé à faire uſage de ſes lettres; mal-

*) Alors Secretaire de la Librairie, & Cenſeur de la police.

**) NB. Que ces Lettres ne ſont pas les ſeules que l'Auteur pourrait produire; mais il en eſt qui contiennent des détails de confiance étrangers à l'objet dont il s'agit; & de celle même qu'il ſe permet de citer, il ne tranſcrit que ce qui eſt indiſpenſable à ſa juſtification.

gré

gré l'attention sévere avec laquelle il en a retranché tout ce qui n'était pas fait pour le Public. Loin de chercher à faire partager la haine, dont ses ennemis l'honorent, à M. l'Abbé de Voise...., lui-même avait eu la délicatesse de prévenir à cet égard ses moindres inquiétudes, & c'est actuellement tout ce qui lui reste à dire.

La Comédie de l'Homme dangereux était à la veille d'être représentée. M. l'Abbé de Voise... parut craindre de se trouver compromis, si par hazard quelques-uns de ses confreres venaient à découvrir la part qu'il avait prise à son succès. Selon toute apparence, il voulait pouvoir dire au besoin, *Vive le Roi, vive la Ligue.* M. Palissot ne désapprouva point cette politique prudente, &, pour lui complaire, il lui écrivit une lettre ostensible, dont M. l'Abbé de Voise... pouvait se prévaloir, en cas de nécessité, pour prouver qu'il n'avait jamais été dans la confidence de l'Auteur, & que celui-ci avait gardé l'anonyme avec lui, comme avec le public. C'est, vraisemblablement, sur cette lettre concertée entre M. Palissot & lui, qu'on a bâti la fable impertinente dont la fausseté vient d'être démontrée.

Peut-être, avec une conduite plus ferme, M. l'Abbé de Voise... aurait-il conservé tous ses droits à la reconnaissance de l'Auteur, sans

perdre l'estime de ceux qu'il étoit si jaloux de ménager. Ce n'est qu'avec regret, & par la nécessité de se défendre, qu'on dévoile ici la maladresse de sa politique. Ce qui pourtant leve un peu les scrupules de M. Palissot, c'est qu'on lui assure qu'enfin M. l'Abbé de Voise... paraît vouloir sécouer le joug, & qu'il se dispose à lutter avec vigueur contre ce même parti dont il craignait si fort de s'attirer le ressentiment. Il vient, dit-on, de s'exprimer en Romain dans ses derniers Discours académiques contre *les envieux qui ne manquent jamais & les sots qui abondent en tout tems;* contre le prétendu bonheur de l'homme riche, *qui n'est jamais qu'en usufruit avec beaucoup de non valeurs;* contre les ridicules de la bonne compagnie que les Auteurs ne sauraient, dit-il, trop fréquenter, *pour y faire leurs meilleures récoltes;* enfin contre ces Pieces amphibies, qu'on s'imagine de distinguer par le titre de *Drame*, & aux représentations desquelles il ne croit voir *que les valets de Melpomene, qui s'amusent à contrefaire leur maîtresse, en attendant qu'elle revienne.* *) Ces grands traits d'éloquence sem-

*) Toutes ces phrases sont tirées de la Réponse de M. l'Abbé de Voise..., au Discours prononcé par Monsieur le prince de Beauveau, le jour de son entrée à l'Académie Française.

blent prouver que M. l'Abbé de Voiſe... eſt déſormais réſolu d'allier l'énergie aux graces, qu'il a rompu tout pacte avec le mauvais goût du ſiecle, qu'aucun ſentiment puſillanime ne l'empêchera plus de ſe montrer tel qu'il eſt, en un mot, qu'il oſera penſer tout haut comme l'Auteur de la Dunciade.

RÉFLEXIONS

Préſentées au Magiſtrat, contre la Comédie de L'HOMME DANGEREUX, *& auxquelles on pria l'Auteur de répondre.*

PREMIERE RÉFLEXION.

ON dirait d'abord que l'Auteur de cette piece a voulu démaſquer les faux Philoſophes, attaquer les *mauvais livres*, & c'eſt, dit-on, par cette promeſſe qu'il s'eſt procuré la protection d'un grand Seigneur.

On doit convenir qu'il y a aujourd'hui dans tous les pays, comme dans tous les tems, des Ecrivains audacieux, ennemis de la religion & de l'État où ils ſont nés, indociles à l'autorité qui les gouverne, frondeurs des Loix &

des uſages reçus, & aſſez orgueilleux pour ne ſouffrir aucune inégalité parmi les hommes! mais *ces Ecrivains ſont ſi rares*, parmi les vrais ſavans qui, par des travaux utiles, font honneur à leur patrie, *qu'on ne ſauroit en nommer un ſans être auſſi-tôt démenti.*

Ce n'eſt donc qu'aux demi-ſavans qui, pour l'ordinaire, ne ſont que méchans, qu'il faudrait appliquer toutes les ſorties véhémentes que *Valere* s'efforce de faire ici; mais cette méchanceté, fondée ſur l'ignorance, n'eſt-elle pas aſſez mépriſable d'elle-même? Faut-il la relever & la célébrer ſur la ſcene? Mérite-t-elle cet honneur? Ne doit-on pas craindre de tromper le public, de lui donner le change en lui inſpirant de la méfiance ſur le compte des Ecrivains qui l'éclairent, & qui ſe ſont conſacrés à lui enſeigner les vérités les plus utiles? Or le public ne doit jamais être induit en erreur. Un écrivain qui le ferait, même indirectement, ne pourrait être excuſable.

SECONDE RÉFLEXION.

Le ridicule jetté, d'après une telle ſurpriſe, *ſur tous les écrivains ſans diſtinction & ſans exception*, ſerait un mal réel qu'aucun Gouvernement ne ſaurait tolérer. L'Auteur de la piece

en queſtion y ſerait le premier puni. Son honneur & ſes talens y feraient ſinguliérement compromis. Ce ſerait lui rendre un vrai ſervice que de l'engager à ſupprimer ſon ouvrage. On ne doute pas qu'en lui donnant le tems d'y réfléchir, il ne ſoit ſenſible à ce conſeil. Il a trop d'eſprit pour ne pas voir, lorſqu'il ſera de ſang-froid, que ſa piece eſt manquée, puiſqu'elle donne lieu à des applications arbitraires dont les ſuites ne peuvent être que dangereuſes : ce qui eſt contre le bon ordre & contre les loix d'une bonne police.

TROISIEME RÉFLEXION.

S'il était vrai que l'intention de l'Auteur eût été d'attaquer les Philoſophes de nos jours, *tous les journaliſtes*, *tous les écrivains modernes*, il aurait manqué ſon but, puiſque leur adverſaire qu'il nomme *Valere*, ou le Satyrique, eſt, à la fin de la piece, reconnu pour un méchant homme, un menteur, un calomniateur, un fourbe, un traître, un ſcélérat, & que tous ceux qu'il attaque dans la perſonne de Dorante, *qui repréſente tous les Philoſophes*, ſont reconnus pour gens de bien, gens ſenſés, ſages & vertueux.

Eſt-ce qu'un tel dénoûment ne ferait pas croire

au public, avec quelque forte de justice, que l'Auteur de cette piece est lui-même un faux philosophe qui n'a cherché qu'à faire triompher sa propre philosophie par la victoire qu'il lui fait remporter, dans le dernier acte, sur son adversaire? Car si cet auteur n'est point un faux philosophe, comme on doit le croire, pourquoi ne fait-il pas triompher le censeur de la fausse philosophie? Ne sait-on pas que, dans toutes les bonnes pieces, la vérité triomphe toujours de l'erreur? Et cependant *c'est ici tout le contraire.*

QUATRIEME & derniere RÉFLEXION.

Il n'est pas douteux que la Critique ne soit fort utile aux Lettres. Elle est même salutaire aux bonnes mœurs. Moliere en fournit la preuve; mais *jamais la satyre ne fut utile à rien*, sur-tout dès qu'elle a pû s'appliquer à une, ou à plusieurs personnes séparées, & distinguées de la généralité.

Si la satyre, telle qu'elle est dans la piece dont il s'agit, a été quelquefois permise, *c'est dans certains cas particuliers qui ne sont destinés qu'à éclairer, par des exemples frappans, ceux qui sont capables d'en profiter*; mais jamais la satyre n'a été admise sur le Théâtre français

avec l'approbation des Supérieurs. Ce serait, *pour la premiere fois*, qu'elle y paraîtrait revêtue de l'autorité, si la piece en question y était rendue telle qu'elle est. *)

---

*) On ne sait ce qu'il faudrait admirer le plus dans ces Réflexions, ou de l'imbécillité qu'elles supposeraient, si véritablement l'Auteur les avait rédigées de bonne foi, ou de son extrême audace, si, par la simplicité apparente qui y regne, il s'était flatté de surprendre & de tromper le Magistrat, à qui elles étaient adressées. On pouvait se dispenser d'y répondre, car il n'en est pas une seule qui porte sur la piece qu'on osait juger. On croirait même, si l'on s'arrêtait à la Lettre de ces Réflexions, qu'elles ont été faites au hazard, par quelqu'un qui ne l'aurait pas lue.

Nous avons cru devoir les conserver cependant, avec la Réponse de M. Palissot. De pareilles pieces ne sauraient être indifférentes, ni aux gens de Lettres, ni au public qui s'occupe de la littérature. Les gens de Lettres y verront ce qu'ils ont à craindre d'un Censeur passionné ou prévenu qui rend de leurs ouvrages un compte infidele; & le public sera peut-être indigné des affronts que sont obligés de dévorer ceux qui travaillent à l'instruire ou à lui plaire.



RÉPONSE DE L'AUTEUR.

ON commence par avouer qu'on ne devine pas pourquoi l'Auteur des Réflexions va chercher bien loin les intentions de l'Auteur de la Comédie, tandis qu'elles sont clairement énoncées dans le titre même de sa piece. Il a voulu peindre l'Homme dangereux, & non pas attaquer les mauvais livres, pour se faire un protecteur. Avec un pareil projet, on pourrait tenter de se procurer la protection d'un Capucin, & non celle d'un Maréchal de France.

S'il existe véritablement dans le monde des hommes qui font de leur esprit le même abus que les hypocrites font de la Religion, s'ils emploient leurs talens à nuire, à diffamer, à fabriquer, dans les ténebres, des Libelles calomnieux; en un mot, si le repos de la société est souvent troublé par ces hommes dangereux, qui oserait douter que ce ne fût une action très-vertueuse que de les livrer au ridicule du Théâtre?

S'il existe pareillement des Ecrivains audacieux, ennemis des Loix & des mœurs, ne seroit-il pas très-louable encore d'employer contre eux ce même ridicule, moyen de les réprimer infiniment plus doux, & plus digne

d'une adminiſtration ſage & tolérante, que la perſécution, à laquelle, d'ailleurs, ils ſeraient moins ſenſibles. L'Auteur des Réflexions veut que ces Ecrivains ſoient très-rares. On lui répond qu'il eſt bien mal inſtruit, ou qu'il en impoſe, avec bien de la hardieſſe, au Magiſtrat reſpectable qui a daigné le conſulter.

L'Auteur des Réflexions ſentant lui-même la fauſſeté manifeſte de ſon allégation, ſe preſſe d'ajouter que ces Ecrivains ne doivent être regardés, du moins, que comme des demi-ſavans, & qu'à ce titre, ils ne méritent pas les honneurs de la ſcene. On veut bien un moment ſuppoſer avec lui qu'en effet ce ne ſont que des demi-ſavans qui oſent attaquer de nos jours, avec tant d'impunité, la Religion & les Loix; mais ſi ces demi-ſavans ont uſurpé une très-grande reputation; ſi, ſous le nom impoſant de philoſophes, ils ſe ſont érigés en médecins des ames, voudrait-il ſoutenir qu'on devrait plus de ménagement ſur nos théâtres à cette eſpece de charlatans, qu'aux Médecins empyriques que Moliere a tant de fois attaqués dans ſes Comédies?

Par quel ſingulier privilege, ceux qui ſément dans le public des doctrines déſolantes & ſéditieuſes, échapperaient-ils plûtôt au ridicule, que ceux qui par ignorance débiteraient au peu-

ple des drogues malfaiſantes ? Le Gouvernement n'a-t-il pas plus d'intérêt encore de veiller à ce qu'on n'empoiſonne pas les eſprits, que de réprimer ceux qui pourraient altérer la ſanté de quelques citoyens ? On défie l'Auteur des Réflexions de rien oppoſer à la juſteſſe de ce parallele entre les charlatans de philoſophie & ceux de médecine. Il eſt ſenſible que l'avantage eſt ici tout entier en faveur de l'Auteur de la piece.

Mais celui des Réflexions y a-t-il bien penſé, lorſqu'il a dit, que des demi-ſavans ne méritaient pas d'être mis ſur la ſcene ? Voudrait-il donc que l'on n'y mît que les vrais ſavans ? N'eſt-ce pas, dans tous les Etats, ce qui eſt digne du mépris & du ridicule qui eſt précisément l'objet de la Comédie ? Les femmes ſavantes de Moliere n'étaient-elles pas des demi-ſavantes dignes de riſée, & l'Auteur des Réflexions eut-il été bien venu de dire à cet illuſtre Poëte que, puiſqu'elles n'étaient que ridicules, elles ne méritaient pas les honneurs du Théâtre ?

Le même obſervateur ſemble craindre qu'en frappant ſur ces demi-ſavans, on n'induiſe le public en erreur, & qu'on ne lui inſpire de la méfiance pour les Ecrivains vraiment eſtimables. Plaiſante délicateſſe ! C'eſt exactement l'objection que faiſaient les faux dévots au chef-d'œuvre de Moliere. Ils paraiſſaient craindre qu'en

tournant l'hypocrisie en ridicule, on n'induisît le public en erreur, & qu'on ne lui apprît à mépriser la vraie dévotion.

Il est honorable à l'Auteur de la Piece d'être exposé aux mêmes sophismes que l'on employa contre Moliere. On voit que, dans tous les tems, les mêmes absurdités se renouvellent. Mais que l'observateur se tranquillise. Le public n'est pas si stupide qu'il fait semblant de le supposer. Les applications, si l'on en fait, ne tomberont que sur l'espece de demi-savans qui sont trop bien caractérisés dans la Comédie, dont il s'agit, pour qu'il soit possible de de les méconnaître. Des

Fanatiques d'orgueil dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie.
Flatteurs, en affichant le mépris des grandeurs;
De tout ce qu'on révere audacieux frondeurs,
Pleins de crédulité pour des faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules,
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans,
Prêchant la tolérance & très-intolérans, &c.

De pareils fanatiques ne donneront lieu à aucune espece d'équivoque. L'application ira où naturellement elle doit aller, & ne tombera point sur les Ecrivains qui *éclairent le public, & qui se sont consacrés à lui enseigner des vérités utiles.* Ce n'est point attaquer la monnaye

du Prince, que de décrier les imposteurs qui osent la contrefaire.

Mais quelle satyre horrible ne fait pas l'observateur contre tous les Ecrivains modernes, lorsqu'il avance qu'ils sont tous compromis dans la Piece, *sans distinction & sans exception !* On y désigne, il est vrai, avec quelque mépris, les frelons.

> De la Littérature importuns avortons.

On y dit quelques mots, en passant,

> De nos petits auteurs rimant malgré Minerve.

Est-ce donc sérieusement que l'observateur, en se voyant lui-même apparemment, croit voir dans ces traits de satyre une conspiration universelle contre tous les gens de Lettres ? La Littérature, il faut l'avouer, n'est plus actuellement en France dans sa plus grande gloire; mais, quelque décadence que la barbarie ait amenée, nous sommes cependant encore très-éloignés de croire qu'il n'existe plus parmi nous que des Ecrivains de cette trempe. Non, l'Auteur de la Piece ose penser, au contraire, qu'il suffit de lire ses ouvrages pour être convaincu de son estime & de son respect pour les talens célebres qui honorent encore la nation. S'il ne

se flatte pas de les égaler, on voit du moins qu'il tâche de les imiter, & c'est pour eux l'éloge le moins suspect d'adulation.

Le sophisme continuel de l'observateur (on l'a déjà fait entendre) est de chercher par-tout les intentions de l'Auteur, tandis qu'il les a sous les yeux. C'est un crime cependant que de lui en supposer d'autres que les siennes. M. Palissot le répete encore une fois, il a voulu attaquer les faiseurs de Libelles, les imposteurs de société. Voilà quel est son *Valere* depuis le commencement de la Piece jusqu'à la fin; & dès que l'Auteur des Réflexions avoue que ce personnage est enfin reconnu pour un méchant homme, un menteur, un calomniateur, un fourbe, un traître, un scélérat, il fait lui-même de la Comédie l'apologie la plus brillante. Il reconnaît que l'Auteur de cette Comédie a parfaitement saisi le but de l'art, qui est de couvrir d'ignominie & de confusion le personnage vicieux qu'on a voulu peindre, & de le punir autant que l'exige la correction des mœurs, & que le permettent les moyens du Théâtre.

Par quelle contradiction, d'après cet aveu formel, peut-il donc échapper à l'observateur de dire, quelques lignes plus bas, que dans cette Piece l'erreur triomphe de la vérité, & qu'elle est, en cela, contradictoire à toutes les

Loix de la ſcene? Il eſt bien dur d'avoir à répondre à un homme qui heurte ainſi, de propos délibéré, les notions les plus communes.

A l'entendre, Dorante eſt un perſonnage ridiculement collectif qui *repréſente tous les Philoſophes*; mais qui le lui a dit? Dorante eſt un homme innocent & calomnié qui triomphe de ſon ennemi, moins encore par ſes diſcours, ce qui pourrait être ſuſpect, que par ſa conduite.

Valere eſt, au contraire, un très-méchant homme, qui a ſouvent raiſon dans ſes propos, & toujours tort par ſes actions. S'il n'était qu'atroce & bête, il ne ſerait plus l'homme dangereux. Ce qui le conſtitue dans ſon caractere, c'eſt ſa ſéduction lorſqu'il parle, & ſon atrocité quand il agit. Le Public l'eût applaudi, comme il applaudit le Cléon de M. Greſſet, lorſqu'il lui arrive de dire des choſes vraies, délicates ou finement penſées; mais il l'eût déteſté lorſqu'il compoſe un Libelle anonyme contre ſon bienfaiteur, & lorſqu'il joint à cette méchanceté la méchanceté plus abominable encore d'attribuer ce Libelle à un perſonnage innocent & vertueux. Il n'y aurait eu par conſequent ni équivoque, ni mépriſe de la part des ſpectateurs, & on ne conçoit pas comment l'Auteur des Réflexions a voulu ſe tromper lui-même, ou trom-

per le Magiſtrat d'une maniere auſſi inconcevable.

Il finit ſes obſervations en diſant que la ſatyre n'eſt utile à rien. On lui paſſerait ce Paradoxe malgré l'autorité de Boileau, certainement bien ſupérieure à la ſienne. L'obſervateur, on le ſait, n'eſt pas obligé de penſer comme Boileau; mais qu'il n'en impoſe pas en diſant que la Satyre n'a jamais été admiſe ſur nos théâtres. Depuis leur fondation, elle n'en eſt jamais ſortie. On ne lui oppoſera ni la Comédie des Philoſophes, ni même celle de l'Ecoſſaiſe, qui pourtant ont été repréſentées ſous nos yeux, de l'aveu du Gouvernement; mais qu'eſt-ce que l'Avare, ſinon une ſatyre contre les Avares? Qu'eſt-ce que le Tartuffe, ſinon la plus énergique des ſatyres contre les hypocrites? Enfin les Femmes Sçavantes n'étaient-elles pas une ſatyre continuelle, même avec des perſonnalités connues? On étonnerait bien Monſieur l'obſervateur ſi on lui traçait un tableau rapide de toutes les hardieſſes du ſeul Moliere. Il le verra quelque jour ce tableau; mais qu'il n'oublie pas que la ſatyre des ridicules & des vices a été dans tous les tems, & chez toutes les nations, l'unique baſe de la Comédie qu'on ne ſaurait mieux définir qu'en l'appellant la ſatyre du vice & l'éloge indirect de la vertu.

L'Auteur de la Piece nouvelle, avoue donc tout naturellement qu'il a fait une ſatyre utile & vertueuſe contre les calomniateurs & les faiſeurs de Libelles, contre ces hommes dangereux qui méritent d'autant plus la correction du théâtre que, par l'attention qu'ils prennent à ſe cacher, ils demeurent ordinairement impunis. Les gens en place, les Magiſtrats, les Miniſtres, ſouvent plus expoſés que d'autres à la témérité de ces hommes pervers, ſemblaient intéreſſés à favoriſer un ouvrage entrepris uniquement pour avilir & pour confondre les impoſteurs de ſociété. L'Auteur penſe qu'il ne pouvait choiſir un ſujet plus digne de l'art, plus moral, & qui méritât mieux la protection du grand Seigneur qu'on a eu la témérité de vouloir déſigner dans les Réflexions. Ce grand Seigneur a lu pluſieurs fois cette Comédie que l'on a ſi brutalement défigurée, & ſon approbation eſt plus flatteuſe, ſans doute, que la cenſure de l'obſervateur n'eſt amere. Au reſte, quand l'Auteur de cette Piece ſera connu, on ne verra que trop qu'il *n'eſt point un faux Philoſophe qui n'a cherché qu'à faire triompher ſa propre Philoſophie.* On le reconnaîtra pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour un honnête homme qui abhorre la licence, mais qui chérit la gloire & la liberté.

L'Auteur

L'Auteur des Réflexions n'eſt pas ſe ſeul qui ſe ſoit ingéré de juger cette piece & de la calomnier. Quelques perſonnes avaient répandu qu'à bien des égards ce n'était que la piece des Philoſophes renouvellée. Cependant il y a environ douze cents vers dans la Comédie de l'Homme Dangereux ; & l'on n'en trouverait *pas* quatre-vingt où il ſoit parlé de philoſophie : encore ſont-ils diſperſés dans tout l'ouvrage, & aux repréſentations, comme on peut en juger par les notes qui accompagnent la Piece, on devait en ſupprimer un aſſez grand nombre.

Le perſonnage honnête de cette Comédie eſt un véritable ſage. L'Auteur voulait prouver ſon impartialité, & faire voir que s'il avait ſçu livrer, au ridicule qu'ils méritent, les charlatans de Philoſophie, il ne ſavait pas moins rendre juſtice aux vrais Philoſophes. Son intention même, en gardant l'anonyme, avait été de laiſſer croire, pendant quelques momens, aux coryphées de la Secte philoſophique, que cette Piece était faite pour les venger ; & la plûpart avaient ſaiſi très-avidement cette amorce, ce qui, à la vérité, les eût expoſés enſuite à la confuſion la plus accablante. Qu'on ne reproche pas d'ailleurs à l'Auteur de revenir un peu trop ſouvent aux impoſteurs de Philoſophie. Quand,

à l'exemple de Lucien, il aurait travaillé toute ſa vie à rendre les faux philoſophes ridicules, il croirait n'en avoir que mieux mérité de la patrie. Moliere eſt revenu plus fréquemment encore, dans ſes Comédies, aux charlatans de médécine, qui n'étaient à beaucoup près, ni auſſi dignes de riſée, ni auſſi dangereux que les pédans de notre âge. La vocation de l'Auteur eſt de ſe moquer d'eux, comme celle de Moliere était de ſe moquer des Médecins.

LETTRE DE L'AUTEUR

A M. François de Neuf-Château, ſon ami, ſur la même Comédie.

VOus avez bien raiſon, mon ami, d'obſerver dans votre lettre judicieuſe & polie, qu'ayant été forcé, par mon projet même, de remettre un Méchant ſur la Scene, il ne m'a pas fallu peu d'adreſſe pour éviter toutes les reſſemblances dans leſquelles mon ſujet pouvait naturellement me conduire avec la célebre Piece du Méchant. Vous ſavez combien j'eſtime ce dernier ouvrage & le coloris brillant de ſon Auteur; mais j'ai toujours penſé qu'en rendant le perſonnage de Cléon trop continuellement agréable, cet élégant Ecrivain avait un peu énervé la force de ſon ſujet. Son Méchant ne fait pas,

ce me ſemble, aſſez d'actions odieuſes. J'ai tâché de fondre dans le mien les nuances de l'envieux, du fourbe, du traître, de l'ingrat, & ſur-tout de lui donner un caractere d'impoſture hardie qui en fait plus préciſément un homme dangereux, que ne le ſerait, à ce que je crois, dans la ſociété, le Cléon de M. Greſſet. Cet Auteur, peut-être, n'avait pas eu le malheur d'avoir contre lui des ennemis aſſez acharnés, aſſez cruels, pour lui donner l'idée d'un perſonnage tel que celui que j'ai peint; & je ne peux que l'en féliciter. Les miens, mon ami, viennent de me ſuſciter une nouvelle perſécution. Cette Piece, dont l'idée vous avait paru ſi heureuſe, & qui avait fait ſur M. l'Abbé de Voiſenon, une impreſſion ſi flatteuſe pour moi, comme vous en avez pu juger par ſes Lettres; cette Piece enfin que vous aimez, & qui vous faiſait tant regretter d'avoir été forcé de vous éloigner de Paris, au moment où l'on allait la repréſenter, vient d'être défendue, il y a environ deux heures. Quelle délicieuſe jouiſſance on me fait perdre! tout était ſi favorablement diſpoſé! ô mon ami, je ne retrouverai jamais une ſi belle partie. C'eut été pour moi la célebre journée de mon pere *), qui fit, comme

*) Voyez l'Anecdote ſuivante qui a paru pour la premiere fois en 1770.

vous le ſavez, un ſi grand bruit dans ma Province, en 1731. Adieu. Je ne me conſolerais pas ſi vous ceſſiez de m'aimer; mais je vous connais aſſez, pour être bien sûr que vous allez être encore plus affligé que moi.

ANECDOTE INTÉRESSANTE.

HUbert Paliſſot (mon pere) ancien Conſeiller d'Etat de S. A. R. le Duc de Lorraine Léopold, ayeul paternel de Madame la Dauphine, eut à Nancy, en 1731, l'affaire la plus mémorable & la plus glorieuſe, peut-être, qui fût jamais arrivée à aucun particulier de ſon état.

Le changement qui ſe fit en Lorraine en 1729, ou plutôt l'attrait que nous donne la nature pour les talens que nous tenons d'elle; la paſſion de l'Eloquence; l'amour d'une profeſſion qui paraît la plus honorable de toutes, lorſqu'elle eſt exercée noblement, firent abdiquer la Magiſtrature à mon pere, pour reprendre les fonctions d'Avocat.

A peine rentré dans la carriere, il eut l'avantage dangereux d'avoir à ſoutenir les intérêts d'un homme ſans fortune & dénué de tout crédit, contre un homme puiſſant par ſon opulence

& par sa faveur. Il était essentiel au bien de sa cause qu'il ne s'interdît aucun des moyens qui pouvaient établir les droits du particulier dont il avait pris la défense. Parmi ces moyens, il y en avait d'humilians pour l'homme puissant, mais ils étaient victorieux pour le pauvre, & mon pere était incapable de garder des ménagémens qui auraient pu nuire aux intérêts de son client. Il parla, il écrivit avec la force & l'éloquence qui lui étaient naturelles. L'homme puissant fut condamné.

Ce dernier ne put pardonner à mon pere de l'avoir forcé à être juste. Il cabala sourdement dans l'ordre des Avocats mêmes; il se plaignit des expressions trop dures qui, selon lui, étaient échappées à mon pere dans ses plaidoyers & dans ses Mémoires. Enfin il réussit, par ses intrigues, à mettre dans ses intérêts le bâtonnier des Avocats; & mon pere fut mandé, au nom de son ordre, pour recevoir une espece de reprimande, & une injonction d'être à l'avenir plus circonspect dans ses Ecritures. Persuadé qu'il n'avait fait que remplir les devoirs de son état, non-seulement il ne se rendit point à l'invitation du bâtonnier; mais il lui échappa, dit-on, quelques paroles piquantes, qui furent recueillies par l'envie, & exagérées comme le sont toujours les propos qui passent de bouche

en bouche, sur-tout dans un moment de fermentation. Tous les Avocats se crurent offensés, & l'on n'ignore pas combien le ressentiment de toute espece de corps est dangereux.

L'ordre des Avocats se rendit, par députés, chez M. le Procureur-Général de Montureux, pour se plaindre de mon pere, pour déclarer que désormais aucun d'eux n'occuperait plus avec lui dans aucune affaire, & pour demander que son nom fût rayé du tableau.

M. le Procureur-Général estimait & considérait mon pere, mais alarmé de l'animosité qu'il avait vûe dans les députés, il crut devoir lui conseiller un accommodement, & voulut bien s'offrir pour en être le médiateur. Mon pere regarda cette proposition comme une injure; il ne devait y voir que de la faiblesse. Ma mere *) que j'ai le bonheur de conserver encore, & qui réunissait alors toute la vivacité de la jeunesse à la figure la plus séduisante, imita son courage, ou plutôt le surpassa. Elle eut la noble assurance de dire à M. le Procureur-Général qu'il fallait, ou que son mari triomphât s'il était innocent, ou qu'il fût

*) Charlotte de Remyon, d'une famille noble de Lorraine, aujourd'hui éteinte. Son frere, Capitaine de Cuirassiers, au service de l'Empereur Charles VI, ayeul maternel de la Reine, fut tué en 1738, dans une bataille contre les Turcs.

perdu s'il était coupable. On se prépara de part & d'autre à la guerre. Mon pere seul contre tous, & tous ses confreres contre lui.

Les Avocats choisirent entre eux, quatre *) des plus célebres membres de leurs corps pour plaider contre mon pere; & en effet, ils plaiderent tous les quatre dans autant d'audiences consécutives.

Cependant le bruit de cette cause singuliere se répandit non-seulement en Lorraine, mais aux environs. Enfin arriva le jour où mon pere devait répondre, & où l'affaire devait être jugée. Le concours fut prodigieux. Une foule de Lorrains & d'étrangers remplissaient les avenues du palais, au point que les Magistrats eurent peine à s'ouvrir un passage pour aller à leur Tribunal. Toutes ces petites loges, connues au barreau sous le nom de lanternes, étaient occupées par les Dames de la cour & de la ville les plus considérables. Les dehors mêmes du palais étaient assiégés, & l'on avait dressé des échelles jusques dans les ruës sur lesquelles étaient montés des gens qui tâchaient du moins de participer au spectacle par les fenêtres de la salle d'audience.

---

*) L'un de ces quatre, porté depuis par son rare mérite, à toutes les dignités de la Robe, ne tarda pas à se reconcilier avec mon pere, & m'a donné des témoignages d'amitié qui ne me permettent pas de douter que cette reconciliation ne fût très-sincere.

Enfin mon pere parut. Il joignait à une *éloquence* dont personne encore ne m'a rendu l'idée, tous les avantages que peuvent donner à un Orateur l'extérieur le plus favorable & le son de voix le plus intéressant. Il n'avait point écrit de plaidoyer, & l'on imagine bien que son débit n'en fut que plus brillant. Le seul embarras des juges fut alors de cacher le plaisir qu'ils prenaient à l'entendre. Il allia, dans son discours, les graces à la véhémence, & s'il accabla ses adversaires du poids victorieux de ses raisons, il imprima sur quelques-uns d'*eux* un ridicule dont les traces ne sont point encore entiérement effacées. Les Magistrats allerent aux opinions; on n'attendit pas leur arrêt. L'acclamation publique retentit au dedans & au dehors du palais. Une circonstance, qui pourra paraître légere, servit à rendre cette journée plus flatteuse encore pour mon pere. On était dans les premiers jours du printems, presque toutes les Dames avaient des bouquets. En un instant, & comme si le projet en eût été formé par avance, il se vit, pour ainsi dire, assailli d'une pluye de fleurs. Après ce moment, le plus beau de sa vie sans doute, l'arrêt fut prononcé, & une gloire nouvelle l'attendait encore au sortir du Barreau. Ramené chez lui, comme en triomphe, par M. le Premier Président de Gondre-

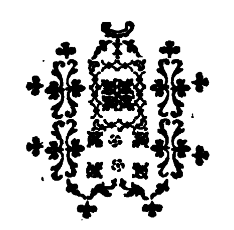
court, le peuple fit arrêter la voiture. Les femmes des Halles, entraînées par le mouvement universel, vinrent le complimenter. Elles avaient préparé une branche de laurier, dont elles couronnerent sa tête. Pour soustraire les Avocats à leurs insultes, il fallut établir une garde militaire à la porte du Palais, & la plûpart n'oserent se rendre chez eux que vers la nuit. Le lendemain, l'événement fut célébré par des chansons imprimées, qui furent chantées publiquement dans la ville ; & pendant longtems, il s'établit une espece de proverbe, même dans les communautés villageoises de Lorraine. Elles ne désignaient mon pere, quand elles venaient lui confier leurs intérêts, que par le nom de l'avocat qui avait gagné tous les autres.

Quelque tems après cette affaire célebre, mon pere s'étant rencontré sur le passage du Prince Charles, ce Prince daigna s'arrêter pour le féliciter de sa victoire.

Ceux qui connaissent les hommes, imagineront bien que cette journée de gloire fut en même tems le signal du déchaînement de l'envie contre mon pere; *) mais quels chagrins

*) Le fils éprouva le même déchaînement en 1760, après la journée des Philosophes; &, comme on le voit, cette fureur ne s'est point encore rallentie.

ne sont pas compensés par un si beau souvenir ! Personne ne fut plus à portée que lui, d'après cet événement même, de faire la fortune la plus brillante; mais trop généreux, trop noble, il n'a gueres laissé à ses Enfans d'autre héritage qu'une éducation soignée, & l'exemple de ses vertus.



LETTRES

DE L'AUTEUR

Sur différens objets de Littérature.

LETTRE

A UN JOURNALISTE,

Sur une mauvaise réfutation de la Bibliotheque de Lorraine, de Dom Calmet.

Paris 1754.

M. C....... n'a pas été compris, Monsieur, dans le Catalogue des Ecrivains de Lorraine, rédigé par Dom Calmet. Vous avez pu penser que c'était au ressentiment de cet oubli qu'il fallait imputer la réfutation qu'il nous a donnée de l'ouvrage du savant Bénédictin; je crois devoir vous désabuser. M. C....... s'est persuadé que la *Bibliotheque Lorraine* était uniquement destinée aux Auteurs célebres, ou du moins à ceux qui promettaient de le devenir; & dans ce sens-là, je le connais assez modeste pour convenir que Dom Calmet n'a pu se dispenser de le passer sous silence. Mais en conséquence de son préjugé sur l'objet de cet ouvrage, il a été surpris, avec justice, de l'article qui me concerne dans cette Bibliotheque. Ma Patrie me semblerait en effet bien à plaindre, si elle avait besoin de M. C....... ou de moi

pour grossir la liste de ses hommes célebres. S'il eut réflechi qu'il ne fallait que le titre d'Ecrivain, même très-médiocre, pour être cité dans la Bibliotheque d'une Province, il n'aurait eu garde de m'en exclure. Mais, direz-vous, pourquoi donc M. C....... n'est-il pas compris lui-même dans la foule? j'avoue que le silence absolu de *Dom Calmet* sur son compte m'avait dabord paru fort étrange. *Mais lorsque* la Bibliotheque Lorraine a été publiée, *M. C.......* n'avait fait ni ses *Poésies diverses*, ni le *Voyage de Rogliano*, ni sa Comédie de *la Campagne*, ni *Bibi*, ni *Magakou*, ni cette foule de chef-d'œuvres dont depuis deux ans il a la constance d'inonder Paris. Il est vrai qu'il avait donné le *Recueil de ces Dames*; mais ce premier essai de sa plume, ignoré dans la Capitale, pouvait bien n'avoir pas pénétré dans la solitude de Dom Calmet; au lieu que les ouvrages que je viens de citer, sont déjà dispersés sur les Quais, au point de n'être gueres moins connus que *Mélusine*, *Pierre de Provence*, *Robert le Diable*, &c. M. C....... est donç actuellement bien assuré d'un rang, & d'un rang que personne ne lui enviera dans toutes les Bibliotheques du monde.

Toujours frappé de l'idée qu'il ne faut citer, dans ces sortes d'ouvrages, que des hommes célebres, M. C...... a gratuitement distribué

des Patentes de célébrité à nombre de Lorrains à peine connus dans ma Province, & que vraisemblablement son livre ne donnera pas plus d'envie de connaître. En le voyant ainsi marquer les rangs aux grands hommes, admettre les uns, rejetter les autres, & s'ingérer de lui-même, si je l'ose dire, à conduire le char de l'immortalité, ne vous a-t-il pas rappellé, Monsieur, cette Mouche importune dont parle la Fontaine, qui en bourdonnant autour des chevaux d'un Coche, allait, revenait, s'intriguait, & s'imaginait faire aller tout l'équipage, jusqu'à ce qu'elle fut écrasée sous un coup de fouet.

L'humeur qu'il a témoigné contre notre Académie lui est bien pardonnable. Elle a fait *la* même faute que Dom Calmet; elle a oublié M. C....... Il est trop convaincu qu'elle n'a pas eu tort en ce point; mais je me trouve aussi, moi indigne, de cette Académie: voilà le motif de son juste ressentiment.

J'ai été surpris, Monsieur, que sur la foi de M. C......, vous m'ayiez attribué quelques Ecrits, dont je désavoue les uns comme des erreurs de ma premiere jeunesse, & dont les autres ne sont assurément pas de moi. J'ai fait, à la vérité, la Tragédie de *Zarès* *,) une Histoire

*) C'est celle que l'Auteur a intitulée depuis Ninus Second.

des premiers siecles de Rome, dédiée à l'auguste Fondateur de notre Académie, la Comédie des Tuteurs, & un très-petit nombre de Pieces fugitives. N'est-ce pas encore en avouer beaucoup trop? Mais du moins c'est assez de convenir de mes fautes, sans souffrir que l'on m'en impute d'étrangeres. Je cede volontiers à M. C....... *, qui n'est ni de l'Académie, ni de la Bibliotheque Lorraine, la gloire d'avoir beaucoup plus écrit que moi. J'aurais encore hasardé moins d'ouvrages, si j'avais connu plutôt le risque où s'exposent la plûpart des jeunes Ecrivains par la manie d'une réputation trop prématurée.

---

*) Nous ne leverons pas le voile dont l'Auteur paraît avoir voulu couvrir l'Ecrivain dont il parle dans cette Lettre. Nous soupçonnons seulement que c'est le même qu'il a désigné ainsi dans sa Comédie du Cercle: » Le poëte *Capraro*, à qui l'impuissance de plaire a » donné la fureur de nuire, & qui, de tems en tems, » s'agite sous le mépris public dont il est couvert, pour » tâcher d'en rejetter quelque partie sur les autres. »

Scene II.

AU MÊME 1754.

JE viens de lire, avec beaucoup de plaisir, Monsieur, le compte que vous avez rendu de la nouvelle édition des Œuvres de la Motte. Permettez-moi seulement deux observations, l'une sur le jugement que vous avez porté de sa traduction des Adieux d'Hector & d'Andromaque, l'autre sur l'Ode intitulée les *Souhaits*, qu'il a imitée d'Anacréon.

M. de la Motte, dites-vous, à quelques vers près qu'on aurait pu mieux faire, rend assez bien les endroits touchans de l'Iliade. Vous en donnez pour preuve ces Adieux si connus. Je n'avais point cette opinion de la Motte par sa raison même que vous apportez „ que rien n'est » plus antipatique à la nature & au sentiment, » que le bel esprit". J'ai ouvert sur le champ ses Œuvres, & je vous avoue que j'ai trouvé les Adieux très-inférieurs encore à l'idée que vous en avez donnée. J'ai fait plus; j'ai parcouru toute cette Iliade, & je n'ai trouvé qu'un morceau où la Motte m'ait paru un peu supérieur à lui-même; c'est dans cette fiction si ingénieuse qu'on la croirait imaginée de nos jours, la Ceinture de Vénus; fiction, par conséquent, plus

plus à portée du bel eſprit de la Motte, qu'un morceau de ſentiment & d'intérêt. Peut-être auſſi n'ai-je été ſi difficile ſur la Traduction des Adieux, que parce que j'ai actuellement ſous les yeux une imitation de ce bel endroit d'Homere, dans une Tragédie de M. de Clairfontaine, intitulée Hector. Quelle différence, Monſieur! permettez-moi de comparer quelques endroits de l'un & de l'autre. Ces ſortes de diſcuſſions littéraires ſervent au progrès des Arts, & par là ſont dignes d'entrer dans un ouvrage où vous ne devez jamais perdre de vûe cet objet intéreſſant. Voici la Motte que je vais abréger.

Quoi! s'écrie Andromaque, où veut courir Hector?
Tout bleſſé, tout mourant, va-t-il combattre encor?
Tant de fois, en un jour, faudra-t-il que je tremble
D'un péril où je vois tous les malheurs enſemble?
Les Grecs vont ſur toi ſeul réunir leur effort.
Que je crains l'intérêt qu'ils ont tous à ta mort!

Ce dernier vers, par exemple, eſt aſſez beau pour le ſens; mais que tout ce commencement eſt faible! Quels vers que ceux-ci!

Mes ſept freres ſont morts de *ſes traits* ſanguinaires;
(*d'Achille.*)
Et ma mere a ſervi l'aſſaſſin de mes freres;
Sa rançon fut payée; hélas, bientôt après,
Diane de ſon ſang raſſaſſia *ſes traits*.

. . . .

Cher Hector, prends pitié de moi, d'Astyanax;
Demeure : sous ces murs ont paru les Ajax.

Quelles grandes idées mal rendues, Monsieur, dans la réponse d'Hector!

Quand la gloire commande, envain la mort menace;
Et le lieu du péril est ma plus chere place.
. . . .
Peut-être *qu*'Ilion n'est pas loin de tomber;
Qu'envain à son destin je veux le dérober;
Qu'Hécube, *que* Priam, *que* mes Sœurs, *que* mes Freres
Vont bientôt par leur mort consommer nos miseres.

Je vous fais grace, Monsieur, de beaucoup d'autres vers plus mauvais encore. Comment donc avez-vous pu juger avec tant d'indulgence cette traduction de la Motte? C'est que rempli, comme vous l'êtes sans doute, de la lecture d'Homere, il prêtait encore de la vie aux traits inanimés de la traduction. Les grandes idées du Poëte Grec, la chaleur qu'il a mise dans ce morceau, le plus pathétique de l'Iliade, agissaient encore sur votre ame; & vous conserviez, en jugeant la copie, l'impression que vous avait fait l'original.

Voici actuellement les vers de M. de Clairfontaine, sur lesquels je ne me permettrai point de remarques, & dans la crainte d'être long, & parce que votre goût vous en indiquera mieux les beautés que mon faible commentaire.

ANDROMAQUE.

L'ai-je bien entendu? Dieux! ferait-il possible!
Tu vas seul affronter cet Achille invincible!
Le barbare, sur toi, vengera le trépas
De Patrocle & des Grecs immolés par ton bras.
Hélas! mes yeux ont vu cet Achille en furie,
Par le fer & le feu désoler ma patrie.
J'ai vu (pourquoi faut-il de ces tems rigoureux
Me rappeller encor le souvenir affreux?)
J'ai vu, dans un seul jour, sept freres & mon pere
Par Achille égorgés sous les yeux de ma mere;
Et cette mere, ô ciel, quel spectacle d'horreur!
Sur leurs corps palpitans expirer de douleur.
Mais tu me tenais lieu de patrie & de pere;
Je retrouvais en toi mes freres & ma mere.
Je puis joindre à ces noms le tendre nom d'époux;
Hector, si je te perds, en toi je les perds tous...

. . . .

De climats en climats j'irai montrer mes chaînes;
J'irai servir de fable aux peuples de Mycenes;
Et loin de mon Hector, dans un autre univers,
Pleurer jusqu'au cercueil & ta mort & mes fers.
En proye à mes ennuis, languissante, captive,
Parmi tes assassins il faudra que je vive.
Sans cesse j'entendrai de farouches soldats
D'Hector à leurs enfans raconter le trépas.
Pour contempler ma honte ils voudront me connaître.
Objet de leur mépris, je les verrai peut-être
Répéter devant moi, pour t'insulter encor:
Cette esclave des Grecs est la veuve d'Hector.

Quel pinceau, Monsieur, quel naturel! quelle élégance!

Dans la belle ſcene où Andromaque & Aſtyanax ſe jettent tous deux aux genoux d'Hector; quelle poéſie, quel pathétique! Mais auſſi c'eſt Homere fidélement rendu.

ANDROMAQUE.

O mon fils, mon cher fils, viens ſecourir ta mere,
Viens, embraſſe avec moi les genoux de ton pere.
S'il t'abandonne, hélas! quel ſera ton appui!
Cher époux, prends pitié de ſa mere & de lui.
Bientôt, ſi je te perds, tous les Grecs en furie
Viendront du fils d'Hector me demander la vie.
Mes pleurs, qui d'un époux n'ont pu toucher le cœur
Pourront-ils attendrir un barbare vainqueur!...
Hélas! en expirant ſur le ſein de ſa mere
Ce jeune enfant peut-être appellera ſon per

HECTOR.

. . . .

Tes pléurs parlaient aſſez à mes ſens attendris;
Sans y mêler encor les larmes de mon fils.
Loin de te préſenter cette cruelle image,
Permets qu'un doux eſpoir ranime ton courage.
Dans ce fils au berceau je te laiſſe un vengeur;
Qu'il ſoit de ta vieilleſſe & la joye & l'honneur.
Ah! puiſſe-t-il un jour, par l'éclat de ſa gloire,
De mes nombreux exploits effacer la mémoire,
A tes yeux éperdus s'élancer aux combats,
Vainqueur & tout ſanglant revoler dans tes bras,
Et des Grecs, immolés par ſes mains triomphantes,
Déployer devant toi les dépouilles fumantes!
Tu verras Troye entiere accourant près de lui,
L'appeller ſon vengeur, ſon maître & ſon appui:
C'eſt Hector, dira-t-elle: hélas! tel fut ſon pere;
Quand d'Achille autrefois il bravait la colere.

Cependant, cet Achille accuse ma lenteur.
Embrasse-moi, mon fils, &c. *)

Je vous ai dit, Monsieur, que la Motte s'était un peu surpassé dans la fiction de la Ceinture de Vénus. Je vais mettre le morceau sous vos yeux. Il confirmera le jugement que vous avez porté du caractere de cet Ecrivain. Il se rapproche ici de son genre.

Vénus lui donne alors sa divine ceinture,
Ce chef-d'œuvre sorti des mains de la nature;
Ce Tissu, le symbole & la cause à la fois
Du pouvoir de l'amour, du charme de ses loix.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche,
D'un sourire enchanteur elle anime la bouche,
Passionne la voix, en adoucit les sons,
Prête ces tours heureux, plus forts que les raisons;
Inspire, pour toucher, ces tendres stratagêmes,

*) Tel fut le début littéraire d'un jeune homme, qui n'avait pas plus de vingt deux ans. Mais, le croira-t-on? Comme il ne pouvait avoir encore ni protecteur, ni parti, sa piece fut indignement refusée des Comédiens. Ils la reçurent ensuite par un sentiment de honte; mais toujours humiliés de leur premier jugement, ils ne la jouerent jamais, & l'Auteur s'est découragé au point de renoncer au Théâtre & à la littérature. Voilà pourtant les suites cruelles de l'abus qui a soumis aux Comédiens la destinée des gens de Lettres. Qui sait combien de talens pareils ils ont étouffés dans leur germe, & tout ce qu'a perdu la nation pour n'avoir pas reclamé contre cette barbarie, dont la postérité rougira pour nous!

Ces refus attirans, l'écueil des sages mêmes;
Et la nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui persuade, & ce qui fait aimer.

Ce ne sont ni les crayons de Raphaël, ni tout-à-fait la palette de Rubens, c'est un joli tableau de l'Albane. *)

Je vous ai promis, Monsieur, une seconde observation au sujet de l'Ode des *Souhaits*. La copie de M. de la Motte surpasse, dites-vous, au jugement de ses Admirateurs, l'original d'Anacréon, parce que ce dernier termine son Ode, en desirant d'être la *pantouffle* de sa maîtresse. Tant pis pour ses Admirateurs. Vous avez très-bien observé, Monsieur, que cette idée pouvait être galante chez les Grecs, & qu'un joli pied sur qui tombe la louange d'Anacréon, n'est pas du tout un objet indifférent. Mais j'ai actuellement sous la main une traduction de cette Ode, qui, je crois, vous con-

*) Nous doutons que l'Auteur eut aujourd'hui autant d'indulgence qu'il en témoigne pour cette traduction de la Motte, qui n'est qu'une imitation très-éloignée du texte & des graces d'Homere. Lui-même nous paraît avoir rendu, avec bien plus de fidélité, cette charmante peinture dans le troisieme Chant de sa Dunciade; & il a eu d'ailleurs le mérite de la rajeunir, en quelque sorte, par l'heureuse opposition qu'il en fait avec le Bouclier de la Sottise.

firmera bien d'avantage dans l'opinion favorable que vous avez de la piece grecque, & qui prouve que le talent fait tout annoblir. Il est sûr que le mot Grec Σάνδαλον ne revient point à notre mot bas & populaire de *pantouffle*. Voici cette nouvelle traduction qui joint au mérite de l'élégance, celui d'être assez littérale. *L'Auteur a de plus conservé le rithme du Poëte Grec.*

De la fille de Tantale
La Fable a fait un rocher;
De l'Amante de Céphale
Le Mari devint cigale;
Moi, je voudrais me cacher
Sous quelque forme amoureuse.
Que n'est-il en mon pouvoir
D'être cette glace heureuse
Où vous aimez à vous voir!
Cette Lyre harmonieuse,
Qui vous plait par ses accords,
Cette onde voluptueuse,
Qui baigne votre beau corps;
Ou cette robe envieuse
Qui couvre tant de trésors.
Ruban, je releverais
Votre écharpe, ou votre tresse;
Echarpe, je presserais
Votre gorge enchanteresse;

Perle, je vous ornerais,
Fleur, je naîtrais sur vos traces;
Cothurne, *) au moins, je serais
Foulé par le pied des Graces.

Le mérite de cette traduction vous frapperait bien davantage encore, si vous y opposiez celles que la Fosse, Longepierre & Gacon en ont faites: Rien n'est plus grossier. Gacon, qui passe pour le plus supportable de nos Traducteurs d'Anacréon, a mis tout simplement:

. . . .

Je voudrais être aussi, ton *habit*, ton colier;
Tes *gands*, ton *mouchoir*, ta *jartiere*;
Pour te posséder toute entiere,
Je voudrais même encor devenir ton *soulier*.

Longepierre dit:

D'une perle à l'instant que n'ai-je la *figure*;
Pour parer votre cou, pour *baiser* tant d'appas;
Ou que ne puis-je enfin *vous servir de chaussure*
Pour être au moins foulé par vos pieds délicats!

---

*) Le Cothurne n'était pas seulement en usage pour le Théâtre chez les anciens; c'était aussi la chaussure des personnes d'un certain rang: témoin ces vers de Virgile:

Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram;
Purpureoque alte suras vincire cothurno.

Nous allons avoir, Monſieur, un nouvel Anacréon, traduit d'un bout à l'autre dans le goût de l'Ode que je viens de vous rapporter. J'oſe preſque vous aſſurer qu'il eſt telle de ces petites pieces où l'Auteur a égalé ſon modele. On cherche Anacréon dans les autres Traducteurs. Longepierre eſt ſec, froid & dur; *La Foſſe* eſt lâche, *Gacon* trivial; mais ici, à ce qu'il me ſemble, c'eſt Anacréon, *ſi j'oſe le dire*, traduit anacréontiquement. Cette traduction eſt de M. Poinſinet de Sivry, déjà connu par quelques Poéſies élégantes, naturelles & faciles, comme vous l'avez remarqué vous-même, en annonçant ſes premiers Eſſais. Il mérite d'autant plus d'être encouragé, qu'Anacréon nous manquait malgré le grand nombre de nos verſions françaiſes, & que nous n'avons pas encore, à l'exemple de nos voiſins, de Poëtes anciens traduits en bons vers.

AU MÊME 1757.

VOus trouverez, Monſieur, les charmes de la plus belle Poéſie dans une traduction libre de la fameuſe Epître d'Héloïſe à Abailard de M. Pope. C'eſt particuliérement dans cette piece qu'on peut appliquer à l'Auteur Anglais ce qu'en

a dit M. de Voltaire : qu'il a réduit les sifflemens aigres de la trompette Anglaise aux sons doux de la flûte.

Cette passion d'Héloïse est un des plus beaux monumens que nous ayons dans l'Histoire amoureuse. Ovide l'eût enviée au siecle barbare qui la vit naître ; en effet rien de plus touchant que ce contraste d'amour & de religion que les Poëtes de l'antiquité ne connaissaient pas. Ce sujet si riche, ce combat de la nature & de la grace, est rendu par le Traducteur de maniere à balancer l'original. On ne s'apperçoit ni de la contrainte des vers, ni de la gêne de l'imitation. Cette pauvreté dont on accuse vulgairement notre langue, & qui a fait dire que nous n'aurions peut-être jamais de Poëtes bien traduits, disparaît ici entiérement. Images, comparaisons, sentimens, tout me paraît exprimé avec une fidélité qui conserve toute la chaleur, toute la vie de l'Epître Anglaise. Comme cette piece n'est point encore imprimée, je vous ferai certainement plaisir, Monsieur, de vous en rapporter quelques morceaux.

Héloïse se rappelle cet instant fatal & si connu qui sépara pour jamais le malheureux Abailard de lui-même. Elle se remet devant les yeux ce sacrifice si peu volontaire qu'elle fit alors à la Religion.

O mon cher Abailard, peins-toi ma destinée.
Rappelle-toi ce jour où de fleurs couronnée,
Où prête à prononcer un serment solemnel,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel;
Où détestant tous deux le sort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime;
Où le cœur consumé du feu de mes desirs,
Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.
D'un voile obscur & saint ta main faible & tremblante
A peine avait couvert le front de ton amante,
A peine je baisais ces vêtemens sacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés;
Du Temple tout-à-coup les voutes retentirent,
Le soleil s'obscurcit, & les lampes pâlirent,
Tant le ciel entendit avec étonnement
Des vœux qui n'étaient plus pour mon fidele amant!
Tant l'Eternel encor doutait de sa victoire!
Je te quittais... Dieu même avait peine à le croire.
Hélas! qu'à juste titre il soupçonnait ma foi!
Je me donnais à lui, quand j'étais toute à toi.
Un malheureux amour immolait Héloïse, &c.

Quelle volupté, quelle yvresse, Monsieur, dans cette peinture peut-être un peu trop vive, des mouvemens qui tyrannisent encore cette Amante infortunée!

Viens donc, cher Abailard, seul flambeau de ma vie;
Que ta présence encor ne me soit point ravie.
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connaître le plaisir,
Le trouver dans nos yeux, le puiser dans nos ames.
Je brule... de l'amour je sens toutes les flammes.
Laisse-moi m'appuier sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux.

Quels momens, Abailard !... les sens-tu ?... quelle joye!
O douce volupté, plaisir où je me noye ;
Serre-moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur,
Nous nous trompons tous deux... mais quelle heureuse erreur!

Le remords suit bientôt cette expression si tendre ; mais que dans ce remords même il paraît encore de faiblesse ! Que toutes ces nuances sont bien ménagées !

Que dis-je !... ah ! de quel nom faut-il que l'on me nomme !
Moi, l'épouse d'un Dieu, je brule pour un homme !
Dieu jaloux, prends pitié du trouble où tu me vois ;
A mes sens mutinés ose imposer tes loix.
Tu tiras du cahos le monde & la lumiere ;
Eh bien, il faut t'armer de ta puissance entiere ;
Il ne faut plus créer ; il faut plus en ce jour,
Il faut dans Héloïse anéantir l'amour, &c.

Elle compare l'état paisible de ses compagnes au trouble qu'elle éprouve. Ce sont d'autres couleurs, des images plus délicates. Il fallait cette variété pour reproduire si souvent avec succès les mêmes situations, & les mêmes mouvemens. C'est ici la mollesse du pinceau de Tibulle.

Cheres sœurs, de mes fers compagnes innocentes ;
Sous ces portiques saints colombes gémissantes,
Vous qui ne connaissez que ces froides vertus
Que la Religion donne, & que je n'ai plus,

Vous qui, dans les langueurs du zele monaſtique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique,
Vous enfin qui n'ayant que Dieu ſeul pour amant,
Aimez par habitude, & non par ſentiment,
Que vos cœurs ſont heureux puiſqu'ils ſont inſenſibles!
Tous vos jours ſont ſereins, toutes vos nuits paiſibles;
Le cri des paſſions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'Héloïſe envie & vos nuits & vos jours!
Héloïſe aime & brule au lever de l'Aurore,
Au coucher du Soleil elle aime & brule encore.
Dans la fraîcheur des nuits elle brule toujours;
Elle dort pour rêver dans le ſein des amours.
A peine le ſommeil a fermé mes paupieres,
L'Amour, me careſſant de ſes aîles légeres,
Me rappelle ces nuits cheres à mes deſirs,
Douces nuits, qu'au ſommeil diſputaient les plaiſirs!

Elle paſſe à un contraſte plus douloureux pour elle. Elle oppoſe ſes feux à la tranquillité forcee du cœur d'Abailard.

Non, tu n'éprouves plus ces ſecouſſes cruelles,
Abailard, tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeſte état où t'a réduit le ſort,
Ta vie eſt un long calme, image de la mort.
Ton ſang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,
Sans trouble & ſans chaleur circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'eſt plus le trône de l'amour.
Ton œil appeſanti s'ouvre avec peine au jour.
On n'y voit point briller ce feu qui me dévore.
Tes regards ſont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abailard, que crains-tu près de moi?
Le flambeau de Vénus ne brule plus pour toi.
» Ton Dieu te le défend... » voilà donc ta réponſe!
Avec quelle froideur ta bouche me l'annonce!

Ah! qu'il t'en coûte peu pour aigrir ma douleur!
Barbare, que crains-tu de ma brulante ardeur?
Désormais insensible aux plus douces caresses,
T'est-il encor permis de craindre des faiblesses?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brulent près des morts sans échauffer leur cendre,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre.

Cette comparaison, absolument neuve, est en même temps une des plus sublimes qui ait jamais été employée par aucun Poëte.

Enfin, Monsieur, la grace l'emporte, mais sans détruire encore les révoltes du cœur d'*Héloïse*. La grace change la nature, & ne peut l'anéantir. Cette malheureuse Amante repousse elle-même, mais d'une main faible & chancelante, ce cher Abailard qu'elle appellait dans sa solitude.

Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes sermens, ne pense plus à moi.
Adieu, plaisirs si chers à mon ame enyvrée,
Adieu, douces erreurs d'une amante égarée,
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y résout.
Adieu, cher Abailard, cher époux... Adieu tout.

O Grace lumineuse, ô Sagesse profonde!
Vertu, fille du ciel, oubli sacré du monde,
Vous qui me promettez des plaisirs éternels,
Enlevez Héloïse au sein des immortels.
Je me meurs... Abailard, vien fermer ma paupiere.
Je perdrai mon amour en perdant la lumiere.

Dans ces affreux momens, vien du moins recueillir
Et mon dernier baiser & mon dernier soupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes,
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des Amours y grave notre histoire;
Et que le voyageur pleurant notre mémoire
Dise : ils s'aimerent trop, ils furent malheureux;
Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas comme eux.

Il n'y a point là d'épigrammes, ni de métaphysique; mais cette simplicité, au goût des Connaisseurs, est bien au-dessus de tous les jeux du bel esprit. Il me semble que la lecture de cette piece laisse dans le cœur une impression de mélancolie douce & profonde qui ne peut venir que de la fidele imitation de la nature.

Cette élégante traduction, Monsieur, est d'un jeune-homme *) qui ne se presse point d'être

*) M. Colardeau. On voit que l'Auteur s'était empressé de rendre justice à sa réputation naissante, & il en reproduit ce témoignage avec un nouveau plaisir. Quelques-unes de ces personnes qui se plaisent à semer la division parmi les gens de Lettres, attribuerent à M. Colardeau des propos legers contre l'Auteur, qui eut la faiblesse de les croire, & la faiblesse plus grande encore de se venger, en plaçant dans la Dunciade le nom d'un homme dont les premiers essais lui avaient inspiré beaucoup d'estime. Il a été désabusé, & il ne rougit pas d'a-

connu, peut-être par cette ſupériorité même qui fait preſſentir aux vrais talens que la gloire ne peut leur échapper. Il eſt Auteur d'une Tragédie d'Aſtarbé, que le Public attend inceſſamment.

---

vouer qu'il s'eſt livré quelquefois à une ſenſibilité trop ombrageuſe; mais il rougirait bien davantage s'il avait laiſſé ſubſiſter une injuſtice dans une collection à laquelle il a donné tous ſes ſoins. Il croit pouvoir aſſurer que s'il s'eſt trompé dans quelque autre de ſes jugemens, ſes erreurs du moins ſont involontaires. Il a dit ce qu'il penſe, & il ne peut en donner de meilleure preuve, qu'en ſe rétractant, comme il le fait, lorſqu'il imagine avoir eu des torts.

NB. Qu'on peut remarquer par ces Lettres mêmes, que l'Auteur accuſé tant de fois de malignité & d'envie par des ames méchantes & jalouſes, n'avait pas de plus grand plaiſir que d'annoncer & d'encourager les heureuſes diſpoſitions des jeunes gens qui commençaient à ſe faire connaître.



LETTRE

LETTRE

DE L'AUTEUR

A UN JOURNALISTE,

Sur une Édition des petites Lettres, *qui parut en Hollande.*

ON vient de m'adreſſer par la poſte, Monſieur, une édition des *Petites Lettres*, faite en Hollande, & qui fourmille d'inexactitudes. Ce ne ſerait pas la peine de ſe plaindre au Public de ces négligences, ſi, dans un écrit de cette nature, ce n'était point aſſez pour l'Auteur que d'avoir à répondre de ſoi-même. Permettez-moi donc de me ſervir de la voie de votre *Journal* pour déſavouer cette édition. Je ne reconnais que celle qui vient d'être faite à Paris, & qui du moins ne contient que mes fautes. C'eſt elle que je vous prie de conſulter, ſi vous jugez à propos de parler de cet ouvrage.

J'aurais eu du regret, Monſieur, que la vérité eût ſouffert la moindre atteinte dans un écrit, où je me ſuis ouvertement déclaré contre toute eſpece de manege. Je n'ai rapporté

que des faits connus & prouvés : j'ai cité, avec ſcrupule, tous les paſſages que j'ai employés. Si de ces faits & de ces paſſages, ainſi raſſemblés, il en réſulte un peu de ridicule ſur de certaines gens, les perſonnes déſintéreſſées pourront me ſavoir quelque gré d'avoir oſé, par amour pour les Lettres, ſecouer le joug des préventions, & dire librement ma penſée ſur quelques réputations uſurpées, capables de décourager toute émulation.

C'eſt moins une critique que l'on a voulu faire qu'un tableau fidele de l'époque la plus ſinguliere, peut-être, de notre hiſtoire littéraire.

En effet, Monſieur, il fallait tâcher d'apprendre à la poſtérité que, vers le milieu de ce ſiecle, il ſe forma une ligue de Philoſophes, qui s'étaient concilié la nation par le mépris qu'ils marquaient pour elle, & la bienveillance des Académies, en écrivant contre les ſciences ; qui ſe croyaient de grands hommes, parce qu'ils avaient dit que *l'homme qui réfléchit eſt un animal dépravé*, & que l'eſpece avait beaucoup dégéneré en perdant l'utile habitude de brouter & de marcher à quatre pattes ; qui recherchaient de la conſidération en affectant de l'indifférence pour la gloire ; qui avaient gagné quelques femmes par quelques

ouvrages obſcurs de métaphyſique ; qui s'intitulaient hommes de génie, à la tête d'un gros Dictionnaire ; qui, pour ſe conformer judicieuſement à l'ordre alphabétique, parlaient dans une même colonne de l'art de faire des Comédies, & de celui de faire des Compotes ; qui ordonnaient faſtueuſement de croire au mérite d'un *livre, lorſque ce livre était de leur goût, ou* de quelqu'un de leurs amis ; qui faiſaient paſſer des traductions communes pour de ſublimes découvertes, qui dogmatiſaient avec hauteur en ſe donnant pour ſceptiques ; qui ſe louaient tour à tour, excluſivement, au point d'avoir ajouté un degré de fadeur aux louanges, *&c.* Eh ! que l'on ne diſe pas que ces Meſſieurs ne doivent point être garants des opinions particulieres de quelques-uns de leurs aſſociés. La manie de ſe donner alternativement des éloges, & de les *réſerver* pour eux ſeuls ; de s'appeller toujours collectivement *des hommes de génie*, & de ſe réunir tous contre l'ennemi commun ; cette ligue offenſive & défenſive les a rendus ſolidaires, ſi j'oſe me ſervir de ce terme.

Je m'attends bientôt, Monſieur, à ces reproches vagues de perſonnalités & de ſatyre. Ces mots équivoques ſont devenus le cri de ralliement du parti, dès que l'on oſe être d'un

parti contraire. Il eſt de fort honnêtes gens à qui ces déclamations en imposeront toujours. On ne ſe rappelle point la fable plaiſante du Renard qui a perdu ſa queue. On ne veut pas voir que cette antipathie pour la critique, dénote preſque toujours un homme qu'elle a maltraité ; que tel qui vient d'intéreſſer la commiſération en faveur d'un écrivain, juſtement cenſuré, ſourit le premier, avec complaiſance, à tout bon mot où il n'eſt point compromis, même à celui qu'il croit dire.

On entend répéter cent fois qu'un mauvais Livre tombe de lui-même, & peut-être, en effet, l'écrit déteſtable d'un Auteur obſcur pourrait-il mériter la faveur du ſilence. Mais un méchant ouvrage préconiſé par tout un parti, appuyé par vingt cabales, qui peut nuire au goût, ou du moins retarder ſes progrès, qui fait gémir les vrais talens indignés des ſuccès de l'intrigue, il me ſemble, Monſieur, qu'on ne ſaurait être pour lui trop impitoyable. Quelle gloire n'eût pas mérité l'homme qui, dans le tems où la *Phedre* de Pradon balançait celle de Racine, eût lutté lui ſeul contre cette barbarie ! Ne ſait-on pas que Boileau, par la noble fermeté de ſon ſuffrage, ramena tout le Public au chef-d'œuvre de *Britannicus ?* Mais que la critique reſpecte toujours la perſonne.

Cette diſtinction que l'amour-propre rend ſi délicate, ſerait à la portée de tout le monde, ſi quelques gens n'étaient intéreſſés à obſcurcir les idées les plus claires. Il faut pourtant eſſayer une fois de leur ôter cette reſſource; de lever ici toute équivoque, & de faire tomber ces imputations ténébreuſes, prétextes éternels de la perſécution des ſots. L'intérêt de beaucoup d'honnêtes gens qui ne doivent pas être trompés, exige un éclairciſſement qui eſt du reſſort des Lettres, & qui pourra tranquilliſer quelques bonnes ames.

Les perſonnalités ſont néceſſaires dans une Comédie; il eſt courageux, mais il eſt très-vrai de le dire: du moins, n'en eſt-il pas une bonne du genre de celle de Moliere (& c'eſt le véritable genre) qui n'en fournît au beſoin plus d'un exemple. La Comédie eſt une imitation de l'homme, & je ne puis le peindre que dans la ſociété qui exiſte. L'homme métaphyſique, étranger à tous les Arts, n'eſt qu'une vaine ſpéculation. La Nature ſeule doit ſervir de regle & de modele. C'eſt au Peintre à tâcher de déguiſer ſon ſecret ſous la charge, & à braver les applications injurieuſes ou téméraires. L'abus de la Comédie ſerait de nommer, comme elle le fit du tems d'Ariſtophane, & comme Moliere ſe l'eſt permis une ſeule fois.

La ſatyre a plus de privileges. Quand elle eſt purement Littéraire, en reſpectant l'homme, elle peut nommer le mauvais Ecrivain. On ne fera jamais un crime à Boileau d'avoir dit :

> Eh! qui ſaurait ſans moi que Cotin a prêché?

Mais on pourrait lui en faire un de ces vers :

> J'appelle un chat, un chat, & Rolet un fripon.

Ceux-ci ne ſont gueres moins coupables, & ne ſont pas, à beaucoup près, ſi bons :

> Tandis que Colletet, crotté juſqu'à l'échine,
> S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine.

Je ſuis toujours étonné que ce grand Poëte n'en ait pas ſenti l'indécence. La ſatyre, réduite à de pareilles limites, (& c'eſt la raiſon même qui les fixe,) eſt bien loin encore de la liberté qu'elle s'arrogeait du tems d'Horace, de Juvenal, de Perſe, & de notre vieux Regnier.

La critique, obligée de prouver ce que la ſatyre tranche ſouvent par un bon mot, ne doit s'exercer que ſur les ouvrages. Son premier devoir eſt d'être judicieuſe; mais il peut arriver qu'elle excite à rire, parce que les ſujets y portent d'eux-mêmes. Il eſt des occaſions où le ridicule eſt plus néceſſaire, plus victorieux que des raiſons. Se moquer, par

exemple, d'un Ecrivain qui s'est moqué du Public, en se donnant pour l'Auteur d'un ouvrage médiocre qu'il n'a fait que traduire, & que ses amis & lui-même avaient vanté comme une merveille : voilà pour la critique un sujet de s'égayer. Le goût conduit alors à ce précepte d'Horace, si connu :

Ridiculum acri, &c.

Malgré ces bornes si claires de ces différens Arts, je sais bien, Monsieur, que je ne convaincrai pas tout le monde. Il sera toujours commode à de certaines personnes d'y jetter de la confusion. Eh! comment espérer un Juge équitable dans l'amour-propre irrité ? Mais il faut savoir souffrir pour la raison : il est tant de gens qui souffrent volontairement pour des absurdités !

A Dieu ne plaise que je sois jamais tenté de porter en ces matieres la licence trop loin. J'écouterai toujours avec complaisance le bien que l'on me dira de ceux mêmes qui se croiront attaqués dans mes ouvrages ; je serai le premier à le répandre, & j'aurai autant d'empressement à le faire valoir, qu'à relever de certains ridicules qui se rendent à la fin trop incommodes. Qu'il se forme une conspiration

pour ériger de petits Tyrans en Despotes de la Littérature :

> Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire ;
> Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
> J'irai creuser la terre, &, comme ce barbier,
> Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
> Midas, le Roi Midas a des oreilles d'âne.

LETTRE
DE L'AUTEUR
A UN DE SES AMIS,

A Joinville, 1764.

ME voilà donc exilé, mon cher ami, pour avoir chansonné la Sottise ! je ne croyais pas, je vous l'avoue, que la Sottise fut une si grande Dame, ni qu'elle eut des Lettres de Cachet à sa disposition. Elle n'aurait pas eu tant de crédit dans les beaux jours de notre Littérature ; mais malheureusement nous en sommes aussi loin que s'il y avait, entre Louis XIV & nous, un intervalle de trente siecles. Jamais décadence ne fut si rapide & si prompte ; elle s'étend à tous les genres, & même en la voyant, on a peine à la concevoir.

Ne me plaignez pas cependant, mon ami;

je me ſens encore du courage, & d'ailleurs cette petite tracaſſerie de la Sottiſe n'a pas été du goût de tout le monde. Malgré la fureur des Cabales, il régne chez les hommes un eſprit de juſtice qui les indiſpoſe contre les perſécuteurs, & qui tourne preſque toujours à l'avantage des perſécutés. C'eſt du moins ce que j'éprouve déjà très-ſenſiblement : il ſemble, à l'accueil qu'on me *fait* ici, que mon exil y ſoit regardé généralement comme un titre de recommandation.

Peut-être le Docteur Pangloſſ a-t-il raiſon, & tout eſt-il ordonné pour le mieux dans ce meilleur des mondes poſſibles. Si je n'avais pas été exilé, je n'aurais pas fait, aux environs de Joïnville, la plus précieuſe des découvertes. Rappellez-vous, mon ami, ces jolis vers de la Pucelle :

> Imaginez de Flore la jeuneſſe,
> La taille & l'air de la Nymphe des Bois;
> Et de Circé la grace enchantereſſe,
> Et de l'Amour le ſéduiſant minois, &c.

Ajoutez à ce beau Portrait une ame douce, bienfaiſante, ſenſible, & tout l'eſprit capable de faire valoir tant de charmes, ſubſtituez au nom d'Agnès celui de Madame la Comteſſe de Curel, & vous aurez une idée de ma découverte que, ſans doute, vous étiez tenté de prendre pour une fiction poétique, mais qui certainement n'en eſt pas une.

Qu'une pareille connaissance m'eut épargné de chagrin, si je l'avais faite plutôt! Du moins si j'avais mérité quelque exil, ce n'eut été que l'exil d'Ovide.

Je n'oublierai jamais l'accueil flatteur que j'ai reçu de l'Enchanteresse, & de son mari. Je ne m'afflige que parce que je prévois qu'il faudra les quitter, & je sens trop que la Lorgnette de Merlin ne m'en consolera pas. Mes yeux, après avoir joui de tout ce que les Graces peuvent offrir de plus séduisant, pourront-ils se reporter sur Fréron! Faudra-t-il donc repasser de l'Elysée au Tartare, & de l'Amour à Cerbere? Adieu, mon cher ami, dérobez cette lettre à la Sottise qui ne me pardonnerait pas mes plaisirs. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE DU MÊME

A M. François de Neuf-Chateau, 1766.

JE n'ai point, Monsieur, de maison, comme Boileau, à Auteuil, où vous m'avez fait l'honneur de m'adresser votre lettre; j'ai un petit hermitage à Argenteuil, où la belle Héloïse a fait sa premiere retraite, où la fille unique de Moliere, mariée à un M. de Montalant, est morte sans postérité, &, pour ainsi dire, in-

connue ; où l'Abbé de Fleury, Auteur de l'Histoire Ecclésiastique, avait un bon Prieuré ; où M. de Voltaire a possédé un moment une maison ; où j'ai fait la Dunciade ; mais qui est bien plus renommée par la robe de J. C. que l'on y révere, que par toutes ces anecdotes.

Il est singulier, Monsieur, que je puisse vous dire que je vous connaissais de réputation il y a long-tems. Il est cependant très-vrai que j'étais informé, depuis quelques années, de tout l'honneur que vous faites à la Lorraine, & que j'ai été très-flatté de recevoir de vous une marque d'amitié à laquelle je n'avais aucun droit. Je suis, à la vérité, votre compatriote, & j'ai l'honneur d'être votre confrere dans quelques Académies ; mais depuis que j'ai lu vos jolis ouvrages, c'est à moi de m'en féliciter. Vous me demandez les miens avec un empressement dont je sens tout le prix ; vous les recevrez incessamment, Monsieur ; mais mon présent aurait plus de valeur, si j'avais été, à quatorze ans, un phénomene comme vous. Je vous enverrais volontiers, par la même occasion, des matériaux pour l'éloge de Madame de G......, si les liaisons particulieres que j'ai eues avec elle, me permettaient d'en avoir la même opinion que le public. Il n'est pas dans mon caractere de flatter, je ne me pique que d'être

juste; vous en jugerez par ces Vers que je vous prie de regarder seulement comme un témoignage de mon estime:

Nos climats, par les Arts, ont brillé tour-à-tour.
Rouen s'énorgueillit d'avoir produit Corneille.
Racine dont la Muse enchante notre oreille,
Illustra la Ferté, qui lui donna le jour.
L'inimitable la Fontaine
Rendit Château-Thierri fameux,
Et Voltaire annoblit les rives de la Seine:
Tout pays eut ses demi-Dieux.
Enfin c'est aujourd'hui le tour de la Lorraine,
Son âge d'or commence à vous;
Le généreux Choiseul sera votre Mécene;
La gloire des Lorrains désormais est certaine,
Et c'est à nos voisins de se montrer jaloux.

LETTRE DU MÊME À UN JOURNALISTE, 1767.

LE goût des Spectacles particuliers, Monsieur, se répand, comme vous le savez, de plus en plus, & c'est une des preuves que la raison s'est perfectionnée jusques dans nos amusemens. Cet exercice est en effet le plus propre à développer dans les jeunes personnes des talens qu'on ne leur eut pas soupçonnés, des graces qui n'avaient besoin que d'une assurance honnête pour se produire dans tout leur éclat; enfin à faire éclore dans leurs

ames cette précieuse sensibilité qui est le germe de toutes les vertus Les idées de la morale la plus pure font sur elle une impression d'autant plus profonde, que l'instruction ne se présente que sous la forme du plaisir, & (comme vient de l'écrire un Auteur célebre) » rien n'anime » plus la société que ces nobles amusemens; » *rien ne forme plus le goût, ne rend les* mœurs » plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale » passion du jeu, & ne resserre davantage les » nœuds de l'amitié. « Il n'y a donc que des barbares qui pourraient reprendre ou dédaigner ces représentations domestiques. Je ne sais même si pour les ames délicates, elles n'auraient pas un attrait plus sensible que nos représentations publiques. De jeunes personnes bien élevées & pleines de candeur, donnent, ce me semble, un caractere de vérité à leurs personnages que ne peut imiter qu'imparfaitement l'art de nos actrices: car, selon la remarque d'un homme d'esprit, ce n'est qu'à des ames innocentes, à des voix pures, qu'il convient d'emprunter le langage de l'ingénuité & de la vertu. En effet, on ne peut se dissimuler que l'imagination ne soit souvent blessée à nos Spectacles, par la singuliere dissonance qui se trouve, pour ainsi dire, entre le personnage & l'actrice. Certainement, l'illusion en souffre, & quelqu'un a dit

avec beaucoup de vérité *que le vice profanait tout.*

Quoi qu'il en soit, Monsieur, je me sentis amené tout naturellement à ces réflexions par le plaisir même que j'éprouvai, il y a quelques jours, à une représentation de Nanine, qui s'est donnée chez moi sur un petit Théâtre construit à la hâte. Je jouai le Comte d'Olban; vous me dispenserez de vous parler de ce rôle, & même des autres acteurs, pour ne vous entretenir que de nos actrices. Vous auriez reconnu dans la Baronne de l'Orme, l'intelligence de Mlle. Grandval; & peut-être, l'art se montrant un peu moins à découvert que dans nos Salles de Comédie, auriez-vous eu la satisfaction de croire entendre un personnage réel. On eut desiré seulement, pour l'actrice, un rôle plus analogue aux graces de sa figure.

La Marquise, qui donnait lieu au même desir, sans emprunter aucun des tons de Mlle. Dangeville, vous aurait rendu une partie de ses talens, car il n'est pas possible de se les approprier tous. Un visage charmant, une physionomie pleine de finesse, auraient suffi pour faire applaudir des talens plus vulgaires; mais ici la figure n'entra pour rien dans le succès.

Représentez-vous pour Nanine la taille d'Hébé, les yeux de l'Amour, & tout ce que la décence & l'ingénuité peuvent ajouter de sé-

duisant à ce portrait qui n'est pas flatté, & vous aurez une idée de l'aimable actrice qui a rempli ce personnage. Le juste degré de pathétique que le rôle exige; de l'intelligence, autant qu'il en fallait pour ne mêler aucune finesse déplacée à la naïveté du caractere; enfin, Monsieur, le son de voix le plus intéressant, firent sur les Spectateurs l'impression la plus forte & la plus vraie. Moi-même, qui jouais, je fus souvent tenté de perdre de vue mon personnage, pour joindre mes applaudissemens aux leurs.

Mais, ce qui acheva d'embellir notre petite fête, ce furent des couplets, faits en moins de tems que vous n'en mettriez à les lire, & qui furent adressés à nos actrices par M. François de Neufchateau, que le hasard avait conduit à notre Spectacle. Vous connaissez sûrement de réputation ce jeune homme, ou plutôt cet enfant, dont les dispositions surprenantes & prématurées ont mérité l'honneur d'être célébrées par M. de Voltaire. Je serais bien tenté de vous faire part de ses jolis couplets; mais ce serait vous arrêter trop long-tems sur un amusement de société. Ces bagatelles ingénieuses perdent, d'ailleurs, une partie de leur sel & de leur intérêt, lorsqu'elles quittent le sol qui les a vu naître. C'est à quoi ne pensent point assez les Auteurs qui nous inondent de leurs *fantaisies*.

LETTRE DU MÊME A MADEMOISELLE DE T****.

Au nom d'une de ſes Parentes.

TRaitez-moi de folle, tant qu'il vous plaira ; ſelon votre louable coutume, ma belle Couſine ; mais vous m'avez défiée de faire des vers, vous avez piqué mon amour-propre, & je veux vous prouver qu'il n'eſt pas de ridicule que je ne puiſſe braver lorſqu'il s'agit de vous amuſer. Je n'aurai pas grande peine, d'ailleurs, à déconcerter votre malice, car c'eſt vous-même que je choiſis pour mon coup d'eſſai.

Sans briguer chez les beaux Eſprits
Un rang qui ſerait téméraire,
Je ne prétends, par mes écrits,
Qu'au ſeul mérite de vous plaire.
Je connais bien des favoris
Des doctes filles de Mémoire,
Qu'on verrait pour un ſi beau prix,
Renoncer à toute autre gloire.

Dans un ſujet plus grave, je n'aurais pas manqué de débuter par une magnifique invocation, qui, peut-être, n'en eût pas été plus exaucée.

Mais pour chanter l'Amour & vous,
Vous dont ce Dieu ſerait jaloux,

Vous

Vous, que la riante Jeuneſſe
Orna des charmes les plus doux,
Je n'ai pas beſoin, entre nous,
D'invoquer le Dieu du Permeſſe.

Tant que vous ſerez le ſujet de mes vers, j'aurai toujours à mes ordres quelques divinités plus indulgentes qui ne demanderont pas mieux que de m'inſpirer. Je connais un autre Parnaſſe que celui d'Apollon, & qui me paraît beaucoup plus digne de vos ſuffrages.

Préférez toujours celui-là,
L'autre eſt devenu trop vulgaire.
Venez, belle T * * * *,
Venez-y montrer l'art de plaire.
Votre préſence y charmera;
Votre nom s'y conſervera,
Car ce Parnaſſe eſt à Cythere.

Adieu, ma très-aimable Couſine, vous devez bien quelque reconnaiſſance à l'Amour qui s'eſt un peu mêlé de tout ce que je viens de vous écrire. Voici le conſeil que je vous donne de ſa part, & que je n'ai garde de contredire, car on prétend que c'eſt celui de tous les Dieux avec lequel il ſerait le plus dangereux de ſe brouiller.

Vous êtes ſon plus bel ouvrage.
Tous les talens, tous les attraits,
Forment le ſéduiſant partage
Que vous devez à ſes bienfaits.

Usez des dons qu'il vous a faits;
C'est à quoi ce Dieu vous engage;
Et surtout n'oubliez jamais,
Qu'il a des droits à votre hommage.

Répondez au plus vîte en jolie prose à mes méchans vers, songez que la Campagne ne saurait être plus belle que dans cette charmante Saison, & que tout le monde vous desire ici avec la plus tendre impatience.

LETTRE DU MÊME

A M. l'Abbé de La Porte, 1768.

JE connais, mon cher ami, le Noël dont vous me parlez. Il peut avoir en effet quelque chose du terroir d'Argenteuil, car il a été fait à table chez moi, & pour vous faire une confession entiere, j'y ai mis mon grain de sel comme un autre. Mais il en court des exemplaires défigurés par des additions si impertinentes, que je vous en envoye une copie, pour que vous ne m'imputiez pas ces sottises. Vous verrez, mon ami, qu'on tâche du moins de conserver à Argenteuil quelques restes de l'ancienne gaîté; mais cet esprit n'est plus du tems. On nous assassine de Drames sérieux & moraux, jusqu'à la Comédie Italienne, & il semble qu'on ait entrepris de mettre la Philosophie même en Ariettes. Je ne sais ce qu'est

devenue la plaisanterie française; à en juger par nos productions, on serait tenté de nous regarder comme le peuple le plus malheureux de la terre. J'espere toujours que cette manie passera. Il ne faut pas oublier que cette espece de contagion narcotique qui s'est répandue sur nous depuis quelques années, avait été immédiatement précédée de ce bon tems dont parle M. de Voltaire.

Voici le tems de l'aimable Régence,
Tems fortuné, marqué par la licence;
Où la folie, agitant son grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France;
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout excepté pénitence.

Lorsque j'arrivai à Paris, mon cher Abbé, on ne trouvait sur les toilettes, on ne lisait que *Tanzaï*, le *Sopha*, la *Nuit & le moment*, *Zulmis*, & *Zelmaïde*, *Angola*, le *Sultan Misapouf*, & les Philosophes eux-mêmes, pour se mettre à la mode, faisaient des *Bijoux indiscrets*. Une nuit se passa, & tout le monde se réveilla Encyclopédiste, Métaphysicien, Géometre, Economiste, & sur-tout bel esprit. Une autre nuit, & nous redeviendrons Français.

Ne croyez pas, mon cher ami, qu'en frondant nos mœurs actuelles, je m'afflige des progrès que le véritable esprit philosophique a pu

faire chez nous. J'ose me flatter que vous me connaissez trop pour avoir une pareille idée. Je suis fort éloigné de croire que nos prétendus Philosophes n'aient fait que du mal ; je sais distinguer, dans leurs opinions mêmes, celles qui ne sont qu'indifférentes, & le petit nombre de vérités utiles qu'ils ont mêlées à beaucoup d'erreurs. Je vois avec une satisfaction infinie tout ce qui tend à rapprocher les hommes, à leur inspirer des sentimens de paix & d'union, à les rendre enfin meilleurs & plus heureux. J'entrevois dans notre législation d'excellentes réformes à faire, & ce qui me plaît davantage, c'est qu'il me semble que jamais notre administration n'a été plus éclairée & plus douce. Mais que la fausse Philosophie ne s'enorgueillisse pas des progrès de la véritable. Son extrême licence, l'audace de ses prosélytes, leur fanatisme (car c'est le mot) aurait tout détruit, si de vrais sages n'avaient pas su démêler le bon grain dispersé dans cette ivroie. Adieu, mon cher ami ; ceci devient un peu trop sérieux pour la préface d'un Noël ; aimez-moi toujours, & continuez de prendre ma défense contre ceux qui ont la manie de parler de moi sans me connaître.

NOËL

Sur l'air des Bourgeois de Chartres.

D'Une mere pucelle,
Parmi les beaux esprits,
L'étonnante nouvelle
Fit grand bruit à Paris.
Consultant sa raison,
L'un y croit, l'autre en glose :
Messieurs, dit d'Aub-nt-n *), don, don;
Pour juger ce fait là, la la
Touchons au doigt la chose.



De cette énigme obscure
Perçant la profondeur,
Buff-n de la nature
Soudain connut l'Auteur.
Le Céleste Poupon
Dit alors à sa mere:
Quoi! pour ce Bourguignon **), don don;
Au Ciel, comme ici bas, la la,
Il n'est point de mystere,



La France à ce miracle
Bientôt ne croira plus,
Disait, d'un ton d'oracle,

---

*) Célebre naturaliste.

**) On sait que M. Buff-n est de Bourgogne.

Monſieur Dortidius.
La révolution
Eſt dûe à mon génie;
J'ai pour moi la raiſon, don don;
Et ſon *nec plus ultrà*, la la
Notre Encyclopédie.



Avec ſon Béliſaire
M. . . s'approcha.
Dans les bras de ſa mere
Le Sauveur ſe cacha.
De ma Religion
Quel ennemi profane,
Dit tout bas le poupon, don don;
Ah! ma foi, c'eſt bien là, la la
Le coup de pied de l'Ane.

Sifflant en petit maître;
On vit entrer D****,
S'efforçant de paraître
Et bel eſprit & fat.
Il amuſa, dit-on,
Et l'enfant & ſa mere;
Qui riaient de ſon ton, don don;
Mais ſitôt qu'il parla, la la
L'Ane ſe mit à braire.

Vers l'auguſte chaumiere;
Au cri de l'animal,
On vit courir le M****
Joyeux d'un tel ſignal.
Sa voix, à l'uniſſon,

Etourdit l'aſſiſtance:
Ah! céleſte poupon, don don;
Quoi! faut-il que déja la la
Ta paſſion commence?



S****** vint enſuite;
Se croyant bel eſprit;
Il vantait ſon mérite,
Mais la Vierge lui dit:
Soyez plutôt Maçon
Que d'ennuyer le monde,
Et d'aller ſans raiſon, don don
Rater à l'Opéra, la la
La Reine de Golconde.



Tout au ſortir de table,
F***** d'un air joyeux,
Accourut dans l'étable;
Il connoiſſait les lieux.
L'Ane en voyant F*****,
Fit d'abord la grimace,
Croyant qu'Aliboron, don don,
N'était arrivé là, la la
Que pour prendre ſa place.



Faiſant d'humbles excuſes
D'ennuyer ſes lecteurs,
A l'Almanach des Muſes
Cherchant des protecteurs,
Sautr*** vint à l'Anon
En montrer la préface,
Et l'honnête Griſon, don don,

De cet ouvrage là, la la
Reçut la dédicace.



La bonne compagnie
Souvent a ſes défauts ;
L'Enfant, diſait Marie,
A beſoin de repos.
O prodige divin !
O merveille ineffable !
On vit entrer S****n, & Bl*n ;
Auſſitôt tout bâilla, la la,
Tout dormit dans l'étable.



LETTRE DU MÊME,

A. M. le C. de B.., à l'occasion d'une Epître adressée à Mlle. Guimard, jeune danseuse de l'Opéra, qui, pendant un hyver très-rigoureux, avait donné des secours à beaucoup de familles malheureuses. 1768.

PLus je relis, Monsieur le Comte, l'Epître attribuée à M...... & adressée à Mademoiselle Guimard, plus il me semble que cette jolie personne doit en être indignée. On dirait que l'Auteur n'a eu d'autre projet que d'avilir une action très-estimable. *Les jolis péchés* de cette jeune Danseuse, le salut de cent malheureux *qui est le prix de ses charmes*, présentent certainement des idées plus offensantes que flatteuses. Les expressions triviales de *jeune & belle damnée*, de *froids galetas*, de *taudis*, de *sœur du pot*, de *marmots en guenille*, font mal au cœur; & si M... a cru ce ton là nécessaire pour amener quelques plaisanteries rebattues sur les Prêtres, il faut convenir que c'est aux dépens de Mlle. Guimard, qu'il se venge des Censures de la Sorbonne.

N'avez-vous pas été fort surpris de trouver dans la même Epître une description des funérailles

futures de cette aimable Actrice ? Cela n'est-il pas très-galant ? On voit que l'Auteur a voulu imiter l'Apothéose de Mlle. le Couvreur, par M. de Voltaire ; mais ce dernier du moins avait attendu que Mlle. le Couvreur fût morte, & se serait bien gardé de lui faire, de son vivant, une description aussi déplacée, aussi lugubre, & d'aussi mauvais goût.

Connaissez-vous rien, Monsieur, de plus pitoyable que ces vers !

> Jamais au ciel on ne monte en *cadence*.
> Tu fais le bien, *mais tu danses. Tes pas*
> *Sont applaudis ainsi que tes appas* :
> Depuis David, Dieu ne veut plus *qu'on danse*.

Le premier de ces vers est visiblement emprunté du ridicule Cantique de Saint Louis :

> En dansant il mettait parfois
> Dans ses souliers des coquilles de noix ;
> C'était pour faire pénitence,
> Et gagner le ciel en cadence. Oh !

Mais qu'aurez-vous pensé de cette ressource toujours ouverte à l'indigent & au faible pupille dans le corset de Mlle. Guimard ? Comment avez-vous trouvé ce vers si lourd, & pourtant le plus supportable de la piece, parce qu'il en est le dernier,

> *Qu'on* fut sensible, & *qu'on* fut bienfaisant.

Est-il bien possible, Monsieur le Comte, qu'une pareille Epître ait eu véritablement quelque succès ? je ne puis en vérité le croire pour l'honneur de notre goût, quelque dépravé qu'il puisse être. J'ai même eu la pensée de consoler Mlle. Guimard, si M....... pourtant, ne l'a pas brouillée tout-à-fait avec la poésie, & de lui adresser ces vers dans lesquels j'ai du moins respecté les bienséances, de maniere à ne rien dire d'offensant pour la personne que je veux louer.

Quoi ! du sein des plaisirs, des amours & des jeux,
Vous donnez à la terre un si touchant exemple ?
Quoi ! vous, fille des Arts, abandonner leur temple,
Pour aller essuier les pleurs des malheureux !

Mais qu'entends-je ? une voix profane & téméraire,
Avilissant les dons que vous versez sur eux,
Et mêlant votre éloge à des vers scandaleux,
Oserait follement aspirer à vous plaire !

Ah ! vous les dédaignez ces odieux accens.
D'un rimeur indiscret vous rejettez l'encens.
Vous condamnez, surtout, sa coupable licence :
N'a-t-il pu vous louer sans blesser la décence ?

Qu'il célebre en vers durs vos célestes attraits,
Et vos pas enchanteurs qu'avouerait Terpsicore,
Et des charmes plus doux qu'il ne verra jamais,
Moi, je loûrai ce cœur dont la vertu s'honore.
De vos généreux soins je peindrai les effets,
Une famille en pleurs qui bénit vos bienfaits,

Et vous prend pour le Dieu que sa misere implore ;
Des enfans qui touchaient à leur derniere aurore,
Une mère auprès d'eux mourant dans les regrets,
Qui vous doit le bonheur de les revoir encore.
Quelle ame est insensible à de si nobles traits!
Oui, ces toits désolés où vous fites éclore
Sur tant de malheureux l'abondance & la paix,
Sont désormais le temple où mon cœur vous adore.

RÉPONSE DU MÊME,

Aux menaces d'une inconnue, à qui l'on avait fait accroire qu'elle était fort maltraitée dans la Dunciade, *) *1770.*

Ce n'est pas assez, Madame ou Mademoiselle (car je n'ai pas l'honneur de vous connaître) de ne dénoncer personne clandestinement aux Magistrats, il faut encore, si l'on est honnête, ne pas déférer quelqu'un sur des rapports infideles & calomnieux. Ce n'est pas assez non plus de secourir les infortunés, comme vous m'apprenez que vous le faites, il

---

*) C'était une gentillesse que se permettrait la vengeance. Le bruit courait-il qu'on allait donner une nouvelle édition de ce poëme, on en citait de prétendus vers très-offensans pour des personnes auxquelles l'Auteur n'avait pas même été à portée de penser, afin de lui susciter plus d'ennemis.

faut encore ne point accuſer les innocens, & ne pas écrire, en termes peu meſurés à un homme qui a des droits à l'eſtime publique, & par conſéquent à la vôtre.

Je ſuis aſſez peu répandu pour n'avoir jamais entendu prononcer votre nom; j'ignore abſolument l'Epître dont vous me faites l'honneur de me parler, & qui vous a été, dites-vous, adreſſée par un étranger: *jugez*, d'après cet aveu, ſi j'ai pu parler de vous dans aucun de mes ouvrages. Jugez de la bonne foi *des hommes reſpectables par leurs mœurs & incapables de calomnies*, qui m'ont accuſé auprès de vous pour avoir le plaiſir de vous faire une injure.

Vous avez des principes, dites-vous, Madame; j'ai les miens auſſi. Je me ſuis amuſé quelquefois aux dépens de ceux dont j'avais à me plaindre, ou par l'ennui qu'ils m'avaient cauſé, ou par leurs mauvais procédés à mon égard; mais de ma vie je n'ai attaqué l'honneur de perſonne. Ceux qui me connaiſſent ſavent combien je ſuis éloigné de ces attentats contre la ſociété. Pour vous, Madame, qui ne me connaiſſez pas, vous pouvez en croire ce qu'il vous plaira ſans m'offenſer.

J'ai l'honneur de vous prévenir ſeulement que je ne pourrai me diſpenſer de mettre

ſous les yeux des Magiſtrats votre lettre & ma réponſe ; ils verront, Madame, que vous troublez un peu légérement & leur repos, & celui d'un homme à qui vous n'avez pas le moindre reproche à faire.

Je ſuis très-aiſe que vous daigniez m'apprendre vous-même votre goût ſans prétention pour les lettres ; votre réputation & vos vertus ; mais permettez-moi de vous donner une leçon de juſtice & de prudence.

Je ſuis, avec tous les ſentimens que vous méritez,

Madame ou Mademoiſelle, &c.

LETTRE DU MÊME,

A M. DE P...

Sur la Tragédie de Roméo & Juliette, 1772.

J'Ai l'honneur de vous remercier, Monſieur, de la nouvelle Tragédie que vous avez bien voulu m'envoyer. Il me ſemble qu'il y a de très-grandes fautes dans cet ouvrage ; mais le caractere de Montaigu, m'a paru ſi fiérement & ſi fortement deſſiné, qu'il demande grace pour tous les défauts. Je me doute de l'impreſſion terrible que doit produire la derniere

ſcene du quatrieme acte. Je trouve d'ailleurs qu'à quelques négligences près, l'Auteur a véritablement le ſtyle du genre.

Ce que je blâme, je vous l'avoue, c'eſt le caractere de Capulet, qui eſt le meilleur homme du monde, & qui ne motive en rien la haine effrénée de Montaigu. Je ſais bien que ce Capulet a eu le malheur d'avoir un ſcélérat pour frere, mais ce frere n'exiſte plus, & par conſéquent la vengeance de Montaigu n'a plus d'objet. Sa haine devient abſurde, inſenſée, & plus elle eſt atroce, plus il me ſemble que l'abſurdité augmente. C'eſt, je crois, Monſieur, le défaut fondamental de l'Ouvrage. Le perſonnage du Grand Duc eſt à la fois bien nul & bien oiſeux. Je n'approuve pas non plus que le dernier acte ſe paſſe dans un tombeau, uniquement pour donner à la ſcene un faux pathétique, dont je fais aſſez peu de cas. J'appelle faux pathétique celui qui n'eſt pas puiſé dans la vivacité des paſſions, celui qui dépend d'une petite machine, & qui n'eſt produit par aucun moyen néceſſaire. Si l'Auteur avait conſtruit ſa fable, de maniere que le dernier acte de ſa piece n'eut pu ſe paſſer que dans un tombeau, s'il y avait à cela quelque indiſpenſable néceſſité, ou du moins quelque grande raiſon de convenance, je conçois que l'hor-

reur du lieu pourrait ajouter quelque chose au pathétique de la situation. Mais l'Auteur n'a transporté la scene dans les tombeaux que parce qu'il l'a bien voulu, & dès-lors c'est avoir rompu l'unité de lieu sans qu'il en résulte une vraie beauté. C'est par conséquent une faute de jeune homme, qui a pris l'accessoire du pathétique pour le pathétique même. Une scene peut être très-intéressante dans un palais, & très-impertinente dans un cimetierre. Ce n'est point par une vaine décoration, c'est par de beaux vers & de grands mouvemens qu'il faut remuer le cœur des hommes. Ce qui n'est que d'appareil ne plait qu'aux enfans. Je trouve cependant quelques beautés de détails dans le Monologue de Juliette, qui ouvre ce cinquieme acte, & j'avoue que l'Auteur n'en est redevable qu'au changement de lieu; mais ce n'en est point assez pour couvrir l'inutilité & la petitesse du moyen.

Voilà, Monsieur, ce que je dirais avec franchise à l'Auteur lui-même, qui me paraît assez estimable pour qu'on ose lui dire la vérité; mais je m'apperçois que pour le plaisir que vous m'avez fait en me prêtant sa piece, je m'acquitte assez mal avec vous par l'ennui d'une dissertation.

LETTRE

LETTRE DU MÊME,

A M. F. 1772.

QUoi ! mon cher ami, vous avez l'air de vous affecter pour moi du silence politique qui a succédé depuis quelque tems aux anciennes clameurs des Héros de la Dunciade? Parbleu! ils m'ont bien assez persécuté pour que je me félicite, au contraire, des petits momens de tranquillité qu'ils me laissent. Leur silence, d'ailleurs, n'est pas à beaucoup près un expédient aussi merveilleux qu'ils le supposent. Il faudrait, pour qu'il pût en imposer, qu'on eût oublié leurs premieres fureurs, mon exil qui en fut la suite, les ordres que l'année derniere encore, ils tâcherent de surprendre contre moi, & cette ridicule Requête que quelques-uns d'eux avaient eu le projet de présenter à notre nouvelle Cour de justice, qui ne leur a pas fait plus d'accueil que nos anciens Magistrats. Croyez, mon ami, que, si je le voulais, je leur ferais bien rompre cette confédération de silence à laquelle ils n'ont eu recours qu'après avoir reconnu l'impuissance de leurs manœuvres. Eh ! que feraient-ils désormais contre un homme qui imprime leurs propres libelles? je crois bien, par exemple, qu'ils

ne s'attendaient pas à cette marque de mépris.

Ce qui pourrait m'affecter un peu, ce n'est pas de les voir muets de confusion, comme ils le sont devenus; mais c'est le crédit qu'ils ont encore d'empêcher la représentation de mes Comédies, & d'interdire à mes amis la liberté de me défendre. Tous les jours, on supprime, on arrête tout ce qui porte mon nom. On l'a même fait effacer d'une nouvelle édition qu'on vient de donner de la traduction en vers des Odes d'Anacréon, sous le titre des *Muses Grecques*. On l'a, dis-je, fait effacer d'une Lettre que l'Auteur avait jugé à propos de m'adresser, quoique cette Lettre eut déjà paru dans deux éditions précédentes. Qui croirait que la vengeance pût s'abaisser à de pareilles petitesses! Le projet de ces Messieurs serait-il donc de m'anéantir? Oh! je me propose bien de leur faire voir que j'existe encore.

Personne ne sait mieux que vous-même qu'ils ont tâché de m'enlever mes amis, en leur faisant offrir des places, ou des entreprises littéraires qu'ils croyaient capables de les tenter. Je vous avoue que je ne conçois pas le mouvement perpétuel que j'imprime à cette fourmilliere, qui devrait enfin se rebuter. Il est peu de gens qui s'intéressent assez à ces peti-

res choses pour les remarquer ; cependant il en est quelques-uns à qui elles n'échappent pas, & qui en sont révoltés. Cela est si vrai, que si j'étais homme à me bercer de chimeres, il ne tiendrait qu'à moi d'accepter la faveur d'un parti qui voudrait me voir, & qui se flatterait de me conduire à l'Académie. Il serait, sans doute, très-piquant d'y entrer à force ouverte comme Boileau ; *mais*, *mon ami*, je suis sûr qu'il y aurait trop de *démissions de données*, & que je risquerais de me trouver presque seul le jour de ma réception. J'avoue que je n'en serais pas plus embarrassé ; j'en serais quitte pour adresser mon Discours aux portraits des grands Hommes du siecle de Louis XIV. Quel contraste j'établirais entre les Nains actuels & les Géans de ce temps-là ! Au défaut d'Académiciens, je ne douterais pas d'avoir Paris en foule, attiré par la singularité du spectacle. Convenez que ce rêve est assez plaisant ? & pourtant je suis très-flatté que ce ne soit qu'un rêve. J'ai remercié ceux qui m'offraient de me servir. Je ne connais rien de plus beau, de plus noble que la liberté, & je trouve qu'on en sacrifie toujours beaucoup trop, en s'aggrégeant à un Corps, quel qu'il puisse être. Retranchez d'ailleurs cinq ou six personnes de l'Académie, & je vous demande si le reste vaut la peine d'être nommé. Ce qui,

peut-être, me tenterait un peu, ce ſerait de jouir, un moment, de la confuſion de certaines gens; mais, ce moment paſſé, que gagnerais-je à me voir leur confrere? J'aime encore mieux qu'ils me perſécutent. Je ſouhaiterais, à la vérité, qu'ils ne réuſſiſſent pas toujours à me nuire. Nous n'avons tous qu'une portion de courage qui n'eſt pas inépuiſable, & vous m'avez vu dans de longues veines de découragement, quoique je n'euſſe pas 36 ans. Voilà, mon ami, les ſeules peines réelles qu'ils m'ayent fait éprouver, d'autant plus que je me ſurprends quelquefois à répéter au fond de mon cœur avec Ciceron,

Romains, j'aime la gloire, & je ne puis m'en taire;
Des travaux des humains c'eſt le digne ſalaire.

D'après toutes ces petites perſécûtions, tantôt ſourdes, tantôt déclarées, n'eſt-il pas un peu cruel que l'Avocat M**, dans une longue brochure que véritablement on ne lira gueres, me reproche de l'égoïſme? Perſonne, j'oſe le croire, n'en était plus éloigné que moi par ſon caractere. La preuve en eſt que je ne me ſuis permis des apologies indiſpenſables qu'après environ quinze ans de ſilence, & après un déluge de Libelles : Il me ſemble que je ſuis bien dans le cas d'une exception favora-

ble. Mes ennemis ont pour eux les Cotteries, les Toilettes, les Boudoirs où ils président, tandis que je me suis confiné dans la retraite ; la plûpart des papiers publics sont à leur disposition ; & non contens de leurs avantages, ils se liguent encore pour m'imposer silence, & pour ôter aux partisans que je me suis faits par mes seuls ouvrages, la liberté de me défendre : il était bien juste que du moins je n'abandonnasse pas entiérement ma propre cause.

Peut-être aurais-je mieux fait, je l'avoue, de m'armer d'une insensibilité stoïque, & d'attendre du temps la justice lente, mais sûre qu'il ne manque jamais d'amener. Daignez songer cependant que si j'avais cette froide apathie, cette triste insensibilité, je n'aurais pas été capable de faire ces mêmes Ouvrages, où l'on reconnaît, sans doute, quelque vigueur, puisqu'on a fait tant d'efforts pour les étouffer. Plus j'y réfléchis, plus je trouve cette Brochûre de l'Avocat M** injuste & déplacée. *) N'est-ce point par égoïsme pur, que

*) Elle est intitulée l'Homme content de lui-même, ou l'égoïsme de la Dunciade. Elle a 128 pages, & ce que l'Auteur en dit par occasion, dans cette Lettre, répond à tout.

lui-même m'accuse d'égoïsme ? N'a-t-il pas cru que sa Diatribe mériterait la peine d'être lue ? Quel est l'Auteur tout-à-fait exempt de la manie de faire parler de lui ?

Il prétend que mes ennemis & moi, nous sommes, au moins, quitte à quitte ; oui, comme une chiquenaude peut acquitter d'un coup de massue. Je voudrais bien savoir ce que penserait cet Avocat, si j'étais assez lâche pour calomnier ses mœurs, parce qu'il m'a reproché un peu de vanité. S'il veut être juste, qu'il applique la comparaison. Encore aurait-il été l'agresseur à mon égard, au-lieu que c'est presque toujours pour me défendre que je me suis permis, à l'exemple de Boileau, de faire quelque usage des traits du ridicule. Mais, répond M. M**, Boileau avait acquis par des chef-d'œuvres le droit d'être satyrique. Oh ! pour le coup, mon Critique se trompe d'une maniere inexcusable pour un homme de Lettres. Les Satyres de Boileau ont précédé tous ses autres Ouvrages, & ce furent les premieres & uniques productions de sa jeunesse : il le témoigne assez lorsqu'il dit en parlant de lui-même :

Mais c'est un jeune fou, qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis,
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle, &c.

D'ailleurs, que M. M** soit impartial,

& il conviendra que ſi je n'ai pas fait de chef-d'œuvres, j'ai fait, du moins, beaucoup d'Ouvrages qui ne ſont pas des Satyres. Mais quand même encore je n'aurais que le talent de la Satyre, comme bien des hommes célebres qui ſe ſont bornés à ce genre, où ſerait le mal?

Je ſuis fâché, mon ami, d'avoir paru ſi égoïſte à M. M**, parce que je luy reconnais de l'eſprit & du mérite. Ce qui peut l'avoir trompé, c'eſt qu'il ne s'eſt point aſſez mis à ma place, & qu'il a trop confondu les petits reſſentimens de la vanité, & les reſſentimens beaucoup plus légitimes de l'honneur outragé. Je ne penſe point du tout comme M. Waſp, à qui M. de Voltaire fait dire, dans la Comédie de l'Ecoſſaiſe. „ On peut attaquer » mes mœurs, mais pour ma réputation d'Au- » teur je ne le ſouffrirai jamais, " je penſe préciſément tout le contraire.

J'obſerverai, en paſſant, que ce n'eſt pas ce que M. de Voltaire a fait dire de plus juſte à ce perſonnage de Waſp, s'il croyait déſigner Fréron. J'ai connu ce dernier très-particuliérement, on ne me ſoupçonnera pas de vouloir le flatter, & je l'ai toujours regardé comme un homme d'une ſociété très-douce, & à qui l'on ne peut reprocher que l'abus qu'il a fait de tout ſon eſprit, car il en a beaucoup.

Ce qui m'a le plus bleſſé dans la Brochure de l'Avocat M**, je l'avoue, c'eſt qu'il m'ait accuſé d'orgueil pour avoir conſigné, quelque part, dans mes Œuvres, une anecdote honorable à la mémoire de mon pere. Heureuſement, j'ai trouvé plus d'indulgence dans un aſſez grand nombre de perſonnes de toute condition, qui ont déſiré de l'entendre; j'en ai vu même en qui cette anecdote a excité des mouvemens d'intérêt & d'attendriſſement : auſſi, loin de me repentir de l'avoir écrite, j'aurais, peut-être, à me reprocher de n'avoir pas rempli ce devoir plutôt.

Je reviens pour un moment, mon ami, à ces reſſentimens de la vanité, dont je vous parlais tout-à-l'heure : je ne m'accoutume pas à voir des gens de mérite attacher tant d'importance à nos querelles du Parnaſſe, & croire qu'on doit être irréconciliables, parce qu'on s'eſt diſputé un peu de terrein dans les eſpaces imaginaires de la Renommée. Il n'eſt gueres de Héros de la Dunciade, à qui je n'adreſſerais de bon cœur ces vers de Boileau, qui devraient nous ſervir de modeles :

Tout le trouble poétique
A Paris s'en vá ceſſer.
Perrault l'Anti-pindarique
Et Deſpréaux l'Homérique

Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux, l'un l'autre on s'estime;
L'accord se fait aisément, &c.

Il y a un intervalle immense entre les qualités essentiellement estimables, & les prétentions purement vaines du bel esprit.

Adieu, mon très-cher ami, vous me retrouvez toujours le même; on ne varie sur ses principes, que lorsqu'on a le malheur de n'en point avoir. Je me suis gravé dans le cœur le mot de Boileau : A qui en appellerez-vous de la haine que vous allez exciter, lui demandait-on? A mes mœurs, répondit-il : j'ajoute encore à mes vrais amis.

LETTRE DU MÊME,

A M. Servandoni d'Hannetaire, ancien Directeur des Spectacles de Bruxelles, 1775.

Vous avez été Comédien, mon ami, & vous me proposez une question bien délicate à résoudre, en me demandant mon avis sur les préjugés qui semblent flétrir cette profession. Je commence par vous dire que si tous les Comédiens vous ressemblaient, si même, sans avoir

comme vous l'honneur d'être hommes de lettres, ils avaient reçu votre excellente éducation, s'ils avaient votre décence, vos mœurs, votre probité, je me croirais obligé de les honorer malgré l'opinion publique.

Mais vous voulez que je vous dise si je crois, qu'indépendamment de l'opinion, il y ait, dans leur état, un principe caché d'*indecorum* qui les expose au préjugé qu'on a contre eux : c'est sur quoi je vais m'expliquer sans crainte, parce que vous connaissez toute mon estime pour vous.

Ecartons les anathêmes de l'Eglise, qui ne me paraissent plus regarder les Comédiens de nos jours, non-seulement depuis que l'Eglise-même les tolere dans Rome, & dans les Etats les plus Catholiques ; mais parce que ces anathêmes n'ont été lancés que dans un temps où les pieces de Théâtre, loin d'être, comme elles le sont devenues, une école de bienséance & de vertu, étaient, au contraire, de la plus extrême indécence.

On sait, & les Actes-mêmes des Martyrs en font foi, que, dans les premiers siecles du Christianisme, les Comédiens qui avaient conservé l'ancienne Religion de l'Empire, se permettaient de représenter sur leurs Théâtres ce qu'ils pouvaient avoir appris de nos mysteres, pour les

tourner en ridicule. *) Assurément, de tels spectacles n'étaient pas faits pour être épargnés par l'Eglise, & les Anathêmes qui ne tombaient que sur cette licence, & sur ceux des Chrétiens qui s'en rendaient complices en assistant à de pareilles Représentations, n'étaient ni trop rigoureux, ni injustes. Mais depuis que les Spectacles se sont épurés au point que quelques Docteurs ont eux-mêmes paru n'en pas condamner l'usage, n'affectons pas d'être plus rigides qu'eux, & puisque les temps sont changés, croyons que l'opinion pourrait l'être aussi.

Ecartons encore certaines Apologies de votre profession qui ne vont point du tout au fait, ou qui même nuiraient à votre cause; celles, par exemple, qui en ne considérant que les talens nécessaires au bon Comédien, semblent nous accuser de barbarie pour avoir osé les flétrir. Il est trop évident, mon ami, que personne n'a jamais songé à décrier ni les graces du corps, ni les qualités de l'esprit, ni enfin cet assemblage heureux des unes & des autres, sans lesquelles on ne peut concevoir ni un Baron, ni une le Couvreur. J'ai dit que ces apologies trop exaltées, vous étaient plus défavo-

*) Témoin, entre autres, le martyre du Comédien S. Geneſt, arrivé, dit-on, ſous Diocletien.

rables qu'utiles, parce que s'il eſt vrai, comme on ne peut en douter, que tout le monde rende juſtice aux qualités phyſiques & morales qu'on eſt forcé d'admirer dans un grand Acteur, & que pourtant le préjugé n'en ſubſiſte pas moins, il faut néceſſairement qu'il tire ſon origine d'ailleurs.

Ecartons enfin ces déclamations ameres & miſanthropiques, qui ſont échappées, contre vous, à l'éloquence d'un Philoſophe qui a preſque toujours paſſé le but dans tout ce qu'il a écrit de plus eſtimable, & qui, peut-être, perdra beaucoup dans la poſtérité, s'il eſt jugé d'après cette maxime de Boileau : *Rien n'eſt beau que le vrai.* Ses déclamations ne tombent que ſur les mœurs dépravées qu'il ſuppoſe aux Comédiens, & il eſt clair que dans tout état, le vice eſt mépriſable ; mais la profeſſion de Comédien mene-t-elle néceſſairement au vice? Moliere, le célebre Garrick & vous, vous êtes la preuve du contraire.

Le véritable état de la queſtion n'a donc pas été encore entrevu, & juſqu'ici, ni vos Apologiſtes, ni vos Détracteurs n'ont rien prouvé.

Pour réſoudre ce problême, il fallait examiner s'il y avait dans votre profeſſion un vice caché, qui, ſans fermer les yeux du pu-

blic sur le mérite qu'elle suppose, puisse le justifier du peu de considération qu'il a pour elle : je crois, mon ami, que ce péché originel est véritablement dans l'état de Comédien.

A mesure qu'une condition se rapproche de la servitude, & que celui qui l'embrasse aliene, pour ainsi dire, un plus grand nombre de ces droits que nous avons tous à la liberté naturelle, cette condition doit nécessairement déroger dans l'opinion publique, & ne plus laisser de place aux idées communes d'honneur & de considération.

Or il est certain qu'un Comédien engage tellement sa liberté, que, pour de l'argent, il devient, en quelque sorte, l'esclave du public. L'homme de la condition la plus abjecte, se refusera, tel ou tel jour, aux devoirs de sa profession, & ne pourra pas être forcé à les remplir, tant qu'il aura une raison légitime de les suspendre; mais le Comédien, en deuil, est obligé de rire si son rôle l'exige, comme celui qui voudrait être gai, est condamné à la tristesse & aux larmes, s'il se trouve chargé d'un personnage tragique. Les facultés de son ame ne sont plus à lui. Veut-il reprendre sa liberté? un ordre vient qui le remet sous la chaine; & on a vu tel Acteur aller de la prison au théâtre, & reconduit du

théâtre à la prison, forcé d'exciter le rire sur la scene en dévorant son chagrin, ou réduit à feindre une douleur étrangere, tandis qu'au fond du cœur, il en renfermoit une plus réelle qu'il n'osait laisser entrevoir. Voilà, ce me semble, le principe radical dont l'opinion publique est émanée, & vous êtes bien assez Philosophe pour convenir qu'un homme qui se soumet à une abnégation aussi entiere de son existence propre, & qui aliene une si grande portion de cette précieuse liberté, sans laquelle l'homme n'est plus rien, n'est pas en droit d'exiger de ses semblables, tant qu'il reste dans cette condition, ce degré d'estime qu'on ne peut refuser à des professions plus honnêtes.

Ajoutez à cette vérité certaines humiliations auxquelles le Comédien ne saurait échapper en vertu de son état même, & je crois que vous serez entiérement de mon avis. Je n'en indiquerai qu'un seul exemple, pour ne pas m'arrêter trop long-tems sur des inconvéniens trop durs & trop rigoureux. Un Comédien aime sa femme; il en est même jaloux. Cette femme lie avec un de ses caramades une intrigue qui n'est ignorée de personne. Son mari se trouve dans la nécessité de jouer, soit avec cette femme qui lui déchire le cœur, soit avec le rival qu'il a la douleur de se voir préférer, des rôles qui

font à leur situation présente des allusions d'autant plus cruelles, qu'il n'en échappe rien au public. Ce même public, d'ailleurs, a la malignité de peser sur cette humiliation de la maniere la plus impitoyable, sans que le malheureux ose en témoigner le moindre ressentiment. Il le faut avouer, un état assujetti à de pareils dégoûts, ne saurait être mis dans la classe des *professions nobles*; & quoique le peuple qui le juge avec tant de rigueur, n'apperçoive que confusément les motifs de sa façon de penser, & qu'il fût peut-être hors d'état de s'en rendre compte à lui-même, cependant la perception sourde qu'il en a, n'en est pas moins la véritable cause de cet étrange sentiment par lequel il admire & méprise, à la fois, le même personnage. *)

Ce qui peut adoucir un peu le joug des Comédiens, & les dédommager de ce malheur inhérent à leur état, c'est qu'il est sur-

*) Ajoutez-y, si vous voulez le souvenir qui subsiste encore des premiers farceurs qui donnerent naissance à nos spectacles, des Turlupins, des Guillots-Gorjus, qui se couvraient le visage de farine, & qui jouaient, sur des tretteaux, dans des jeux de paume qu'on appellait *tripots*; & il faudra convenir qu'on a quelque peine à s'en laisser imposer par les successeurs de Guillot-Gorju, & de Turlupin.

tout dans le monde poli des ames justes, toujours prêtes à séparer l'homme de sa condition, & à lui accorder, indépendamment de tout préjugé, le dégré de considération personnelle qu'il mérite. C'est celle, mon ami, que vous vous êtes si justement acquise par vos talens, par vos mœurs, par votre amour pour les gens de Lettres, à qui vous avez toujours marqué tant d'égards, lorsque vous étiez chargé de la Direction des Spectacles d'une des plus belles Villes de l'Europe : Ville où tout le monde vous a regretté, *) depuis les grands

*) Nous en avons sous les yeux le témoignage le plus honorable pour M. d'Hannetaire, dans le Congé qui lui a été délivré à Bruxelles, par ordre de S. A. R. le Duc Charles de Lorraine, dont voici les propres paroles. » Déclarons par ces présentes, que, pendant » l'espace d'environ vingt ans, que le Sieur Jean-Ni» colas Servandoni d'Hannetaire a dirigé les spectacles » de notre Cour, il a exercé cette direction avec au» tant de zele que d'intelligence & de capacité, & s'y » est également distingué & rendu recommandable par » les sujets qu'il a formés, par les établissemens avan» tageux qu'il a faits, par sa probité & sa conduite qui » lui ont mérité l'estime du public ; & voulant, en » outre, lui donner des marques particulieres de notre » bienveillance, & de la satisfaction que nous avons de » son zele & de ses services, nous lui avons, de notre » propre mouvement, accordé & assigné une pension » annuelle, &c. &c. «

jusqu'au

jusqu'au peuple même, dont il vous est plus flatteur d'avoir conquis l'estime, que celle de la meilleure compagnie, qui ne pouvait vous la refuser.

Que ceux des Comédiens qui seraient jaloux de partager avec vous cette considération, vous imitent; qu'ils soient modestes & honnêtes; que loin de se prévaloir de l'usage absurde qui a mis, en quelque sorte, les gens de Lettres dans leur dépendance, usage qui ne subsistera pas encore longtems, ils s'enorgueillissent, au contraire, d'avoir, par leur état, des relations nécessaires avec des hommes qui pensent, & qui font penser les nations. Alors, en se tenant à leur place, personne ne sera tenté de les humilier. Nous y sommes moins disposés encore que les autres, nous, mon ami, qui sommes si empressés à reconnaître les obligations que nous avons quelquefois à leurs talens. Nous serions même portés à les aimer; mais l'extravagante coutume qui les a rendus les arbitres de la destinée de nos Ouvrages, est précisément ce qui devait semer entr'eux & nous une éternelle division. Songez-vous donc que le grand Corneille pouvait avoir pour juge une Actrice qu'un joli minois venait de tirer d'une anti-chambre, ou dont le noviciat, peut-être, aurait été moins honnête encore. Il

faut convenir que le cœur se souleve d'indignation à cette seule idée, qui n'est pas cependant une supposition.

Ce n'est pas que je prétende exclure absolument les Comédiens de la lecture des Ouvrages de théâtre. Je sais qu'il en est quelques-uns qui mériteraient en leur faveur les exceptions les plus favorables ; mais, comme ce n'est pas le plus grand nombre, il ne faut pas donner à l'ignorance des droits que le mérite même ne voudrait pas accepter sans restriction. Mon avis serait d'inviter, à chaque lecture, les Comédiens que les Auteurs choisiraient eux-mêmes. Ce choix serait toujours judicieux, parce que ces derniers auraient le plus grand intérêt de ne pas s'y méprendre, & de n'inviter que les Acteurs les plus estimés, ou du moins les plus nécessaires à leurs pieces. Ces Acteurs seraient à portée de donner leurs avis avec la décence & les égards convenables ; & je suis persuadé que souvent ils en donneraient de très-utiles. Ces avis seraient discutés ; mais le droit de juger en dernier ressort, & sans précipitation, n'appartiendrait qu'à des gens de Lettres, qui, s'il était possible, ne seraient d'aucun corps & d'aucun parti. La voix publique indiquerait assez à une administration sage & éclairée ceux qui seraient

les plus dignes d'être appellés à ce département. Je ne prétends pas que ce Tribunal fût infaillible, car il n'en existe point de pareil sur la terre; mais il serait intéressé, par amour-propre, à rendre ses décisions respectables; les lumieres ne lui manqueraient pas, & du moins les gens de Lettres auraient la satisfaction de n'être jugés que par leurs pairs.

Vous voyez, mon ami, que je ne suis point extrême, & que j'accorde même aux Comédiens tout ce qu'il est possible de leur accorder raisonnablement. Je ne veux point qu'on les abaisse trop, & parce que nous avons avec eux des liaisons naturelles, & parce qu'ils ont besoin de conserver quelque élévation d'ame pour se pénétrer des sentimens sublimes des personnages héroïques qu'ils ont a représenter. Mais aussi je ne veux pas qu'on les éleve jusqu'à l'extravagante prétention de se regarder comme les juges des gens de Lettres : renversement non moins monstrueux, que si l'on donnait aux six Corps le droit d'élire les Membres de l'Académie Française; & prenez garde que la comparaison est plus favorable qu'injurieuse pour eux.

C'est dans cette modération que j'aurais souhaité que se renfermât l'honnête & estimable M. Mercier. Je suis bien loin de vouloir ex-

cuser les Comédiens à son égard; ils lui ont manqué de la maniere la plus audacieuse, & la plus digne d'être réprimée; mais il me semble qu'il s'est emporté plus qu'il ne le devait, & qu'il a mis un peu trop d'amertume & de passion dans ses défenses.

Adieu, mon cher ami : je viens de vous écrire avec une franchise, qui est l'assurance la plus forte que je puisse vous donner de tous mes sentimens pour vous.

LETTRE
SUR L'AME.

Somnia, terrores magicos, miracula, Sagas; Nocturnos Lemures, portentaque Thessala rides. Horat.

AVIS.

CEtte Lettre fut écrite en 1755. La personne à qui elle est adressée demandait à l'Auteur quelques notions préliminaires sur l'Ame & sur l'origine de nos idées, avant que de lire sur cette matiere des ouvrages plus approfondis. On tâcha d'être clair, ce qui n'est pas aisé en métaphysique; & on écrivit ce que l'on croyait de plus probable sur ces

grands problémes que la raiſon ne réſoudra jamais.

Cette Piece avait paru, dans les Éditions précédentes, à la ſuite des Petites Lettres ſur de Grands Philoſophes.

NOtre ame, cette faculté de penſer, ſur laquelle on a fait de ſi beaux rêves; la vôtre même, Madame, qui réunit à tant de qualités eſtimables des talens ſi diſtingués, n'eſt, dans ſon origine, qu'une table raſe *), propre à recevoir différens caracteres que la mémoire y conſerve; & que l'éducation y grave dans notre jeuneſſe en traits ſouvent ineffaçables. Elle paraît purement paſſive, en ce qui regarde la faculté de recevoir des ſenſations. Elles lui viennent toutes des objets extérieurs, qui ſont, à cet égard, les premiers maîtres de notre enfance. Il eſt ſi vrai que par elle-même elle ne peut s'en procurer aucune, que les perſonnes privées de quelque ſens, le ſont auſſi de toutes les idées relatives à ce ſens qui leur manque, & que tous les raiſonnemens du monde ne donneraient pas à un aveugle la moindre notion des couleurs.

Toute l'activité de l'ame ſe réduit à comparer ces caracteres qu'elle a reçus par les ſens; à les

*) Locke.

considérer ou séparément, ou réunis; à prononcer sur leurs rapports & sur leurs différences. C'est de cette faculté qui s'appellé réflexion ou repli de l'ame sur elle-même, qu'elle emprunte le pouvoir de juger, pouvoir dont elle n'use gueres dans l'enfance. La nouveauté des objets qui la frappent ne lui permet alors d'autre attention que pour voir & pour entendre. Ce n'est donc que lorsqu'elle a, pour ainsi dire, fait sa provision, qu'elle imagine de réfléchir sur cette foule d'impressions qu'elle a reçues.

Si on l'eût abandonnée à elle-même, elle n'eût eu que des idées justes, parce qu'elle n'eût jugé que d'après ses sensations, qui ne peuvent la tromper, & qui sont absolument les mêmes chez toutes les personnes bien organisées. Ces sensations ne sont autre chose que le sentiment qui résulte du choc des objets sur nos organes. C'est par lui que nous sommes avertis du froid, du chaud, de la douceur, de l'amertume, &c. C'est lui qui nous approche, ou qui nous éloigne de certains objets; qui veille à notre conservation, comme à celle des animaux; & le but de la Nature est rempli, quand l'animal est parfaitement pourvu de tout ce qui est nécessaire à sa conservation.

Mais, transportés, pour ainsi dire, loin de l'origine des hommes, assujettis par l'éducation

aux préjugés de la société où nous vivons, notre ame a reçu non-seulement ces idées ou ces caracteres formés naturellement par l'impression des objets extérieurs, mais une foule de fantômes ou d'idées abstraites qui sont l'ouvrage de l'imagination, & c'est une des plus grandes sources de nos erreurs que l'abus où nous tombons souvent de regarder ces fantômes comme des êtres réels.

Le pouvoir que nous avons d'envisager les qualités des objets, comme séparées des objets, a produit ces idées abstraites. Mais cette séparation n'est qu'idéale, & cela est si vrai, que vous ne pouvez prononcer ce mot *couleur* sans vous représenter sur le champ quelque chose de coloré. Il en est de même de ces idées, *vertu*, *sagesse*, *intelligence*, qui ne représentent rien à l'ame, qu'autant qu'elles sont liées à des objets réels; au souvenir, par exemple, de quelques personnes éclairées & vertueuses que nous avons connues, ou dont on nous a raconté l'histoire.

Ces idées nous viennent encore de la nécessité où nous sommes, pour soulager la mémoire, de ne former, pour ainsi dire, qu'un seul faisceau de plusieurs idées distinctes & séparées, que nous avons rangées sous une seule idée générale. C'est ainsi que par le mot *Assemblée*, je vous donne l'idée d'un certain nombre d'hommes

réunis dans un même lieu : par le mot *République*, l'idée d'un peuple qui se gouverne par ses Loix & sans Maîtres.

Mais telle est l'illusion de l'imagination qu'elle réalise, en quelque sorte, ces idées générales qui ne sont que les résultats de plusieurs idées particulieres, & qu'elle envisage, par exemple, la République comme séparée des individus qui la composent. De-là les allégories : de-là *ces* phrases poétiques : *l'Europe en silence*, *l'Univers à genoux*, &c. En un mot, de-là ces expressions magnifiques, qui semblent ne former qu'*un* même être de l'assemblage factice de plusieurs attributs.

C'est encore à cette source qu'il faut rapporter mille erreurs qui tiennent à l'imperfection du langage. Qu'était-il en effet dans son origine ? Le cri du besoin, & l'expression vive & simple des objets dont nos sens sont frappés. Aussi les langues les plus anciennes sont-elles les plus stériles. Celles des sauvages manquent de mots pour tout ce qui n'est pas sensible. Ces pauvres gens sont si loin de se douter qu'il y ait des substances purement intellectuelles, qu'ils n'ont pas même de termes pour exprimer de pareilles idées. Eh ! comment s'en douteraient-ils ? Ils n'ont d'idées que par leurs sens, qui ne leur montrent, comme à nous, que de la matiere.

La révélation ſeule pouvait nous élever à des vérités plus ſublimes, & nous tranſporter, ſi je l'oſe dire, hors de nous-mêmes.

Vous voyez, Madame, que votre ame, loin d'être abandonnée à ſon propre eſſor, a été ſoumiſe d'abord à la tyrannie des langues & de l'uſage. Des mots vuides de ſens, des expreſſions erronées communes à tous les idiômes, ont porté chez vous une foule de préjugés. Cette langue, que vous parlez ſi bien, n'eſt pas de votre choix. Vous l'avez reçue de votre nourrice & de vos maîtres, avec toutes les imperfections dont elle peut être ſuſceptible : ainſi, dès le berceau, vous étiez aſſujettie à tous ces vains fantômes accrédités par nos ancêtres. Tant d'erreurs, ſans leſquelles l'intelligence de votre propre langue vous devenait impoſſible, vous les avez ſucées avec le lait. Tant de mots qui aſſemblent des idées contradictoires, vous les trouviez établis. Votre prononciation ſe pliait à ces expreſſions barbares. Il a bien fallu vous contenter de l'explication chimérique que l'on vous donnait d'un terme abſurde. Eh ! comment, dans un âge ſi ſimple, auriez-vous ſoupçonné l'habileté ou la bonne-foi de vos maîtres ?

Ne ſoyez donc plus ſurpriſe, Madame, de cette chaîne de préjugés qui nous lie. L'habi-

tude les a naturalisés avec nous, & cette rouille est devenue notre substance. Qui pouvait nous en garantir? Tout concourait à nous tromper : AVOIR APPRIS UNE LANGUE, C'EST ÊTRE IMBU DÉJA DE BEAUCOUP D'ERREURS.

Comment sortir de ce labyrinthe, me direz-vous, où retrouver la vérité? Le voici, Madame, & la route en est moins pénible peut-être que vous ne le pensez. Depuis que vous avez joui de votre raison, la nature s'est soulevée chez vous par des doutes contre la plûpart de ces chimeres que vous avez recues sans examen. Osez remonter à la source de vos idées. Tout ce que vos sens vous ont appris vous est commun avec tous les hommes. Leur témoignage est infaillible; la Nature ne vous a pas donné d'autres regles de vérité. Tout ce qui les contredit est évidemment faux & absurde, contraire en un mot à votre être, puisque vous n'êtes organisée que pour penser & juger d'après eux.

Tout ce qui ne se montrera pas à vous avec les caracteres de l'évidence, rien ne vous oblige à le croire. Exceptez de cette regle si sûre les seules vérités surnaturelles. Vous ne pouvez admettre que pour vraisemblable ce qui ne vous paraît que vraisemblable, & vous

n'êtes pas la maîtresse de croire une chose plus certaine qu'elle ne vous le semble effectivement.

Rejettez sans balancer toutes ces idées factices que vous n'auriez jamais eues de vous-même. Songez, puisqu'elles ne sont entrées chez vous par aucun de vos sens, puisqu'elles n'y *sont* point analogues, que ce sont des monstres, des fantômes de l'imagination des hommes, que vous n'avez jamais adoptés par un consentement libre ou réfléchi; mais que l'on a gravés dans votre ame, pour ainsi dire, à son insçu.

Cet examen, Madame, n'est pas infiniment difficile. Tout mot qui ne vous donnera point une idée claire, ou plutôt (& nous en avons beaucoup de cette espece) qui ne vous en représentera aucune, rejettez sa vaine tradition; croyez que vous ne l'auriez jamais créé si vous aviez eu une langue à vous former, & qu'il répugne à votre nature, puisqu'il ne réveille absolument aucune sensation chez vous.

En suivant cette route, en distinguant avec attention ce qui est de vous & ce qui n'en est pas, en ne vous soumettant qu'à la droite raison qui est votre regle, & la seule dont vous puissiez faire usage dans tout ce qui n'est pas du ressort de la foi, vous parviendrez,

Madame, à la découverte de la vérité. Vous êtes faite pour elle comme pour les Graces, & c'eſt un nouvel Empire où vous pouvez regner.

Vous me demanderez des guides dans cette carriere dont l'accès pourra vous ſembler pénible. Liſez le Maître du genre humain dans cette partie, le ſage, le modeſte, le circonſpect Locke, à qui l'on eût pardonné de l'orgueil, & qui n'en eut jamais, parce qu'il était véritablement philoſophe. Liſez un excellent Traité de nos Senſations, fait par un de ſes diſciples, qui a profité de ſes lumieres pour nous en donner de nouvelles.

Puiſſe ce faible Eſſai vous inſpirer le goût d'une étude où votre eſprit m'aura bientôt devancé. Recevez-le, Madame, comme un gage de ma reconnaiſſance & de mon reſpect.



DISSERTATION

SUR LES PROGRÈS DES CONNAISSANCES HUMAINES.

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore. Horat.

AVIS.

Cet ouvrage fut imprimé pour la premiere fois, sans nom d'Auteur, dans un des volumes du Mercure de l'année 1755. Il fut attribué successivement à deux Ecrivains célebres. Cette méprise, très-honorable pour l'Auteur, ne lui permet pas de nommer ceux sur qui elle tombait.

Le même ouvrage a depuis été réimprimé plusieurs fois. On l'avait joint aux Petites Lettres sur de Grands Philosophes; mais il y était déplacé : on n'y attaquait pas directement la nouvelle philosophie.

On voulait prouver seulement que notre siecle ne doit pas s'enorgueillir de la supériorité qu'on lui donne, peut-être gratuitement sur les autres siecles. Il est plus éclairé précisément, parce qu'il a profité des lumieres de tous ceux qui

lomée, que le Soleil tourne, ni qu'il y ait des Cieux de criſtal; avec Ariſtote, que la Nature ait horreur du vuide; ni que de petits atômes crochus aient formé par haſard le monde que nous admirons, comme le penſait Epicure. On a découvert, malgré la Bulle d'un Pape qui preſcrivait de n'en rien croire, qu'à l'extrémité de notre globe il ſe trouvait des êtres penſans à peu près comme nous; chez qui, ſur l'opinion que nous pouvions exiſter auſſi bien qu'eux, on n'avait jamais inquiété perſonne. C'eſt-à-dire, qu'à l'aſpect d'un bâtiment fort élevé, nous avons entrevu longtems que les derniers appartemens pouvaient être occupés comme les premiers; &, qu'après avoir parcouru, pendant bien des ſiecles, notre petite planette, ſans nous douter qu'elle en fût une, nous avons fait enfin l'importante découverte que nous ne l'habitons pas ſeuls. Les Eſpagnols, orgueilleux de cet effort de leur imagination, exterminerent ſans pitié des Nations entieres, parce qu'elles avaient beaucoup d'or & point d'artillerie, & qu'elles s'aviſaient de vouloir ſe gouverner par les loix de leurs pays. Ainſi la moitié du monde eut à gémir de la curioſité de l'autre.

A l'aide d'une longue lunette, dont la premiere idée appartient à des enfans qui n'eurent

rent d'autre maître que le hasard, ou l'envie de jouer, on a fait quelques pas dans l'astronomie. Le mouvement de rotation du soleil a paru démontré; on a cru voir les Satellites de quelques planettes; on a déterminé le nombre des étoiles : on a fort ingénieusement remarqué que les astres seraient nécessairement immobiles dans des *Cieux* de *cristal*, ou de toute autre matiere solide, & peu s'en faut qu'on ne trouve Ptolomée ridicule, parce que, de son tems, des enfans ne s'étaient pas encore imaginés de faire un Télescope. Cependant on n'a pas mieux défini que lui de quelle matiere était le Ciel. Les mouvemens des astres, mieux observés depuis l'invention des lunettes, ont seulement persuadé qu'elle devait être fluide. Mais que dans cet espace où les astres font leurs révolutions, il n'y ait que du vuide, comme il paraît que Newton l'a pensé, ou qu'il n'y soit semé que par intervalles, selon le sentiment de Gassendi, ou qu'il soit impossible, comme l'imaginait Descartes, c'est un problême que l'imagination peut s'égayer à résoudre, qui fera produire encore une infinité de systêmes qu'on ne prouvera point, car l'usage est de supposer; mais qui rendront exactement raison de tous les phénomenes de la nature. Ce seront de nou-

velles rêveries ſubſtituées aux anciennes. Heureuſement que ce problême n'eſt pas infiniment utile au bonheur de l'Etat, ou de la ſociété.

Qu'on ait aſſujetti les éclipſes au calcul, invention qui, peut-être, ne fait pas tant d'honneur à l'eſprit humain qu'on pourroit l'imaginer, puiſqu'un peuple qui n'eſt pas autrement ſavant (quoiqu'on ait bien voulu le faire paſſer pour tel) en fait uſage depuis un tems immémorial; qu'à la faveur de l'expérience de Paſcal, on ait ſoupçonné la peſanteur & le reſſort de l'air; qu'on ait fait enfin de ſi grands progrès dans la phyſique expérimentale; c'eſt qu'il eſt tout naturel que les derniers venus ſoient mieux inſtruits de ce qui ſe paſſe dans une Ville, que ceux qui en ſont partis les premiers.

Nous avons profité des petits Journaux que nos peres nous ont laiſſés: nous en faiſons de petits à notre tour que nous laiſſons à nos neveux, qui en feront encore après nous. Mais ils ſeraient auſſi ridicules de s'énorgueillir beaucoup de leurs nouvelles découvertes, & de nous traiter de barbares, pour ne leur avoir pas tout appris, que nous le ſommes, ſans doute, en faiſant de pareils reproches à nos ancêtres.

La nature n'a pû être examinée qu'en détail. La vie de l'homme trop bornée ne permet d'acquérir qu'un très-petit nombre de connaissances mêlées de beaucoup d'erreurs. La curiosité, source des unes & des autres, à peine encouragée par quelques succès, s'anéantit avec nous. La génération qui nous suit, profite avidement des connaissances que nous lui avons transmises : remarque & combat souvent nos erreurs avec nos propres armes : avance quelques pas dans la carriere : tombe à son tour, & laisse à celle qui la suivra, de nouvelles lumieres & de nouvelles fautes.

Je ne vois dans ces prétendus progrès dont nous tirons tant de vanité, qu'une chaîne immense dont quelques-uns ont indiqué le métal; d'autres, sans dessein peut-être, en ont formé les anneaux : les plus adroits ont imaginé de les assembler, la gloire en est pour eux : mais les premiers ont tout le mérite, ou devraient l'avoir, si nous étions justes.

Sont-elles bien à nous, d'ailleurs, ces découvertes dont nous nous glorifions ? Qui me répondra que depuis que les générations se renouvellent sur la terre, personne ne les eût faites avant nous ? Combien de Nations ensevelies sous leurs ruines, dont il ne nous reste que des idées imparfaites ! Combien d'arts

absolument perdus! Combien de monumens livrés aux flammes! Il est tel ouvrage qui lui seul pourrait nous éclairer sur mille mensonges, & nous découvrir autant de vérités : n'en a-t-il point péri de cette espece, ou par les ravages du tems, ou par les incendies? Quels peuples de l'antiquité le retour des Lettres nous a-t-il fait connaître? Les Grecs & les Romains, ignorans sur leur origine; prévenus contre tout ce qui n'était pas de leur nation; traitant de barbares leurs voisins ou leurs ennemis, avec autant d'injustice peut-être que les Espagnols nommaient les Péruviens, sauvages; dédaignant d'approfondir leurs mœurs, leurs caractéres, leurs traditions, leurs usages, ou les dissimulant par jalousie, & par conséquent incapables de nous en instruire: comment les connaissons-nous encore ces Grecs & ces Romains? A-peu-près comme par des relations imparfaites nous connaissons les nations de l'Afrique ou de l'Asie. Combien de peuples, d'ailleurs, ces conquérans d'une partie du monde n'ont-ils pas ignorés? N'est-il plus de climats inconnus, & pensons-nous qu'ils n'auraient rien à nous apprendre? N'a-t-on pas trouvé chez les Chinois *, peuple

*) Lisez sur les Chinois le judicieux Voyage de l'Amiral Anson.

d'une vanité trop ridicule pour avoir un mérite réel, l'usage de l'Imprimerie & de la Poudre ? Qui leur a donné l'idée de ces arts si nouveaux dans l'Europe; l'Imprimerie sur-tout qui mériterait si justement d'être admirée, s'il était possible qu'elle ne perpétuât que des choses dignes de l'être? Nous avons fait des progrès admirables dans les méchaniques; nous avons simplifié des machines connues; nous en avons créé d'autres; mais qu'avons-nous exécuté avec elles dont on ne trouve quelque idée chez les anciens? Ces hardis monumens de l'antiquité la plus reculée, & qui touche presque aux premiers jours du monde, les murs de Babylone, ces jardins soutenus dans les airs, ces canaux vainqueurs de l'Euphrate; ces pyramides de l'Egypte, dont quelques-unes subsistent encore; ces superbes édifices élevés avec la rapidité que l'Histoire nous atteste, ne nous forcent-ils pas de convenir, ou que les anciens avaient des ressources égales aux nôtres, ou même qu'ils en avaient de bien supérieures. On ne trouve pas seulement chez eux les traces des arts utiles, on connaît le luxe des premiers Assyriens, & le luxe ne s'introduit dans un Empire qu'à la suite des arts d'agrément.

Qu'il soit permis de faire une comparaison

entre ces prétendus enfans de notre industrie & ceux de notre imagination, les systêmes de la Physique sur les principaux phénomenes de la nature : il n'en est aucun qui n'ait été renouvellé de quelques anciennes Ecoles. Le pur méchanisme des animaux, opinion dangereuse, parce qu'elle pourrait trop prouver; le mouvement de la terre*), le plein, le vuide; cette force inconnue que l'on nomme gravitation; ces tourbillons de matiere subtile, tournant sur eux-mêmes, & qui dans leur mouvement entraînent les Planettes & les Astres; toutes ces fictions ingénieuses, attribuées à nos Philosophes modernes, existaient long-temps avant eux**). Nous en avons les originaux dans cette

*) Pythagore, Aristarque de Samos, le Cardinal de Cusa, avaient soupçonné long-tems avant Copernic, que la Terre tourne sur son centre, & que tous les ans elle décrit un cercle autour du Soleil.

L'*Æther* d'Aristote donne une idée de la matiere subtile.

Ceux qui prétendent que nôtre Globe a été autrefois enseveli sous les eaux, semblent renouveller le systême de Thalés.

Le Phénomene de l'Electricité rappellera peut-être l'opinion d'Héraclite, qui regardait le feu comme le principe de la Nature, &c.

**) Voyez-en les preuves dans un excellent ouvrage de M. Dutens, intitulé, *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux Modernes* : ouvrage qui a paru longtems après cette Dissertation, & auquel elle semblerait avoir donné lieu.

foule de Physiciens Grecs ; & qui sait si ces originaux n'étaient pas encore des copies ? Il en est de même des hypotheses métaphysiques. L'immortalité de l'ame, avant que la Religion nous en eût fait un Dogme ; l'unité de Dieu, la distinction des deux substances ; le systême du matérialisme adopté, quant à la nature de l'ame, par quelques Peres des premiers siecles, qui ne la croyaient pas moins immortelle, mais qui conservaient des principes puisés dans les Ecoles Payennes ; je veux parler de *Tertullien*, d'*Arnobe*, de *Lactance*, &c. le libre-arbitre, la fatalité, furent des questions agitées autrefois, comme de nos jours, & c'est un champ de ténebres où l'on se battra encore long-tems. L'Athéisme de *Spinosa*, si bien attaqué par *Bayle*, est développé dans le sixieme Livre de l'Enéide *).

---

*) Dans ces vers de *Virgile*, dont on a tâché de rendre le sens :

Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque Astra
Spiritus intùs alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet, &c.

L'esprit universel, répandu dans l'espace,
Anime, en circulant, tous les corps qu'il embrasse ;
Les mondes, les soleils, le vaste sein des cieux,
Tout renferme cet Etre invisible à nos yeux.

Les Dieux oisifs d'Epicure ont servi de modeles à celui des Déïstes. Si donc l'esprit humain se répete lui-même depuis si long-tems dans les sciences spéculatives, rien ne me porte à le croire plus varié, plus inventeur dans ce qui tient aux Arts.

Mais je veux que nos modernes ayent réellement imaginé les systêmes qu'on leur attribue ; nous n'aurions fait que changer de fictions & d'absurdités. Les idées innées de Descartes, les Monades de Léibnitz ne valent gueres mieux que les rêveries des Anciens. Nous nous sommes comportés à leur égard, comme certains Anglais nous font l'honneur de nous traiter dans leurs ouvrages : ils copient nos Auteurs en nous disant des injures. Sur quoi peut donc être fondé l'orgueil des hommes ? Je veux bien supposer que nous connaissons un peu mieux que nos ancêtres les contours du globe que nous habitons. Enrichis de leurs remarques & des nôtres, nous sommes un peu moins étrangers dans notre patrie. Nous avons multiplié nos

---

Et plus sensiblement encore dans ce vers de Lucain :

Jupiter est quodcumque vides, quodcumque movetur.

L'univers est un corps dont les membres épars
T'offrent par-tout le Dieu que cherchent tes regards.

plaiſirs en nous aſſujettiſſant à de nouveaux beſoins ; mais n'avons-nous pas auſſi doublé nos infortunes? Nous voulons, à la faveur de l'expérience, avoir jetté quelques lumieres ſur le méchaniſme de la Nature ; mais les cauſes nous en ſont-elles plus développées? Nous liſons dans les cieux ; mais ſommes-nous plus éclairés ſur l'artifice de nos organes, ſur l'union du corps & de l'ame, ou ſur leur mutuelle dépendance? Avons-nous quelques idées plus diſtinctes des termes qui nous ſont le plus familiers, de la *matiere*, de l'*eſprit*, du *lieu*, du *temps*, de l'*eſpace*, de l'*infini* ; termes que le peuple prononce tous les jours, ſans imaginer qu'il ne les entend pas? Etrange faibleſſe de l'eſprit humain qui ne ſemble ignorer que ce qu'il aurait intérêt de connaître! Parfaitement inſtruit de quelques vérités indifférentes, mais les ſeules qui ſoient démontrées ; j'oſe le dire même, qui ſemblent l'humilier par leur petit nombre, & par l'excès de leur évidence, elles ne ſervent qu'à lui faire mieux ſentir qu'il eſt né pour le doute.

Je ne ſais par quelle étonnante contradiction quelques perſonnes plus zélées qu'inſtruites, ont affecté de confondre l'irréligion & le pyrrhoniſme. Cette réflexion où m'a conduit mon ſujet, mériterait elle ſeule une Diſſertation ap-

profondie ; mais je ne me permettrai qu'un raisonnement en sa faveur. Le pyrrhonisme apprend essentiellement à la raison à s'humilier, en lui démontrant l'incertitude de ses connaissances : la Religion exige de notre orgueil la même soumission, les mêmes sacrifices : le pyrrhonisme est donc de toutes les sectes des Philosophes la plus conforme à l'esprit de la Religion, & celle qui nous dispose le plus naturellement à l'embrasser. On pourrait en abuser, me dira-t-on. Eh ! de quoi ne pourrait-on pas abuser ? Tel était du moins le sentiment du savant Auteur de la Démonstration Evangélique *), Prélat illustre, qui avoit acquis le *droit* de douter par l'immense étendue de ses connaissances.

Quoi de plus capable de convaincre l'homme de sa faiblesse, que le tableau, malheureusement trop fidele, que je viens d'en présenter. Ses prétendus progrès appréciés, dénués de la pompe dont une vaine éloquence a coutume de les ennoblir, paraissent dans leur véritable jour. Il n'est ni plus rapproché du bonheur, ni moins esclave des illusions : il n'a donc rien fait pour lui. Mais son orgueil est toujours le même ; c'est qu'il est homme.

---

*) M. Huet, Traité de la *faiblesse de l'Esprit Humain*.

SENTIMENS
DE L'AUTEUR
Sur le Dictionnaire de l'Encyclopédie.

ON a pris prétexte de la Comédie des *Philosophes*, où l'Encyclopédie est nommée une fois, mais sans aucune note offensante, pour attribuer à l'Auteur, contre ce livre, des sentimens qu'il n'a pas.

Il s'est moqué, sans doute, du ton d'enthousiasme avec lequel cet Ouvrage fut annoncé, comme le frein de la barbarie, & le monument le plus glorieux, peut-être, qui eût été élevé à la gloire de la Nation.

Il s'est moqué de quelques plagiats qui ont été dénoncés au Public, parce qu'on avait tenté de les déguiser en donnant des passages entiers servilement copiés dans de bons livres, pour des découvertes neuves qui faisaient l'éloge du siecle, & par lesquelles on devait juger des progrès de l'esprit humain.

Il s'est permis de rire en lisant au mot *Encyclopédie*, dans ce Dictionnaire, qu'aucun des grands génies du siecle de Louis XIV, si l'on en excepte Perrault, Terrasson & la Motte,

n'eût été digne de composer un article de ce Livre divin. Les Turcs n'ont jamais parlé de leur Koran avec une exagération plus ridicule.

Il n'a jamais cru qu'un Dictionnaire pût se nommer un ouvrage de génie. Il a regardé comme peu judicieuse, l'association de quelques gens de Lettres du premier mérite, tels que MM. de Montesquieu, de Voltaire, d'Alembert, de Buffon, &c. avec les talens très-vulgaires d'un grand nombre d'autres Coopérateurs, dont quelques-uns n'avaient pas même de nom dans la Littérature.

Il a pensé que de ce mélange bisarre, *il* ne pouvait résulter qu'un tout informe, *bien* éloigné de la perfection où pouvait tendre ce grand ouvrage. Quand on parle de perfection, on n'entend pourtant que celle dont un Livre de ce genre était susceptible; car on n'ignore pas qu'entre les mains les plus habiles, il se trouverait encore peu d'articles exempts de fautes. S'il y avait un ouvrage parfait infaisable, c'était assurément l'Encyclopédie des connaissances humaines.

Mais si ce Dictionnaire ne peut pas être, comme on le promettait fastueusement, un monument de génie, il y a cependant un grand nombre d'articles de main de Maître, & qui suffisent pour lui attirer une juste con-

ſidération. En un mot, c'eſt un ouvrage qui pouvait être mieux fait; mais il n'en doit pas moins être regardé, malgré tous ſes défauts, comme un Livre utile, & dont il ſerait difficile, même aux gens de Lettres, de ſe paſſer.

ÉPILOGUE

D'une Édition des Œuvres de l'Auteur, qui parut en 1762.

LE Public a actuellement ſous les yeux tous les ouvrages d'un Auteur qui a été ſi indécemment outragé dans une foule de Libelles. Les perſonnes qui auraient été tentées de lui ſuppoſer ce penchant pour la Satyre, que des Ecrivains ſatyriques lui ont attribué, ſeront peut-être un peu ſurpriſes de voir avec quels égards il a parlé de tous les hommes célebres, qui font honneur à leur ſiecle & à la Nation; tels que les Monteſquieu, les Voltaire, les Crébillon, les Dalembert, les Buffon, les Piron, les Greſſet, les Saintfoix, &c.

Qui ſont donc ceux qui ont pu crier contre lui, à la méchanceté & à l'envie? Préciſément ceux qui ne peuvent exciter ni l'un ni l'autre de ces ſentimens.

On a abuſé du mot qui ſert de titre à une

de ſes Comédies, comme ſi dans vingt endroits de cette piece, il n'eût pas aſſez clairement établi qu'il n'en voulait qu'à ce fantôme qui a pris audacieuſement le nom de Philoſophie pour mieux renverſer toute ſageſſe.

Cette équivoque, faite à deſſein, eſt elle-même une preuve convaincante que ce n'étaient point de vrais ſages qui ſe trouvaient compromis dans cette querelle. Un homme tel que le ſavant Abbé d'Olivet ne prendrait point l'alarme, ſi l'on jouait dans une Comédie l'abus des Sciences, & le faux ſavoir.

Ceux qui ont pu prêter l'oreille à la calomnie apprendront, par ce recueil, que l'Auteur n'a jamais rien publié de clandeſtin, ni qui pût choquer les plus légeres bienſéances de la ſociété. On y trouvera de faibles monumens de ſa reconnaiſſance pour des perſonnes illuſtres, de qui les ſuffrages ou les bienfaits le conſolaient depuis long-tems de ces Satyres clandeſtines, dont les Auteurs n'ont oſé ſe nommer. L'avantage qu'il a eu de conſerver ſes amis, eſt une réponſe qui lui ſervirait encore d'apologie, s'il croyait en avoir beſoin.

Il ſe regardera comme très-honoré de ſa réputation littéraire, s'il réſulte de la lecture de ſes ouvrages que du moins il a connu les bonnes ſources, & que dans ce ſiecle de déca-

dence & d'innovation, il s'eſt préſervé de la contagion des faux modeles. Il croit, ſans doute, n'avoir profité que très-imparfaitement de l'étude qu'il a faite de nos véritables maîtres; mais il eſt jaloux que l'on n'ignore point le reſpect qu'il avait pour eux, & il préférerait l'honneur d'avoir marché, quoique faiblement, ſur leurs traces, à l'avantage de ces ſuccès ſi brillans de quelques Novateurs, dont la poſtérité n'entendra jamais parler.

Le deſir qu'il a de faire connaître ſes vrais ſentimens ſur la Littérature, paraîtra très-placé dans un tems où le goût s'eſt anéanti à force de Juges, & de perſonnages importans, qui, pour le malheur des Arts, ont pris le titre faſtueux de Protecteurs. Il le croit, ſur-tout, très-convenable, tandis que l'on voit une foule de jeunes Auteurs ſe piquer de mépris pour l'étude, & ſe produire avec confiance ſur la ſcene, pour y prouver qu'ils n'ont rien lu, & qu'ils n'ont pas même l'idée des objets qu'ils ont voulu peindre. Un d'entr'eux demanda un jour à l'Auteur, combien de chants avait l'Iliade; un autre lui emprunta les Caracteres de La Bruyere, en lui avouant qu'il ne les connaiſſait pas. Ces Meſſieurs cependant croyaient avoir acquis déja quelques lauriers, & uſurpaient, ſans pudeur, le nom de gens de lettres.

Il ferait à souhaiter, pour l'honneur de la Littérature, que l'on ne réputât point pour Auteur, tout homme à qui le sentiment de son inutilité a fait prendre la plume, uniquement pour se dispenser de tous les devoirs de la société. Les gens de Lettres sont intéressés à établir une distinction si juste, d'autant plus que cette équivoque de nom les expose à être confondus avec la plus vile espece, peut-être, qui existe parmi les hommes. Il est vrai que les personnes du monde, dignes d'aimer les arts, & capables de les honorer, apperçoivent bien ces différences qu'il faut établir entre le genre d'Ecrivains dont on parle, & ceux qui exercent décemment la plus noble des *Professions*; mais la multitude n'est frappée que de la conformité apparente qui se trouve entr'eux, ou bien elle saisit ce prétexte pour décrier ce qu'elle serait obligée d'admirer. C'est juger des Héros de la Grece, par Thersite, qui portait les armes à la suite d'Agamemnon.

DIALOGUES

DIALOGUES
HISTORIQUES
ET CRITIQUES.

AVANT-PROPOS.

DAns le cours des repréſentations de la Comédie des Philoſophes, le Public fut inondé d'un déluge de calomnies, de gravures ſatyriques, de Libelles, qui tous ſe réuniſſaient à donner à l'Auteur le nom d'Ariſtophane. La vanité de ſes ennemis ne demandait pas mieux que de capituler avec ſon amour-propre; on lui laiſſait ce nom célebre; mais on prenait celui de Socrate.

Toutes les têtes s'étaient tellement échauffées ſur cette comparaiſon, que peut-être, dans le temps même de la Comédie des *Nuées*, on ne répéta pas plus ſouvent dans Athenes, le nom du Poëte & du Philoſophe. Vers, proſe, couplets chantés en plein Théâtre, tout ſe rapportait à cette idée, & on formerait un très-gros volume de tout ce qui parut alors en ce genre. Cette manie dura près de deux ans. *)

*) On prétend que cette manie dure encore, & qu'un Auteur vient de ſe donner la peine de faire exprès une Tragédie de *Socrate*, pour dire beaucoup d'injures à Ariſtophane. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ce même Auteur a dit autrefois beaucoup d'injures à Socrate, dans un écrit en vers, intitulé : *Lettres Philoſophiques.*

Il faut convenir qu'en même temps, on représentait Ariſtophane, comme le ſcandale de la littérature, & le génie le plus pervers qui eût jamais exiſté. Nos érudits ignorans faiſaient des brochures exprès pour le prouver, dans leſquelles ils confondaient tous les événemens, toutes les dates, falſifiaient tous les paſſages, comme ſi chaque injure dite à Ariſtophane, devenait un nouveau ſujet de confuſion pour M. Paliſſot.

Il remercie ces Meſſieurs de la comparaiſon; il eſt prêt à les reconnaître à leur tour pour des Socrates; non pas, à la vérité, tout-à-fait par le génie; mais il prie les Lecteurs déſintéreſſés de vouloir bien jetter les yeux ſur ces petits Dialogues, qui contiennent des vérités aſſez neuves.

Il y peint tous les Sages de l'Antiquité comme des charlatans & des fanatiques, *dont les ouvrages ne peuvent ſervir que de trophées à l'extravagance humaine;* mais il faiſait ces vers en 1756, avant que la Comédie des *Philoſophes* eût paru, & ce n'était point encore la mode d'outrager Ariſtophane.

PREMIER DIALOGUE.

SOCRATE, ET ERASME.

SOCRATE.

EN vérité, Erasme, vous m'avez fait beaucoup rire avec votre enthousiasme, & votre plaisante idée de vouloir me mettre au nombre de vos Saints. *)

ERASME.

Ah! vertueux Socrate, je le répete encore: vous m'avez arraché des larmes, toutes les fois que j'ai lu l'histoire de votre fin tragique dans le divin Platon.

SOCRATE.

Platon était un homme disert & éloquent, qui avait peur de la cigue, & qui se crut intéressé à attirer sur lui-même & sur l'école que j'avais fondée, de la considération, en honorant ma cendre. Tenez, on ne dit chez les morts que la vérité; je vous avertis de perdre

*) Erasme disait qu'il était toujours tenté d'ajouter à ses Litanies: *Sancte* Socrates, *Ora pro nobis.*

beaucoup de votre enthousiasme, si vous voulez me mettre à mon aise avec vous.

ERASME.

Quoi! vous ne futes pas la victime d'un complot abominable tramé par ce coquin d'Aristophane? . . .

SOCRATE.

Pour un savant, mon cher Erasme, vous faites là un étrange anachronisme. Il se passa plus de vingt ans, depuis la Comédie des *Nuées*, jusqu'à la persécution que me susciterent Anytus & Mélytus, persécution qui n'avait aucun rapport à la Comédie d'Aristophane.

ERASME.

Mais qui put donc animer si vivement ce Poëte satyrique contre vous?

SOCRATE.

Un motif tout simple, si on le dépouille de ce prestige d'importance que l'on attache à tout ce que l'on voit dans un certain éloignement. J'aimais Euripide qui faisait de belles Tragédies; *) je n'aimais point Aristophane qui faisait de bonnes Comédies, & qui lui disputait la faveur du Peuple. Euripide & moi, nous ne

*) *NB.* Que ces faits sont purement historiques.

le ménagions gueres dans nos ſociétés. Il ſe vengea par une piece très-plaiſante dans le genre qui était alors à la mode, & cette piece fut très-applaudie.

ERASME.

Jamais la vengeance a-t-elle autoriſé le menſonge, la calomnie?

SOCRATE.

Je vous ai déjà dit qu'il travailla dans le genre qui était alors à la mode, & qui plus eſt, approuvé par la République.

ERASME.

Eh! quoi! la calomnie remportait le ſuffrage à Athenes? ô ville exécrable!

SOCRATE.

Eraſme, vous n'entendez pas à demi-mot. Penſez-vous qu'il y ait ſur la terre aucun peuple capable d'honorer un calomniateur public? Jugez donc, ſi dans une petite ville comme Athenes, dont tous les Citoyens ſe connaiſſaient, Ariſtophane, qui me jouait ſous mon propre nom, eût oſé en impoſer ſur mes mœurs au point que vous l'imaginez. On peut, ſans doute, porter quelque atteinte à la vertu la plus pure, l'environner de quelques ridicules, peut-être même la rendre ſuſpecte d'hypocriſie: oui, la malignité humaine peut aller juſques-

là; mais, en aucun temps, elle n'applaudira un Auteur qui représenterait un homme de bien, reconnu pour tel, comme un scélerat capable de tous les vices: On se révolterait dès les premieres scenes; toute attention lui serait refusée; ce n'est point là Socrate, aurait-on dit tout d'une voix, & d'ailleurs, chez le peuple de Solon, il y avait une loi contre les calomniateurs.

ERASME.

Vous confondez toutes mes idées. Comment! divin Socrate, vous auriez ressemblé au Socrate de la Comédie des *Nuées?*

SOCRATE.

Pas tout-à-fait: je vous ai dit qu'Aristophane se vengeait, & la vengeance passe toujours un peu les bornes de la vérité : mais j'avais eu une jeunesse difficile, équivoque; & cela est si vrai, que j'étais obligé de dire assez souvent dans un âge plus mûr, que si je m'étais abandonné à mon naturel, j'aurais eu de l'inclination pour tous les excès. *) Aristophane ne fut pas le premier qui me reprocha mes erreurs

*) Voici l'idée que nous donne un voyageur d'une statue antique conservée à Rome. *La tête de Socrate n'est pas moins remarquable pour la débauche que l'on apperçoit dans ses regards. On voit dans son air l'em-*

de jeunesse, & le Poëte Eupolis m'avait déjà représenté dans une Comédie, dérobant une coupe d'argent. A parler franchement, &, comme le succès de ces pieces le prouve, ma réputation était alors assez problématique.

ERASME.

Mais Aristophane n'aurait donc pas eu tant de tort que quelques gens lui en supposent?

SOCRATE.

Il faut le croire, puisque mes disciples les plus intimes entendirent eux-mêmes raillerie: que le divin Platon, comme vous l'appelliez tout-à-l'heure, ne cessa pas d'être son ami, & qu'il fit même depuis de jolis vers *) à sa louange.

ERASME.

Vous me trompez, Socrate. Puis-je concilier l'aveu que vous me faites avec cette morale si pure, si austere, dont on vous regarde comme l'inventeur?

---

preinte de tous les vices que ce Philosophe avoue lui-même qu'il avait eu tant de peine à surmonter. Voyage en France, en Italie, & aux Isles de l'Archipel. Tom. 3.

*) Les voici; mais dans une traduction qui ne donne l'idée ni du langage, ni du style de Platon:

Dum quærunt Charites numquam violabile templum,
Invenere sacrum pectus Aristophanis.

SOCRATE.

J'ai dû vous faire comprendre que je ne me jettai dans la morale qu'un peu tard. D'ailleurs, le contraste d'une doctrine très-sévere avec des mœurs très-relâchées, est-il donc si rare que vous n'en connaissiez pas d'exemple?

ERASME.

Vous avez beau dire, je ne saurais m'accoutumer à ne pas vous regarder comme un modele de toute perfection & de toute sagesse.

SOCRATE.

Mais vous oubliez donc Alcibiade, & mon Démon familier * ?

ERASME.

Je vous avoue que j'ai toujours été un peu embarrassé sur ces deux articles: mais enfin cet oracle d'Apollon Pythien qui vous déclara le plus sage des Grecs?

---

*) M. de Voltaire, dont le témoignage ne peut se recuser quand il parle des Philosophes, a dit, à propos de celui-ci: *Le Démon de* Socrate *lui avait appris sans doute ce qui en était. Il y a des gens, à la vérité, qui prétendent qu'un homme qui se vantait d'avoir un génie familier, était indubitablement un peu fou, ou un peu fripon; mais ces gens-là sont trop difficiles.* Volt. Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, ch. 34. sur Locke.

SOCRATE.

Vous me faites rire, Erafme! vous ne favez donc pas comment fe fabriquaient les oracles? Je commençais à être le chef d'un parti qui voulait s'attirer de la confidération par ce preftige; &, excepté Anytus, Mélytus, & quelques autres, tout le peuple, à qui le merveilleux en impofe toujours, en fut la dupe comme vous l'êtes encore.

ERASME.

La réponfe modefte que vous fites alors, en profeffant que fi vous aviez en effet quelque fageffe, elle ne confiftait précifément qu'à reconnaître combien votre favoir était peu de chofe, cette belle réponfe, dis-je, pouvait-elle être fufpecte de charlatanifme?

SOCRATE.

Comme on fe laiffe tromper par les apparences! je ne pouvais faire une réponfe qui fût à la fois plus orgueilleufe, plus adroite & plus infultante. En réduifant le favoir à rien, j'humiliais l'orgueil de la fecte des Dogmatiques; je me vengeais de cette foule de Sophiftes qui étaient mes ennemis, & que je taxais indirectement par-là d'une ignorance audacieufe. Je me mettais à leur place dans l'efprit du peuple, que je rapprochais de moi, en par-

lant avec mépris des ſciences, & je m'en faiſais d'autant plus aimer, que je le diſpenſais en même-tems du tribut incommode de l'admiration.

ERASME.

Mais à la fin vous me feriez croire que *peut-être* Anytus & Mélytus...

SOCRATE.

Je vous entends. Il eſt certain que je fus jugé ſelon les loix. Je dogmatiſais contre la religion établie par le Gouvernement, & que le Gouvernement avait intérêt de défendre. Je me permettais des railleries contre *les formules* des ſermens preſcrites par les loix, en affectant de jurer par un chien, par une pierre, par un arbre, &c. je n'épargnais ni les prêtres, ni les ſacrifices, & l'injure que les hommes pardonnent le moins, c'eſt préciſément cette ironie favorite dont je me ſervais dans toutes les occaſions, pour livrer au ridicule ceux qui ne penſaient pas comme moi. Les imprudences de mes diſciples contribuerent encore à me perdre, en donnant à connaître les principes que je leur avais ſecrettement inſpirés.

ERASME.

Qu'entendez-vous par ces imprudences?

SOCRATE.

Quoi! vous ne vous rappellez-pas cette mauvaise plaisanterie d'Alcibiade, d'aller dégrader la nuit toutes les statues de Mercure, & de profaner si indécemment tout ce qui servait aux expiations publiques? Erasme, il faut être indulgent; mais est-il un pays où l'on ne poursuivît avec sévérité les auteurs d'un pareil désordre, & ceux que l'on en pourrait croire complices? Soyons juste, en est-il un seul où l'on plaignît les coupables? Vous, Erasme, qui avez vu brûler, de votre tems, un si grand nombre de ces gens que vous nommez hérétiques, eh! quoi! trouvez-vous donc tant de cruauté à ceux qui retrancherent quelques jours infortunés de la vie d'un vieillard, par une peine aussi douce que la ciguë?

ERASME.

En matiere d'opinion, je n'approuve ni la ciguë, ni les bûchers. J'avoue que les Athéniens commencent à me paraître un peu moins criminels; mais, malgré tous vos aveux, le beau discours de Platon sur votre mort, n'en fera pas moins verser des larmes à la derniere postérité.

SOCRATE.

Sans doute. Platon, comme je vous l'ai dit, était très-éloquent. Il parlait pour un mort qui

n'avait plus d'ennemis, contre des vivans qui en avaient; & d'ailleurs, on s'attendrit bien, même à des Tragédies dont les Héros n'ont jamais existé.

ERASME.

Ah! quelle ferait la surprise de nos Docteurs, qui ont porté pour vous la vénération jusqu'à vous mettre au nombre des Martyrs de la Vérité!

SOCRATE.

Ecoutez, Erasme; je me suis instruit des nouvelles de votre Monde, & je n'ignore pas la révolution qui s'est faite dans une partie de la terre. Une religion plus épurée s'est établie sur les ruines de l'ancienne. Il était intéressant pour les défenseurs du nouveau culte, d'apprendre au peuple que, parmi les payens mêmes, il y avait eu des personnes éclairées qui se moquaient des fables absurdes de la mythologie. J'avoue que j'étais de ce nombre; mais conclure de-là que je m'étais élevé jusqu'à l'idée sublime de l'Etre-Suprême, c'est faire beaucoup trop d'honneur aux faibles lumieres de l'esprit-humain abandonné à lui-même. Je ne suis pas le seul à qui quelques-uns de vos Docteurs ont accordé ce glorieux privilege, & quelque chose de mieux encore. Héraclite, Platon, Aristote, Cicéron, Trajan, & jusqu'à la Sybille Erythrée, ont eu

part à cette bienveillance ; & j'avoue qu'à cet égard ma réputation, parmi vous, s'eſt plus établie par ce préjugé, que par le beau diſcours de Platon : tant il eſt vrai que les Philoſophes mêmes tirent parti des croyances vulgaires ! mais s'il y a eu de vos Docteurs qui ayent porté ſi loin pour moi une vénération que je ne méritais pas, d'autres les en ont bien relevés ; & puiſqu'il faut être ſincere juſqu'au bout, dans l'Antiquité même les voix ont été bien partagées ſur mon compte. Caton le cenſeur *, que les Romains mettaient bien au-deſſus de moi ** ; Porphire, & ceux que j'oublie, n'ont guere eu de Socrate, que l'idée que je viens de vous en donner moi-même.

ERASME.

A quoi donc attribuer ces regrets ſi touchans des Athéniens après votre mort ?

---

*) Caton le cenſeur appellait Socrate, *un grand parleur, un homme violent, & un ſéditieux, qui avait tâché, autant qu'il lui avait été poſſible, de ſe rendre le tyran de ſa patrie en aboliſſant les coutumes reçues, & en précipitant ſes concitoyens dans des opinions nouvelles, & contraires aux Loix.* Plutarque, Vie de Caton le cenſeur.

**) Témoin le proverbe latin ;

Quippe màlim unum Catonem quàm tercentùm Socrates.

es morts; mais passons. Quoi! vous justi-
eriez ces personnalités cruelles qui flétris-
ient l'honneur de vos premiers citoyens,
tte licence odieuse qui scandalisait la pu-
ur. . . . .

ARISTOPHANE.

J'excuse vos réflexions sur le scandale; vos
œurs sont devenues si pures!

LE PERE BRUMOY.

Aristophane, vous n'avez pas changé de ca-
ctere.

ARISTOPHANE.

Mais vous, vous me semblez d'une morale
en rigide. Apprenez, mon Révérend Pere,
ue jamais la Muse comique n'a joué un rôle plus
rillant, plus honorable, que celui qu'elle jouait
e mon tems; que les autres Nations n'ont eu
ue des Tréteaux, & qu'Athénes seule peut se
lorifier d'avoir eû un Théâtre.

LE PERE BRUMOY.

Vous n'y pensez pas, Aristophane; & notre
divin Moliere?

ARISTOPHANE.

J'excepte celui-là; il méritait d'être né dans
l'Attique.

LE PERE BRUMOY.

Eh! comment me persuaderez-vous ces étran-
ges paradoxes?

SOCRATE.

J'étais le chef d'un parti qui prévalut. Je laissai des disciples intéressés à réhabiliter ma mémoire dans les esprits. Enfin, je ne suis pas le seul homme dans le monde qui ait fait fortune après sa mort.

SECOND DIALOGUE.

ARISTOPHANE, & le Pere BRUMOY.

ARISTOPHANE.

J'Ai entendu parler ici de votre Théâtre des Grecs. On dit que vous me justifiez assez bien de la mort de Socrate, à laquelle je ne contribuai pas plus qu'à la vôtre ; mais j'ai été fort étonné d'apprendre que vous ayez rendu si peu de justice à la Comédie de mon tems. Selon vous, elle se sentait encore, non-seulement de la licence, mais de la grossiéreté du siecle de Thespis. Savez-vous, mon Révérend Pere, que ce n'est pas la peine d'avoir passé une partie de sa vie sur le Théâtre des Grecs pour débiter une pareille impertinence ?

LE PERE BRUMOY.

On voit bien que vous usez du privilege des

des morts; mais paſſons. Quoi ! vous juſtifieriez ces perſonnalités cruelles qui flétriſſaient l'honneur de vos premiers citoyens, cette licence odieuſe qui ſcandaliſait la pudeur. . . . .

ARISTOPHANE.

J'excuſe vos réflexions ſur le ſcandale; vos mœurs ſont devenues ſi pures !

LE PERE BRUMOY.

Ariſtophane, vous n'avez pas changé de caractere.

ARISTOPHANE.

Mais vous, vous me ſemblez d'une morale bien rigide. Apprenez, mon Révérend Pere, que jamais la Muſe comique n'a joué un rôle plus brillant, plus honorable, que celui qu'elle jouait de mon tems; que les autres Nations n'ont eu que des Tréteaux, & qu'Athenes ſeule peut ſe glorifier d'avoir eu un Théâtre.

LE PERE BRUMOY.

Vous n'y penſez pas, Ariſtophane; & notre divin Moliere ?

ARISTOPHANE.

J'excepte celui-là; il méritait d'être né dans l'Attique.

LE PERE BRUMOY.

Eh ! comment me perſuaderez-vous ces étranges paradoxes ?

ARISTOPHANE.

Par les faits. La Comédie, telle que j'en avais donné le plan, était liée à la constitution même de l'Etat ; elle était un des principaux ressorts du Gouvernement, & lorsque je me donnai tant de liberté contre Cléon, & beaucoup d'autres qui avaient part à l'administration, je me conformais à l'esprit, & je suivais les ordres secrets de la République.

LE PERE BRUMOY.

Vous me surprenez.

ARISTOPHANE.

M'eût-elle décerné une couronne de l'Olivier sacré, si elle n'eût pas reconnu que j'avais rempli les devoirs d'un excellent citoyen ? Mais je veux vous étonner davantage. Le genre de Comédie dont je fus l'inventeur, était le seul qui convînt au Gouvernement d'Athenes. Dans une Démocratie, dont le principe est l'égalité, où l'Etat ne peut avoir d'autre crainte, sinon que quelque citoyen trop puissant ne donne atteinte à la liberté commune, rien n'était plus nécessaire qu'un Poëte comique, qui dénonçât à ses concitoyens ceux dont l'ambition commençait à devenir suspecte, & qui pouvaient abuser de leur crédit, soit pour corrompre les anciennes

mœurs, soit pour amener des révolutions; enfin il fallait un homme qui fût autorisé à livrer au ridicule ceux qui par une considération usurpée étaient à portée de nuire à la tranquillité publique. Ce moyen plus doux que l'Ostracisme, & que les équivalens de cette peine employés dans d'autres Etats, servait, en même tems, de frein aux attentats de la calomnie. Cet usage de nommer, qui vous paraît si cruel, était un engagement que l'Auteur prenait avec la vérité. Mes Pieces n'étaient point de ces Satyres clandestines & ténébreuses; elles étaient représentées dans des jours solemnels, le Peuple & les Magistrats assemblés. Enfin elles étaient destinées à servir de châtiment à ces crimes envers la société, contre lesquels la loi n'avoit pas prononcé de peine. *)

---

*) M. Diderot a parfaitement bien remarqué que ce genre de Comédie était même un moyen d'humanité dont le Gouvernement pouvait se servir contre de certains excès, plutôt que d'avoir recours aux loix pénales. Voici ce qu'il dit d'Aristophane, & ce qui me paraît très-judicieux : » *Un Auteur de cette espece doit être* » *très-précieux au Gouvernement, s'il sait l'employer.* » *C'est à lui qu'il faut abandonner tous les enthou-* » *siastes qui troublent de tems en tems la société. Si on* » *les expose sur la Scene, on n'en remplira pas les pri-* » *sons* «. Traité de la Poésie Dramatique, à la suite du *Pere de Famille.*

la restitution d'Egine, parce que mon patrimoine était dans cette Isle, & qu'ils voulaient se venger de la supériorité que ma Patrie avait conservée pendant la guerre par mes conseils. Si vous aviez rassemblé ces témoignages de mon siecle, vous auriez vû que sous le masque de Thalie, je gouvernais le Peuple le plus éclairé de la Grece, & vous n'auriez pas donné occasion à tant d'Ecrivains obscurs de répéter que de mon tems la Comédie était encore voisine du chariot de Thespis.

LE PERE BRUMOY.

Votre liberté cependant fut condamnée, & même abrogée quelque tems après vous.

ARISTOPHANE.

Oui, lorsque les loix se corrompirent; lorsque l'équilibre de la Démocratie ne subsistait plus, puisqu'il y avait des gens assez puissans pour gêner les plaisirs du peuple.

LE PERE BRUMOY.

Convenez, du moins, que cette licence eût été déplacée sous tout autre gouvernement.

ARISTOPHANE.

Je l'avoue, & c'est pour cela que je vous ai dit que les autres Nations avaient à peine eu des Tréteaux, si on compare leurs Théâ-

tres à celui d'Athenes. Dans l'Orient, par exemple, & sous l'Empire du grand Roi *, toute Comédie eût été contraire aux principes de son Gouvernement arbitraire. Ce n'est point à des esclaves de s'amuser d'autres esclaves : le rire est incompatible avec la servitude. Les Grands, d'ailleurs, sont trop puissans dans ce genre d'Etats, pour que l'on ose les juger. L'unique intérêt des peuples est de tâcher d'adoucir leur joug, non par des représentations libres & courageuses, qui ne peuvent se supposer dans une pareille constitution ; mais en enveloppant quelques vérités du voile timide des Allégories, des Fables, des Paraboles: aussi ce genre d'écrire est-il né dans l'Orient.

Dans une Monarchie tempérée par les loix & par les mœurs, votre Moliere a fixé les justes bornes de la liberté comique. Il a dû respecter le Gouvernement qui pouvait employer ses talens plus utilement encore qu'il ne l'a fait, en lui donnant sous main plus de faveur, contre tout ce qui pouvait blesser les bienséances de la société : contre ces disputes ridicules qui finissent quelquefois par devenir sanglantes : contre la dépravation des mœurs,

---

*) C'était le nom que les Grecs donnaient aux Rois de Perse.

& la confusion des rangs : contre les fausses notions de l'honneur, ou, ce qui ne serait pas moins important, contre les principes qui tendraient à affaiblir ce ressort des Monarchies, & les dangereux exemples qui pourraient en résulter. Enfin la Comédie fut de mon tems ce qu'elle devait être. On dit qu'elle dégénere tous les jours parmi vous, & j'en suis fâché ; car votre Nation avait beaucoup de traits de ressemblance avec la mienne.

LE PERE BRUMOY.

Vous venez de me parler de votre Art en politique, & je vois bien que je n'avais lû le Théâtre des Grecs qu'en Scholiaste.

ARISTOPHANE.

C'est qu'en général il y a bien de la témérité à vouloir juger de ce qui se passait il y a deux mille ans, tandis que nous avions tant de peine à rencontrer juste sur les événemens qui se passaient sous nos yeux.



DIALOGUE

Entre l'Auteur de TURCARET, *& un* TRAITANT.

LE TRAITANT.

ENfin, nous nous expliquerons, & vous m'apprendrez peut-être ce que je vous avais fait dans le monde, pour me jouer si scandaleusement, en plein Théâtre sous le nom de Turcaret.

L'AUTEUR.

Vous jouer, moi?

LE TRAITANT.

Oui, vous. Pensez-vous donc que le Public m'ait laissé ignorer que vous aviez eu l'intention de me jouer?

L'AUTEUR.

Vous pouvez vous plaindre du Public, à la bonne heure; mais vous n'avez certainement aucune raison de vous plaindre de moi. Eh! comment aurais-je pû vous jouer? Je ne vous connaissais pas.

LE TRAITANT.

Quelle mauvaiſe foi! allez, vous devriez en rougir. Vous ne connaiſſiez pas Monſieur Patin?

L'AUTEUR.

Je vous jure que je ne le connais pas davantage.

LE TRAITANT.

J'étais pourtant un homme très-connu.

L'AUTEUR.

Cela peut être; mais en êtes-vous bien ſûr?

LE TRAITANT.

Comment? Si j'en ſuis bien ſûr! j'étais dans les cinq groſſes fermes; on ne voyait que moi *au tapis verd*; j'avais une grande maiſon, une bonne table.....

L'AUTEUR.

Vous me parlez des cinq groſſes fermes, du tapis verd, & vous conviendrez qu'il y a loin de tout cela à la célébrité. Votre grande maiſon a pû vous faire connaître du Curé de votre paroiſſe; & votre bonne table des paraſites qui en faiſaient les honneurs. Allons, il n'y a pas là, ſeulement, de quoi être connu dans ſon quartier.

LE TRAITANT.

Quoi! vous n'auriez jamais entendu parler

de mes fêtes, de mes concerts, de mes soupés?

L'AUTEUR.

Jamais.

LE TRAITANT.

Et véritablement, ce n'est pas moi que vous aviez eu dessein d'attaquer dans votre Piece?

L'AUTEUR.

Non, vous dis-je, encore une fois.

LE TRAITANT.

Si cela est, il faut convenir qu'il y a des gens bien méchans dans le monde!

L'AUTEUR.

En doutez-vous? Ceux de vos confreres, peut-être, qui se reconnurent les premiers aux traits de ma Comédie, furent aussi les premiers à vous en faire l'application pour se dérober au ridicule. L'humeur qu'ils parvinrent à vous donner fixa sur vous l'attention du Public, qui dut croire qu'en effet c'était vous-même que j'avais voulu peindre, dès qu'il vous en vit persuadé.

LE TRAITANT.

Il serait singulier que je fusse tombé dans un pareil piege; mais comment le présumer? La vanité n'admet pas si légérement ce qui la contrarie, & jamais on ne m'en eût imposé

ſur cette application, ſi j'avais pû m'en défendre avec quelque vraiſemblance.

L'AUTEUR.

Il n'en eſt pas moins certain que ce fut votre amour-propre lui-même qui ſervit à *vous* tromper. Rappellez-vous donc que tout-à-l'heure vous ne pouviez vous familiariſer avec l'idée de n'être pas connu.

LE TRAITANT.

Et qu'eſt-ce que cela prouve?

L'AUTEUR.

Tout. C'eſt un ridicule commun à *la plûpart* des hommes de prendre leur petite ſociété pour l'univers, de regarder leur exiſtence comme très-importante, & ſi quelquefois leur conſcience les avertit de leurs travers, bientôt la vanité leur fait accroire que ces travers mêmes ont un certain éclat qui les rend dignes de l'attention publique. Ils vont juſqu'à ſoupçonner qu'il pourrait bien arriver qu'un mauvais plaiſant trouvât moyen d'en tirer un bon parti ſur le Théâtre : toute biſarre que cette penſée puiſſe être, elle a je ne ſais quoi qui les flatte, en même temps que leur amour-propre s'afflige, s'ils penſent que réellement on ait eu l'intention de les jouer.

LE TRAITANT.

Vous me faites rire ! Il y auroit quelque orgueil à cela ?

L'AUTEUR.

De l'orgueil tout pur ; & c'eſt ce ſentiment qui réuniſſait autrefois tant de ſots contre Moliere, & dont les méchans profitaient pour le décrier comme un homme dangereux. Les plus fins donnent l'alarme, & les ſimples la reçoivent. On ne ſait point que des ridicules communs & vulgaires, tels que la plûpart de ceux qu'on voit, ne méritent pas même d'être apperçus, bien loin de pouvoir ſervir à la correction des mœurs, & à l'amuſement d'une Nation vive & brillante. On ignore à quel point les vrais originaux ſont rares, & juſqu'à quel degré cette diſette contribue à rétrécir la ſphere de la bonne Comédie. Soit en bien, ſoit en mal, on a la fureur de ſe croire des modeles, & les ames les plus bourgeoiſes, les plus nulles, ſont ordinairement celles qui s'épouvantent avec le plus de facilité. Oh ! combien il y a de gens dont un Auteur comique tranquilliſerait l'eſprit, s'il était à portée de leur dire ce qu'il penſe ſur leur compte ! Ce n'eſt pas qu'ils en euſſent pour lui plus de bienveillance : car on aime encore mieux être l'objet d'une ſatyre que du mépris.

LE TRAITANT.

Mais puiſqu'il vous faut de ſi rares *modeles*, que ne vous amuſez-vous plutôt à les chercher parmi les gens de qualité, que parmi nous, par exemple ?

L'AUTEUR.

Vraiment, oui ; la reſſource ſerait très-jolie ! Croyez que les bons modeles ſont encore moins communs à la Cour que par-tout ailleurs. Elle a ſon Peuple auſſi bien que la Ville, & parmi ce Peuple, combien d'ames vulgaires, triviales, ſans vices ni vertus, ſans phyſionomie, ſans caractere ! Joignez à cela la difficulté de rendre ces Meſſieurs plaiſans, & convenez qu'un pauvre Auteur comique eſt ſouvent bien embarraſſé.

LE TRAITANT.

En vérité, je commence à vous regarder comme un galant homme.

L'AUTEUR.

Depuis que j'ai médit des gens de la Cour : n'eſt-il pas vrai, Monſieur Patin ? Je vois que vous n'avez pas encore perdu l'eſprit de votre état.

LE TRAITANT.

Non, je vous le dis rondement, & comme

je pense. Je me repens de vous avoir haï si longtems par préjugé, & si nous retournions dans le Monde, je vous donnerais un bon emploi de barriere pour vous dégoûter de ce vilain métier de faire des Comédies, qui ne peut attirer que des ennemis.

L'AUTEUR.

C'est ce que m'offrit, pendant ma vie, un grand Seigneur qui pensait comme vous. Adieu, je vous quitte pour aller joindre l'Ombre de Terence.

LE TRAITANT.

Moi, je m'accommoderai mieux de celle d'Apicius.

PROSPECTUS

D'une traduction des Papiers Anglais, qui fut commencée, en 1760, par ordre du Gouvernement, & qui depuis a été interrompue.

C'Est une vérité reconnue dont le bonheur de l'Europe pourra dépendre un jour, que la plupart des guerres qui la divisent, doivent être regardées comme des guerres civiles. En effet, les alliances de ses Souverains, les Trai-

tés dont ils sont réciproquement garants les uns envers les autres, les besoins mutuels, le commerce, & sur-tout les Arts, sont autant de liens qui unissent entre-elles les Nations Européennes, & qui semblent ne former qu'un seul peuple dans cette belle partie du monde.

Aussi, malgré les divisions en apparence les plus fortes, il existe, entre ces Nations faites pour se respecter, un sentiment d'estime qui les rapproche. S'il échappe au vulgaire des deux partis dans les temps de troubles, la politique éclairée ne le perd jamais de vue; & souvent elle en emprunte des moyens de conciliation, lors même que les querelles paraissent le plus envenimées.

Telle est sans doute, en France & en Angleterre, l'origine de cette émulation qui subsiste avec tant de vivacité chez ces deux peuples. Elle ne s'est point bornée aux seuls ouvrages de Littérature, dont ils ont donné, dans chaque genre, des modeles au reste de l'Europe. La rivalité d'intérêts les a conduits à vouloir approfondir leurs forces respectives, à étudier le systême, les inconvéniens & les ressources de leurs gouvernemens : elle a porté leur curiosité jusques sur des objets moins vastes, tels que les événemens journaliers;

les mœurs & les usages particuliers à l'une & à l'autre nation.

C'est ce sentiment de curiosité qui tient ouvertes, dans Londres, les écoles publiques où l'on enseigne la Langue Française : c'est lui qui nous a rendu, depuis près d'un siecle, l'étude de l'Anglais si familiere. Cette passion de s'instruire s'est encore fortifiée dans les circonstances de la guerre présente : & c'est pour répondre, en quelque sorte, à l'empressement d'une partie de la Nation, que l'on s'est proposé de traduire les *Papiers publics d'Angleterre*. On sait quelle est la variété piquante des matieres dont les Gazettes Anglaises sont composées : Agriculture, Industrie, Commerce, Politique, Histoire, Poésie, Littérature, Sciences & Arts, tous les goûts ont de quoi se satisfaire. Souvent même l'esprit de liberté a donné place dans ces recueils à de simples événemens particuliers, qui amusent le peuple par leur singularité, tandis que la Philosophie étudie l'homme dans ces Anecdotes de la vie commune.

Pour donner à cette traduction tous les avantages dont elle peut être susceptible, on rassemblera, dans une feuille, qui paraîtra toutes les semaines, dans les deux langues, ce que l'on croira généralement utile, ou même sim-

plement agréables dans la foule des Papiers Anglais. A la fin de chaque Article, on indiquera la source d'où on l'aura tiré. On ne retranchera que les choses d'une utilité purement locale, telles que les *Affiches*, les *Ventes*, les *Annonces*, &c. qui ne pourraient intéresser personne hors de l'Angleterre. On donnera une attention particuliere aux différens détails dont les commerçans de toute l'Europe peuvent desirer d'être instruits; de même qu'aux observations qu'on croira propres à répandre quelques lumieres sur la Population, la Médecine, ou l'Astronomie.

La liberté que suppose une traduction fidelle des Papiers Anglais, doit annoncer à nos ennemis mêmes la sagesse & la fermeté de notre Ministere. Si dans ces Ecrits, où les loix de la décence devraient toujours être respectées, l'esprit de haine & de jalousie se décele quelquefois par des injures, les rapporter, c'est prouver notre indifférence, & se venger assez de l'orgueil d'une nation, qui croit retrouver dans cette licence ce qu'elle a perdu de sa liberté. Mais si de grandes fautes avaient donné lieu à de justes reproches; si, dans quelques occasions, on pouvait nous accuser d'avoir dégénéré des sentimens de gloire & d'amour de la patrie qui caractérisaient nos braves Ancê-

tres ; ces vérités, quoique dures, ne perdraient aucuns de leurs droits dans une bouche ennémie : elles ſeraient préſentées avec confiance à des Français, à un peuple auſſi naturellement ſenſible à l'honneur, comme le moyen le plus capable d'arrêter les ſuites de pareils exemples : c'eſt ainſi que les Romains dûrent à la ſévérité de leurs Cenſeurs une partie de leurs vertus.

MÉMOIRE

Contre une Compagnie de Libraires, qui s'eſt oppoſée au projet qu'avait l'Auteur de donner une Édition commentée des Œuvres de Moliere.

L'Homme de Lettres qui a eu l'honneur de préſenter le premier au Miniſtre de la Librairie le projet d'une nouvelle édition de Moliere, prend la liberté de lui faire obſerver :

1°, Que les Libraires ont manqué à ce qu'ils doivent à ce Miniſtre, en éludant la déclaration préciſe qu'il leur avait demandée.

2°, Qu'ils lui manquent encore davantage en oſant limiter ſes droits, ſous prétexte d'une prétendue propriété qui n'eſt rien moins que réelle.

3°, Que l'intervention de M. Bret ne peut donner la moindre faveur à leurs prétentions, ni par conféquent mettre d'obftacle à l'entreprife projettée.

Il eft évident que les Libraires ont éludé la déclaration qui leur était demandée; ils ne peuvent produire aucun traité fait avec un homme de Lettres. M. Bret convient lui-même qu'il n'en exifte pas entre eux & lui.

Ils ne peuvent articuler la mife d'aucun fonds en argent. Ils parlent, à la vérité, de billets dont le Directeur de leur prétendue affociation était autorifé à faire ufage à mefure que les circonftances l'exigeraient; mais n'eft-*il pas* trop fenfible que ces billets ont pu être datés à volonté? qu'ils n'ont aucun caractere d'authenticité? qu'il a été très-facile de les fabriquer le jour même où le Magiftrat leur a demandé des preuves de la réalité de leur entreprife, & qu'enfin ce ferait fe jouer des loix que de pouvoir ainfi fe forger des titres au befoin?

Ces billets ne font donc qu'une allégation puérile avec laquelle ils ne peuvent fe flatter de furprendre la confiance du Magiftrat. De leur propre aveu, ils n'ont point de traité à préfenter avec aucun imprimeur, parce que, difent-ils, celui qu'ils comptoient employer, eft lui-même un de leurs affociés. Ils auraient

dû s'assurer, du moins, d'un marchand de papier ; mais ils prétendent que ce n'est pas leur usage. On voit clairement qu'ils en sont réduits à cet argument étrange, qu'il faut les croire uniquement sur leur parole. En effet, l'imprimeur qu'ils seraient à portée de faire entendre, étant, comme ils le reconnaissent, un de leurs associés, ils ne pourraient se prévaloir de son témoignage ; & s'ils faisaient paraître un marchand de papier, qui, sans avoir de traité à produire, voudrait cependant déposer en leur faveur, l'intérêt que ce marchand aurait à ne pas contredire une compagnie de Libraires, rendrait sa déposition trop suspecte, pour qu'elle pût mériter la moindre confiance. Les Libraires ne peuvent donc se dissimuler le cercle vicieux dans lequel ils sont forcés de se renfermer. On leur a contesté ce qu'ils alléguaient sans le prouver, & dans leurs défenses, ils ne font que répéter sans preuves ce qu'ils avaient allégué.

Tous ces petits moyens, il faut en convenir, sont une faible ressource pour appuyer le système chimérique de leur prétendu droit de propriété. C'est envain que par ce mot imposant, ils se flattent de donner une apparence légale leurs usurpations, & qu'ils ne cessent de redire, avec une emphase ridicule, que le droit

de propriété est la constitution fondamentale de l'Etat.

On respecte, sans doute, ce droit sacré; mais on est tenté de rire de l'illusion qui fait voir à des Libraires la constitution fondamentale de l'Etat compromise, si l'on osait porter quelque atteinte à leur propriété purement précaire: propriété dont ils ne sont redevables qu'à de simples concessions qu'ils sont obligés de solliciter comme des graces, & de faire renouveller, pour des termes plus ou moins longs, à mesure qu'elles viennent à s'éteindre. Il est temps que le Magistrat connaisse la véritable étendue de ses droits, & la nullité des *prétentions fantastiques* que les Libraires leur opposent.

Aucun d'eux entreprendrait-il de soutenir qu'il est réellement propriétaire du texte de Moliere, comme il pourrait l'être d'une maison? Ne sentirait-il pas la différence essentielle qui distingue une production de l'esprit, d'un immeuble? Il fut libre à Moliere, sans doute, de transmettre, moyennant une somme modique, les droits qu'il avait sur ses ouvrages à un Libraire, qui, à la faveur de cette cession, pût obtenir un privilege exclusif pour les débiter. Mais l'Administration elle-même eut l'attention de limiter le nombre des années de ce

premier privilege, qu'on veut bien regarder en effet comme un droit. Le ſecond ne fut évidemment qu'une grace; le troiſieme, on oſe le dire, fut un abus.

Quoi! depuis près de cent ans, une Compagnie de Libraires, en vertu d'une ſomme modique une fois payée, eſt en poſſeſſion de la totalité des Œuvres de Moliere, qui ont dû lui rapporter des ſommes immenſes, & les privileges renouvellés, qui la maintiennent dans cette poſſeſſion, ne ſeraient pas à ſes yeux une pure condeſcendance de la part du Gouvernement? Elle oſerait diſputer à l'adminiſtration le droit de confier le texte de Moliere à des mains ſavantes, qui voudraient l'enrichir par des Notes utiles, ou qui ſe propoſeraient d'en donner une Edition plus belle & plus ſoignée que les ſiennes? Le Roi même ne pourrait, ſans ſon aveu, faire exécuter une entrepriſe honorable pour la mémoire de Moliere, & précieuſe pour la Nation? Le ridicule d'un pareil ſyſtême n'a beſoin que d'être expoſé pour être ſenti.

Que Moliere ait cédé ou nom le privilege de ſes Ouvrages à un Libraire, c'eſt ce qu'on ne prendra pas la peine de vérifier; mais qu'en le cédant, il ait eu l'intention de renoncer à tous les honneurs que ſa Patrie & la poſtérité pour-

raient être tentées de lui rendre, il eſt impoſſible de le ſuppoſer. Que dis-je? il n'en eut pas été le maître, quand même il en aurait eu la volonté. Il n'eut dépendu que de lui, ſans doute, de tranſmettre, par une vente, la *propriété* abſolue d'un de ſes immeubles; mais les productions du génie d'un grand homme, ne lui appartiennent pas de la même maniere que l'héritage de ſes peres. Elles deviennent, après lui, une des branches de la gloire *nationale*; elles rentrent dans la claſſe de ces biens communs, qui, appartenant à tous, ne peuvent appartenir excluſivement à perſonne.

Pour achever de le démontrer, qu'on *admette* ſeulement une ſuppoſition. Si Moliere, n'ayant fait de ſa vie aucun traité avec des Libraires, ſe fût réſervé, comme il le pouvait, la propriété du Privilege de ſes Œuvres, & qu'il l'eut tranſmiſe à des héritiers qui le repréſenteraient encore; ſi ces héritiers propriétaires par un droit infiniment plus ſacré que celui qu'oſe reclamer une Compagnie Marchande, ſe montraient peu dignes d'un héritage ſi precieux; s'ils en négligeaient la gloire; s'ils ne donnaient des ouvrages de cet illuſtre Ecrivain que des éditions rares, incorrectes, ou du moins très-communes; s'ils abuſaient enfin de leur propriété pour refuſer le texte de Moliere à ceux qui pour-

raient avoir le dessein d'honorer la mémoire de ce grand homme, en faisant observer toutes les richesses de son génie, peut-on douter qu'alors le Gouvernement, par l'autorité incontestable qu'il a sur tous les objets qui peuvent intéresser aussi essentiellement la gloire de la nation, n'eut le droit de les priver d'une succession dont ils méconnaîtraient ainsi la valeur?

On prévoit que les Libraires ne manqueront pas de s'égayer sur l'importance qu'on paraît attacher à cette gloire de la Nation, toujours un peu étrangere à des Marchands qui ne sont occupés que de leurs intérêts, & qui conçoivent difficilement qu'il y ait véritablement des ames capables de se passionner pour une illusion qui n'est que sublime. Mais ils permettront que l'on s'égaye avec plus de justice sur les deux monumens de leur zele pour l'honneur des Lettres, dont ils se font un si beau trophée, & auxquels ils reviennent, avec tant de complaisance, à toutes les pages de leur Mémoire.

Ils ont donné, disent-ils, une magnifique Edition du Boileau, in-8°, & du Moliere, in-4°, qui annoncent ce qu'ils sont en état de faire à l'avenir, & qui l'emportent infiniment sur les plus belles éditions faites par des particuliers.

On convient qu'en effet leur édition de Boi-

leau eſt à la fois très-ſoignée & très-ornée ; mais s'il y avait ſur le Parnaſſe des peines afflictives, ils en mériteraient, ſans doute, pour avoir déſhonoré le texte de ce grand Poëte par le lourd & prolixe Commentaire de M. de Saint Marc. Cette édition, groſſie de ce ridicule fatras, loin de faire honneur aux Libraires qui l'ont exécutée, doit être regardée, au contraire, comme un monument du goût le plus dépravé dont notre ſiecle ait à rougir. Ce Commentaire qui *n'eſt*, pour l'ordinaire, qu'une Apologie des Cotins & des Pradons, eſt, à proprement parler, un Libelle diffamatoire contre la Mémoire de Boileau. C'eſt un abus de Librairie qui *nous* expoſe aux railleries de l'Etranger, & qui, dans les loix d'une bonne police, eut peut-être mérité d'être reprimé.

A l'égard du Moliere in-4°, les Libraires ne déſavoueront pas une anecdote qu'on eſt en état de leur prouver. M. de Voltaire avait préparé, pour cette édition, une vie de Moliere, & de courtes Analyſes deſtinées à être placées audevant de chaque piece. Un nommé La Serre, homme obſcur, qui avait fait le même Ouvrage, & qui, ſans doute, mettait à ſon travail un moindre prix que M. de Voltaire, fut préféré, au préjudice de Moliere & de la Littérature, par la Compagnie des Libraires. Il faut

convenir pourtant que le ſort de Moliere ſerait bien étrange, s'il devait toujours n'avoir que des la Serre pour Commentateurs.

Mais enfin un homme de Lettres ſe préſente. M. Bret, appuyé de M. Favart, qui cependant ne ſe montre pas directement, arrive au ſecours des Libraires......

Le reſte manque, & l'Auteur n'a conſervé que ce qui appartenait à la queſtion de la propriété, qui eſt pour les Gens de Lettres de la plus grande importance. Il les invite à approfondir ce qu'il n'a pu qu'effleurer.

VERS
ADRESSÉS A L'AUTEUR,
A l'occaſion de ce même projet, par M. M.... de D.....

TOi, dont la Muſe au Théâtre applaudie,
Sut nous inſtruire en frondant nos défauts,
Qui toujours vrai dans tes rians tableaux,
Reſſuſcitas la Françaiſe Thalie,
Qui par le ſel de tes heureux bons mots
Devins l'effroi du Sophiſte & des Sots,
Quoi! renonçant à tes droits les plus beaux,
Tu vas quitter ce docte commentaire,
Où foudroyant nos Térences nouveaux,

Tu prétendais, émule de Voltaire, *)
Porter le jour dans les nobles travaux,
Dans l'art caché de l'immortel Moliere!

Ah! dans ce ſiecle où le Pinde eſt ſans loix,
Où chaque jour le talent dégénere,
S'il faut qu'enfin plus hardi, plus ſévere,
Le Dieu du goût faſſe entendre ſa voix,
Qu'entre tes mains ſon flambeau nous éclaire.
Pour en répandre à ſon gré la lumiere,
Eſt-il quelqu'un plus digne de ſon choix?
N'eſt-ce donc pas à l'Emule de Pope,
De commenter l'Auteur du Miſantrope?
Quand il traça tant de portraits divers,
Moliere avait le même Téleſcope
Qui t'a groſſi, peut-être, les travers
De tant de ſots immolés dans tes vers.

Pour terraſſer leur troupe réunie,
Ris de leur haine, & reprends, tes projets;
Oſe à nos yeux dévoiler les ſecrets
De l'Art divin qui fait briller Thalie.
Oui, ſi la gloire a des attraits puiſſans
Sur ton eſprit, remplis notre eſpérance:
Au grand Moliere offrir un pur encens,
C'eſt en brûler en l'honneur de la France.

---

*) Qui venait de commenter le grand Corneille.

EXTRAIT

EMPRUNTÉ DE LA VIE DU TASSE,

Dans un Ouvrage intitulé, les Vies des Hommes & des Femmes illustres d'Italie, depuis le rétablissement des Sciences & des beaux Arts; par une société de gens de Lettres. *)

Il est impossible qu'un Poëte soit jamais bien rendu, si ce n'est par un Poëte. La moindre partie d'une traduction est le mot à mot. Si un Traducteur ne se pénetre du génie du Poëte qu'il veut traduire, s'il n'en peut sentir toutes les graces & toute la finesse, se remplir de son enthousiasme, il n'en rendra jamais que l'à-peu-près : Voici une traduction des premiers vers de la Jérusalem, que le hazard m'a procurée, dans laquelle l'Auteur (M. Palissot) s'est plus attaché à saisir l'ame du Tasse, qu'à copier servilement ses expressions qu'il n'aurait pas

*) Le desir que nous avons eu de rendre cette Edition complette, nous a fait rechercher tout ce que l'Auteur lui-même avait négligé de recueillir. C'est dans le Mercure de France du mois de Septembre 1767, que nous avons trouvé l'indication de l'ouvrage dont nous empruntons cet Extrait.

manqué d'affaiblir par cette gêne. Il ſait que chaque langue, ayant ſon génie particulier, qui tient au caractere de la Nation qui la parle, une expreſſion ceſſe d'être exactement la même, & qu'elle ne peut avoir la même valeur, quand on la tranſporte d'une langue dans une autre; que ſon énergie augmente ou diminue en proportion de la richeſſe ou de la pauvreté, de l'harmonie ou de la rudeſſe de la langue dans laquelle on traduit, & que, par conſéquent, un Traducteur doit avoir plus d'égard au génie de ſon original, qu'à ſes expreſſions. Il ſerait à deſirer, *) pour la gloire du Taſſe, & pour l'honneur de la Nation, que M. Paliſſot voulût continuer la traduction de ce Poëme:

Je chante les Combats & ce Guerrier pieux,
Qui du joug infidele affranchit les ſaints lieux;
Il dut à ſes travaux cette illuſtre victoire;
Le Tombeau de ſon Dieu fut le prix de ſa gloire.

---

*) Ce ſouhait pour l'honneur du Taſſe eſt devenu heureuſement inutile, ou plutôt il a été parfaitement rempli par l'excellente traduction en proſe que M. le Brun a donnée de la Jéruſalem délivrée, en 1774. Le génie de l'original, l'ame du poëte reſpire dans cette traduction; elle prouve qu'à l'exception de l'harmonie que les vers ſeuls peuvent conſerver, il eſt poſſible de traduire en proſe les meilleurs poëmes, & que dans ce genre, malgré le préjugé qui s'eſt établi, notre Langue n'aurait rien à envier à l'énergie Anglaiſe, & à la ſoupleſſe italienne.

Envain, pour s'oppoſer à ſes fameux exploits,
Et l'Afrique & l'Aſie avaient armé leurs Rois,
Envain à leurs efforts l'Enfer unit ſa rage,
Le Ciel contre leurs traits affermit ſon courage,
Et, combattant pour lui, ſous les ſaints étendarts,
Ramena du Héros les compagnons épars.

O vous, de l'Hélicon Divinités fragiles,
Je ne ſuis plus jaloux de vos lauriers ſtériles:
Préſide à mes accords, Muſe, fille du Ciel,
Dont le front eſt orné d'un éclat immortel.
De tes rayons divins enflamme mon génie,
Prête à ma faible voix ta ſublime harmonie.
Que mon cœur ſoit épris de ta ſeule beauté;
Toi, ſurtout que j'implore, auguſte Vérité;
Pardonne cependant, ſi ma main téméraire *)
Ajoute à tes attraits une pompe étrangere.

L'homme né pour l'erreur, aveugle en ſes deſirs,
Peut être ſubjugué, mais c'eſt par les plaiſirs.
Il faut, en l'éclairant, ménager ſa faibleſſe,
Et d'un joug trop auſtere adoucir la rudeſſe;
Tel qu'un pere allarmé, dont le fils au berceau, **)

*) Ces deux vers paraîtront peut-être imités de la Henriade; c'eſt que M. de Voltaire, dans cet endroit, a imité & embelli le Taſſe. Il s'adreſſe à la Vérité. Si la fable, dit-il, mêle ſa voix à tes accens:

Si ſa main délicate orna ta tête altiere,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumiere,
Avec moi ſur tes pas, permets-lui de marcher;
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

**) M. de Voltaire, dans l'Eſſai ſur la poéſie Epique, en louant cette comparaiſon, qui eſt originairement de Lucrece, prétend que le génie de notre langue ne permettrait pas qu'elle fût traduite. M. de Voltaire a rai-

Voit de ses jours naissans éteindre le flambeau;
Corrige avec le miel la coupe trop amere
Qu'il présente à l'enfant d'une main salutaire.
Trompé par cet appas l'enfant boit la liqueur,
Et reçoit la santé qu'il doit à son erreur.

Toi, dont la France attend sa dignité *premiere*,
Toi, généreux Choiseul, qui m'ouvris la carriere,
Ta gloire intéressée au succès des beaux Arts,
Te demande pour eux un seul de tes regards.
Déja sur cet espoir les Nymphes du *Parnasse*,
Font revivre pour toi les merveilles du Tasse;
Lui, qui de son grand nom vit obscurcir *l'éclat*,
Malheureux dans Ferrare, à la cour d'un ingrat,*)
Revient, fier aujourd'hui de t'avoir pour Mécene,
Des bords de l'Eridan aux rives de la Seine, &c.

---

son, si par *traduire* il entend qu'il faut rendre le texte mot pour mot; mais l'idée n'ayant rien qui ne soit noble par elle-même, puisqu'elle est puisée dans le sentiment, il n'est question que de la rendre comme le Tasse l'eut rendue, s'il eut écrit en français, c'est-à-dire, en choisissant les expressions les plus analogues au fond de l'idée, & en même tems les plus nobles, comme l'a fait M. Palissot.

*) Si le Tasse revenait au monde, il désavouerait certainement, avec indignation, les louanges qu'il a prodiguées au Duc de Ferrare; cet ingrat, qui osait souffrir que le Tasse l'appellât son protecteur, & qui n'était que son tyran. Qu'il eut été heureux pour lui & pour les Lettres d'avoir le Mécene que M. P... lui donne!

SUR

SUR LA PERSONNE ET LES OUVRAGES DE M. HELVÉTIUS,

A l'occasion de l'Édition de son Poëme du Bonheur, publiée en 1772.

LA famille de M. Helvétius, originaire du Palatinat, transplantée en Hollande & de-là en France, a produit successivement plusieurs Médecins célebres. Nous devons à l'un d'eux la racine bienfaisante de l'Ipéchacuana. C'est du dernier Médecin de ce nom & de *Gabrielle* d'Armancourt, que naquit, en 1715, Claude-Adrien Helvétius, célebre par son Livre *de l'Esprit*, le même de qui l'on vient de publier un Poëme sur le Bonheur, accompagné d'une longue Préface, dans laquelle on trouve sur sa vie quelques anecdotes intéressantes.

L'Auteur de cette Préface, qui paraît très-attaché à la gloire & aux sentimens philosophiques de M. Helvétius, aurait pu se dispenser de nous apprendre certains faits qu'on est tenté de révoquer en doute par égard pour la mémoire de cet homme célebre. Est-il bien avéré, par exemple, que ce Philosophe ait

dansé à l'Opéra sous le nom & le masque de *Javillier*, *) & qu'il ait été fort applaudi ? Nous avons entendu souvent attribuer une aventure semblable à un homme très-connu. Est-elle arrivée aussi à M. Helvétius ? c'est ce que nous nous garderons bien d'affirmer, & ce qui est au fond très-indifférent.

Nous avons encore plus de peine à croire qu'à l'âge d'environ vingt-sept ans, qui n'est plus l'âge de l'étourderie ni de l'enfance, ce même Philosophe, qu'on nous représente d'ailleurs comme si prématuré, ait voulu exciter une sédition à Bordeaux. Il nous semble que de pareils faits pouvaient être supprimés sans conséquence pour l'honneur de la Philosophie.

Nous savons plus de gré à l'Editeur du Poëme du Bonheur, de nous avoir transmis un grand nombre de traits de bienfaisance qui rendent véritablement respectable la mémoire de M. Helvétius. La plûpart de ces traits étaient connus, & ce fut l'estime générale qu'il s'était acquise par ces actes de vertu, qui le mit principalement à couvert de l'orage que le Livre de l'Esprit avait soulevé contre lui. C'est à ces anecdotes précieuses que l'Ecrivain de sa vie aurait dû se borner ; mais il devait craindre

*] Célebre Danseur.

d'en affaiblir la certitude, en y mêlant des faits trop évidemment hazardés pour obtenir la confiance du Lecteur, & sur-tout en montrant une partialité trop aveugle pour la prétendue Philosophie de nos jours, dont on sait que M. Helvétius était singuliérement désabusé, du moins quelques années avant sa mort.

Si l'on en croit l'Ecrivain dont nous parlons, dans le temps-même où le Livre de l'Esprit excitait les plus vives rumeurs, un Cardinal mandait à M. Helvétius, *qu'on ne concevait point à Rome la sottise & la méchanceté des Prêtres Français.* Reconnaîtra-t-on dans ce langage insultant pour un ordre entier de la Nation, dans ce langage du fanatisme, la circonspection italienne, & celle d'un Chef de l'Eglise? L'Editeur ne donne pour garant de cette anecdote que son propre témoignage; il se croit dispensé, dit-il, de nommer ce Cardinal, parce qu'il est encore vivant. Nous osons lui répondre qu'il en est, en effet, d'autant plus dispensé, que même, en le nommant, il ne nous persuaderait pas. Si le fait est possible, à la rigueur, il est trop dénué de vraisemblance pour en imposer à personne. Ce n'est pas, comme nous le verrons, la seule mal-adresse qui soit échappée au panégyriste de M. Helvétius.

En nous permettant ces observations sur le

zele indiſcret de l'Auteur de ſa vie, nous ſommes très-éloignés de vouloir porter la moindre atteinte à ſa mémoire. Non-ſeulement nous rendons, avec le Public, la plus exacte juſtice aux qualités morales de ce Philoſophe; mais nous reconnaiſſons que le Livre de l'Eſprit eſt, à beaucoup d'égards, une des productions les plus diſtinguées de notre ſiecle. Nous avons déjà dit *) qu'il ſerait très-injuſte de n'y chercher que des erreurs. Il y en a, ſans doute, dont l'Auteur ne ſoupçonna pas tout le danger : telle eſt entr'autres, cette maxime fondamentale du Livre : „ *Que l'intérêt* perſonnel » doit être l'unique baſe de la morale : " maxime évidemment hazardée, & dont le réſultat funeſte ſerait de détruire toute vertu. Nous ne lui oppoſerons ni des textes de l'Evangile qui feraient ſourire dédaigneuſement nos prétendus Philoſophes, ni des phraſes empruntées des Mandemens de nos Evêques. Nous nous en tiendrons à l'autorité d'un Philoſophe qui n'était pas Chrétien, qui n'était pas même de la ſecte de Platon, & qu'on n'accuſera jamais d'avoir été ni ſuperſtitieux, ni abſurde. Ciceron, dans un de ſes meilleurs Ouvrages, dans ſon Livre des Offices,

*] Voyez dans le Mémoires Littéraires, l'article Helvétius.

reconnaît expressément qu'on ne peut, sans anéantir la Morale, établir l'intérêt personnel comme le mobile des actions humaines. Il avoue que cette opinion avait eu pour partisans quelques-uns de ces esprits de ténebres qui ne se plaisent que dans les paradoxes; mais il n'en dissimule pas le danger. Nous ne traduirons pas, nous ne ferons que rapporter ses propres paroles : „ *Sunt nonnullæ disciplinæ quæ officium omne pervertant. Nam qui summum bonum sic instituit, ut nihil habeat cum virtute conjunctum*, IDQUE SUIS COMMODIS, NON HONESTATE METITUR, HIC, SI SIBI IPSE CONSENTIAT, ET NON INTERDUM NATURÆ BONITATE VINCATUR, NEQUE AMICITIAM COLERE POSSIT, NEC JUSTITIAM, NEC LIBERALITATEM : *fortis verò, dolorem summum malum judicans, aut temperans, voluptatem summum bonum statuens, esse certè nullo modo potest.* "

Mais si c'est une opinion dangereuse de n'admettre en Morale d'autre principe d'action que l'intérêt personnel, cependant, comme il n'est que trop certain que le commun des hommes ne se détermine gueres que par ce motif, le Législateur éclairé qui doit les voir tels qu'ils sont, & non tels qu'ils pourraient être, doit aussi toujours chercher les moyens de concilier

l'intérêt particulier avec l'intérêt général en les dirigeant sans cesse l'un vers l'autre. C'est une vérité précieuse que M. Helvétius a développée admirablement dans son Livre. Si elle n'en rachete pas toutes les erreurs, elle peut les lui faire pardonner, sinon au tribunal des Théologiens, dont l'empire ne doit pas être de ce monde, du moins à celui des hommes d'Etat.

Nous pensons avec ce Philosophe que la législation la plus parfaite, & qui contribuerait le plus au bonheur de l'humanité, serait véritablement celle qui en distribuant à propos la gloire & l'infamie, les récompenses & les peines, saurait unir, par les liens les plus forts, les intérêts particuliers à l'intérêt public.

Il faut consulter l'Ouvrage-même pour voir avec quelle progression lumineuse l'Auteur a traité cette partie intéressante, & combien il paraît inspiré par le désir d'être utile aux hommes. On trouve d'ailleurs dans ce Livre des Observations pleines de finesse & de goût sur les différentes idées qu'on attache au mot *Esprit*. L'Auteur est clair, souvent précis, toujours méthodique; ses exemples sont heureusement choisis, & du moins, sur de pareils objets, les erreurs seraient absolument sans conséquence.

M. de Voltaire, dans une Analyse rapide qu'il

a faite du Livre de l'Esprit, *) remarque comme une faute légere, à la vérité, que le titre en est équivoque, parce que, dans notre langue, le mot *Esprit* étant seul, ne signifie pas l'entendement humain. Il observe ensuite,

Que ce n'est pas parce que les singes ont les mains différentes de nous, qu'ils ont moins de pensées : car leurs mains sont comme les nôtres.

Qu'il n'est pas vrai que l'homme soit l'animal le plus multiplié sur la terre : car dans chaque maison, il y a deux ou trois mille fois plus de mouches que d'hommes.

Qu'il est faux que du tems de Néron, on se plaignît de la doctrine de l'autre monde nouvellement introduite, laquelle énervait les courages : car cette doctrine était introduite depuis long-tems, comme on peut en juger par différens passages de Cicéron, de Lucrece, de Virgile, &c.

Qu'il est faux que les mots nous rappellent des images ou des idées : car les images sont des idées. Il fallait dire : des idées simples ou composées.

Qu'il est faux que la Suisse ait à proportion plus d'habitans que la France & l'Angleterre.

*) Dans les Questions sur l'Encyclopédie.

Qu'il eſt faux que le mot de *libre* ſoit le ſynonime d'éclairé, comme on peut s'en convaincre en liſant le Chapitre de Locke ſur la puiſſance.

Qu'il eſt faux que les Romains ayent accordé à Céſar ſous le nom d'*Imperator*, ce qu'ils lui refuſaient ſous le nom de *Rex* : car ils le déclarerent Dictateur perpétuel, & quiconque avait gagné une bataille était *Imperator.*

Qu'il eſt faux que la ſcience ne ſoit que le ſouvenir des idées d'autrui : car Archimede & Newton inventaient.

Qu'il eſt faux, autant que déplacé, de dire que la le Couvreur & Ninon ayent eu autant d'eſprit qu'Ariſtote & Solon : car Solon fit des loix, Ariſtote quelques livres excellens, & nous n'avons rien de ces deux Demoiſelles.

Qu'il eſt faux de conclure que l'eſprit ſoit le premier des dons de ce que l'envie permet à chacun d'être le Panégyriſte de ſa probité : car premiérement il n'eſt permis de parler de ſa probité que quand elle eſt attaquée. Secondement, l'eſprit eſt un ornement dont il eſt impertinent de ſe vanter, & la probité une choſe néceſſaire dont il eſt abominable de manquer.

Qu'il eſt faux qu'on devienne ſtupide dès qu'on ceſſe d'être paſſionné : car, au contraire, une

passion violente rend l'homme stupide sur tous les autres objets.

Qu'il est faux que tous les hommes soient nés avec les mêmes talens : car, dans toutes les Ecoles des Arts & des Sciences, tous ayant les mêmes maîtres, il y en a toujours très-peu qui réussissent.

Qu'enfin l'ouvrage, d'ailleurs estimable, est un peu confus, qu'il manque de méthode, & qu'il est gâté par des contes indignes d'un livre de philosophie.

Nous n'adoptons point cette Critique de M. de Voltaire, qui nous paraît très-faible, très-superficielle, & peu digne de ce grand homme. Non-seulement, elle ne tombe sur aucune des erreurs essentielles du livre de M. Helvétius; mais nous croyons qu'en la discutant, ce dernier se trouverait avoir presque toujours raison contre son censeur. Ce qui nous frappe seulement dans cette Critique, c'est qu'elle se concilie mal avec les témoignages d'estime & d'amitié que M. de Voltaire ne cessait de prodiguer à ce Philosophe, du moins s'il faut en croire l'Historien de sa vie.

A l'entendre, il semblerait que M. de Voltaire n'eût été, pour ainsi dire, occupé qu'à diriger les études de M. Helvétius, à le consoler, à le soutenir, à l'encourager. Il en cite

même ces vers, qui, s'ils ne sont pas très-flatteurs pour la Nation, paraîtraient en effet avoir été inspirés par l'amitié:

> Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon;
> Vous n'en avez pour fruit que ma reconnaissance:
> Votre livre est dicté par la saine raison.
> Partez vite, & quittez la France.

Nous n'avons pas de clef avec laquelle *nous* puissions pénétrer dans les mysteres de ces contradictions. Serait-ce un des usages de la nouvelle Philosophie, que de se prodiguer réciproquement des louanges, & de les désavouer ensuite lorsqu'on croit n'avoir plus de raisons pour se ménager? Nous avons été à portée de juger que M. Helvétius n'avait pas pour M. de Voltaire une amitié bien vive; nous n'avons pas la même certitude des sentimens de M. de Voltaire à son égard; c'est à l'Editeur du Poëme du Bonheur de nous donner les lumieres qui nous manquent pour accorder ce qu'il raconte avec ce que nous savons, & avec la Critique que nous venons de rapporter.

Nous avons dit que cette Critique précipitée & injuste n'attaquait aucune des erreurs fondamentales du Livre de l'Esprit. En effet, dès les premieres pages de ce même Livre, M. Helvétius nous semble s'égarer dans une opinion insoutenable en bonne métaphysique, & dont

M. de Voltaire ne fait aucune mention. Il y établit pour principe que la sensibilité physique est à la fois l'unique source & de nos idées & de nos jugemens, & qu'enfin *juger n'est que sentir.*

Ceux qui voudront voir une réfutation de ce paradoxe, & de quelques autres erreurs du même ouvrage, n'ont qu'à lire l'Emile de M. Rousseau, tome 3, page 37, & de suite, jusqu'à la profession de foi du Vicaire Savoyard. Nous ne connaissons rien de plus digne de son célebre Auteur. Loin d'attaquer avec amertume M. Helvetius, qui étoit alors persécuté, il porte l'attention jusqu'à ne pas le nommer, &, s'il le désigne, c'est en lui disant : „ Tu veux en vain » t'avilir, ton génie dépose contre tes principes; » ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, & » l'abus même de tes facultés prouve leur ex» cellence en dépit de toi. "

Il s'en faut bien que nos prétendus Philosophes se soient conduits avec cette décence à l'égard de M. Rousseau. La plûpart l'ont accablé d'injures, dès qu'ils l'ont vu malheureux; mais en qualité d'homme éloquent, & d'Ecrivain souvent profond, il est très-supérieur à leurs vaines atteintes.

Notre dessein n'est pas de donner plus d'étendue à ces réflexions sur le livre de l'Esprit,

Nous en avons dit assez pour prouver que nous rendons une entiere justice au mérite de son Auteur. En revoyant cet ouvrage avec des yeux plus séveres, il se fût épargné beaucoup de chagrins ; mais tel qu'il est, nous le croyons fait pour lui assurer une réputation durable. Le style en est embelli par une imagination très-brillante, il a, sur-tout, le mérite de la clarté. On a prétendu que l'Auteur avait manqué de méthode ; nous sommes persuadés, au contraire, qu'il est peu de livres plus méthodique que le sien, peu de systêmes dont toutes les parties soient mieux enchaînées, & forment un ensemble plus d'accord.

Si M. Helvétius a eu le malheur de se tromper sur quelques vérités fondamentales, s'il a été soupconné d'avoir voulu favoriser l'hypothese dangereuse du matérialisme, & celle qui assujettit toutes nos actions à une fatalité irrésistible, sa rétractation, la conduite qu'il a tenue depuis, & qui ne s'est jamais démentie, doivent exempter sa mémoire des censures ameres qu'on ne lui a que trop prodiguées pendant sa vie.

Nous n'imiterons pas l'Editeur du Poëme du Bonheur, qui paraît attribuer cette rétractation uniquement à la politique & à la crainte. C'est déshonorer la Philosophie que

de la ſuppoſer capable de ſe plier à ces baſſeſſes. La ſeule probité s'interdirait de pareils diſſimulations. Pour faire tomber ce ſoupçon que nous regardons comme injurieux à ſa gloire de M. Helvétius, nous croyons qu'il ſuffit de remettre ici ſous les yeux du Public cette même rétractation. Aucune piece ne paraît porter des caracteres de vérité plus ſenſibles. Pourquoi s'efforcer de la rendre ſuſpecte, tandis que celle de Fénelon eſt encore citée comme une des plus glorieuſes époques de ſa vie ? Que l'on en peſe attentivement l'ingénuité & la candeur, & nous ne doutons pas qu'on ne ſoit convaincu, comme nous le ſommes, de ſa ſincérité.

» J'ai donné le Livre de l'Eſprit, parce que » je l'ai donné avec ſimplicité. Je n'en ai point » prévu l'effet, parce que je n'ai pas vu les con» ſéquences effrayantes qui en réſultent. J'en » ai été extrêmement ſurpris & beaucoup plus » affligé. En effet, il eſt bien cruel & bien dou» loureux pour moi d'avoir alarmé, ſcandaliſé, » révolté même des perſonnes pieuſes, éclai» rées, reſpectables, dont j'ambitionnais les » ſuffrages, & de leur avoir donné lieu de ſoup» çonner mon cœur & ma religion ; mais c'eſt » ma faute, je la reconnais dans toute ſon éten» due, & je l'expie par le plus amer repentir. » Je ſouhaite très-vivement & très-ſincére-

» ment que tous ceux qui auront eu le malheur
» de lire cet ouvrage, me fassent la grace de
» ne me point juger d'après la fatale impression
» qui leur en reste. Je souhaite qu'ils sachent
» qu'après qu'on m'en a fait appercevoir la li-
» cence & le danger, je l'ai aussi-tôt désavoué,
» proscrit, condamné, & ai été le premier à en
» desirer la suppression. Je souhaite qu'ils croyent
» en conséquence & avec justice, que je n'ai
» voulu donner atteinte ni à la nature de l'ame,
» ni à son origine, ni à sa spiritualité, ni à son
» immortalité, comme je croyais l'avoir fait
» sentir dans plusieurs endroits de cet ouvrage.
» Je n'ai voulu attaquer aucune des vérités du
» Christianisme que je professe sincérement dans
» toute la rigueur de ses dogmes & de sa mo-
» rale, & auquel je fais gloire de soumettre toutes
» mes pensées, toutes mes opinions, & toutes les
» facultés de mon être, certain que tout ce qui
» n'est pas conforme à son esprit, ne peut l'être à
» la vérité. Voilà mes véritables sentimens; j'ai
» vécu, je vivrai & je mourrai avec eux".

D'ailleurs (& nous en avons déjà prévenu le Lecteur) il s'était fait dans les idées de M. Helvétius, une grande révolution, quelques années après la publication de son Livre. Entraîné un moment par une soif trop ardente de la célébrité; persuadé que le plus sûr moyen

d'en jouir promptement, c'était de s'affilier à une secte, qui, véritablement alors, semblait disposer de la renommée; séduit par les adulations des prétendus Philosophes, & encore plus par quelques-unes de ces maximes qu'ils savent adroitement *jetter au peuple*, comme ils ont eu l'orgueil de le dire, pour lui apprendre à respecter leur philosophie; abusé par les grands mots de *vertu*, de *tolérance*, d'*humanité* qu'ils faisaient retentir, avec tant d'affectation, aux oreilles de la multitude, mais pour se dispenser d'être humains, tolérans & vertueux, M. Helvétius, dans la droiture de son cœur, se livra à l'esprit de sa société, sans en soupçonner le manege. Sa propre honnêteté lui fit illusion : on s'accoutume si aisément à penser comme ceux qu'on croit ses amis! Mais à peine fut-il persécuté qu'il vit disparaître l'enthousiasme de ce même parti, qui n'avait cherché qu'à se donner de l'éclat en faisant sa conquête, & qui ne tarda pas à l'abandonner. Il ne lui resta pour défenseurs que ceux, qui, à son exemple, ne furent pas long-temps à se détromper de tout ce vain appareil de philosophie. M. Duclos, homme d'une probité rare, d'une franchise austere, peut-être un peu dure, mais digne, par ces qualités-mêmes, d'inspirer & de ressentir un véritable attachement, fut

un des premiers à lui dessiller les yeux. Il avait été abusé comme lui par l'extérieur imposant dont la nouvelle secte avait eu l'art de se couvrir dans son origine; mais son illusion s'était dissipée par dégré, lorsqu'il avait vu ces prétendus Sages, trop enyvrés de leurs premiers succès, se livrer sans ménagement à leur esprit d'indépendance & d'orgueil, prodiguer l'injure & la calomnie en parlant de tolérance, se précipiter, en un mot, d'excès en excès.

A chaque nouvelle scene d'égarement, de ridicule & de fureur que donnaient ces enthousiastes, on entendait dire à M. Duclos, longtemps avant sa mort: „ *Ils en feront tant qu'à » la fin ils me rendront dévot.* " Les mêmes sentimens devinrent communs à M. Helvétius, *)

---

*) Qu'on ne nous objecte pas 'ouvrage de M. Helvétius, intitulé, *de l'Homme & de ses Facultés*, dans lequel on retrouve tous les principes du Livre de l'Esprit, 1°, on ne sait point la date précise de cet ouvrage posthume, qui n'est, en effet, qu'un développement du Livre de l'Esprit, auquel M. H.... pouvait avoir travaillé dans le tems même où il se disposait à rendre publique la premiere de ces productions, ou du moins fort peu de tems après, & lorsqu'il était encore aigri des persécutions qu'il venait d'éprouver.

2°. Quoique cet ouvrage soit certainement de la même main à qui l'on doit le Livre de l'Esprit, nous croyons devoir nous défier des Editeurs, & les soupçonner d'a-

&

& s'il ne rompit pas ouvertement avec la nouvelle secte, c'est qu'il eut la faiblesse de la croire trop redoutable ; c'est qu'après avoir encouru la haine théologique, il craignit de s'exposer à l'intolérance des Philosophes. Rassasié de disputes, il voulut vivre en paix ; il ne s'était point apperçu du profond mépris dans lequel cette orgueilleuse philosophie commen-

---

voir inséré, dans cette espece de Supplément, des passages où nous avons peine à reconnaître le caractere modéré de son Auteur. Nous en abandonnons le jugement au public, en nous permettant d'indiquer quelques-uns de ces endroits que nous regardons comme suspects.

» Le Roi de Prusse, le Prince Henri, Hume, Voltaire, &c. n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant sont en esprit aussi supérieurs aux seconds, que ces derniers le sont aux Singes & aux autres animaux qu'on montre à la foire.

„ Pompignan, Chaumeix, Caveirac, &c. ont sans doute peu d'esprit, & cependant l'on dira toujours d'eux, cela parle, cela écrit, & cela même a une ame.

„ Le nom de tous ces *polissons* (ajoute-t-on dans une note) n'est connu en Allemagne & dans toute l'Europe, que par les petits écrits de M. de Voltaire. Sans lui leur existence serait ignorée. "

Si ces injures nous paraissent indignes du philosophe à qui on les attribue, nous nous méfions également de quelques louanges qui nous semblent distribuées sans choix.

„ Parmi ceux dont le sens de l'ouie est le plus fin, en est-il de supérieurs aux Saint Lamberts, aux Sau-

çait à tomber depuis qu'elle avait été abandonnée au ridicule du Théâtre.

Si le Livre de l'Esprit assure à son Auteur, comme nous l'avons dit, un rang distingué parmi les Ecrivains de notre âge, nous avouons, avec la même impartialité, que nous souhaiterions pour sa gloire qu'on eût mis moins d'empressement à faire paraître son Poëme du Bon-

---

„ rins -- &c? Ceux dont le sens du goût & de l'odo-
„ rat sont les plus exquis, ont-ils plus de génie que
„ Diderot -- Marmontel -- &c?

Non, nous ne croyons pas que M. Helvétius ait ainsi prodigué son encens. Non, il n'a pas écrit ce qu'on va lire : „ Ma patrie a reçu enfin le joug du despotisme.
„ Elle ne produira donc plus d'Ecrivains célebres. Le
„ propre du despotisme est d'étouffer la pensée dans les
„ esprits & la vertu dans les ames.

„ Ce n'est plus sous le nom de Français que ce peu-
„ ple pourra de nouveau se rendre célebre. Cette na-
„ tion avilie est aujourd'hui le mépris de l'Europe.
„ Nulle crise salutaire ne lui rendra la liberté. C'est par
„ la consomption qu'elle périra. La conquête est le seul
„ remede à ses malheurs, &c. "

Non, encore une fois, le meilleur des citoyens, l'homme le plus bienfaisant & le plus doux n'a pas parlé avec cet emportement de sa patrie qui l'aimait, & à laquelle sa famille & lui-même étaient redevables de leur fortune. Mais de quelle indignation ne doit-on pas être animé contre des faussaires qui osent, jusqu'a ce point, abuser d'un nom respecté, pour mettre au jour des sentimens si coupables!

heur. L'Editeur lui-même convient que ce n'est point un Ouvrage achevé, que le plan n'en est pas exactement rempli, qu'il s'y trouve des négligences dans les détails, des tours & des expressions prosaïques, qu'enfin l'harmonie n'en est pas toujours assez variée, assez vraie; mais il ajoute que ces défauts sont expiés par des beautés de la premiere classe. A l'exception d'un très-petit nombre de vers heureux, nous les avons inutilement cherchées.

En général, les vers de M. Helvétius nous paraissent sentir le travail, & quoique péniblement faits, l'inexactitude & l'incorrection s'y font remarquer à chaque page. L'Editeur nous fournit lui-même, sans y penser, la preuve la plus forte que ce Philosophe n'était pas né avec le talent de la Poësie. Il nous révele qu'il avait l'habitude de dire beaucoup de mal de Boileau, & c'est une nouvelle mal-adresse échappée au zele de cet Editeur; mais elle nous indique la véritable cause de cette foule de tours vicieux, de constructions peu naturelles, d'expressions ingrates, de mauvaises rimes, de fautes de langage, dont le Poëme de M. Helvétius, ou plutôt ses fragmens poétiques sont remplis. Elle nous apprend pourquoi cet Auteur, dont la prose est ordinairement très-séduisante, se trouve si différent de lui-même lorsqu'il écrit en vers:

en un mot, elle nous explique notre ennui.

Dans un Poëte qui aurait eu pour Boileau une estime éclairée & sentie, on ne trouverait pas des vers tels que ceux-ci:

Sans le plaisir enfin, pere du mouvement,
L'esprit est sans ressort, & l'univers *Stagnant.*
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -
Oromaze engendré de cet immense *feu*,
Qui se *meut*, qui conçoit, *veut*, *vivifie*, est *Dieu.*
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -
Ignorant, vois les Arts enceindre nos *chantiers*,
Vois-les dresser les Mats, courber les Madriers,
Fondre l'Ancre, *l'arquer*, &c.
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -
. . . . Dans son calcul un savant absorbé,
Qui multiplie *aa*, par *xx*, plus *bb.*
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -
Un Nain en est plus Nain placé sur les montagnes,
Un Géant plus Géant de bout dans les campagnes.
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -
Elidor a gravi sur des monts sourcilleux
Dont le sommet se perd dans un ciel orageux.
Sur leur croupe escarpée il voit un précipice,
Mine, *abyme* profond creusé par l'avarice
Qui *la pioche* en main y suit un filon d'or.
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -
Connais *le peu qu'il faut* à ton être imparfait;
A ta naissance, *un sein*, *un maillot* & *du lait*,
A ta mort, *un linceul*, *une fosse*, *une biere.*

Il est assez évident que ce n'est point là le style de Boileau. Une des principales causes de la froideur de cet Ouvrage, c'est que l'Auteur

ne peint ordinairement que des Etres allégoriques. Il en est quelques-uns d'assez bien caractérisés, tels que l'ennui, par exemple :

> Que voi-je ? C'est l'ennui, monstre qui se dévore ;
> Qui se fuit en tout lieu, se retrouve & s'abhorre.

Mais nous n'aimons point

> L'aveugle désespoir qui nourri pour la guerre,
> Le bras nud, l'œil troublé, court, combat & s'enferre.

Nous trouvons de la finesse & de la vérité dans cette observation morale :

> Le dédain est souvent un aveu de l'estime.

Mais nous sommes blessés de la répétition fatigante de ce tour monotone & sans élégance :

> Surchargé de respects, qui les rend ? La bassesse.
> - - - - - - - - - - - - - - - - - -
> Sous ces riches lambris, que fait-il ? Il végete.
> - - - - - - - - - - - - - - - - - -
> Qui marche devant eux ? La double hypocrisie.

Nous ne releverons pas les réminiscences de l'Auteur. S'il n'avait qu'une faible estime pour Boileau, on s'apperçoit qu'en revanche les Ouvrages de M. de Voltaire lui étaient très-familiers ; mais il aurait dû, comme cet illustre Ecrivain, respecter la langue, & ne pas dire, par exemple, en parlant de quelques prétendus Sages :

> Ils ont été souvent de hardis imposteurs,
> Admirés de la terre, *ils l'ont rempli* d'erreurs.

La pensée est très-juste ; elle est même d'une vérité frappante pour notre siecle ; mais il eût fallu, pour écrire correctement, *ils l'ont remplie* d'erreurs, & alors il n'y aurait plus de vers.

Ce qui nous afflige encore en parcourant ce Poëme, ce sont les rimes de *tems* & d'*abaissement*, d'*oser*, & d'*arrêter*, de *chercher* & d'*avancer*, &c.

Notre versification trop souvent dénuée du charme de l'inversion, & qui d'ailleurs n'a pas l'avantage d'être soutenue par une Prosodie aussi marquée que celle des Grecs, des Latins, des Italiens même, n'a pour elle, comme l'a dit un de nos Poëtes, que

> Ces tours harmonieux,
> Ces rimes, de nos vers échos ingénieux.

Otez-lui cette grace, vous l'appauvrissez entiérement. Aussi dans Boileau, dans Racine, dans Rousseau, dans Moliere-même, dans l'âge d'or enfin de notre poésie, à peine remarquerait-on une rime négligée. Nous n'avons certainement rien gagné à nous écarter de cette régularité ; mais du moins exigeons-nous toujours des rimes suffisamment bonnes ; & tout poëme, dans lequel on ne trouverait pas sou-

vent de longs morceaux de verve richement rimés, nous paraîtrait insoutenable.

Nous ne nous sommes arrêtés un moment sur cette négligence, que parce qu'elle commence à devenir trop commune. La foule des talens médiocres, qui n'imite jamais que les défauts des hommes supérieurs, s'est prévalue de quelques licences échappées de loin à loin à M. de Voltaire, & finirait par nous donner des vers

Enguenillés de rimes du Pont-neuf.

Malgré le petit nombre d'observations que nous venons de faire sur le Poëme du Bonheur, cet Ouvrage n'étant qu'une simple ébauche, & d'ailleurs n'ayant point paru du vivant de l'Auteur, qui, peut-être, l'aurait supprimé, nous pensons qu'il serait injuste de le juger avec trop de rigueur; mais aussi l'Editeur pouvait se dispenser de le comparer au Poëme de Lucrece. M. Helvétius n'avait pas besoin d'être un excellent Poëte. Son Livre de l'Esprit, & sa vraie Philosophie qui ne tarda pas à le désabuser des prestiges de celle qui l'avait égaré, ses vertus, ses mœurs, sont des titres suffisans pour honorer sa mémoire. Cet homme célebre mourut le 26 Décembre 1771.

SUR UN DES ÉVENEMENS

Les plus singuliers de l'Histoire Moderne. *)

A M. le M. de V...

EN lisant dans le Mercure de France, il y a quelque temps, Monsieur, l'Anecdote qui suppose qu'Olivier Cromwel eut la froide *atrocité* d'ordonner, avant de mourir, que l'on substituât à son corps celui du malheureux Charles premier, vous vous êtes rappellé avec attendrissement la fatalité cruelle attachée à l'infortunée Maison de Stuart. S'il est vrai que Cromwel ait eu cette idée, s'il fut *obéi*, & *si* le corps de Charles fut véritablement exposé à l'opprobre que les vengeurs de ce Monarque croyaient faire subir au corps de l'Usurpateur, il faut avouer que ce dernier trait met le comble à cette longue suite d'infortunes attestée par l'histoire de presque tous les Stuarts, & dont on ne retrouverait d'exemples qu'en remontant aux temps fabuleux des familles de Cadmus, *ou* des Pélopides.

En effet, Monsieur, que le premier Roi d'E-

*] Nous avons tiré cette piece du Journal Encyclopédique.

coſſe qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans priſonnier en Angleterre, ſoit mort aſſaſſiné avec ſa femme par la main de ſes ſujets; que Jacques II. ſon fils, ait été tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglais; que Jacques III, mis en priſon par ſes ſujets, ait été tué enſuite par les révoltés dans une bataille; que Jacques IV. ait péri dans un combat qu'il perdit; que ſa petite-fille Marie Stuart, fugitive en Angleterre, après avoir langui dix-huit ans dans une priſon, ſe ſoit vu condamnée à mourir par la main d'un bourreau; que Charles premier ſon petit-fils, Roi d'Ecoſſe & d'Angleterre, vendu par les Ecoſſais, & jugé à mort par les Anglais, ait eu la tête tranchée dans une place publique; qu'enfin ſon fils Jacques ſeptieme du nom en Ecoſſe & deuxieme en Angleterre, ait été chaſſé par ſes propres Sujets, & que pour comble d'infortune on ait diſputé à ſon fils juſqu'à ſa naiſſance, c'eſt le tableau rapproché, rapide & malheureuſement trop fidele que M. de Voltaire vient de nous tracer des longs déſaſtres de cette Maiſon Royale, qui, juſques dans ſon dernier deſcendant, *) a éprouvé de nos jours les revers les plus incroyables. Mais il ſemble

*) Le prince Edouard.

à notre faible imagination que tous ces événemens funestes seraient encore surpassés par l'horreur qui aurait exposé les tristes restes de Charles premier à l'outrage involontaire que leur eut fait subir le propre fils de ce Monarque, en croyant venger sa mémoire. On se sent frémir en se représentant le corps de ce malheureux Prince exhumé à la place de celui de Cromwel, & suspendu à un infame gibet par la main d'un bourreau.

Mais Cromwel porta-t-il, en effet, la prévoyance & la haine jusqu'à cette précaution barbare? Vous me demandez, Monsieur, quel est mon sentiment, & je commence par vous avouer que ce n'est pas le Mercure de France qui m'a donné la premiere idée de cette exécrable Anecdote.

Un de mes intimes amis, homme de Lettres, qui donnait les plus grandes espérances, & qui nous a été enlevé trop tôt, M. Patu, dont nous avons quelques Ouvrages, &, entr'autres, une traduction estimée de plusieurs Comédies Anglaises, m'avait dit, il y a près de vingt ans, qu'il avait entendu parler à Londres de ce fait extraordinaire & atroce. Il ne m'en donnait, à la vérité, aucune preuve; mais j'étais bien loin de penser comme M. de la Place, que cette anecdote fût dénuée de

toute vraiſemblance, ni qu'elle ſuppoſât, dans Cromwel, une faibleſſe inconciliable avec ſon caractere.

M. de la Place ne ſaurait concevoir, dit-il, » comment cette ame intrépide ſe ſerait dénaturée au point de craindre les outrages que » l'on pourrait un jour faire ſubir à ſon cada» vre, tandis que la mort, mille fois préſente » à ſes yeux, ne l'avait jamais fait pâlir.

Pour moi, quelque biſarre & quelque révoltant que cet attentat puiſſe paraître, j'avoue, Monſieur, qu'il ne m'étonnerait pas dans Cromwel, & que je n'y verrais qu'un dernier trait de ce caractere qui n'a point de modele dans l'hiſtoire, atroce avec ſang froid, impitoyable dans ſes vengeances, indifférent entre le crime & la vertu, également propre à l'héroïſme & à la ſcélérateſſe, & décidé uniquement par une ambition à qui rien n'était ſacré.

Tel fut, en effet, le Protecteur; tous ſes moyens, juſqu'au moment de ſon élévation, furent des crimes; on ne peut en excepter que ſon intrépide valeur, qui ne contribua pas moins à ſa grandeur, que ſa profonde hypocriſie. Mais une fois monté au rang ſuprême, on ne ſaurait nier qu'il n'ait eu l'art de plier

son caractere, avec une égale facilité, à toutes les vertus capables d'honorer un grand Prince. Haï de tous les partis qui divisaient alors l'Angleterre, & qui avaient été tour-à-tour les jouets de sa politique, & les instrumens de son ambition, il sut tenir d'une main ferme les rênes de ce gouvernement orageux qu'il avait fondé sur les débris du Trône. Sous un titre moins fastueux que celui de Monarque, il porta la gloire de sa patrie plus loin qu'aucun des Rois dont parle l'Histoire de sa Nation. On ne compare encore à son administration que celle d'Elisabeth. Il eut l'honneur, malgré ses crimes, d'être l'ami du grand *Gustave-Adolphe*, & de voir la France & l'Espagne se disputer son alliance, peut-être, avec bassesse.

Ce serait, sans doute, une absurdité que de supposer dans Cromwel des sentimens pusillanimes; mais cet homme si habile à tirer parti du passé, qui sut bien employer le présent, & qui parut prévoir l'avenir, ne pouvait se dissimuler que les Anglais, fatigués de l'anarchie à laquelle sa mort allait bientôt les exposer, ne tarderaient point à rappeller les enfans dont il avait fait périr le pere. Cette prévoyance, qui fait honneur à sa pénétration, n'était pas ce-

pendant au-dessus de la portée humaine. Il connaissait Richard son fils, il savait qu'il était incapable de maintenir l'édifice hardi qu'il avait élevé par son courage, & l'on doute que lui-même eût pu le conserver encore long-temps au milieu des factions, qu'il avait su contenir en les divisant ; mais qui toutes se réunissaient dans la *haine* qu'elles avaient pour lui. De cette prévoyance qui lui fut commune avec quelques-uns de ses plus intimes favoris, il ne lui fut pas difficile de conclure qu'après sa mort on voudrait flétrir sa mémoire, & punir du moins ses attentats sur sa cendre. Ce fut cette triste satisfaction qu'il put souhaiter de dérober à ses ennemis ; & en effet c'est alors, à ce qu'on prétend, qu'il conçut le dessein de tromper leur vengeance, en les exposant à profaner, au lieu de sa cendre, celle du malheureux Charles premier. Peut-être même fut-il capable d'un mouvement de joie cruelle, & qui n'a rien d'incroyable dans une ame telle que la sienne, en se représentant la fatale méprise qu'il allait occasionner, & l'humiliation nouvelle qui en rejaillirait sur les Stuarts.

Je ne trouvai donc, Monsieur, aucune invraisemblance dans cette Anecdote que M. Patu m'avait rapportée d'Angleterre ; mais

j'en doutais parce qu'elle ne me paraiſſait appuyée ſur aucune preuve, & parce qu'on voudrait pouvoir en douter, même en ſuppoſant qu'elle eût des atteſtations ſuffiſantes. Il me ſemble que ſur la foi des meilleurs garants, j'aurais eu quelque répugnance à publier le premier cette affreuſe vérité hiſtorique; mais lorſque j'ai vu cette même Anecdote reproduite dans le Mercure avec des circonſtances qui paraiſſaient la rendre plus digne d'attention, j'ai recherché avec ſoin toutes mes études ſur l'hiſtoire, à laquelle vous ſavez que j'ai ſacrifié, depuis quelques années, toutes mes autres occupations, & je crois enfin avoir trouvé, dans un paſſage de Rapin-Thoyras, une preuve déciſive de la réalité de cet odieux événement.

Ce fut en 1660, dans la premiere année de la reſtauration, que fut exhumé, par ordre du Parlement, le prétendu corps d'Olivier Cromwel; & ce qui ſemble ne laiſſer aucun doute que ce corps ne fût véritablement celui de Charles premier, c'eſt que, ſelon l'Hiſtorien d'Angleterre, le Parlement ayant accordé dix-huit ans après, *) une ſomme de 30000 livres Sterling à Charles II, pour faire les funérailles

*) Le 9 Février 1678.

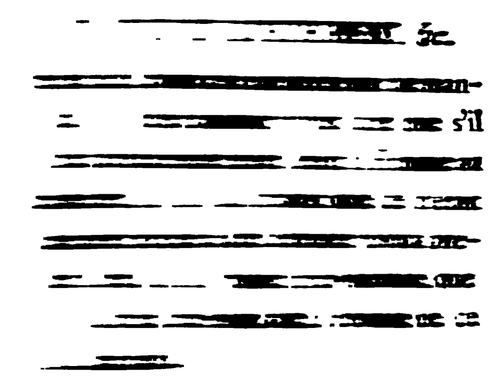
de son pere, *on ne put*, dit-il, trouver *son corps, quoiqu'on sût certainement qu'il avait été enterré dans la Chapelle de Windsor.* *) Il est vrai que Rapin-Thoyras ne tire aucune conséquence de ce fait singulier, parce qu'il ignorait sans doute le secret qui se révele aujourd'hui.

Ce passage isolé, comme il l'est, ne paraît d'abord donner aucune lumiere sur l'anecdote affreuse dont il s'agit; mais réuni aux indices qu'on a rassemblés dans le Mercure, & qui sont à-peu-près les mêmes dont M. Patu m'avait parlé à son retour d'Angleterre, on peut le regarder comme la confirmation d'un des plus étranges événemens dont il soit fait mention dans les Annales du monde.

Je voudrais aussi, Monsieur, pouvoir vous donner, comme vous le desirez, quelques éclaircissemens sur l'Homme au masque de fer; mais à l'instant où j'allais m'en occuper, un de mes amis m'a prié de lui laisser la satisfaction de vous communiquer ses conjectures sur cette autre anecdote singuliere. Comme il a contracté depuis long-temps le goût des recherches hif-

---

*) Tome IX de l'Histoire de Rapin Thoyras, page 392 de l'Edition in-4to. faite à la Haye, chez Alexandre de Rogissart, en 1727.





LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE
A L'AUTEUR,

Avec les Réponſes de ce dernier.

Summa laus ab iis proficiſcitur, qui ipſi inter laudes vixerunt. Cicero.

AVERTISSEMENT.

CEs lettres qui renferment un eſpace de près de quinze ans, ſont très-curieuſes par les Anecdotes qu'elles contiennent, & par les lumieres qu'elles vont répandre ſur beaucoup de faits que l'Auteur a conſignés dans les volumes précédens. Elles atteſtent, d'ailleurs, deux vérités qu'il eſt trop jaloux de faire connaître, pour qu'il ait pu ſe réſoudre à ne pas s'appuyer de leurs témoignages. L'une, qu'il a tendrement aimé M. de Voltaire; l'autre, que ce n'eſt que par des efforts très-multipliés, que ſes ennemis ſont parvenus à le déraciner, pour ainſi dire, du cœur de ce grand homme, ſans pouvoir jamais lui ôter ſon eſtime.

Nous regardons cette correſpondance précieuſe, comme un modele très-rare de celle qui devrait ſubſiſter parmi les Gens de Lettres. On les voit, avec douleur, dans leurs ſcandaleuſes querelles, ſacrifier tous les égards qui devraient toujours les rapprocher, deſcendre dans l'arene en gladiateurs, & s'aſſaſſiner réciproquement avec les poignards de la haine & de la calomnie. Il eſt bien ſurprenant que la théorie de ces fureurs ait été préciſément réſervée à un ſiecle

de Philosophie, & que l'enjoûment d'Horace & de Boileau ait été remplacé par la rage d'Archiloque.

M. de Voltaire défend ceux qu'il appelle ses amis, avec tous les ménagemens qu'il ne pouvait se dispenser d'avoir pour un homme de Lettres qui n'a jamais eu recours à la licence des satyres anonymes, & qui n'a publié aucun Ouvrage sans l'aveu des Loix.

M. Palissot lui répond avec le respect que tout homme qui pense, doit à M. de Voltaire, mais sans trahir sa cause, sans rien dissimuler; en un mot, du ton qui sied à la vérité, assez forte d'elle-même pour n'avoir besoin d'aucun manege.



PREMIERE LETTRE,

Aux Délices, près de Geneve, 2 Déc. 1755.

ON ne peut vous connaître, Monsieur, sans s'intéresser vivement à vous. J'ai appris votre maladie avec un véritable chagrin. Je n'ai pas besoin du *non ignara mali, miseris succurrere disco*, pour être touché de ce que vous avez souffert. Je suis beaucoup plus languissant que vous ne m'avez vu, & je n'ai pas même la force de vous écrire de ma main. Si vous écrivez à Madame la Comtesse de la M ****, je vous supplie de lui dire combien je suis touché de l'honneur de son souvenir : je le préfere à ma belle situation, & à la vue du lac & du Rhône, ayez la bonté, je vous en prie, de lui présenter mon profond respect. On ne sait que trop à Geneve le désastre de Lisbonne & du Portugal. Plusieurs familles de Négociants y sont intéressées. Il ne reste pas actuellement une maison dans Lisbonne; tout est englouti ou embrasé. Vingt villes ont péri. Cadix a été quelques momens submergé par la mer. La petite ville de Conil, à quelques lieuës de Cadix, détruite de fond en comble. C'est le jugement dernier pour ce Pays-

là ; il n'y a manqué que la trompette. A l'égard des Anglais, ils y gagneront plus à la longue qu'ils n'y perdront : ils vendront chérement tout ce qui sera nécessaire pour le rétablissement du Portugal.

Je n'ai point de nouvelles de M. Patu votre compagnon de voyage. Il m'a paru fort aimable, & digne d'être votre ami. J'espere que vous ne m'oublierez pas quand vous le verrez, ou que vous lui écrirez. Madame Denis sera très-sensible à votre souvenir. Elle est actuellement à ma petite cabane de Monrion auprès de Lausanne. où elle fait tout ajuster pour nous y établir l'hyver, en cas que mes maladies m'en laissent la force. Si jamais vous repassiez près de notre lac, j'aurais l'honneur de vous recevoir un peu mieux que je n'ai fait. Nous commençons à être arrangés. M. de G*** est ici depuis quelques jours. Je crois que vous l'avez vu à Lyon. Il fait pour le sel à peu près ce que vous faites pour le tabac ; mais il ne fait pas de beaux vers comme vous. J'ai l'honneur d'être, &c.

II. LETTRE,

Lausanne, 12 Janvier 1756.

TOut, ce qui viendra de vous, Monsieur, me sera toujours très-précieux, & j'attends, avec impatience, les Lettres *) que vous m'annoncez. Si vous revenez chez les Hérétiques, après vous être muni d'indulgences à Avignon, je vous ferai les honneurs de Lausanne, mieux que je ne vous fis ceux de Géneve. Vous y verrez une plus belle situation. J'y possede une maison charmante. Mes retraites sont un peu Epicuriennes. Mon hermitage des Délices auprès de Géneve est un peu mieux qu'il n'était. Celui de Lausanne est pour l'hyver, les Délices pour les belles Saisons, & en tout tems je serai charmé de vous recevoir. Je suis bien fâché que votre aimable compagnon de voyage nous ait été enlevé. Nous le regretterons ensemble, & vous me consolerez de sa perte. Ma mauvaise santé me laissera assez de sensibilité pour être bien vivement touché des agrémens de votre commerce. Je parle souvent de vous avec M. Vernes. Vous avez dans nous deux vrais amis.

*) Les petites Lettres sur de grands Philosophes, que l'Auteur venait d'achever.

LETTRE DE L'AUTEUR

A M. de Voltaire.

Je n'aurais jamais ſongé, Monſieur, à vous entretenir d'une querelle déſagréable que vient de me ſuſciter M. le Comte de Treſſan, à l'occaſion d'une petite Piece repréſentée à Nancy, un jour de cérémonie, ſi je n'apprenais que le bruit de cette tracaſſerie eſt parvenu juſqu'à vous. Ce qui m'eſt perſonnel, me paraît de ſi peu d'importance, lorſque je m'occupe de *vous*, que ce n'eſt pas ſans effort que je prends la liberté de vous en importuner.

Il eſt vrai, Monſieur (& je m'en accuſe) qu'il m'échappa dans cette Comédie un portrait de M. Rouſſeau, ſi l'on peut appeller portrait ce qui n'a de rapport qu'aux opinions ſingulieres d'un homme de Lettres, & point du tout à ſa perſonne.

Cette Piece avait à peine paru, que M. de Treſſan, à l'inſtigation de quelqu'un de votre connaiſſance, fit courir contre moi un Libelle qu'on m'envoya charitablement à Aix, chez Monſieur le Duc de Villars. M. Vernes, mon ami, Citoyen de votre République, vous communiquera une petite Apologie, que j'ai cru

devoir adresser au Roi de Pologne. Malgré cette Apologie & la raison, je prévois que cette guerre ne finira de long-tems; mais je ne m'en épouvante point, quoique seul, sans parti & sans intrigues, parce que je crois avoir de mon côté la justice, & que d'ailleurs je n'ai point cherché cette querelle.

Ces Messieurs peuvent être, à la vérité, de terribles adversaires *); mais j'ai lû vos Ouvrages, Monsieur, & c'en est assez pour n'être frappé d'aucune sorte d'admiration pour personne. Vous m'avez rendu comme *Gulliver*, qui ne pouvait plus s'accoûtumer à trouver rien de grand, quand il sortit de *Lorbrulgrud*.

Il est une supériorité qui ne devrait plus laisser de place à la jalousie; c'est la vôtre. L'Empire des Lettres (& Dieu veuille en éloigner à jamais le moment) deviendra comme celui de Macédoine. On verra une foule de petits usurpateurs se disputer les débris de votre Monarchie, & se détruire les uns par les autres.

Pour vous, Monsieur, vous rirez dans l'Empirée, entre Newton, Homere, Thucydide &

*) C'est ce que M. de Voltaire lui-même avait dit à M. Vernes, en lui parlant de cette querelle. On eut souhaité d'intimider l'Auteur pour la plus grande gloire de la philosophie.

Sophocle, de ce petit ſpectacle d'ambition littéraire, & je voudrais bien m'y trouver à vos pieds, pour en rire auſſi de tout mon cœur.

On vient de m'adreſſer le *Proſpectus* de votre nouvelle Edition. Je ſuis enchanté d'avance de cette longue liſte de plaiſirs que me promettent vos nouveaux Ouvrages. Il me ſemble que ſi je ne pouvais les poſſéder qu'aux dépens du reſte de ma Bibliotheque, je ne balancerais pas un moment.

Adieu, Monſieur, je compte retourner à Paris, dans le commencement du mois prochain. Je me flatte que vous voudrez bien vous rappeller quelquefois le ſouvenir d'un homme que l'admiration ſeule a conduit ſur les bords du lac de Geneve.

J'ai l'honneur d'être, &c.



RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.
LETTRE III.

Aux Délices, 27 Août 1756.

TOut malade que je ſuis, Monſieur, il faut que je me donne la conſolation de vous remercier de votre lettre. Elle eſt très-judicieuſe, & je ſuis fort ſenſible à la confiance que vous me témoignez. J'ai, d'ailleurs, un intérêt véritable à voir tous ces petits nuages diſſipés. Je me regarde comme votre ami après votre pélérinage. Je ſuis l'ami des perſonnes dont vous me parlez, & vous êtes tous dignes de vous aimer les uns les autres. J'ai eu dans ma vie quelques petites querelles littéraires, & j'ai toujours vu qu'elles m'avaient fait du mal. Quand il n'y aurait que la perte du temps, c'eſt beaucoup. On dit que vous employez votre loiſir à faire des Ouvrages qui me donnent une grande eſpérance & beaucoup d'impatience. Je parle ſouvent de vous avec M. Vernes. Pardonnez une ſi courte lettre à un malade, &c. *)

*) On n'a pas beſoin de faire remarquer que M. de Voltaire évite de s'expliquer dans cette réponſe, & qu'en

général il y regne un ton de fécheresse & de contrainte. La Lettre suivante, dont l'Auteur ne s'est jamais permis de faire usage pendant la vie de M. Patu, quelque intérêt qu'il eut à la publier, en expliquera la cause. C'est précisément à cette époque, & dans la propre maison de M. de Voltaire, que la haine philosophique, qui avait déja tenté d'armer l'indignation du Roi de Pologne contre M. Palissot, s'efforçait par de nouvelles intrigues, à lui faire perdre l'amitié de ce grand poëte. On observera que c'est un témoin oculaire qui le dépose.

LETTRE

DE M. PATU

A L'AUTEUR, *)

Lyon, ce 15 Septembre 1756.

JE dois vous rendre compte, mon cher ami, de mon retour à Geneve, & des huit jours que je viens de passer dans la maison de M. de Voltaire. Je ne puis qu'être infiniment sensible aux bontés du grand homme, aux politesses dont il m'a comblé, sur-tout à l'amitié

*] C'est après avoir reçu ce nouveau témoignage du manege & de l'animosité philosophique, que l'Auteur prit enfin le parti de faire paraître ses petites Lettres sur de grands Philosophes, qu'il avait d'abord résolu de sacrifier à la paix.

dont il affectait, en quelque sorte, de me donner les marques les plus flatteuses. Mais toutes les béatitudes ensemble ne m'auraient pas engagé à faire un long séjour dans une maison qu'habitaient avec moi. . . . . je ne vous déguiserai pas que j'ai eu avec elles des explications, des disputes même fort vives à votre sujet.

Le D.*** leur faisait la cour à mon arrivée, & vous sentez d'avance les services philosophiques qu'il a rendus à l'Auteur des *Originaux.* *) Rien de plus tracassier que ce prétendu Sage. Quelques scenes qu'il a occasionnées dans ce pays-ci, font que Lyon, Geneve & moi, nous n'avons qu'une voix sur son chapitre. A Dieu ne plaise que la défense d'un ami ait jamais pu me fatiguer. Mais avoir sans cesse à parler devant un tribunal sottement, maussadement, invinciblement prévenu, me voir même dans la nécessité de dire des choses fort dures à Madame**, voilà ce qui m'a excedé, rebuté, engagé même à quitter Geneve, plutôt que mes affaires ne l'exigeaient. M. Vernes m'a fort approuvé, & les procedés du D.*** lui ont paru les plus indignes du monde. *Ini-*

---

*) La Comédie du Cercle, ou des Originaux. C'est la premiere du second volume de cette collection.

tium ſapientiæ timor Philoſophorum, ce ſera déſormais ma deviſe.

Je vous connais trop, mon cher Paliſſot, pour vous recommander de ne pas confier cette lettre à quelque indiſcret capable d'en faire un mauvais uſage. S'il vous prend quelque envie d'écrire à ce ſujet, que ce ne ſoit qu'au grand homme, qui vous aime toujours, & qui n'entrait pour rien dans les ſottes idées de . . . . . . je ſais qu'on a voulu lui perſuader que vous l'aviez peint dans le perſonnage de *Du Volcan*, *) & Madame du Chatelet dans celui d'*Araminte*; mais celá n'a pas pris; le piege était trop groſſier. Cependant vous connaiſſez ſa ſenſibilité, & je ne jurerais pas qu'il n'y ait eu dans ſon imagination un premier moment contre vous. **) Adieu, mon cher

*) Il était difficile de porter l'audace & l'abſurdité plus loin; mais les calomniateurs philoſophes n'y regardent pas de ſi près.

**) On imagine bien qu'on ne manqua pas de revenir ſouvent à la charge, & ſur-tout dans le tems de la Comédie des Philoſophes. C'eſt ce qui donne la clé de la conduite équivoque que M. de Voltaire a tenue depuis avec l'Auteur. A force de lui répéter que ce dernier ne le ménageait que par crainte, & d'appuier cette lâche inſinuation par des impoſtures, on lui fit contracter envers M. Paliſſot, non pas à la vérité tous les torts qu'on

ami ; estimé de M. de Voltaire, autant que vous le meritez, ne comptez pour rien l'opinion de quelques Begueules & les calomnies d'un Tartuffe, qui sous le voile de la Philosophie, ne songe qu'à la vengeance & à la persécution. *)

---

aurait desiré qu'il eût ; mais du moins on lui fit commettre assez d'injustices, pour que celui-ci fût forcé d'abjurer avec douleur un attachement très-tendre, & de se renfermer, à regret, dans les sentimens dont rien ne saurait dispenser à l'égard de ce grand homme.

*) Les modeles qui ont servi à l'Auteur pour sa Comédie de l'*Homme Dangereux* datent, comme on le voit, de fort loin ; & il faut convenir qu'il y a d'utiles ennemis.

IV. LETTRE

De M. de Voltaire à l'Auteur.

VOtre Lettre, Monsieur, est venue très-à-propos pour me consoler du départ de M***, & de M. Patu ; ils ont passé quelques jours dans mon hermitage qui est un peu plus agréable que vous ne l'avez vu. Il mériterait le nom qu'il porte *, si j'y jouissais d'un peu de santé.

---

*) Les Délices.

Pardonnez à l'état où je ſuis, ſi je ne vous écris pas de ma main. Je dois ſans doute à vôtre amitié les bontés dont Monſieur le Duc d'A..., & Madame la Comteſſe de la M... veulent bien m'honorer. Je me flatte que vous voudrez bien leur préſenter mes très-humbles remercimens. Je ſuis ſi ſenſible à leur ſouvenir, que je prendrais la liberté de leur écrire, ſi je n'étais pas retenu au lit par mes ſouffrances qui ont beaucoup redoublé. Mon deſſein était d'accompagner M. Patu juſqu'à Lyon, & d'y entendre Mlle. Clairon ſur le plus beau théâtre de France. Il eſt triſte pour la Capitale qu'elle n'ait pas aſſez d'émulation pour imiter au moins la Province. Adieu, Monſieur, conſervez-moi les ſentimens d'amitié que vous me témoignez; je vous aſſure qu'ils me ſont bien chers.

M. Vernes, qui vient de m'envoyer votre adreſſe que vous ne m'aviez pas donnée, vous fait ſes complimens.

30 9bre 1756.



LETTRE

LETTRE V.

AU MÊME.

A Monrion, 19 Février 1757.

CE que vous me mandez, Monſieur, du grand Acteur Le Kain, m'afflige & ne me ſurprend pas. C'eſt le ſort de bien des talens de ne recueillir que des traverſes au lieu de récompenſes. Si vous le voyez, je vous prie de lui dire que j'ai écrit à Monſieur le Maréchal de Richelieu, pour lui faire obtenir un congé à Pâques; mais on m'a répondu qu'il n'était pas poſſible de lui donner ce congé cette année, puiſqu'il en avait pris un de lui-même l'année paſſée. J'aimerais bien mieux qu'on augmentât ſa part que de lui donner un congé. J'écrirai, j'inſiſterai, mais la recommandation d'un Suiſſe n'a pas grand pouvoir à Verſailles.

Je ne ſais où eſt actuellement votre ami M. Patu, que je poſſédai huit jours dans mon hermitage avant qu'il allât en Italie. J'avais chez moi alors une de mes nieces qui commençait à être bien malade, & qui, peut-être, n'eut pas pour lui toutes les attentions qu'elle aurait eues, ſi elle avait moins ſouffert. J'ai peur que ce petit con-

LETTRE VII.

JE hazarde, Monsieur, ce petit mot de Réponse rue du Dauphin, où vous demeuriez l'année passée, & où je suppose que vous êtes encore. Votre jugement sur la Piece nouvelle confirme ce qu'on m'en a déjà mandé. Je sens combien le métier est difficile, & je vous jure que je ne voudrais pas le recommencer.

J'ai été long-temps en peine de votre ami M. Patu. Je desire de tout mon cœur qu'il repasse par mon petit hermitage à son retour; mais il sera triste qu'il y revienne seul. Il avoit un compagnon de voyage que je regretterai toujours, & à qui je souhaiterais un emploi auprès de mon lac hérétique, plutôt qu'en terre papale.

C'est une chose bien flatteuse pour moi que Madame la Princesse de Robecq ait bien voulu ne pas m'oublier. J'ambitionnais son suffrage quand elle ornait les premieres loges de sa présence. Je desirais son souvenir; je l'en remercie bien respectueusement, & je vous prie de me mettre à ses pieds. Soyez sûr, Monsieur, que votre souvenir n'est pas moins précieux pour moi que celui des belles Princesses.

Aux Délices, 25. Août.

LETTRE VIII.

Au Chêne, à Lausanne 27 Octobre.

LA mort de ce pauvre petit Patu me touche bien sensiblement, Monsieur. Son goût pour les Arts & la candeur de ses mœurs me l'avaient rendu très-cher. Je ne vois point mourir de jeune-homme sans accuser la nature; mais jeunes ou vieux, nous n'avons presque qu'un moment, & ce moment si court à quoi est-il employé? j'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras, dont la moitié n'aurait jamais dû voir le jour. Si dans l'autre moitié, il y a quelque chose qui vous amuse, c'est au moins une consolation pour moi. Mais, croyez-moi, tout cela est bien vain, bien inutile pour le bonheur. Ma santé n'est pas trop bonne; vous vous en appercevrez à la tristesse de mes réflexions. Cependant, je m'occupe avec Madame Denis à embellir mes retraites auprès de Geneve & de Lausanne. Si jamais vous faites un nouveau voyage vers le Rhône, vous savez que sa source est sous mes fenêtres. Je serais charmé de vous voir encore, & de philosopher avec vous. Conservez votre souvenir au Suisse V....

LETTRE DE L'AUTEUR

A M. de Voltaire, en lui envoyant un exemplaire de la Comédie des Philoſophes.

Paris 28 Mai 1760.

J'Ai l'honneur de vous envoyer, Monſieur, une Piece qui par ſa nature était très-ſuſceptible de faire du bruit. Autant je ſuis pénétré d'admiration pour les vrais Philoſophes qui, comme vous, Monſieur, ont rendu la vertu reſpectable dans leurs écrits, autant je ſuis éloigné de ce ſentiment pour ces Ecrivains téméraires qui ont oſé mettre au jour une Philoſophie deſtructrice des mœurs & des Loix.

Quand j'ai parlé dans cette Piece du mot d'*humanité*, devenu ſi familier dans nos productions philoſophiques, je n'ai voulu frapper que ſur l'abus que l'on en fait, en employant ce mot dans des Ouvrages dont les maximes, loin d'être humaines, ſont infiniment pernicieuſes à la Société.

N. B. On ne donne cette Lettre que par Extrait, parce que M. Paliſſot n'en conſerva pas de copie.

Je m'attendris avec le Philosophe sensible, qui a dit :

> Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous sommes,
> Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

Mais je suis tenté de rire de l'embarras d'un Sophiste qui s'épuise en tours de force pour me donner un sentiment qu'il n'a pas ; qui me glace à mesure qu'il croit m'échauffer, & dont le stérile enthousiasme étourdit mes oreilles, sans rien dire à mon cœur.

. . . .

J'ai donc écrit, Monsieur, contre les faux Philosophes, & je donne ce nom à celui qui, à la tête d'une Traduction du *Pere de famille* de *Goldoni*, a osé imprimer deux libelles scandaleux contre deux Dames infiniment respectables avec des épigraphes du style de l'*Arétin*.

. . . .

Je sais, Monsieur, que quelques-uns de ces Philosophes vous ont nommé leur Chef, à-peu-près comme des Corsaires arborent le pavillon d'une Nation respectée, pour exercer leurs brigandages. C'est un piege qu'ils ont osé vous tendre ; mais il ne faut que lire leurs Ouvrages & les vôtres, pour démêler l'artifice que vous voulez bien ne pas appercevoir. Peut-être en

riez-vous intérieurement, Monsieur, comme ce Cardinal qui vit son singe se revêtir de ses habits Pontificaux; on le reconnut bien vîte aux grimaces.

Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois de mon attachement, de mon admiration & de mon respect : ces sentimens subsisteront dans mon cœur, quand bien même mes ennemis parviendraient à me faire perdre vos bontés.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 4 Juin, 1760.

JE vous remercie, Monsieur, de votre Lettre & de votre Ouvrage : ayez la bonté de vous préparer à une réponse longue; les vieillards aiment un peu à babiller.

Je commence par vous dire que je tiens votre Piece pour bien écrite; je conçois même que Crispin Philosophe marchant à quatre pattes, a dû faire beaucoup rire, & je crois que mon ami Jean-Jacques en rira tout le premier; cela est gai, cela n'est point méchant, & d'ailleurs le Citoyen de Genève étant coupable de

lèze-Comédie, il eſt tout naturel que la Comédie le lui rende.

Il n'en eſt pas de même des Citoyens de Paris que vous avez mis ſur le Théâtre; il n'y a pas là certainement de quoi rire. Je conçois très-bien qu'on donne des ridicules à ceux qui veulent nous en donner, je veux qu'on ſe défende; & je ſens par moi-même que ſi je n'étais pas ſi vieux, Meſſieurs Fréron & de Pompignan auraient à faire à moi : le premier, pour m'avoir vilipendé cinq ou ſix ans de ſuite, à ce que m'ont aſſuré des gens qui liſent les brochures; l'autre, pour m'avoir déſigné en pleine Académie comme un radoteur, qui a farci l'Hiſtoire de fauſſes Anecdotes. J'ai été très-tenté de le mortifier par une bonne juſtification, & de faire voir que l'Anecdote au maſque de fer, celle du Teſtament du Roi d'Eſpagne Charles II. & autres ſemblables, ſont très-vraies, & que, quand je me mêle d'être ſérieux, je laiſſe là les fictions poétiques.

J'ai encore la vanité de croire avoir été déſigné dans la foule de ces pauvres Philoſophes qui ne ceſſent de conjurer contre l'Etat, & qui certainement ſont cauſe de tous les malheurs qui nous arrivent. Car, enfin, j'ai été le premier qui ait écrit en forme, en faveur de l'attraction, & contre les grands tourbillons de Deſ-

petit ſervice. Autrefois, quand j'étais du monde, je n'ai gueres vû de ſouper dans lequel un rieur n'exerçât ſa raillerie ſur quelque convive, qui, à ſon tour, faiſait tous ſes efforts pour égayer la compagnie aux dépens du rieur. Les *Avocats* en uſent ſouvent ainſi au Barreau. Tous les Ecrivains de ma connaiſſance ſe ſont donné mutuellement tous les ridicules poſſibles. Boileau en donna à Fontenelle, Fontenelle à Boileau. L'autre Rouſſeau, qui n'eſt pas Jean-Jacques, ſe moqua beaucoup de Zaïre & d'Alzire; & moi qui vous parle, je crois que je me moquai auſſi de ſes dernieres Epitres, en avouant pourtant que l'Ode ſur les Conquérans eſt *admirable*, & que la plûpart de ſes Epigrammes ſont très-jolies; car il faut être juſte, c'eſt le point principal.

C'eſt à vous à faire votre examen de conſcience, & à voir ſi vous êtes juſte en repréſentant Meſſieurs Dalembert, Duclos, Diderot, Helvétius, le Chevalier de Jaucourt, & *tutti quanti*, comme des marauds qui enſeignent à voler dans la poche.

Encore une fois, s'ils ont voulu rire à vos dépens dans leurs Livres, je trouve très-bon que vous riez aux leurs; mais, pardieu, la raillerie eſt trop forte. S'ils étaient tels que vous les repréſentez, il faudrait les envoyer aux Ga-

leres, ce qui n'entre point du tout dans le genre comique. Je vous parle net, ceux que vous voulez déshonorer passent pour les plus honnêtes gens du monde; & je ne sais même si leur probité n'est pas encore supérieure à leur Philosophie. Je vous dirai franchement que je ne sais rien de plus respectable que Monsieur Helvétius, qui a sacrifié deux cent mille livres de rente, pour cultiver les lettres en paix.

S'il a, dans un gros Livre, avancé une demi douzaine de propositions téméraires & malsonnantes, il s'en est assez repenti, sans que vous dussiez déchirer ses blessures sur le théâtre.

Monsieur Duclos, Sécretaire de la premiere Académie du Royaume, me paraît mériter beaucoup plus d'égards que vous n'en avez pour lui; son Livre sur les mœurs n'est point du tout un mauvais Livre, c'est sur-tout le Livre d'un honnête homme. En un mot, ces Messieurs vous ont-ils publiquement offensé? Il me semble que non. Pourquoi donc les offensez-vous si cruellement?

Je ne connais point du tout M. Diderot, je ne l'ai jamais vû, je sais seulement qu'il a été malheureux & persécuté; cette seule raison devait vous faire tomber la plume des mains.

Je regarde d'ailleurs l'entreprise de l'Encyclopédie comme le plus beau monument qu'on

pût élever à l'honneur des Sciences ; il y a des articles admirables, non-seulement de M. Dalembert, de M. Diderot, de M. le Chevalier de Jaucourt, mais de plusieurs autres personnes, qui sans aucun motif de gloire ou d'intérêt, se font un plaisir de travailler à cet Ouvrage.

Il y a des articles pitoyables sans doute, & les miens pourraient bien être du nombre ; mais le bon l'emporte si prodigieusement sur le mauvais, que toute l'Europe desire la *continuation* de l'Encyclopédie. On a traduit déjà les premiers volumes en plusieurs langues ; pourquoi donc jouer sur le Théâtre un Ouvrage devenu *nécessaire à l'instruction des hommes, & à la gloire de la Nation* ?

J'avoue que je ne reviens point d'étonnement de ce que vous me mandez sur M. Diderot. Il a, dites-vous, imprimé deux libelles contre deux Dames du plus haut rang, qui sont vos bienfaitrices. Vous avez son aveu signé de sa main. Si cela est, je n'ai plus rien à dire, je tombe des nues, je renonce à la Philosophie, aux Philosophes, à tous les Livres, & je ne veux plus penser qu'à ma charrue & à mon semoir.

Mais permettez-moi de vous demander très-instamment des preuves, souffrez que j'écrive aux amis de ces Dames ; je veux absolument savoir si je dois mettre, ou non, le feu à ma bibliotheque.

Mais si Diderot a été assez abandonné de Dieu pour outrager deux Dames respectables, & qui plus est, très-belles, vous ont-elles chargé de les venger? Les autres personnes que vous produisez sur le théâtre avaient-elles eu la grossiéreté de manquer de respect à ces deux Dames?

Sans jamais avoir vû M. Diderot, sans trouver le Pere de famille plaisant, j'ai toujours respecté ses profondes connaissances; & à la tête de ce Pere de famille, il y a une Epitre à Madame la Princesse de Nassau, qui m'a paru le Chef-d'œuvre de l'éloquence, & le triomphe de l'*humanité*, passez-moi le mot. Vingt personnes m'ont assuré qu'il a une très-belle ame. Je serais affligé d'être trompé, mais je souhaite d'être éclairé.

> La faiblesse humaine est d'apprendre
> Ce qu'on ne voudrait pas savoir.

Je vous ai parlé, Monsieur, avec franchise. Si vous trouvez dans le fond du cœur que j'aye raison, voyez ce que vous avez à faire. Si j'ai tort, dites-le moi, faites-le moi sentir, redressez-moi. Je vous jure que je n'ai aucune liaison avec aucun Encyclopédiste, excepté peut-être avec M. Dalembert, qui m'écrit une fois en trois mois des lettres de Lacédémonien; je fais de lui un cas infini; je me flatte que celui-là n'a pas

manqué de respect à Mesdames les Princesses de R...., & de la M.... Je vous demande encore une fois la permission de m'adresser sur cette affaire à M. D.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une estime très-véritable de vos talens, & un extrême desir de la paix que Messieurs Fréron, de Pompignan, & quelques autres m'ont voulu ôter.

Votre très-humble & *très-obéissant* serviteur,
VOLTAIRE, Gentilhomme Ordinaire du Roi.

RÉPONSE
DE M. PALISSOT,
A Monsieur de Voltaire.

VOus êtes, Monsieur, le premier qui ayez fait connaître en France les sublimes découvertes de Newton; mais ce ne sont, ni des Philosophes tels que Newton, ni ceux qui après lui ont éclairé le monde, que j'ai désignés dans ma Comédie; le projet en eût été absurde. Je n'ai voulu parler que de ces Charlatans de Philosophie, qui ont osé ébranler les fondemens de la morale, en la réduisant en systême : qui ont nié jusqu'au sentiment

sentiment de cette loi naturelle, dont vous êtes le vengeur dans un de vos ouvrages, & qui ont renouvellé dans des écrits dangereux les principes des Hobbes, des Mandeville, &c.

Il est donc clair, Monsieur, que pour avoir travaillé sur Newton, vous n'êtes point du nombre des Philosophes que j'avais en vue. Quoique je n'aye pas mis de correctif au titre de ma Piece, je n'ai pas même donné lieu à l'équivoque. Je n'ai attaqué que la fausse Philosophie. Ainsi, Monsieur, point d'abus sur le mot. Moliere n'intitula point sa Comédie : *les Fausses Savantes*. Son ouvrage prouvait assez qu'il n'avait pas eu l'intention de jetter du ridicule sur les Sciences.

Dans un mauvais libelle on vous a mis à la tête du parti des nouveaux Philosophes ; & l'Auteur, mal-adroit dans sa fiction, vous calomnie & vous prête des absurdités qui se contredisent. Cela est vrai, Monsieur, & c'est le jugement que j'ai porté de cette brochure. Malheur à cet Ecrivain, s'il n'a pas été frappé de tout l'intervalle qui vous sépare de cette populace de Philosophes, qui n'ont écrit qu'à la honte de la raison ! Tant pis pour lui, s'il n'a pas su distinguer des Ouvrages qui font aimer la vertu, de ces Ecrits ténébreux, où l'on ne cesse de la défigurer sous prétexte de la définir. Mais,

Monsieur; parce que cet Auteur a fait une sottise en affectant de vous confondre avec des Philosophes de cette espece, ai-je perdu le droit, moi qui vous respecte & qui vous aime, de jetter du ridicule sur la fausse Philosophie?

Vous avez fait quelques articles de l'Encyclopédie; Je le sais, Monsieur, & ce sont ceux que j'ai cherchés avec le plus d'empressement dans ce Dictionnaire. Ils ne contiennent ordinairement que des définitions courtes & précises, suivies de quelques exemples. C'est ainsi que tous les articles de ce Livre auraient dû être composés. On n'y verrait alors, ni froid enthousiasme, ni déclamation, ni puéril orgueil. On s'instruirait, & voilà tout. Je vous le demande, Monsieur, quand j'aurais prétendu attaquer l'Encyclopédie, des articles de Littérature, tels que ceux que vous avez fournis, peuvent-ils, même en apparence, être entrés dans mon plan? Vous savez bien que non. Permettez-moi donc de croire que vous n'avez voulu faire qu'une plaisanterie en mettant ces articles au rang de ceux qui pourraient avoir *corrompu la Nation, & bouleversé les Ordres de l'Etat.*

Il est vrai que vous êtes un des premiers qui ayent employé fréquemment le mot d'*humanité*, contre lequel, dites-vous, *j'ai fait une si*

brave sortie dans ma Piece. Mais apparemment ce n'est pas au mot, c'est au sentiment qu'il exprime que vous êtes attaché ? Or dans la sortie que j'ai faite, je ne parle que de ceux qui abusent du mot *pour n'aimer personne.* Il est donc évident que je respecte l'humanité autant que vous, Monsieur. Eh ! comment ne respecterais-je pas un sentiment que vous auriez mis dans mon cœur, si j'étais assez malheureux pour que la nature ne l'y eût pas gravé ? J'avais prévenu le reproche que vous me faites, dans la premiere Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. J'avais établi la différence infinie qu'il y a entre parler d'humanité en termes arides, qui supposent un cœur médiocrement affecté ; & l'imprimer dans l'ame avec ces traits de feu, qui prouvent combien on est pénétré soi-même. Pour vous persuader, Monsieur, que cette façon de penser n'est point de ma part une apologie suggérée par les circonstances, permettez-moi de vous transcrire ce que j'écrivais, il y a quatre ans, dans mes *petites Lettres ;* vous jugerez que je n'ai pas varié dans mes idées. „ Voyez Mérope qui croit retrouver quel-
» ques traits de son fils dans un Etranger qu'on
» lui amene. Qui n'imaginerait s'exprimer com-
» me elle ? C'est la nature dans sa plus grande
» naïveté ; mais qu'elle est sublime !

C'est un infortuné que le Ciel me présente :
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux,
Mon Fils peut éprouver un sort plus rigoureux.

Il me rappelle Egiste ; Egiste est de son âge ;
Peut-être comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté, &c.

„ Si Mérope, à la place de ces expressions » si vraies & si touchantes, analysait sa com- » passion pour cet infortuné ; si elle disait : » *qu'une ame tendre n'envisage point le systême* » *général des Etres sensibles, sans en desirer for-* » *tement le bonheur* : n'entendriez-vous pas le » bruit des sifflets s'élever de tous côtés, & » poursuivre l'Héroïne Métaphysicienne jus- » ques dans les Coulisses ?

Est-ce donc à l'Auteur de Mérope, de Zaïre & d'Alzire, est-ce à celui qui a rassemblé dans le caractere d'Idamé tout ce que les mœurs ont de plus respectable, à se confondre avec nos prétendus Philosophes ? Eh ! Monsieur, si leurs systêmes prenaient du crédit, si la nature n'avait mis dans le cœur humain les plus fortes barrieres contre leur vaine Philosophie, vos chef-d'œuvres que nous admirons, manqueraient bientôt de spectateurs dignes de les entendre. On a dit de Pascal qu'il fut assez bon

pour croire que Nicole & Arnauld valaient mieux que lui. Ne vous abaissez point par des comparaisons. Que les Grecs & les Troyens se divisent; Jupiter ne doit prendre aucun parti.

Voilà, Monsieur, pour ce qui vous regarde.

Quant aux personnes qui pourraient se plaindre de mon Ouvrage, je vous assure que je n'ai contre elles aucun ressentiment. Je ne sais pourquoi vous me citez MM. Dalembert & le Chevalier de Jaucourt. On ne m'a pas fait l'injustice de croire à Paris que j'eusse voulu les désigner. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Jaucourt. Il n'a jamais été compris, même par les ennemis de l'Encyclopédie, dans le nombre de ceux qui ont fourni des articles dangereux. Pour M. Dalembert, j'avoue qu'il m'a donné très-gratuitement des marques de haine dans une querelle injuste que l'on me fit à Nancy; mais je n'en respecte pas moins ses talens & ses profondes connaissances. C'est se déshonorer soi-même que de porter dans ses jugemens un esprit de vengeance. J'ai tâché de ne jamais perdre ce principe de vûe. C'est par-là que je me suis bien gardé de me compromettre en attaquant M. Dalembert; & rien ne prouve mieux, ce me semble, que j'ai écrit ma Piece avec impartialité.

Je n'ai donc pas représenté ces Messieurs *tutti*

quanti, comme des marauds, qui enseignent à voler dans la poche. J'ai mis sur la Scene un valet, qui, abusant des spéculations philosophiques de son maître, finit par le voler. Ce trait au Théâtre a toujours excité le rire, jamais l'indignation. Il est évident, Monsieur, que de certains principes pourraient conduire jusques-là. Le systême, qui fait de l'amitié même un commerce d'intérêt personnel, qui détruit dans l'homme le sentiment de sa liberté, dans lequel on convient *qu'il est des gens qu'un penchant malheureux, mais irrésistible, nécessite à se faire rouer* : un tel systême, dis-je, est infiniment dangereux. Il serait absurde d'en conclure que l'Auteur du systême fût un voleur de *grand chemin*, & c'est à-peu-près la conclusion que vous me prêtez. Mais il est très-permis, très-innocent, très-louable, de jetter un peu de ridicule sur de pareils principes ; je ne me suis permis que d'en rapprocher les conséquences, & de les mettre en action.

Lorsque je lisais des Livres de controverses, je me souviens d'avoir lû une brochure intitulée : *Cartouche justifié par les principes de Jansénius.* Assurément l'Auteur lui-même (quoique Jésuite) ne voulait pas dire que Jansénius fût un homme à pendre. Il voulait prouver seulement que tout systême qui conduit au fatalisme, peut

servir d'apologie aux plus grands crimes, & que dès-lors l'intérêt général veut qu'un tel systême soit proscrit.

Lorsque Pascal pressait les Jésuites par l'argument de Jean d'Alba, certainement (quoique Janséniste) son intention n'était pas de représenter les Jésuites comme une société de filoux qu'il fallait envoyer aux galeres; il prétendait seulement que quelques traits de la morale de leurs Casuistes auraient pû fournir une assez bonne excuse à ce Jean d'Alba.

J'ai lû dans Candide qu'un gueux du Pays d'Atrébatie avait commis le plus horrible attentat, pour avoir entendu beaucoup de sottises. L'Auteur de Candide n'a pas voulu donner à penser que tous ceux, qui avaient eu le malheur de dire des sottises, fussent des gens capables d'un parricide. Il n'a voulu que prouver qu'il y avait des sottises très-dangereuses. Mais heureusement les hommes sont inconséquens; & tout serait perdu s'ils ne l'étaient pas.

Enfin, Monsieur, je n'ai tracé mes caracteres d'après aucun Philosophe en particulier; mais d'après les principes de quelques Philosophes. Je ne m'en crois pas moins en droit d'estimer ce qu'ils ont d'estimable, & de regarder, par exemple, M. Helvétius comme un très-honnête homme.

Pour M. Duclos permettez-moi de ne pas me défendre. Je peux avouer tout ce que vous m'en dites, sans être embarrassé de mon aveu. J'ai trouvé un peu de ridicule, un peu de faste, dans le début de son Livre sur les mœurs. Je le crois cependant, comme vous, l'ouvrage d'un homme de probité : ce n'est pas là ce que la critique examine. Je conviens qu'il est Sécretaire d'une très-respectable Académie ; mais cette Académie elle-même condamnerait-elle le chef-d'œuvre des Femmes savantes ?

Moliere s'y donna plus de liberté que moi. Il joua deux Académiciens (Cotin & Ménage) de maniere à n'être méconnus de personne ; tous deux n'avaient fait que des ouvrages d'honnêtes gens. Ménage, sur-tout, n'était pas un homme sans mérite. Il avait été honoré plusieurs fois des Lettres de la Reine Christine. Cotin était Prêtre, autre raison de ménagement pour Moliere, qui, cependant se permit à l'égard de ces deux hommes, ce que je ne me permettrais pas. Il frappa jusques sur les mœurs.

Trissotin est congédié pour un sentiment d'intérêt personnel très-bas. Vadius dans le cours de la Piece écrit une Lettre anonyme, ce qui n'est pas le procédé d'une ame fort délicate. *Ces deux Messieurs n'avaient point composé de*

Livres de morale dont on pût dire que de pareilles actions fussent la conséquence.

Si M. Duclos veut des exemples plus modernes & des personnalités plus consolantes, la Motte, Académicien, qui en valait bien un autre, a été joué dans Momus Fabuliste.

De tous les temps, la Comédie qui ne serait bonne à rien, si elle ne ressemblait à personne, a joui de ces petites libertés. Nous avons des Théâtres entiers qui ne sont que des Vaudevilles. Celui de Moliere seul me donnerait bien beau jeu; mais ce n'est pas à un homme comme vous qu'il est besoin de tout dire. C'était pourtant l'âge d'or de la Comédie; mais aussi Moliere fut-il traité de scélérat dans vingt libelles, & je vois que c'est assez le sort des honnêtes gens.

J'ai nommé une fois le Livre de l'Encyclopédie dans mon Ouvrage, il n'y a pas là de trait de satyre. Trissotin cite Descartes dans la Comédie de Moliere; ce n'était pas une injure faite à Descartes. J'ai cru qu'il était naturel qu'une femme savante eût chez elle un Livre qu'elle admire, & qu'elle n'entend pas.

Je pourrais, Monsieur, m'en tenir là sur l'Encyclopédie. Le projet en est sans doute admirable; mais permettez-moi de le distinguer du monument qui existe. J'ai trouvé, comme vous, des articles qui me paraissent excellens; il en

eſt beaucoup que je ne ſuis pas à portée d'entendre. Mais il me ſemble que le projet eſt bien loin d'être rempli ; que la méthode adoptée par les Rédacteurs eſt directement contraire au but que l'on s'était propoſé. Enfin, ſi les notions des Arts venaient à s'éteindre, je crois que ce ſerait un grand effet du hazard, ſi l'on en retrouvait un ſeul dans ce Dictionnaire. Je prouverais tout cela, Monſieur ; mais je ferais un Livre, & je n'ai que trop abuſé de vos bontés par une lettre ſi longue. Je ne me *flatterais* pas d'ailleurs de rien apprendre à M. de Voltaire.

J'ai du regret de penſer autrement que vous à l'égard de M. Diderot. Il a, ſans *contredit*, beaucoup d'eſprit, avec une imagination fort exaltée. Je ne me pique pas de l'entendre toujours, & ce peut être de ma part défaut de pénétration ; mais vous avez écrit, Monſieur, ſur des matieres très-abſtraites, & tout le monde vous entend : pardonnez-moi ſi vous m'avez rendu trop difficile. Vous n'affectez point de tours ſententieux, prophétiques, apocalyptiques ; c'eſt que la véritable grandeur ne ſe ſoutient pas ſur des échaſſes. Je voudrais que M. Diderot s'échauffât moins ſur des idées très-communes ; qu'il fût plus ſobre d'annoncer ſes imaginations comme des découvertes. Je vou-

drais qu'il fût bien persuadé que, pour être savant, on n'est pas dispensé d'étudier sa langue & de l'écrire correctement. Il a quelquefois des momens très-lumineux : c'est un cahos où la lumiere brille par intervalles. Je crois voir le combat du bon & du mauvais principe. Tout cela serait peu de chose, & je ne l'en tiendrais pas moins pour Philosophe, si je pouvais le justifier sur les libelles.

M. d'Argental ne vous désavouera pas, Monsieur, que Madame la Princesse de R... s'en est expliquée avec lui plusieurs fois sans aucune ambiguité. Madame la Comtesse de la M. en a eu l'aveu signé de la main de Diderot. Madame la Marquise de V. vous confirmera ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ; elle a entendu le témoignage de Madame la Princesse de R... aussi bien que M. d'Argental & moi. Si vous êtes curieux, autant que vous le paraissez, d'approfondir ce fait, ne vous en rapportez pas à moi, Monsieur. Consultez les Dames que je vous nomme, & vous saurez la vérité. Le Public doute si peu de la chose, qu'il m'a abandonné M. Diderot dès la premiere représentation de ma Comédie. Nulle voix ne s'est élevée pour le défendre.

Vos sentimens en faveur de ces Messieurs, n'en sont ni moins beaux, ni moins généreux.

Je voudrais, pour leur honneur, ne connaître parmi eux aucun ingrat; mais aussi vous auriez moins de mérite à les défendre.

Si quelque chose pouvait me ramener à leur parti, ce serait assurément votre lettre.

A travers les instructions que vous voulez bien me donner, il y regne un ton de modération & de bonté, qui me prouve que vous n'avez pas oublié le sentiment qui me conduisit à Geneve, il y a quelques années. Je vous en remercie, Monsieur; & il serait à souhaiter pour nos Philosophes qu'ils s'étudiassent encore long-tems à vous contrefaire. Malheureusement pour le parti, jusqu'à présent on n'a publié contre moi que des injures, des calomnies, *des libelles*, & des gravures diffamatoires: rien ne paraît moins philosophique. On m'a comparé à Aristophane, c'est avoir eu bien de l'indulgence pour moi; mais on mourait d'envie de se comparer à Socrate: ni ce Philosophe, ni ses Disciples, ne se vengerent par des libelles. Voilà le caractere qu'il eût fallu soutenir. Euripide continua de donner ses chef-d'œuvres sur le Théâtre où l'on avait joué son ami; mais en vérité ces Philosophes Grecs étaient des hommes inimitables.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

VOus me faites enrager, Monſieur, j'avais réſolu de rire de tout dans mes douces retraites, & vous me contriſtez. Vous m'accablez de politeſſes, d'éloges, d'amitiés; mais vous me faites rougir, quand vous imprimez que je ſuis ſupérieur à ceux que vous attaquez. Je crois bien que je fais mieux des vers qu'eux, & même que j'en ſais autant qu'eux en fait d'hiſtoire: mais, ſur mon Dieu, ſur mon ame, je ſuis à peine leur écolier dans tout le reſte, tout vieux que je ſuis. Venons à des choſes plus ſérieuſes.

M. d'Argental m'a aſſuré dans ſes dernieres Lettres, que Monſieur Diderot n'eſt point reconnu coupable des faits dont vous l'accuſez. Une perſonne, non moins digne de foi, m'a envoyé un très-long détail de cette aventure; & il ſe trouve qu'en effet M. Diderot n'a eu nulle part aux deux Lettres condamnables qu'on lui imputait. Encore une fois, je ne le connais point, je ne l'ai jamais vû: mais il avait entrepris avec Monſieur Dalembert un ouvrage immortel, un ouvrage néceſſaire, & que je conſulte tous les jours. Cet ouvrage était d'ailleurs un objet de

trois cent mille écus dans la Librairie, on le traduisait déjà dans trois ou quatre Langues : *questa rabbia detta gelosia* s'arme contre ce monument cher à la Nation, & auquel plus de cinquante personnes de distinction s'empressaient de mettre la main.

Un Abraham Chaumeix s'avise de donner à M. Joli de Fleury un Mémoire contre l'*Encyclopédie*, dans lequel il fait dire aux Auteurs ce qu'ils n'ont point dit, empoisonne ce qu'ils ont dit, & argumente contre ce qu'ils diront. Il cite aussi faussement les Peres de l'Eglise que le Dictionnaire. M. de Fleury, accablé d'affaires, a le malheur de croire maître *Abraham*. Le Parlement croit M. Joli de Fleury : M. le Chancelier retire le privilége, les Souscripteurs en sont pour leurs avances, les Libraires sont ruinés, M. Diderot est persécuté ; je me trouve pour ma part, désigné très-injustement dans le réquisitoire de M. de Fleury ; & quoique le Public n'ait pas approuvé le réquisitoire, la persécution subsiste malgré les cris de la Nation indignée. *)

---

*) On peut juger de la violence, & même de la réalité de cette persécution, par le ton badin & léger avec lequel M. de Voltaire en parle. Ce mot de persécution étoit alors à la mode, & les plus intolérans des gens de Lettres étaient ceux qui le prodiguaient davantage.

C'eſt dans ces circonſtances odieuſes que vous faites votre Comédie contre les Philoſophes : vous venez les percer, quand ils ſont *ſub gladio*.

Vous me dites que Moliere a joué Cotin & Ménage ; ſoit : mais il n'a point dit que Cotin & Ménage enſeignaient une morale perverſe : & vous imputez à tous ces Meſſieurs des maximes affreuſes dans votre Piece & dans votre Préface.

Vous m'aſſurez que vous n'avez point accuſé M. le Chevalier de Jaucourt. Cependant c'eſt lui qui eſt l'Auteur de l'article *Gouvernement* : ſon nom eſt en groſſes lettres à la fin de cet article. Vous en déférez pluſieurs traits qui pourraient lui faire grand tort, dépouillés de tout ce qui les précede & qui les ſuit ; mais qui remis dans leur tout enſemble, ſont dignes des Ciceron, des de Thou, & des Grotius.

Vous n'ignorez pas d'ailleurs que M. le Chevalier de Jaucourt eſt un homme d'une très-grande Maiſon, & beaucoup plus reſpectable par ſes mœurs que par ſa naiſſance.

Vous voulez rendre odieux un paſſage de l'excellente Préface que M. Dalembert a miſe au-devant de l'Encyclopédie, & il n'y a pas un mot de ce paſſage. Vous imputez à M.

Diderot ce qui ſe trouve dans les Lettres Juives ; il faut que quelque Abraham Chaumeix vous ait fourni des Mémoires comme il en a fourni à M. Joli de Fleury & qu'il vous ait trompé, comme il a trompé ce Magiſtrat. *Vous* faites plus ; vous joignez à vos accuſations contre les plus honnêtes gens du monde, des horreurs tirées de je ne ſais quelle *brochure* intitulée, *la Vie heureuſe ;* qu'un fou, nommé la Métrie, compoſa un jour étant ivre, à Berlin, il y a plus de douze ans. Cette ſottiſe de la Métrie oubliée pour jamais, & que vous faites revivre, n'a pas plus de rapport avec la Philoſophie & l'Encyclopédie, que le Portier des Chartreux n'en a avec l'Hiſtoire de l'Egliſe ; cependant vous joignez toutes ces accuſations enſemble. Qu'arrive-t-il ? Votre délation peut tomber entre les mains d'un Prince, d'un Miniſtre, d'un Magiſtrat occupé d'affaires graves, de la Reine même, plus occupée encore à faire du bien, à ſoulager l'indigence, & à qui d'ailleurs les bienſéances de ſa grandeur laiſſent peu de loiſir. On a bien le tems de lire rapidement votre Préface qui contient une feuille : mais on n'a pas le tems d'examiner, de confronter les ouvrages immenſes auxquels vous imputez ces Dogmes abominables. On ne ſçait point qui eſt ce la

Métrie ;

Métrie.; on croit que c'eſt un des Encyclopédiſtes que vous attaquez : & les innocens peuvent payer pour le criminel qui n'exiſte plus. Vous faites donc beaucoup plus de mal que vous ne penſiez & que vous ne vouliez ; & certainement, ſi vous y réfléchiſſez de ſang froid, vous devez avoir des remords.

Voulez-vous à préſent que je vous diſe librement ma penſée ? Voilà votre Piece jouée, elle eſt bien écrite, elle a réuſſi, il y aurait une autre ſorte de gloire à acquérir, ce ferait d'inſérer dans tous les Journaux une déclaration bien meſurée, dans laquelle vous avoueriez que, n'ayant pas en votre poſſeſſion le Dictionnaire Encyclopédique, vous avez été trompé par les Extraits infideles qu'on vous en a donnés ; que vous vous êtes élevé, avec raiſon, contre une morale pernicieuſe ; mais que depuis, ayant vérifié les paſſages dans leſquels on vous avait dit que cette morale était contenue : ayant lû attentivement cette Préface de l'Encyclopédie qui eſt un chef-d'œuvre, & pluſieurs articles dignes de cette Préface, vous vous faites un plaiſir & un devoir de rendre au travail immenſe de leurs Auteurs, à la morale ſublime répandue dans leurs ouvrages, à la pureté de leurs mœurs, toute la juſtice qu'ils méritent. Il me ſemble que cette

démarche ne ferait point une rétractation (puisque c'est à ceux qui vous ont trompé à se rétracter :) elle vous ferait beaucoup d'honneur, & terminerait très-heureusement une très-triste querelle.

Voilà mon avis, bon ou mauvais; après quoi, je ne me mêlerai en aucune façon de cette affaire; elle m'attriste, & je veux finir gaîment ma vie; je veux rire, je suis vieux & malade; & je tiens la gaîté un remede plus sûr que les ordonnances de mon cher & estimable Tronchin. Je me moquerai, tant que je pourrai, des gens qui se sont moqués de moi : cela me réjouit & ne fait nul mal. Un Français qui n'est pas gai, est un homme hors de son élément. Vous faites des Comédies, soyez donc joyeux; & ne faites point de l'amusement du Théâtre un Procès criminel : vous êtes actuellement à votre aise, réjouissez-vous, il n'y a que cela de bon,

Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti; si non, his utere mecum.

E per fine, sans compliment, votre très-humble & très-obéissant serviteur.

RÉPONSE DE M. PALISSOT.

Vous voulez donc abſolument, Monſieur, être l'écolier des Encyclopédiſtes; mais ſavez-vous qu'ils ont bien aſſez d'orgueil pour vous prendre au mot? Oh! vous ſentez que je ſuis trop loin de vouloir jamais penſer comme eux, pour vous en croire ſur votre parole.

M. Diderot vous paraît innocent: à la bonne heure, Monſieur; je ne m'y oppoſe pas. C'eſt pourtant encore une choſe dont vous perſuaderez difficilement le Public. Au reſte, je peux dire tout comme vous, *je ne le connais point; je ne l'ai jamais vû*: mais je dirai ce que vous ne voulez pas dire. Je l'ai lû, je ne l'entends point, je doute qu'il s'entende lui-même, & il m'ennuye.

Je n'ai jamais ſenti *queſta rabbia detta geloſia*. Nous courons, Meſſieurs les Encyclopédiſtes & moi, une carriere bien différente. *Ils compilent*, *compilent*, *compilent*. Moi, je fais de petits vers pour m'amuſer, & je lis les vôtres pour m'inſtruire.

Qu'eſt-ce qu'un Abraham Chaumeix, à qui vous faites jouer un ſi grand rôle, qui donne

des Mémoires à tant de gens, & qui (*dites-vous*) pourrait bien m'en avoir donné? Le pauvre diable! Il est bien loin de se soupçonner tant de malice. Eh! quoi, Monsieur,

L'insecte insensible, enseveli sous l'herbe,

ne peut même vous échapper!

Est-ce pour m'intéresser que vous me représentez ces pauvres Philosophes *sub gladio?* Est-il bien vrai qu'on les persécute? On vous trompe assurément, Monsieur. Des gens qui s'appellent eux-mêmes *les Législateurs, les Réformateurs de leur Siecle, les Tuteurs du genre humain*, & dont on ne fait que rire, ne feront accroire à personne qu'ils soient persécutés. N'ont-ils pas d'ailleurs la ressource *de jetter de tems en tems quelques vérités au Peuple, pour lui apprendre à respecter les Philosophes* *?

Moliere, il est vrai, ne reprocha ni à Cotin, ni à Ménage d'enseigner une morale perverse. C'est qu'ils n'avaient jamais fait de traité de morale; j'avais eu l'honneur de vous le dire.

Je ne m'attendais plus, Monsieur, à être accusé de vouloir rendre M. Dalembert odieux,

(*) Cette phrase est de M. Diderot.

après la maniere dont je m'étais expliqué avec vous sur son compte.

Je conviens que mon Imprimeur, ou mon Copiste, ont eu tort de faire une méprise, & de lui imputer un passage qui n'est pas de lui. Mais qui vous l'a dit, Monsieur, que ce passage n'était pas de lui? Moi-même, qui ai corrigé de ma main cette faute dans l'exemplaire que j'ai pris la liberté de vous envoyer.

C'est encore moi qui, sur le même exemplaire, vous ai fait l'aveu qu'un autre passage attribué à M. Diderot ne se trouvait que dans les Lettres Juives.

Pourquoi donc me reprochez-vous ces deux erreurs que j'ai corrigées? En bonne foi, Monsieur, vous savez bien qu'en matiere de citations, je ne serais embarrassé que sur le nombre.

C'était donc un fou que ce la Métrie qui composait à Berlin des sottises étant ivre. Je ne le connaissais que par ces deux vers:

*) Fléau des Médecins, il en fut la lumiere:
Mais à force d'esprit tout lui parut matiere.

Et ce n'est pas là tout-à-fait le portrait d'un fou. Comme j'avais intitulé ma Piece, *les Phi-*

*) *Ces deux vers sont de M. de* Voltaire.

losophes, & non pas, *les Encyclopédistes*, j'ai crû que je pouvais puiser des citations hors de l'Encyclopédie, & que toutes les absurdités prétendues Philosophiques appartenaient à mon plan. Or le Discours sur la vie *heureuse* est un ouvrage très-fertile en absurdités de cette espece. On y traite la grande & inutile question du bonheur, on y parle du bien & du mal moral, du juste & de l'injuste, &c. &c. &c. Ce n'est donc pas sérieusement que vous dites, Monsieur, que ce Livre n'a pas plus de rapport à la Philosophie, que le Portier des Chartreux avec l'Histoire de l'Eglise.

Mais c'est trop vous importuner *d'une très-triste querelle*; il est aisé d'appercevoir que vous n'avez pas envie que j'aie raison. On a fait agir auprès de vous trop de ressorts contre moi. Je n'en suis pas moins le plus sincere de vos Admirateurs.

Je ne rougirais pas de me rétracter, si j'avais eu le malheur d'être trompé, ou le malheur, plus naturel encore, de me tromper; mais, Monsieur, je n'ai point écrit sur des Mémoires; je ne lis point ceux de Maître Abraham, & j'ai sous les yeux l'Encyclopédie & quelques autres Livres. Vous les avez lûs, sans doute, vous, Monsieur, qui me conseillez de les lire. Cela me suffit pour savoir

ce que vous en pensez. L'envie que j'ai eu d'être quelquefois plaisant, m'a appris à me connaître en plaisanterie. Le conseil que vous me donnez en est une excellente, & je vois que vous êtes fort loin, Monsieur, d'être *un Français hors de son élément;* car vous êtes très-gai.

Je conviens avec vous qu'il faut se réjouir, & qu'il n'y a que cela de bon. Aussi je ferai comme vous. Je me moquerai, tant que je pourrai, des gens qui se sont moqués de moi, *puisque cela réjouit, & ne fait aucun mal.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris 7 Juillet 1760.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

12 Juillet 1760.

VOtre Lettre est extrêmement plaisante, & pleine d'esprit, Monsieur. Si vous aviez été aussi gai dans votre Comédie des *Philosophes*, ils auraient dû aller eux-mêmes vous battre des mains; mais vous avez été sérieux, & voilà le mal.

Entendons-nous, s'il vous plaît; j'aime à rire; mais nous n'en sommes pas moins persécutés. Maître Abraham Chaumeix, & maître Jean Gauchat ont été cités dans le réquisitoire de M. Joli de Fleury; on nous a traités de perturbateurs du repos public, &, qui pis est, de mauvais Chrétiens. Maître le Franc de Pompignan m'a désigné très-injurieusement devant mes 38 confreres. On a dit à la Reine & à Mgr. Le Dauphin que tous ceux qui *ont travaillé* à l'Encyclopédie, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, ont fait un pacte avec le diable. Maître Aliboron dit Fréron, veut me faire aller à l'immortalité, dans ses admirables feuilles, comme Boileau a *éternisé* Chapelain & Cotin. Oh! je suis assez bon chrétien pour leur pardonner dans le fonds de mon cœur, mais, non pas au bout de ma plume.

Permettez que je vous dise très-naturellement & très-sérieusement que votre Préface,*) donnée séparément après votre Piece, est une accusation en forme contre mes amis, & peut-être contre moi. J'en avais déjà deux exemplaires avant que j'eusse reçu le vôtre. On m'a-

*) On donnera cette Préface à la suite de cette Lettre. Elle ne contenait rien que de vrai, & c'était une Réponse bien modérée à des Libelles très-violens.

vait indiqué les passages où vous vous étiez trompé. Je les avais confrontés. En un mot, je suis très-fâché qu'on accuse mes amis & moi de n'être pas bons Chrétiens : je tremble toujours qu'on ne brûle quelques Philosophes sur un mal-entendu. Je suis comme Mlle. de l'Enclos, qui ne voulait pas qu'on appellât aucune femme P... *). Je consens qu'on dise de moi que je suis un radoteur, un mauvais poëte, un plagiaire, un ignorant; mais je ne veux pas qu'on soupçonne ma foi. Mes Curés rendent bon témoignage de moi, & je prie Dieu tous les jours pour l'ame de Frere Berthier. **) Frere Menoux ***) qui aime passionnément le bon vin, & qui a beaucoup d'argent en poche, est obligé de me rendre justice. J'ai fait ma confession de foi au Frere la Tour; j'étais

*) L'aveu qui échappe à M. de Voltaire est singulier. Ninon l'Enclos savait très-bien que parmi les femmes de son tems il y avait beaucoup de Catins, mais elle voulait qu'on leur en épargnât le nom. M. de Voltaire, aussi connaisseur en philosophes que Ninon l'Enclos était connaisseuse en femmes : demande pour eux les mêmes égards : il veut qu'on ne les appelle pas par leur nom.

**) Jésuite, Auteur du Journal de Trévoux.

***) Autre Jésuite, Supérieur des Missions de Lorraine, fondées par le Roi de Pologne.

même aſſez bien auprès du défunt Pape *) qui avait beaucoup de bontés pour moi, parce qu'il était goguenard. Auſſi ayant pour moi tant de témoignages, & ſur-tout celui de ma bonne conſcience, je peux bien avoir quelque choſe à craindre dans ce monde-ci, mais rien dans l'autre.

J'ai lû les Vers du Ruſſe ſur les merveilles du ſiecle. Il y a une note qui vous regarde. On y dit que vous vous repentez d'avoir aſſommé ces pauvres Philoſophes qui ne vous diſaient mot. Il eſt beau & bon de ne point mourir dans l'impénitence finale; pardonnez à ce pauvre Ruſſe, qui veut abſolument que vous ayez tort d'avoir inſinué que mes chers Philoſophes enſeignent à voler dans la poche. On prétend que c'eſt M. Fantin, Curé de Verſailles, qui volait ſes Pénitentes en couchant avec elles, & ſes Pénitens en les confeſſant. Dieu veuille avoir ſon ame! A l'égard de la vôtre, je voudrais qu'elle fût plus douce avec mes Encyclopédiſtes, qu'elle me pardonnât toutes mes mauvaiſes plaiſanteries, & qu'elle fût heureuſe.

Je vous dirai ce que je viens d'écrire à Frere Menoux. Il y avait une vieille Dévote très-aca-

*) Benoît XIV.

riâtre qui disait à sa voisine : je te casserai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite ? dit la voisine. Il y a un bon chapon gras, répondit la Dévote. Eh ! bien, mangeons-le ensemble, dit l'autre. Je conseille aux Encyclopédistes, Jansenistes, Molinistes, à vous tout le premier, & à moi, d'en faire autant. Que reste-t-il à faire après qu'on s'est bien harpaillé ? A mener une vie douce, tranquille, & à rire.

P. S. Voilà une F..... guerre depuis le chien de discours de le Franc jusqu'à la vision.

Ma foi, Juge & Plaideurs il faudrait tout lier. *)

---

*) NB. Que dans cette réponse, M. de Voltaire s'était livré à une bonne & franche gaîté en homme qui se moquait, à peu près de tous les partis ; mais ses chers Philosophes lui firent, à ce sujet, les plus sérieuses remontrances ; ils ne lui pardonnaient pas d'avoir ri avec l'Auteur ; aussi nous le verrons, dans ses autres Lettres, devenir beaucoup plus grave, & s'épuiser en redites sur des objets auxquels on avait répondu cent fois.

ANCIENNE PRÉFACE

De la Comédie des Philosophes.

UNe ſecte s'était élevée, & s'arrogeait excluſivement le nom de Philoſophie. Dominée par l'enthouſiaſme, en faiſant profeſſion de combattre le fanatiſme, elle avait porté l'incendie dans les eſprits au lieu d'y répandre la lumiere. Sous le ſpécieux prétexte d'attaquer la ſuperſtition & l'intolérance, ce qui véritablement eut été digne de la vraie Philoſophie, elle faiſoit trophée de ſon incrédulité, rendait la morale même douteuſe, & mettait en problême le reſpect qu'on doit à l'autorité, en ſe permettant ſur elle des diſcuſſions téméraires. Mais ce qui décélait ſon fanatiſme, c'eſt qu'à ſes maximes d'indépendance elle joignait un eſprit de tyrannie & de perſécution. Ce n'était point aſſez pour elle de publier ſes opinions avec impunité, il fallait fléchir le genou devant ſes Proſélytes, qui diſtribuaient à leur gré les réputations. Nul honneur, nulle diſtinction littéraire à eſpérer que pour ceux qui avaient pris parti dans la Secte. En effet, elle s'était ſi multipliée, elle avait tellement percé dans tous les états de la vie, qu'elle entraînait les ſuffrages d'une partie

de la Nation, qui ne penſait plus que d'après ces nouveaux Oracles.

Les vrais Philoſophes, qui ne forment jamais d'aſſociation, les ames honnêtes & citoyennes gémiſſaient de cette anarchie, mais perſonne n'oſait élever la voix. Au défaut des moyens de rigueur, qui ſont toujours odieux, il ne reſtait que les armes du ridicule pour faire tomber ſans violence, aux yeux de la Nation aſſemblée, ce fantôme qui n'était devenu formidable que par l'opinion. C'était ramener le théâtre à ſon inſtitution primitive; & ſans doute, il y avait de la modération à n'employer qu'un remede ſi doux contre des excès auſſi révoltans.

Mais il fallait une ame aſſez courageuſe, aſſez enflammée de l'amour du bien public, pour ne s'effrayer ni des obſtacles, ni des dangers. L'Auteur ne s'en était diſſimulé aucun. Il avait prévu & l'abus des applications, & la frénéſie des Libelles, & cette longue ſuite de perſécutions ſourdes dont on ne manquerait pas d'empoiſonner ſa vie.

Perſuadé que la vraie Philoſophie conſiſte ſur-tout à s'expoſer pour la défenſe des vérités utiles au genre humain, aucune conſidération perſonnelle ne pût l'arrêter. Il ne répondit longtems à la calomnie, qu'en faiſant obſerver que les récriminations les plus odieuſes ne pou-

vaient rien, ni contre ſa Comédie, ni en faveur de ceux qui avaient la mal-adreſſe de s'y reconnaître, & qu'enfin c'était de leur part une inconſéquence bien ſinguliere, que de l'accuſer ſans ceſſe de méchanceté dans des Libelles qui ne reſpiraient que la fureur & la vengeance.

Mais il eſt des ames délicates & honnêtes qui méritent des ménagemens juſques dans leurs erreurs; que ce mot de méchanceté indiſpoſe, & qui ne ſe donnent pas toujours la peine d'examiner ſi l'application en eſt juſte. C'eſt pour elles que l'Auteur ſe permettra d'ajouter ici cette queſtion qui lui paraît très-propre à les tranquilliſer ſur le plaiſir qu'elles ont pu prendre à ſa Comédie.

Quel eſt le méchant, ou celui qui ſe dévoue pour ſa défenſe des vérités morales les plus eſſentielles au bonheur de la Société, où ces hommes dangereux, qui, ne reconnaiſſant aucun frein, ont oſé publier des paradoxes auſſi étranges, auſſi révoltans que ceux-ci!

» Il n'y a en ſoi ni vice, ni vertu, ni bien, » ni mal moral, ni juſte, ni injuſte. Tout eſt » arbitraire & fait de main d'homme. Ce qui » n'était qu'une chimere eſt devenu un bien réel » par convention, & parce qu'on a remué l'i» magination des hommes.

» Aucune ſujettion naturelle, dans laquelle

» les hommes sont nés à l'égard de leur pere,
» ou de leur Prince, n'a jamais été regardée
» comme un lien qui les oblige sans leur pro-
» pre consentement.

» Ce n'est que par une suite de l'état de fai-
» blesse & d'ignorance où naissent les enfans,
» qu'ils se trouvent naturellement assujettis à
» leurs peres & meres. Un fils ne doit à son
» pere aucune reconnaissance de lui avoir donné
» le jour.

» L'amour filial est susceptible de dispense.

» Toute la distinction qu'on doit à un pere
» dont on éprouve des témoignages de haine,
» c'est de le traiter en ennemi respectable.

» Le consentement tacite nous lie aux Loix
» du Gouvernement dans lequel nous jouissons
» de quelques possessions; mais si l'obligation
» commence avec les possessions, elle finit avec
» leur jouissance.

» Il est démontré par mille preuves sans ré-
» plique, qu'il n'y a qu'une vie & qu'une féli-
» cité, & que l'orgueilleux Monarque meurt
» tout entier comme le sujet modeste, & le
» chien fidele.

» O toi qu'on appelle communément mal-
» heureux, & qui l'es en effet vis-à-vis de la So-
» ciété, il ne dépend que de toi d'être tran-
» quille. Tu n'as qu'à étouffer les remords par

» la réflexion. — Alórs en effet, je le soutiens;
» parricide, inceſtueux, voleur, ſcélérat infâ-
» me, & juſte objet de l'exécration des honnê-
» tes gens, tu ſeras heureux cependant. *Mais*
» prends-y garde, la politique n'eſt pas ſi *com-*
» mode que ma Philoſophie. La juſtice eſt ſa
» fille; les bourreaux & les gibets *ſont* à ſes
» ordres : crains-les plus que ta conſcience &
» les Dieux.

» Pour être heureux, il faut étouffer *les re-*
» mords. — La bonne Philoſophie ſe déshono-
» rerait en s'occupant de ces fâcheuſes rémi-
» niſcences, & en s'arrêtant à ces vieux *préjugés.*

» Les plaiſirs des ſens peuvent *nous inſpirer*
» toute eſpece de ſentimens & de vertus. La ſen-
» ſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel ſont
» les auteurs de toute juſtice. La probité n'eſt
» que l'habitude des actions utiles, & doit né-
» ceſſairement être fondée ſur la baſe de l'in-
» térêt perſonnel.

» Il eſt des hommes aſſez malheureuſement
» nés pour ne pouvoir être heureux que par
» des actions qui menent à la Gréve".

La plume tombe des mains : l'indignation pourrait prévaloir, & nuire à l'effet du ridicule.*)

---

*) NB. Que dans ce nombre d'aſſertions qu'on aurait pu rendre infiniment plus conſidérable, & que par ménagement

nagement on n'a pas empruntées de certains ouvrages qui en auraient pu fournir de plus étranges, & de plus licencieuses encore, on en avait attribué une par méprise au Discours Préliminaire de l'Encyclopédie par M. d'Alembert. Il s'en plaignit avec modération dans un de nos Journaux, & l'Auteur fit insérer, dans ce même Journal, la Réponse suivante.

LETTRE
DE L'AUTEUR
A UN JOURNALISTE.

MOnsieur d'Alembert a raison. Ce n'est, Monsieur que par une inadvertence de Copiste, qu'il est question d'un de ses ouvrages dans la Préface de ma Comédie. J'avais corrigé cette erreur sur l'exemplaire que j'ai envoyé, il y a près de quinze jours, à M. de Voltaire, & dans ma lettre à ce grand homme, j'ai d'ailleurs rendu toute la justice qu'on doit au mérite de M. d'Alembert.

Le passage qu'on lui avait imputé par méprise, n'est point du Discours Préliminaire de l'Encyclopédie, tome premier. Il est du tome VII, page 989, au mot *Gouvernement.* Ce Paradoxe n'est peut être échappé que par inattention à M. le Chevalier de Jaucourt, qui a

déposé beaucoup de vérités utiles dans ce Dictionnaire, où tant d'autres n'ont répandu que des erreurs dangereuses.

On m'a reproché, Monsieur, d'avoir puisé mes assertions ailleurs que dans l'Encyclopédie. Je ne m'attendais pas qu'on dût me faire un tort de ce que j'avais regardé comme un ménagement. J'ai fait une *Comédie contre les* faux Philosophes en *général, ou plutôt contre* la fausse Philosophie. Mon objet n'a jamais été d'attaquer les Encyclopédistes de préférence aux autres, ce qui eût été très-injuste. Les anciennes erreurs n'appartenaient pas moins à mon Plan que les nouvelles. J'ai pu tirer, par conséquent quelques-unes de mes citations de certains ouvrages de M. de la Métrie, tels que l'*Homme Machine*, & le *Discours sur la vie heureuse.* Il est vrai que M. de Voltaire vient de m'écrire, à propos de ce dernier ouvrage, qu'il n'avait pas plus de rapport à la Philosophie, que le *Portier des Chartreux* à l'Histoire de l'Eglise; mais M. de Voltaire, qui plaisante toujours, me permettra de lui rappeller un Extrait du Mercure de France, *Juin 1753, page 43.*

» *Discours sur la vie heureuse, imprimé à* Potzdam, *en 1748.* L'Auteur Déiste dit que » nous sommes tout corps; qu'il est démontré » par mille preuves sans replique, qu'il n'y a

» qu'une vie & qu'une félicité ; que la vraie
» Philoſophie n'admet qu'un bonheur tempo-
» rel ; qu'il n'y a en ſoi ni vice, ni vertu, ni
» bien, ni mal moral, ni juſte, ni injuſte ; &
» il traite d'ignorans, de fanatiques, *) de
» bêtes arrogantes, ceux qui n'adoptent pas ſes
» maximes".

Toutes ces queſtions ſur le bien, ſur le mal moral, ſur le juſte, ſur l'injuſte, ſur la nature du bonheur, (& c'eſt l'objet eſſentiel de ce Diſcours) ſont aſſurément du reſſort de la Philoſophie.

Au reſte, Monſieur, que la petite guerre ceſſe, & qu'un petit nombre de fanatiques, qui font profeſſion de tout admirer dans l'Encyclopédie, où véritablement on trouve des articles très-eſtimables, ne tirent aucun avantage & de mes ménagemens, & de quelques erreurs de Copiſte. Je connais beaucoup les Ouvrages dont j'ai parlé ; je ne lis ni les extraits d'Abraham Chaumeix, ni ceux du Journal Encyclopédique. En ne conſultant que ma mémoire, j'aurais pu recueillir plus de citations, mais je n'ai pas voulu me fier à ſa fidélité. J'ai ſous mes yeux

*] La mode de ces expreſſions philoſophiques n'a pas changé. On en peut juger par les Ecrits polémiques du tems.

l'Encyclopédie & quelques autres Livres; je pourrais donner une nouvelle édition de ma Préface, & si les citations amusent, il me serait facile de les porter jusqu'à mille & une. Absurdités pour absurdités, cette collection ne serait gueres moins divertissante que les Contes Arabes.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE

A L'AUTEUR.

JE dois me plaindre, Monsieur, de ce que vous avez imprimé mes Lettres, sans mon consentement; ce procédé n'est ni de la Philosophie, ni du monde; mais je dois vous remercier de la part que vous voulez bien prendre au petit succès de Tancrede. Vous avez raison de ne vouloir d'appareil & d'action au Théâtre, qu'autant que l'un & l'autre sont liés à l'intérêt de la piece; vous écrivez trop bien pour ne pas vouloir que le Poëte l'emporte sur le Décorateur.

Je suis encore de votre avis sur les guerres littéraires; mais vous m'avouerez que dans toute guerre l'Aggresseur seul a tort devant Dieu &

dévant les hommes. La patience m'a échappé au bout de quarante années; j'ai donné quelques petits coups de patte à mes ennemis, pour leur faire sentir que malgré mes soixante & sept ans, je ne suis pas paralytique. Vous vous y êtes pris de meilleure heure que moi. Vous avez fait des estafilades à des gens qui ne vous attaquaient pas, & malheureusement je suis l'ami de quelques personnes à qui vous avez fait sentir vos griffes. Je me suis donc trouvé entre vous & mes amis que vous déchiriez. Vous sentez bien que vous me mettiez dans une situation très-désagréable. J'avais été touché de la visite que vous m'aviez faite aux Délices; j'avais conçu beaucoup d'amitié pour vous & pour M. Patu, avec qui vous aviez fait le voyage; & mes sentimens partagés entre vous & lui, se réunissaient pour vous après sa mort. Vos lettres m'avaient beaucoup plû; je m'intéressais à vos succès, à votre fortune; votre commerce qui m'était très-agréable, a fini par m'attirer les reproches les plus vifs de la part de mes amis. *) Ils se sont

*) L'Auteur se doutait bien de toutes ces manœuvres; mais il avoue qu'il avait plus de confiance dans la philosophie, & même dans l'amitié de M. de Voltaire. En effet, n'eut-il pas été beaucoup plus digne de

plaints de ma correſpondance avec un homme qui les outrageait. Pour comble de déſagrément, *on m'a envoyé des Notes imprimées en marge de vos Lettres, & ces Notes ſont de la plus grande dureté.*

Vous ne devez pas être étonné que des eſprits offenſés ne ménagent pas l'offenſeur. Cette guerre avilit les Lettres; elles étaient déjà aſſez mépriſées, aſſez perſécutées par la plûpart des hommes qui ne connaiſſent que la fortune. *Il* eſt très-cruel que ceux qui devraient être unis par leur goût & par leurs ſentimens, ſe déchirent comme s'ils étaient des Janſéniſtes & des Moliniſtes. De petits fanatiques ont opprimé des gens de lettres, parce qu'ils oſaient en être jaloux. Tout homme qui penſe devait s'élever contre ces hypocrites; ils méritent d'être rendus exécrables à leur ſiecle & à la poſtérité. Jugez combien je dois être affligé que vous ayez combattu ſous leurs étendarts.

Ce qui me conſole, c'eſt qu'enfin on rend juſtice. L'Académie entiere a été indignée du Diſcours de Le F.... : vous auriez pu un jour

---

ce grand homme, de ſe renfermer dans ſa gloire, de n'épouſer aucun parti, & de déclarer bien poſitivement à ſes amis que jamais il ne les ſoutiendrait dans leurs injuſtices?

être de l'Académie, si vous n'aviez pas insulté publiquement deux de ses membres sur le Théâtre. *) Vous savez que nos amis nous abandonnent aisément, & que les ennemis sont implacables.

Toute cette aventure m'a ôté ma gaîté, & ne me laisse avec vous que des regrets. Pompignan & Fréron m'amusaient, & vous m'avez contristé.

P.S. Tout malingre que je suis, je prends la plume pour vous dire que je ne me consolerai jamais de cette aventure, qui fait tant de tort aux Lettres, que les Lettres sont un métier devenu avilissant, abominable, & que je suis fâché de vous avoir aimé & elles aussi.

Au Château de Ferney, par Geneve, 24 Novembre 1760.

---

*) Qui sont ces deux Académiciens? L'Auteur l'ignore; mais il est bien sûr de n'avoir jamais attaqué l'honneur de personne; tandis qu'on voit, par cette lettre même, qu'on ne lui a épargné ni les hostilités ouvertes, ni les perfidies cachées.



RÉPONSE DE L'AUTEUR.

2 Octobre 1760.

Je ne vous parlais plus, Monsieur, d'une triste querelle à laquelle je vois avec douleur que vous paraissez toujours sensible, quoiqu'elle vous soit très-étrangere. Je croyais m'être expliqué là-dessus de maniere à ne laisser *subsister* aucun doute.

Faites sentir votre indignation à vos ennemis, puisque cela peut vous plaire; ce n'est *point à* moi de désapprouver les vengeances; *mais si* j'avais l'honneur d'être M. de Voltaire, il me semble que je ne serais gueres tenté de me venger de personne.

Je vous prie seulement de ne pas me confondre avec ceux qui ont eu le malheur de vous donner du chagrin, & encore moins avec les fanatiques que vous me désignez. La preuve que je n'ai jamais combattu sous leurs étendarts, c'est mon respect & mon attachement pour vous, que j'ai toujours eu le courage de témoigner, même dans ma plus tendre jeunesse. Vous pouvez juger, Monsieur, d'après ce que vous avez souffert de leur acharnement, si je ne leur suis pas très-suspect, précisément

parce que je vous aime. J'ai puiſé dans vos Ouvrages, & j'én fais gloire, la haine de l'hypocriſie, de la ſuperſtition, du fanatiſme perſécuteur, & l'amour de la vérité. Si j'ai cru pouvoir me diſpenſer de la vaine oſtentation de prendre une enſeigne, ſi je ne me ſuis pas arrogé, comme tant d'autres, le nom de Philoſophe, je n'en ai pas moins la vraie philoſophie dans le cœur. Si l'on en doute, je demanderai ſi ce n'eſt pas en faire profeſſion publique, que d'aimer la perſonne & les Ouvrages de M. de Voltaire.

J'oſe vous le répéter encore une fois, Monſieur, il n'a pas été queſtion de cette philoſophie dans ma Piece; *je n'ai joué* que les Singes qui ont l'orgueil de la contrefaire, & qui la dénaturent. Vous-même, vous me donnez gain de cauſe en me diſant que dans les querelles, c'eſt toujours l'aggreſſeur qui a tort devant Dieu & devant les hommes. Vous pouvez vous rappeller avec quelle violence on ſe déchaîna contre moi, à l'occaſion d'une petite piece repréſentée à Nancy. Qu'on eût pris avec modération le parti du Citoyen de Geneve, à qui je rends d'ailleurs toute la juſtice que méritent ſes rares talens, je ne m'en ſerais pas offenſé. J'aurais été ſurpris ſeulement qu'on eût regardé comme une attaque ſérieuſe un

pur badinage qui ne ſuppoſait pas même la moindre intention de déplaire à la perſonne intéreſſée ; mais vous ſavez, Monſieur, qu'on me ſuſcita réellement une perſécution *cruelle.* On me déféra au Roi de Pologne. On demandait à ce Prince *une vengeance* & *un jugement authentique.* C'était peut-être la premiere fois que des Philoſophes ſe rendaient délateurs auprès des Rois. Depuis cette époque, on n'a ceſſé de vouloir me nuire. On m'a *perſécuté* juſques chez vous-même, & j'en ai conſervé des preuves qui vous étonneraient. Pouvez-vous donc me reprocher un peu de reſſentiment, vous, Monſieur, que toute votre gloire n'a pas empêché d'être ſenſible à des injuſtices plus légeres ?

Vous vous êtes trouvé, dites-vous, dans une ſituation embarraſſante entre vos amis & moi. J'ai penſé qu'effectivement elle pouvait l'être. Cependant, ne pouviez-vous pas demeurer neutre, & jouir de la gloire de voir votre nom invoqué dans les deux partis ?

Sont-ce bien vos amis, d'ailleurs, que vous avez défendus. Malgré l'animoſité de nos querelles, je conviens que M. d'Alembert eſt digne de l'être. Il n'a pas lieu de ſe plaindre de la maniere dont je me ſuis défendu de l'avoir attaqué dans la Préface de ma Comédie ; &,

quoique vous m'ayez rendu difficile ſur l'admiration, je ne lui diſputerais jamais ſon mérite, parce qu'il en a véritablement. Mais Did..... mais D......., mais M. H........ ſont-ils vos amis? Je ſuis ſuſpect dans ce que je pourrais vous dire des uns & des autres. Cependant, ſi vous connaiſſiez mon éloignement pour toutes ces petites ruſes de la haine, qu'on n'a que trop employées auprès de vous contre moi, j'oſerais vous dire librement que vous vous trompez fort ſi vous croyez avoir en eux des amis auſſi zélés que vous paraiſſez le croire. Je me ſuis trouvé plus d'une fois dans la néceſſité de vous défendre contre quelques-uns de ces Meſſieurs; & c'eſt vous qui leur accordez néanmoins une préférence ſi injuſte, & qui vous repentez de m'avoir aimé! moi, que nul intérêt ne portait à vous flatter; moi, qui parmi ceux-mêmes que vous regardez comme de mon parti, n'ai jamais diſſimulé mon tendre attachement pour vous. C'eſt que dans la vérité je ne ſuis d'aucun parti. Je n'aurais pas même penſé à me venger ſi je n'avais cru très-légitime & très-néceſſaire de déſabuſer le Public d'une foule d'opinions dangereuſes dont on ne ceſſe de l'empoiſonner.

Eſt-ce donc à vous, Monſieur, à vous le défenſeur & le Chantre de la Loi naturelle, à

vous qui voulez, du moins, que l'on conſerve avec tant de reſpect l'idée d'un Dieu rémunerateur & vengeur, d'épouſer la querelle de quelques prétendus Philoſophes, qui n'ont cherché qu'à détruire ces Notions fondamentales & ſacrées? N'a-t-on pas répété dans un Livre, dont l'Auteur ſe vantait lui-même de vous avoir mis *dans le commun des Martyrs*, tandis qu'il prodiguait à D...... le nom d'homme de génie, n'a-t-on pas, dis-je, répété dans ce Livre toutes ces Aſſertions révoltantes qui déshonorent les Ouvrages de la Métrie? Aſſurément, jetter du ridicule ſur une pareille philoſophie, ce n'eſt pas fronder la véritable, comme le décri que l'on jette ſur les poiſons des Charlatans, ne ſaurait retomber ſur les remedes ſalutaires de la Médecine.

Je vois avec chagrin, Monſieur, que vous-même vous prenez de l'humeur. Devriez-vous penſer que les Lettres ſont avilies? Peut-être, en effet, ſe ſont-elles un peu compromiſes à force de répéter les noms obſcurs de Chaumeix, & de quelques Ecrivains de cette force; mais eſt-ce par la lie du peuple qu'il faut juger du caractere d'une nation? Retranchons ces gens-là du corps des Lettres, dont ils n'ont jamais été membres; retranchons auſſi quelques uſurpateurs de réputation, à qui l'on eſt las d'enten-

dre vanter leur génie; & la littérature, (du moins tant qu'elle vous conservera) peut encore reprendre sa premiere splendeur.

Je ne serai, peut-être, jamais de l'Académie, mais vous m'avez écrit que j'aurais pu en être. J'en serais beaucoup plus digne, Monsieur, que j'aurais encore de quoi me consoler de cette exclusion. Je n'aurais qu'à songer que l'Auteur de la Henriade n'a été lui-même admis dans cette Compagnie qu'à 53 ans. Vous avez dit, quelque part, qu'il n'y avait pas d'inquisiteur qui ne dût rougir à la vûe d'une sphere de Copernic; il n'y a aucun de vos contemporains qui n'ait dû rougir d'être assis à l'Académie avant l'Auteur de la Henriade.

Je finis cette longue lettre en me justifiant, plus sérieusement, peut-être, que je ne le devrais, *) d'avoir publié les vôtres. Vos amis affectaient de répandre que vous m'aviez traité avec la derniere dureté, & que si je vous avais répondu, je n'avais pu le faire qu'à ma confusion. Vous aviez eu soin, disaient-ils, d'envoyer à M. d'Argental un double de vos Let-

---

*] On a su, en effet, [car tout se découvre] que M. de Voltaire lui-même avait permis qu'on les imprimât, avec des notes malfaisantes, dans le Recueil connu sous le titre des Facéties Parisiennes. Quelles Facéties!

tres, avec ces mots offenſans pour moi, *ne varietur*. Les plaiſanteries de votre Ruſſe *) ſemblaient confirmer ces bruits défavorables. A la vérité, je voulais bien ſuppoſer qu'elles ne partaient que de l'embarras où vous vous trouviez entre un homme qui vous aime, & *les gens* que vous appellez vos amis; mais il fallait ſe hâter d'apprendre au Public que M. de Voltaire avait défendu ſes chers Philoſophes *avec bien* plus de nobleſſe & de décence, que *ceux qui* ont cru les venger à force d'injures. Il m'importait de prouver que j'avais pu lui répondre ſans manquer au reſpect qui lui eſt dû, & ſans pouvoir être accuſé d'inconſéquence. Il me tardait ſur-tout de confondre les *charlatans* qui, pour lier leur querelle à votre nom, ne ceſſaient de crier que vous étiez compromis avec eux. Je ne pouvais trop tôt me laver d'un pareil ſoupçon, & je l'ai fait ſans m'inquiéter de ce que vos ennemis en pourraient dire:

D'ailleurs, Monſieur, il y avait eu réellement des copies de vos Lettres répandues ſans ma participation. Le fait eſt ſi certain, qu'il n'avait dépendu que de mon Libraire de les imprimer, long-temps avant que je lui euſſe per-

*) Voyez *le Ruſſe à Paris*, à qui M. de Voltaire voulait, dans une de ſes précédentes Lettres, que l'Auteur pardonnât toutes ſes mauvaiſes plaiſanteries.

mis d'en faire une édition ; il est même très-vrai que deux jours avant qu'il publiât la sienne, il en parut une autre, à laquelle depuis on a joint mes réponses. Je me flatte, Monsieur, que vous serez content de cette apologie.

Le plaisir de m'entretenir avec vous m'a conduit jusqu'à l'indiscrétion : je m'en apperçois en parcourant des yeux ce long volume ; mais j'aurais mis plus de temps à vous écrire une lettre plus courte, & vous m'avez accoutumé à votre indulgence.

Je suis, Monsieur, avec les sentimens que vous doivent tous les hommes, &c.

LETTRE DE L'AUTEUR

AU MÊME,

En lui envoyant la Comédie des Méprises,

4 Juillet 1762.

J'Ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, une Comédie, qui ne peut gueres avoir été jugée, faute d'avoir été entendue. Vous avez des droits sur cet Ouvrage, où j'ai tâché de saisir votre maniere, comme un éleve qui s'exerce sous les yeux de son maître. La piece est écrite dans ce genre de vers que vous avez le pre-

mier introduits dans la Comédie. Cette mesure plus difficile, parce qu'elle oblige plus que toute autre à la précision, doit, par cette raison-là même, produire un effet plus agréable; mais si je me suis servi de vos pinceaux, il leur a manqué d'être conduits par votre main.

Les papiers publics, & quelques notes que vous trouverez au bas des pages, vous apprendront, Monsieur, qu'une cabale ennemie, *qui* avait eu la mal-adresse de s'annoncer dès la veille de la premiere représentation, n'a jamais voulu permettre que la piece fût écoutée tranquillement. Vous imaginez bien que je me suis souvenu de la Comédie des *Philosophes*, & de ces vers de Virgile:

Manet altâ mente repostum, &c.

Je dois cependant savoir gré aux perturbateurs de Spectacles, de n'avoir pas mieux déguisé leur animosité. Ce que j'ai observé de fort singulier, c'est que si la piece eût encore été de ce genre que le Public croit le mien, c'est-à-dire très-satyrique & très-mordante, elle aurait eu le plus grand succès. En effet, malgré le tumulte, le rôle entier du Frondeur a *été* généralement applaudi; mais tout ce qui *était* nécessaire au développement de l'intrigue, tout ce

ce qui avait paru finesse, élégance, ou grace, n'a pas même été senti.

Que faire, Monsieur, si le Public me renvoye, malgré moi, à ce même genre qui m'a fait tant d'ennemis? Il faut, je crois, relire Moliere, & tous les libelles qui furent faits contre lui; se bien pénétrer d'une vérité très-importante, qui est que le modele de la bonne Comédie n'existe que dans les siennes, & tâcher d'imiter sa liberté & son courage. Je ne sais même si le Théâtre n'exigerait pas aujourd'hui des traits plus hardis & des mœurs plus fortes. Le pinceau d'Horace eût été trop doux dans le siecle de Juvenal.

Je dois vous avouer, Monsieur, que sur la foi de mon nom, je m'étais bien attendu au petit orage qui a troublé la représentation de ma Piece, mais j'étais consolé d'avance par les suffrages que j'ambitionnais le plus. Monsieur le Duc & Madame la Duchesse de Choiseul avaient eu la bonté de m'entendre deux fois; Madame la Duchesse de Grammont avait eu la même indulgence : c'en était bien assez pour faire envie.

Il ne me resterait pas la plus légere trace d'humeur contre mes ennemis, si j'osais me flatter de réunir votre approbation à ces suffrages honorables. J'ai quelques anciens droits à

votre bienveillance; j'ose croire que vous ne les avez pas oubliés, & je vous supplie de distinguer toujours, dans la foule, mon respect, mon attachement & mon admiration.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 26 Juillet 1762.

JE vous dois beaucoup de remercimens, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre derniere Piece. Vous savez que votre style me plaît beaucoup. Il est coulant, pur, facile. Il ne court point après les saillies & les expressions bisarres, & c'est un très-grand mérite dans ce siecle. J'aurais peut-être desiré que vous n'eussiez point choisi un sujet si semblable à celui des Ménechmes, *) & qui n'en

*) L'Auteur se sent le courage d'avouer maintenant ce qu'il n'eut pas osé dire dans le tems où il donna sa Comédie. Son dessein avait été de refaire, sur un plan tout nouveau, la piece des Ménechmes, qu'il regarde comme une des plus mauvaises de Regnard, malgré l'estime de préjugé qu'elle conserve. On ne s'intéresse dans cette Comédie à aucun des personnages. Le Chevalier *Ménechme*, n'est qu'un chevalier d'industrie, son frere une copie assez lourde de Pourceaugnac, la ridicule

a pas le comique. Peut-être même, si vous vous étiez donné le tems de vous refroidir sur votre ouvrage, vous auriez supprimé quelques notes qui peuvent vous faire des ennemis. J'ai toujours été très-affligé que vous ayez attaqué mes chers Philosophes, d'autant plus que vous prîtes le tems où ils étaient persécutés. J'avoue que j'ai pris les mêmes libertés, mais c'est avec des persécuteurs, avec des ennemis de la Littérature, avec des tyrans. Les gens de Lettres devraient sans doute être réunis, ils pensent

---

Araminte un caractere qui n'est pas dans la nature, & que Regnard lui-même avait usé au Théâtre, *Démophon* un imbécille. Le seul personnage du Valet a véritablement une physionomie, & mérite une exception. Il y a dans cette piece, comme dans toutes celles de Regnard, quelques saillies heureuses, quelques vers nés comiques, & de la gaîté sur les mots. Mais on croit pouvoir dire qu'on ne trouvera dans les Ménechmes, aucun caractere tel que celui de *Dorimon*, ni un personnage aussi intéressant & aussi noble que celui de *Clerval*, quoique placé dans des circonstances où il est tenté continuellement de ne pas l'être ; & on se flatte que les rôles de Valets ne sont pas inférieurs à celui de *Valentin*. Il faut avoir le courage de dire le premier qu'on a beaucoup trop approché Regnard de Moliere. L'Auteur se rappelle que lui-même était dans ce préjugé à vingt ans ; mais il en a bien rougi depuis qu'il a étudié son art. Il y a entre ces deux génies un intervalle immense. Voyez leurs articles dans les Mémoires sur la Littérature.

tous au fonds de la même façon. Pourquoi déchirer ses freres, tandis que les persécuteurs les fouettent? Cela me chagrine dans ma retraite, où je ne voulais que rire. Comptez toujours, Monsieur, sur les sentimens, &c.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 31 Mai 1763.

J'Ai tardé long-tems à vous *répondre, Monsieur*, & à vous remercier; *mais je* n'ai pas toujours des yeux. Ils sont, comme l'imagination, sujets à la faiblesse & à l'inégalité. Je suis alternativement aveugle, borgne & voyant; voilà ce que me vaut le climat des Alpes. Je veux lire vos ouvrages au plus vîte, à présent que je suis dans l'intermittence de mes fluxions. J'ai déjà entrevû des beautés qui me donnent plus d'envie que jamais de n'être point aveugle.

J'ai cru découvrir des idées neuves dans vos réflexions sur les premiers tems de l'Histoire Romaine. Dès que le livre sera revenu de Geneve, où je le fais relier dans le goût de ma petite bibliotheque (car je n'en ai pas une si belle que celle du Marquisat de P......) je lirai

vos trois tomes avec le plaisir que tous vos ouvrages doivent donner : celui de les tenir de vous m'est bien précieux. Pardonnez à ma faible vûe si je n'entre pas dans de plus longs détails, & comptez, Monsieur, sur tous les sentimens, &c.

LETTRE XIII.

DU MÊME.

18 August. 1763, à Ferney.

JE deviens aveugle tout de bon, Monsieur. Me voilà comme le bon homme Tobie, & je n'espere rien du fiel d'un poisson. Je suis bien aise qu'il n'y ait plus de fiel entre M. de Tressan & vous, & je voudrais que vous pussiez être l'ami de tous les Philosophes ; car, au bout du compte, puisque vous pensez comme eux sur bien des choses, pourquoi n'être pas uni avec eux *?) Il me semble que nous ne devons avoir que les sots pour ennemis. Je voudrais pouvoir vous voir à Ferney avec les Diderots, les d'Alem-

*) M. de Voltaire, d'après ses principes, devait demeurer uni avec Jean-Jacques : voyez cependant le poëme sur la guerre de Geneve.

berts, les Humes, les Jean-Jacques. Nous chanterions tous Mademoiselle Corneille & son grand Oncle, mais Fréron n'en serait pas.

Sans compliment, & à vous de tout mon cœur.

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A M. P., à l'occasion de la Dunciade, avec les Réponses de ce dernier.

JE n'avais pas envie de rire, Monsieur, quand vous m'envoyâtes votre petite drôlerie. *) *J'étais* fort malade. Mon Aumônier qui *est*, ne vous déplaise, un Jésuite, ne me quittait point. Il me faisait demander pardon à Dieu d'avoir manqué de charité envers Freron, & le F* de P***, & d'avoir raillé l'Abbé Trublet qui est Archidiacre. Il ne voulait pas permettre que je lusse

*] Un mot d'un homme tel que M. de Voltaire, suffit quelquefois pour faire naître une grande idée. Ce mot de *petite drôlerie* fit sentir à l'Auteur que la Dunciade, qu'il avait publiée d'abord en trois Chants, *ne* devait être regardée que comme une simple esquisse; il piqua son émulation, & lui inspira le dessein de donner à ce Poëme toute l'étendue dont il pouvait être susceptible. Cette petite cause eut, comme on le *voit*, un assez grand effet.

votre Dunciade. Il disait que je retournerais infailliblement à mes premiers péchés, si je lisais des Ouvrages satyriques. Je fus donc obligé de vous lire à la dérobée. J'ai le bonheur de ne connaître aucun des masques dont vous parlez dans votre Poëme. J'ai seulement été affligé de voir votre acharnement contre M. Diderot, qu'on dit être aussi rempli de mérite & de probité que de science, qui ne vous a jamais offensé, & que vous n'avez jamais vu. Je vous parle bien librement; mais je suis si vieux qu'il faut me pardonner de dire tout ce que je pense. Je n'ai plus que ce plaisir-là. Il est triste de voir les Gens de Lettres se traiter les uns les autres, comme les Parlemens en usent avec les Evêques, les Jansénistes avec les Molinistes, & la moitié du monde avec l'autre. Ce monde-ci n'est qu'un orage continuel; sauve qui peut. Quand j'étais jeune, je croyais que les Lettres rendaient les gens heureux; je suis bien détrompé. Il faut absolument que nous demandions tous deux pardon à Dieu, & que nous fassions pénitence. Je consens même d'aller en purgatoire, à condition que Fréron sera damné.

(1764.)

RÉPONSE

Je n'ai reçu que très-tard, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à l'occasion de la Dunciade. Cette petite drôlerie, comme vous la nommez, a pensé produire des effets très-sérieux. Tous ces masques que vous humiliez si fort en ne daignant plus les connaître, ont encore le triste pouvoir de nuire, & je vous félicite très-sincérement du parti que vous prenez de les oublier; mais dans la crainte de leur donner trop de joie, je ne leur dirai pas votre secret.

Je vous avouerai cependant, Monsieur, que votre Aumônier Jésuite, me paraît d'une morale un peu rigide, s'il vous défend, comme vous me le mandez, toute espece de lecture satyrique Croyez-moi, défaites-vous de ce bon Pere qui finirait par vous obliger au sacrifice d'une partie de vos Ouvrages, & par vous faire supprimer tout ce qui a pu déplaire aux Maupertuis, aux Desfontaines, aux Fréron, aux Trublet, aux Guyon, aux Gauchat, aux Chaumeix, & à tous les Auteurs du Journal Chrétien. Oh! le Public qui aime à rire, y perdrait trop, Monsieur, & ne le pardonnerait jamais à votre Aumônier.

N'allez pas d'ailleurs vous faire actuellement un ſcrupule de l'obſcurité de quelques-uns de ces maſques, que vous n'avez pas toujours dédaigné de connaître. Songez que les Cibber, les Philips, les Gildon, ſi bien raillés par Pope, dans ſa Dunciade que vous aimez, n'avaient gueres plus de célébrité que ces gens-là. Pelletier, Neufgermain, Titreville, & cet autre la Morliere, déjà ſifflé par Boileau, n'étaient pas plus connus, & cependant cet illuſtre Satyrique ne dédaigna pas de les rendre ridicules.

L'obſcurité ſerait d'un trop grand prix, ſi elle avait le privilege de garantir, même du ſifflet, des gens qui préparent quelquefois la ciguë. Mais Boileau fut quelquefois un peu dur, & Pope ne fut pas toujours exempt d'amertume, au lieu que je me ſuis contenté de donner des aîles à Fréron, ce qui n'eſt pas, à beaucoup près, abuſer de la vengeance. Vous verrez cependant, Monſieur, que ni lui, ni les ſiens, ni bien d'autres, ne me pardonneront cette plaiſanterie.

A l'égard de M. Diderot, il eſt très-vrai que je ne l'ai jamais vu, mais je l'ai lu par malheur pour l'un de nous deux, & d'ailleurs il eſt un de ceux dont j'ai eu le plus vivement à me plaindre. J'en ai bien du regret, puiſque vous paraiſſez l'aimer. Par la même raiſon je ſuis

plus fâché encore qu'il ait fait l'article *Encyclopédie*, le *Fils naturel*, le *Pere de famille*, & sur-tout qu'on lui attribue les *Bijoux indiscrets.*

Au reste, Monsieur, je ne suis pas très-content de l'édition furtive & précipitée de mon Poëme. Il m'est venu de nouvelles idées qui me semblent très-heureuses, & qui donneront encore plus de vie à cet Ouvrage. Je suis entiérement de l'avis de M. de Caylus, qui n'estimait un Poëme qu'à proportion des sujets qu'il pouvait fournir soit au pinceau, soit au burin: aussi le Vert-vert ne m'a-t-il jamais paru qu'un très-joli Conte, & rien de plus. Il y aurait, je crois, une place à prendre entre ce même Vert-vert & le Lutrin. Mais ce serait à vous, Monsieur, qui avez pris la vôtre entre le Tasse & l'Arioste, de me servir de guide dans cette carriere difficile. Il faudrait que je fisse un nouveau pélérinage sur les bords de votre Lac, & je crains bien d'être encore long-tems réduit à dire comme Ovide, *Virgilium vidi tantùm*, &c.

Nancy, 1764.

AUTRE LETTRE DE M. DE VOLTAIRE.

VOtre Lettre, Monsieur, est pleine de goût & de raison : vous connaissez votre siecle, & vous le peignez très-bien. Les sentimens que vous voulez bien me témoigner, me flattent d'autant plus, qu'ils partent d'un esprit très-éclairé. Vous méritiez d'être l'ami de tous les Philosophes, au lieu d'écrire contre les Philosophes. Je vous répete encore que j'aurais voulu sur-tout que vous eussiez épargné M. Diderot. Il a été persécuté & malheureux. C'est une raison qui devait le rendre cher à tous les Gens de Lettres.

M. de Marmontel s'est trouvé dans le même cas. C'est contre les délateurs & les hypocrites qu'il faut s'élever, & non pas contre les opprimés. Je pardonne à Guillaume Vadé & à Jérôme Carré de s'être un peu moqués des ennemis de la raison & des Lettres. Je trouve même fort bon que quand un Evêque fait un Libelle impertinent sous le nom d'Instruction Pastorale, on tourne Monseigneur en ridicule; mais nous ne devons pas déchirer nos freres. Il me parait affreux que des gens de la mê-

me communion s'acharnent les uns contre les autres. Le sort des Gens de Lettres est bien cruel. Ils se battent ensemble avec les fers dont ils sont chargés. Ce sont des damnés qui se donnent des coups de griffes. Maître Aliboron (dit Fréron) a commencé ce beau combat. Je veux bien que tous les oiseaux donnent des coups de bec à ce hibou; mais je ne voudrais pas qu'ils s'arrachassent les plumes, en fondant sur la bête. Le Crévier dont vous avez parlé, est un Cuistre fanatique qui a écrit un Livre impertinent contre le Président de Montesquieu. Tous les gens de bien vous auraient embrassé, si vous n'aviez frappé que de telle canaille. Je ne sais pas comment vous vous tirerez de tout cela, car vous voilà brouillé avec les Philosophes & les anti-Philosophes. J'ai toujours rendu justice à vos talens; j'ai toujours souhaité que vous ne prissiez les armes que contre nos ennemis. Je ne peux, il est vrai, vous pardonner d'avoir attaqué mes amis; mais je vous remercie de tout mon cœur des aîles à l'envers que vous avez donnéés à Martin Fréron. Vous voyez que je suis l'homme du monde le plus juste. Permettez à un pauvre aveugle de supprimer les cérémonies.

(1764.

RÉPONSE DE L'AUTEUR.

9 Août 1764.

CE ſerait, en effet, un malheur, Monſieur, ſi j'étais à la fois brouillé avec les Philoſophes & les Anti-philoſophes. Pour ces derniers, à la bonne heure. Je ſuis entiérement de l'avis de Guillaume Vadé, & de Jérome Carré, contre les ennemis de la raiſon & des Lettres; mais, en homme d'honneur, je ne me crois point du tout brouillé avec les vrais Philoſophes. Je ne me laſſe pas de vous redire, Monſieur, que j'ai fait éclater mes ſentimens pour vous dans tous mes Ouvrages. J'ai toujours loué le Préſident de Monteſquieu, toujours rendu juſtice à M. d'Alembert; enfin je n'ai parlé du Citoyen de Geneve, lui-même, qu'avec les plus grands égards : c'en eſt aſſez, je crois, pour n'être pas regardé comme l'ennemi des Philoſophes.

Je ſais bien que quelques-uns de ces eſprits qui ne ſe plaiſent que dans le trouble, n'auraient pas mieux demandé que d'occaſionner un divorce entre nous, Monſieur; mais pour leur ôter bien vîte toute eſpérance, je me ſuis hâté de faire la Dunciade; & je n'ai pas cru pouvoir

donner une preuve plus sensible de mon antipathie éternelle pour les ennemis de la raison.

Il est vrai qu'en faisant profession de respecter & la bonne Philosophie, & la véritable Littérature, je ne me crois pas obligé à une estime aveugle pour tous ceux qui se piquent d'appartenir à l'une ou à l'autre. Je vous avoue, par exemple, qu'il m'est impossible de regarder Marmontel comme un bon Poëte, lorsque je lis ses Tragédies & les vôtres. J'ai la même répugnance à regarder M. D...... comme un Philosophe, lorsque je me rappelle certaines Epîtres Dédicatoires qu'il n'avait faites que pour me nuire, dans un temps où j'étais à la veille des plus grandes infortunes : ce qu'il savait parfaitement bien. Je ne voudrais pas soutenir, (car on peut se tromper dans sa propre cause,) que mon ressentiment ne m'ait conduit, peut-être, un peu trop loin ; mais vous êtes sensible, Monsieur, & je n'ai point à rougir en vous disant que je le suis aussi.

Quelque peine que j'aie à combattre l'opinion que vous semblez avoir de M. D......, je puis encore moins me résoudre à l'admirer comme Littérateur. Je conviens qu'il a de grandes connaissances, quoique mal digérées & confuses, qu'il a de la hardiesse, quelquefois même de l'élévation dans l'esprit ; mais il me paraît

plein de faux enthousiasme, & presque toujours énigmatique. L'article *Encyclopédie*, qui est de lui dans ce grand Dictionnaire, est, à ce qu'il me semble, un des plus mauvais de tout l'Ouvrage. Son Roman des Bijoux indiscrets, est en même temps très-ordurier, &, ce qui pis est, très-ennuyeux. Ses deux Comédies, dans lesquelles il peut y avoir quelques beautés, qui pourtant ne sont pas du genre, sont deux productions tristes, qu'il avoit annoncées, dans leurs préfaces, avec un faste insupportable. Si le Public avait eu le malheur de se familiariser avec de pareils drames, c'en était fait de vos chef-d'œuvres. Enfin, dans tous les Ouvrages de M. Diderot, la somme du médiocre & du déteſtable me paraît l'emporter de beaucoup sur ce qu'on peut y trouver d'estimable, voilà mes sentimens que je vous confie, Monsieur. Ne vous en prenez qu'à vous-même si vous les jugez trop séveres; je n'aurais pas été digne de vous admirer si j'estimais tout le monde.

J'avoue cependant que j'aimerais encore mieux me réconcilier avec quelques-uns de ces Messieurs, qu'avec de certains Anti-philosophes. Mais, pour rien au monde, je ne voudrais admettre à ma communion les Ecrivains scandaleux qui ont osé, dans leur fougue impruden-

te, ſapper tous les fondemens de la Morale & de nos devoirs naturels. Il eſt poſſible, à la vérité, que le fanatiſme & la ſuperſtition ne ſoient pas moins horribles ; mais les excès d'un parti ne juſtifient pas ceux de l'autre.

Telle eſt, Monſieur, ma profeſſion de foi, en vertu de laquelle j'eſpere que je me tirerai toujours d'embarras, quoique brouillé avec bien des gens. Je ſouhaiterais de tout mon cœur que les rêves de l'Abbé de Saint Pierre puſſent ſe réaliſer, du moins, pour la République des Lettres, & qu'il y eût moyen d'établir une paix perpétuelle entre tous ceux qui cultivent les Arts avec quelque diſtinction, & qui ont, d'ailleurs, des droits à l'eſtime des honnêtes gens. Ce ſerait pour le coup que les ſots trembleraient, en ſe voyant iſolés comme ils le méritent. Oh! que ſi ce projet pouvait ſortir de la claſſe des chimeres, avec combien de plaiſir j'irais chanter le *Te Deum* à Geneve.

PS. Si vous perſiſtiez à penſer qu'en ne ménageant pas aſſez les différens partis, j'ai péché, du moins, contre la bonne politique, je prendrais la liberté de ne vous oppoſer qu'à vous-même, en vous remettant ſous les yeux ce que vous écriviez ſi judicieuſement à M. le Marquis Albergatti:

„ Un Journaliſte a obſervé que je n'étais
» pas

» pas adroit, puiſque je n'épouſais aucune fac-
» tion, & que je me déclarais également con-
» tre tous ceux qui voulaient former des par-
» tis. Je fais gloire de cette mal-adreſſe. Ne
» ſoyons ni à Apollon, ni à Paul, mais à Dieu
» ſeul. Il y a des gens qui entrent dans un
» parti pour être quelque choſe; mais il y en
» a d'autres qui exiſtent ſans avoir beſoin d'au-
» cun parti.

AUTRE LETTRE DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney le 13 Février 1767.

VOtre Lettre du 3 Février, Monſieur, a renouvellé mes plaintes & mes regrets. Quel dommage, ai-je dit, qu'un homme qui penſe & qui écrit ſi bien, ſe ſoit fait des ennemis irréconciliables de gens d'un extrême mérite, qui penſent & qui écrivent comme lui!

Vous avez bien raiſon de regarder Fréron, comme la honte & l'excrément de notre Littérature. Mais pourquoi ceux qui devraient être tous réunis pour chaſſer ce malheureux de la ſociété des hommes, ſe ſont-ils diviſés, & pourquoi avez-vous attaqué ceux qui devaient

être vos amis & qui ne ſont que les ennemis du fanatiſme ? Si vous aviez tourné vos talens d'un autre côté, j'aurais eu le plaiſir de vous avoir avant ma mort pour confrere à l'Académie Françaiſe. Elle eſt à préſent ſur un pied plus honorable que jamais. Elle rend les Lettres reſpectables. J'apprens que vous jouiſſez d'une fortune digne de votre mérite. Plus vous chercherez à avoir de la conſidération dans le monde, plus vous vous repentirez de vous être fait, ſans raiſon, des ennemis qui ne vous pardonneront jamais. Cette idée peut empoiſonner la douceur de votre vie. Le *Public* prend toujours le parti de ceux qui ſe *vengent*, & jamais de ceux qui attaquent de gaîté de cœur. Voyez comme Fréron eſt l'opprobre du genre humain. Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu, je n'ai jamais vu ſes feuilles ; mais on m'a dit qu'il n'était pas ſans eſprit. Il s'eſt perdu par le déteſtable uſage qu'il en a fait. Je ſuis bien loin de faire la moindre comparaiſon entre vous & lui. Je ſais que vous lui êtes infiniment ſupérieur à tous égards ; mais plus cette diſtance eſt immenſe, plus je ſuis fâché que vous ayez voulu avoir mes amis pour ennemis. Ah ! Monſieur, c'était contre les perſécuteurs des Gens de Lettres que vous deviez vous élever, & non contre les Gens

de Lettres perſécutés. Pardonnez-moi, je vous en prie, une ſenſibilité qui ne s'eſt jamais démentie. Votre Lettre, en touchant mon cœur, a renouvellé ma plaie, & quand je vous écris, c'eſt toujours avec autant d'eſtime que de douleur.

RÉPONSE.

Ne me plaignez pas tant, Monſieur, je n'ai pas, à beaucoup près, outragé tous les Saints de votre Calendrier; je n'ai jamais médit ni des Homere, ni des Virgile, ni des Cicéron, ni des Sophocle. *Si j'ai* marqué un peu moins de reſpect pour quelques modernes, j'ai cependant loué en mille endroits, & le Philoſophe de Montbart, & M. de Monteſquieu, & M. d'Alembert lui-même. Voilà, Monſieur, ceux que j'ai pu croire vos amis, & quelques-uns d'eux auraient été vos rivaux, ſi vous pouviez en avoir.

Mais quand je n'aurais fait que témoigner mon tendre attachement pour vous, c'en était aſſez pour que je ne duſſe jamais être ſuſpect d'avoir voulu faire ma cour aux fanatiques. Or, c'eſt ce que j'ai fait dans tous les tems; & même lorſque parut cette Comédie que vous

me reprochez toujours, & que je ne me reprocherai jamais.

La faveur publique, dites-vous, eſt pour ceux qui ſe défendent, & non pour celui qui attaque de gaîté de cœur. *) J'adopte ce *principe*, Monſieur, & c'eſt préciſément ce qui devait vous engager à vous déclarer pour moi. Je n'ai point été l'aggreſſeur. On m'avait ſuſcité une perſécution ſérieuſe pour quelques plaiſanteries innocentes que je m'étais *permiſes* ſur le fameux Citoyen de Geneve, dans une Comédie, repréſentée devant le Roi de Pologne. Ceux qui aujourd'hui croient avoir le plus de raiſon de ſe déchaîner contre *M. Rouſſeau*, étaient alors ſes enthouſiaſtes & ſes vengeurs. Je n'avais pas encore vingt-quatre ans; j'aurais pu, ſans conſéquence, ne répéter que l'eſprit des autres, & ce ſont les autres qui ont répété mon eſprit. Ils ont même été beaucoup plus loin que moi, car du moins je reſpectai toujours les mœurs & les rares talens de M. Rouſſeau.

*] Ceci n'eſt qu'une redite; mais l'Auteur y étoit forcé par celles de M. de Voltaire, dont le projet était apparemment de le fatiguer, en lui faiſant répéter ſans ceſſe ce qu'il était bien réſolu de ne pas entendre : auſſi l'on voit que l'Auteur regardait cette Lettre comme une derniere explication.

Quoiqu'il en ſoit, M. le Comte de Treſſan (qui m'en a depuis témoigné ſon repentir) & quelques Philoſophes que vous connaiſſez, ſe rendirent mes délateurs auprès du Roi de Pologne, & me repréſenterent charitablement à ce Prince comme *un homme à punir.* On lui demandait que pour le moins je fuſſe exclus par un jugement public, d'une Académie à laquelle il m'avait fait l'honneur de m'appeller. Il eſt donc évident, Monſieur, que je n'ai fait que me défendre contre des gens qui *m'avaient attaqué de gaîté de cœur*, & ſeulement pour venger l'amour-propre d'un Philoſophe qu'ils outragent aujourd'hui avec indécence : Vous ne devriez donc pas tendre les bras à mes ennemis, vous, Monſieur, qui êtes l'ennemi des perſécuteurs !

Eſt-ce à vos yeux un crime ſi capital en Littérature, que de n'admirer ni MM. Diderot, Marmontel, Duclos, ni quelques autres ? Vous me dites, Monſieur, qu'ils ſont vos amis, & à ce titre je les conſidere comme je le dois. Mais, n'avais-je pas lieu de me croire auſſi de vos amis ? Vous ont-ils donné plus que moi des marques de leur attachement ? Ont-ils paru même reſſentir autant que moi la vénération qui vous eſt due ? Par quelle fatalité toute votre faveur ſerait-elle pour eux ?

Voulez-vous donc vérifier ce que dit un homme du monde, un homme de beaucoup d'esprit en lisant la premiere Lettre que vous me fites l'honneur de m'écrire à l'occasion de mes *Philosophes ?* » M. de Voltaire, me dit-il, » ne vous pardonnera jamais d'avoir battu sa livrée. »

Peut-être, Monsieur, la Préface, qui parut d'abord avec ma Comédie, fut-elle en effet un peu trop vive. J'étais alors étourdi du bruit qui se faisait autour de moi, & des Libelles calomnieux que de soi-disans Philosophes répandaient par-tout contre un homme qu'ils ne connaissaient pas. Mais enfin cette *Préface* n'existe plus; & l'avoir supprimée du Recueil de mes Œuvres, c'est l'avoir désavouée. Ne vous est-il jamais arrivé à vous-même, Monsieur, d'être entraîné par les circonstances plus loin que vous ne l'eussiez voulu? C'est précisément le cas où je me trouvai. Mais pourquoi me forcer sans cesse à vous répéter ce que vous savez aussi-bien que moi? Ah! Monsieur, ce n'est pas-là comme je voudrais m'entretenir avec vous! Voulez-vous cependant que je n'aie pas raison? Je vous promets que cette explication-ci sera la derniere.

Je sais que mes ennemis ne me pardonneront jamais, vous me l'avez assez répété; mais

ils étaient mes ennemis avant cette époque; ils le seront encore après, il faut bien que je m'en console. Actuellement, du moins, les motifs de leur inimitié sont connus, & leur haine déclarée est moins dangereuse que lorsqu'elle était couverte.

Je ne serai point de l'Académie Française, je le crois; mais si je mérite d'en être; c'est tant pis pour elle; & les regrets obligeans que vous voulez bien me témoigner sur cette petite disgrace, sont plus que suffisans pour m'en consoler. Il est certain, Monsieur, que j'aurais pu être tenté de l'honneur d'être votre Confrere, quand j'aurais dû n'en jouir qu'un moment; mais en perdant cet avantage, ne gagnerai-je pas quelque chose à n'être point le Confrere de M. l'Abbé Trublet? Vous voyez que tout est compensé dans ce monde.

D'ailleurs, Monsieur, qui sait ce qui peut arriver encore? Je suis assez jeune pour espérer de voir passer la génération présente, & j'aurai peut-être quelque influence sur la façon de penser de celle qui la suivra. Vous l'avez dit quelque part, *le tems est le Dieu qui console.* Il amene des changemens auxquels on n'aurait jamais pensé. Je serai très-content de lui, pourvu qu'il n'en apporte aucun dans votre cœur à mon égard.

Je vous avoue que j'aurais desiré que M. de Voltaire se crût, comme il l'est en effet, supérieur à tous les partis, qu'il eût répondu plus ouvertement à la franchise & à la confiance d'un homme qui avait peut-être plus de droits que beaucoup d'autres à un tendre retour de sa part. Vous avez eu de grands ménagemens, Monsieur, pour des gens qui prouveront un jour qu'ils vous étaient beaucoup moins attachés que moi. Vous avez eu plus de raison que vous ne le pensiez, de me dire, en parlant de la Dunciade, que vous ne connaissiez pas les masques. Pour moi,

J'ai trop, à mes périls, appris à les connaître.

Quoiqu'il en soit, plus on m'accusera, comme Boileau, d'avoir *mis à tout blâmer mon étude & ma gloire*, plus mon admiration pour vous aura peut-être de poids dans l'avenir.

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

26 Mars 1767.

VOus avez touché, Monsieur, la véritable corde ; j'ai vu Fréret, le fils de Crébillon, Diderot enlevés & mis à la Bastille ; presque tous

les autres perſécutés; l'Abbé de Prades traité comme Arius par les Athanaſiens; H....... opprimé non moins cruellement; Tercier dépouillé de ſon emploi; Marmontel privé de ſa petite fortune; Bret ſon approbateur deſtitué & réduit à la miſere. J'ai ſouhaité qu'au moins des infortunés fuſſent unis, & que des forçats ne ſe battiſſent pas avec leurs chaînes. Je n'ai pu jouir de cette conſolation, il ne me reſte qu'à achever, dans ma retraite, une vie que je dérobe aux perſécuteurs.

Jean Jacques Rouſſeau, qui pouvait être utile aux Lettres, en eſt devenu l'ennemi par un orgueil ridicule, & la honte par une conduite affreuſe. Je conclus qu'il faut cultiver ſon jardin. Je cultive le mien, & je ſerai toujours avec autant d'eſtime que de regret, &c. *)

---

*) On n'a pas trop conçu la liaiſon de cette Réponſe avec la Lettre précédente; mais on a très-bien compris que M. de Voltaire ne voulait plus d'explications. A cette liſte de perſécutés, qu'il a pris plaiſir à compoſer lui-même, on ferait tenté de croire que la nation a vu renouveller contre les pauvres philoſophes, les dragonnades dont les Proteſtans avaient gémi ſur la fin de l'autre ſiecle. Il faut que M. de Voltaire ait été trompé par des Mémoires bien étranges. Réduiſons cette liſte à ce qu'elle renferme de vrai; nous verrons que toutes ces perſécutions ſont infiniment exagérées, & que la philoſophie a été fort étrangere à la plûpart.

Freret fut mis à la Bastille, en 1714, tems où *l'on* ne parlait pas encore en France de cette philosophie, à laquelle un caprice de mode a donné depuis tant de faveur. Il avait lu à l'Académie des Inscriptions un discours sur l'origine des Français, qui parut très-savant, mais trop hardi. On voit qu'il n'était question que d'une discussion historique.

M. de Crébillon le fils eut, pendant quelques jours, le sort de Freret, pour avoir fait le Roman de Tanzaï, que certainement il n'a jamais regardé comme une production philosophique.

Il y avait de la philosophie dans l'affaire de M. Diderot. Il a été mis à Vincennes, pour ses Lettres *sur* les Aveugles; mais cette disgrace ne fut ni dure, ni longue, & depuis, on n'a pas entendu dire qu'il ait essuié la plus legere persécution.

L'Abbé de Prades, pour une These de *Théologie*, qui pouvait passer du moins pour imprudente, fut exclus de la Sorbonne. Il était sans fortune, & cette aventure lui a valu un bon canonicat à Breslau.

Il y eut véritablement un violent orage contre le Livre de l'Esprit, orage qui n'aurait pas eu lieu si l'Auteur avait eu, pour lui-même, le ménagement de faire imprimer cet ouvrage chez l'Etranger. Il en coûta une place à M. Tercier, Censeur de ce livre, à qui l'on donna pour retraite une pension de dix mille livres. Il avait alors près de 75 ans. Au reste, cette persécution fut bientôt calmée; & l'Auteur est mort dans le sein de sa famille, riche, considéré, & regretté, parce qu'il méritait de l'être.

M. Marmontel perdit le privilege du Mercure, parce qu'il eut le malheur d'être soupçonné d'avoir parodié une scene de Cinna, d'une maniere très-injurieuse pour quelques personnes du premier rang. Sa fortune, malgré cette perte, est demeurée très-honnête, & depuis, il

a obtenu le brevet d'Historiographe de France, & les grands honneurs de l'Académie.

M. Bret, pour avoir approuvé le Conte moral de Bélisaire, fut rayé de la liste des Censeurs, & destitué d'une place qui ne lui rapportait rien. Il est actuellement rétabli sur cette même liste ; il n'a jamais été dans la misere; il jouit, au contraire, d'une aisance qui le distingue parmi les gens de Lettres. M. Bret, d'ailleurs, ne s'est jamais donné pour philosophe. C'est un homme aimable, un homme d'esprit, qui n'a gueres fait que des Comédies.

Les forçats dont parle M. de Voltaire, ne sont donc pas fort à plaindre. Il avait sûrement un peu de mélancolie, lorsqu'il écrivit cette Lettre.

DERNIERE LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE,

Adressée de Ferney, à M. Vernes, le 32 Novembre 1770.

LE vieux malade à qui Monsieur Vernes a fait la faveur d'écrire, est actuellement dans un état déplorable. Dès qu'il sera un peu mieux, il suppliera M. Vernes de vouloir bien ne pas oublier la promesse qu'il lui fait de le venir voir avec son ami, M. Palissot. Il présente ses respects à l'un & à l'autre. V. *)

*) L'Auteur se rendit à cette invitation, & c'est la derniere fois qu'il ait vu M. de Voltaire, à qui il eut

l'avantage de lire deux Chants de la Dunciade, & *l'article* de ses Mémoires Littéraires, où il est parlé de ce grand homme.

Il ne tarda pas à s'appercevoir que le systême politique de Ferney serait toujours le même; que les philosophes y seraient toujours regardés comme des puissances qu'il fallait ménager, & qu'on ne cesserait pas de tenir avec lui la conduite inégale & variable dont les Lettres précédentes ont pu donner une idée.

L'Auteur étonné qu'on put concilier tant de gloire & tant de faiblesse, désabusé de la longue erreur qui lui avait fait regarder M. de Voltaire, comme un homme qu'il devait aimer; blessé, peut-être, d'avoir *conservé* trop long-temps une illusion si douce, & d'avoir été sacrifié trop de fois à la chimere de la philosophie, prit enfin le parti de se renfermer dans son admiration. Susceptible, par son caractere, d'un attachement *très-tendre*, mais incapable des petits ménagemens de *la* politique & de l'intrigue, il ose du moins *se flatter* d'avoir mérité l'estime de M. de Voltaire, en lui prouvant qu'il l'avait loué sans adulation, & qu'il avait desiré son amitié sans le craindre.

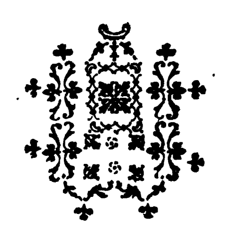


LETTRE
A M. LE C. D. M.....
A l'occasion de la Comédie des Courtisannes.

VOtre gloire auroit dû réunir toutes les Muſes que vous avez toujours protégées. Il en eſt une qui vous doit une reconnaiſſance particuliere, & qui vous l'a déjà témoignée lorſqu'elle vous fit l'hommage de la Métromanie. Ce fut, à-peu-près, la derniere Comédie du bon temps; mais puiſque vous nous le ramenez, M......., pourquoi ne reverrions-nous pas, ſous vos auſpices, ce bon goût de comique qui a fait tant d'honneur à la France?

J'ai oſé, d'après cette réflexion, traiter un ſujet très-piquant, & qui me paraît du plus heureux choix dans les circonſtances où nous ſommes. Il me ſemble que Mentor ne l'eût pas oublié dans les inſtructions qu'il donnait au jeune Télémaque. Mais je vous avoue, M....., que mon émulation ne s'eſt ſoutenue qu'en me promettant la récompenſe la plus brillante de mon travail, l'honneur de vous plaire, & même de vous avoir pour Juge. Ce deſir vous prouvera que je ne ſuis pas tout-à-fait mécontent

de mes efforts; mais auſſi je voudrais bien n'être pas indiſcret en vous dérobant des moments dont je connais tout le prix. J'attendrai vos ordres M......, avec la confiance que m'inſpirent les bontés dont vous avez toujours honoré les gens de Lettres. J'aurais trouvé des facilités pour obtenir auprès de vous des recommandations, & peut-être des importunités; mais j'ai cru que vous voudriez bien me diſpenſer de ces petits moyens qui tiennent au manege, & qui ſont déplacés avec les grands hommes tels que vous.



PIECES FUGITIVES, EN VERS.

(Elles ſont pour la plûpart de la premiere jeuneſſe de l'Auteur.)

ÉPITRE

ÉPITRE
AU ROI,

Présentée à SA MAJESTÉ par l'Auteur en 1749.

MONARQUE généreux, instruit par la clémence,
Dispensateur chéri du bonheur de la France,
LOUIS, la foudre encor reposait dans tes mains,
Tu fuyais ces lauriers teints du sang des Humains,
Ces exploits des Tyrans, cette Gloire cruelle,
Monstre avide du sang qui réjaillit sur elle;
Le Laboureur paisible, à l'ombre de tes loix,
Célébrait par ses chants le plus juste des Rois;
Quand le Dieu des combats, dans sa fureur altiere,
Exhala par ces mots sa douleur meurtriere.
» Quoi! ces vaillans BOURBONS, ces Monarques » guerriers,
» Qui volaient aux combats couverts de mes lauriers,
» Ces Rois, à mon Empire autrefois si fideles,
» De mon Temple aujourd'hui profanateurs rebelles,
» A ma seule Rivale élevant des Autels,
» Borneraient tous leurs soins au bonheur des mortels,
» Et lassés de combattre, ignorés dans l'histoire,
» Oseraient préférer la Paix à la Victoire!
» Non, dit-il en fureur; déja, pour les punir,
» Des Guerriers vont s'armer, & des Rois vont s'unir;
» Excités par mes cris, je les vois qui s'avancent;
» La discorde, la foudre & la mort les devancent:
» Français, nés pour servir sous mes nobles Drapeaux,
» L'Elbe d'un nouveau sang verra rougir ses flots.

A ces mots, il s'élance, & s'armant du Tonnerre,
Il va portant partout la vengeance & la guerre,
Soulever contre nous Londres, Vienne & Turin.
Grand Roi, sans t'élever contre un projet si vain,
Laisse agir tes soldats; déja Vienne en allarmes*)
Annonce à nos Rivaux le succès de tes armes.
Tes Sujets sont unis, ils vont venger tes droits:
La France de tous tems fut l'arbitre des Rois.

Mais que vois-je? Ah! LOUIS, je t'apperçois toi-même**).
Déja tout obéit à ton pouvoir suprême,
Et déja l'Univers, plein d'un profond respect,
Frémit à ton nom seul & tremble à ton aspect.
L'Autriche épouvantée au bruit de ton Tonnerre
Se dérobe, en fuyant, aux fureurs de la guerre, ***)
Et victime bientôt d'un inutile effort,
Pour éviter LOUIS, va rencontrer la *mort*:
Tels, quand le Dieu du jour, sorti du sein de l'onde,
De ses rayons naissans vient embellir le Monde,
Ces Astres de la nuit qui brillaient à nos yeux,
S'éclipsent devant lui dans l'abîme des cieux.

L'Anglais seul, plus altier, ose affronter l'orage,
Le brave CUMBERLAND excite son courage;
Ypres, Courtray, Menin, sous tes coups renversés,
Rappellent dans son camp ses soldats dispersés;
Tournay lui reste encore: armé pour sa défense

---

*) Les premieres campagnes de Bohême.

**) L'entrée du Roi en Campagne.

***) Les Autrichiens repassent le Rhin, à la nouvelle de la marche du Roi.

L'Anglais sur ses remparts fondait son espérance,
Il croit changer le sort & flétrir tes lauriers;
Mais qui peut dans leur course arrêter tes guerriers?
Tes ordres sont donnés, ta foudre étincelante
Sur ses remparts brûlans va porter l'épouvante:
Déja Tournay s'ébranle, & ses murs abbattus
Laissent voir aux Français ses défenseurs vaincus:
CUMBERLAND en frémit, & son ardeur guerriere
Veut que du Champ de Mars on ouvre la barriere.*)
L'Anglais sombre, farouche, & méprisant la mort,
S'apprête à seconder son généreux effort.
Déja favorisé par le Dieu des batailles,
Tournay voit nos soldats fuir devant ses murailles.
Ciel! la France succombe, & CUMBERLAND vainqueur...
Mais, grand Roi, tu parais, & bientôt ta valeur,
A travers l'ennemi se faisant un passage,
Fixe enfin la fortune, & repousse l'orage.
Tout tremble à ce signal, & l'ennemi vaincu
Laisse voir sur son front son courage abbattu:
Ainsi, lorsque l'oiseau chéri du Dieu des ondes,
Prend un vol imprévu sur les plaines profondes,
Soudain l'espoir renaît au cœur des matelots,
Et la sérénité se répand sur les flots.

Mais où va s'engager ma Muse téméraire?
Grand Roi, pour te louer, il faudrait un Voltaire.
Pour moi, timide encore, ignoré dans ta Cour,
Au défaut du génie, inspiré par l'amour,
A peine, en mon printems, nourrisson du Parnasse,
A célébrer LOUIS, j'excite mon audace,
Et j'ose dans mes vers crayonner ces exploits,
Qui font l'étonnement & la crainte des Rois.

*) Bataille de Fontenoy.

Heureux qui peut chanter ces Héros intrépides,
Spectateurs à Raucoux de tes succès rapides,
Le seul nom de Laufeld effrayant nos Rivaux,
Et Bergopzom soumis arborant tes Drapeaux!

O! si l'âge plus mûr eût secondé mon zele,
Ma Muse, sans t'offrir un hommage infidele,
Sans chercher dans l'Histoire un éloge emprunté,
T'eût donné pour modele à la postérité.
On verrait un Monarque attendri par nos larmes,
Préférer notre amour au bonheur de ses armes; *)
Sur ses moindres Sujets attacher ses regards;
Inspirer les Talens, & protéger les Arts;
Loin du Peuple & du Trône écarter les tempêtes;
Au bonheur de la France immoler ses Conquêtes.

L'auguste Vérité, conduisant mon pinceau,
M'eût fourni tous les traits de ce brillant tableau;
Mais ma Muse attentive à tracer ton histoire
N'ose encore espérer d'être utile à ta gloire:
Heureuse, si flatté de ces faibles accords,
Tu daignais applaudir à mes premiers efforts!

---

*) La Paix de 1748.



ÉPITRE

A M. LE COMTE DE STAINVILLE ;

Sur la convalescence de Madame la Comtesse.

OUi, Comte aimable, il faut que je vous gronde:
J'ai bien voulu ménager, jusqu'ici,
Ce noir chagrin, cette douleur profonde;
Où votre cœur était enseveli;
Mais quand le calme a remplacé l'orage,
Mais aujourd'hui, grace aux soins de Vernage, *)
Que cette fiévre, inégale en son cours,
Respecte enfin l'objet de vos amours,
Comte, souffrez que ce cœur qui vous aime
Ose à présent s'expliquer sans détours,
Et que de vous il se plaigne à vous-même.

Quoi! vous m'aimez, vous étiez malheureux ;
Et d'autres mains ont essuyé vos larmes!
C'était alors, & parmi ces allarmes,
Que vous deviez être plus généreux,
Plus indulgent pour mes timides vœux.

Ah! si jamais mon amitié sincere
Ne s'occupa que du soin de vous plaire,
Si méprisant le profane intérêt,
Cette amitié délicate & sévere
N'a quelquefois souffert qu'avec regret
De vos bontés le tribut ordinaire;

---

*) Célebre Médecin.

Dans vos bienfaits, s'il eſt vrai que mon cœur
Chercha l'ami plus que le bienfaiteur,
Vous m'en deviez la juſte récompenſe
En vous prêtant à ma reconnaiſſance.

Vous m'euſſiez vu, par les plus tendres ſoins,
Tromper vos maux, les partager du moins,
Ou des ſecours de la philoſophie
Faire un rempart à votre ame affermie.
J'aurais tenté d'oppoſer à vos pleurs
L'eſpoir qui flatte au fond dès précipices;
Un ſeul moment ſurpris à vos douleurs
M'eut trop payé de ces faibles ſervices.

De vos égaux n'attendez pas toujours
Des vœux ſi purs, de ſi tendres retours;
La vérité, la candeur, la franchiſe,
Sont des tréſors peu connus dans les Cours;
La Beauté même obſerve avec ſurpriſe
Qu'elle y doit tout à l'Art qui la déguiſe.

Ces dons du ciel, ces végétaux puiſſans,
Soutiens d'un corps affaibli par les ans,
Ne naiſſent point dans ces jardins ſuperbes,
De nos Palais faſtueux ornemens;
Mais dans nos champs ils rampent ſous les herbes:
Qu'un peuple obſcur les foule avec mépris;
Il vient un Sage, il en connait le prix.



VERS

A Madame la Marquise de Clermont.

Voùs dont la brillante jeuneſſe,
Les graces, la vivacité,
Nous repréſentent la Sageſſe
Sous les traits de la Volupté;
Vous qui poſſedez l'art de plaire,
Qui le prêtez à la raiſon,
Qui pourriez, d'une main légere,
Cueillir les myrthes de Cythere,
Et les lauriers de l'Hélicon;
Clermont, recevez mon hommage.
Le Dieu des Vers, à votre nom,
A quitté le docte vallon,
Pour me former à ſon langage.
Vous voyez ce que fait pour vous
Un Dieu fier de votre ſuffrage;
Il en eſt un autre, entre nous,
Qui le mérite davantage,
Et qui, je crois, en eſt jaloux.
Vous l'ignorez encor peut-être,
Quoiqu'il triomphe dans vos yeux;
Mais c'eſt celui de tous les Dieux
Que vous ferez le mieux connaître.

ODE

A M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

Sur la convalescence de M. le Duc de Fronsac.

Toi, dont le sentiment fut la seule éloquence,
Lorsque tu déplorais les injustes destins
Du jeune Marcellus, la plus douce espérance,
Et l'amour des Romains;

O toi, qui rappellant sa mémoire chérie,
Autour de son tombeau, fis verser tant de pleurs,
Et qui, par tes accens, de la triste Octavie
Ranimas les douleurs :

Virgile, inspire-moi ton heureuse harmonie.
Je veux par des accords au vulgaire inconnus,
Chanter, à ton exemple, aidé de ton génie,
Un nouveau Marcellus.

Quel fantôme est sorti de l'éternel abîme?
Quel monstre menaçant épouvante mes yeux?
Un glaive est dans ses mains.... Quelle est donc la victime
Que lui marquent les Dieux?

Quelle victime, ô Ciel! ô Mort, que vas-tu faire?
Sois sensible une fois : ô Mort, entends nos cris.
Vois ces pleurs d'un Héros : arrête; c'est un Pere
Alarmé pour son Fils.

Du danger de ce fils sa grande ame abbattue
Frémit du coup affreux dont tu vas l'accabler;

Pour la premiere fois il pâlit à ta vue,
Il apprend à trembler.

Ciel! n'as-tu fait briller une si belle Aurore
Que pour la replonger dans l'éternelle nuit,
Comme une tendre fleur qu'un moment fait éclore
Et qu'un moment détruit?

Le nom de Richelieu, ce nom cher à la France,
Qui fut l'appui des Arts, qui les anima tous,
Ce nom qui de nos Rois cimenta la puissance
S'éteindrait parmi nous!

Est-ce vous, Richelieu, qui répandez ces larmes;
Vous que LOUIS a vu dans les plaines de Mars,
Partager ses périls, répandre les allarmes,
Et fixer les azards.

Mais que vois-je? les Dieux ont entendu nos plaintes.
Un nouveau jour renaît plus brillant & plus pur;
Et le ciel, attentif à dissiper nos craintes,
A repris son azur.

La barbare Atropos cede au Dieu d'Epidaure;
Le spectre désarmé se replonge aux Enfers.
Tu vis, jeune FRONSAC, nous te verrons encore
Embellir l'Univers.

Vis pour être un Héros, pour égaler ton Pere;
Deviens l'appui des Arts, ainsi que tes ayeux:
Souviens-toi, chaque jour, que celui qui t'éclaire
Est un bienfait des Dieux.

A MADAME LA C... DE......

Sur un portrait qui ne lui ressemblait point.

POur vous venger d'un portrait infidele,
J'ai vû l'Amour détacher son bandeau,
Prendre les Graces pour modele,
Et devenu rival d'Apelle,
D'un de ses traits se former un pinceau.
La Vérité conduit sa main divine,
Minerve apprête les couleurs:
Des Plaisirs la troupe enfantine,
Pour ce tableau, forme un cadre de fleurs;
L'Amour commence, & Vénus en soupire.
On voit déjà naître sous le crayon
Ces yeux charmans, ce sourire fripon,
Et cette bouche où lui-même respire.
Mais quel nouveau spectacle enchante les Amours?
Déjà la toile représente,
Les trésors animés d'une gorge naissante,
Dont leur maître à pris soin d'arrondir les contours.
De mille autres attraits il traçait l'assemblage,
Plein d'une douce yvresse il atteignait déjà
Le plus délicat de l'ouvrage,
Quand la Sagesse l'arrêta.



A MADAME
LA PRINCESSE DE ROBECQ,

En lui envoyant la Comédie des Tuteurs.

POur obtenir le prix de ſon fidele amour,
Le Héros de ce badinage
Dupe trois Argus en un jour,
C'eſt faire en peu bien de l'ouvrage :
Si l'amante, objet de ſes ſoins,
Avait eu vos traits en partage,
Pour en obtenir beaucoup moins,
Il eût oſé bien davantage.

A LA MÊME,

*Qui avait joué le rôle d'*Eglé.

CHANSON

Imitée de l'Anthologie. Air : *De Navarre.*





A UNE DAME,

*En lui envoyant l'Opéra d'*Endymion.

QU'avait-il fait, ce berger ſi fameux,
Pour triompher de la Sageſſe même?
Ah! ſi l'amour daigna combler ſes vœux,
C'eſt qu'il aimait autant que je vous aime.

✱

A MLLE. DE S.....

En lui envoyant une corbeille de fleurs.

DEs fleurs, des fruits, voilà le gage
Dont un amant du tems jadis
Aurait pu faire à sa Philis
Un délicat & pur hommage.
Aujourd'hui, c'est un autre usage:
De tels présens, avec mépris,
Seraient renvoyés au village.
Les gasons, les bois, leur feuillage,
Ne sont plus le séjour des Ris;
Les plaisirs sont sous des lambris,
Et l'Amour, sans un équipage,
Serait mal reçu chez Cypris.
L'éclat d'un brillant héritage
Fait de Thersite un Adonis;
La nature & son coloris
N'est plus qu'un rustique avantage:
La fleur a fait place au rubis.
Beaux complimens, discours polis,
Joyaux & bijoux de grand prix,
Voilà les présens de notre âge:
Tous ces riens brillans sont jolis;
Mais un simple bouquet de lys
A Chloé plaira davantage.

A MLLE....

Masquée en Druide au Bal de l'Opera.

SOus quel étrange habit vous vois-je ici paraître?
Avec tant d'agrément, de graces, de beauté,
Le monde aurait déjà quitté
La Divinité pour le Prêtre.

ÉPITRE

A UNE JEUNE ACTRICE,

Qui débuta par les rôles de Bérénice *&* d'Alzire, *& qui donnait de grandes espérances.*

FIlle des Arts, dont les brillans essais
D'un jour plus beau nous découvrent l'aurore,
Remplis les vœux d'un peuple qui t'adore,
Et pour toujours, chez nos brillans Français,
Reviens fixer par de nouveaux succès,
Tous les plaisirs que tes yeux font éclore.
Jamais Titus à ses tristes grandeurs
N'eût immolé la tendre Bérénice,
Si cette Reine, objet de son caprice,
Eût, comme toi, fait parler ses douleurs.
Si d'une Alzire, au sein du nouveau monde,
Ta voix touchante eût exprimé les pleurs,
Cette Amérique, en trésors si féconde,
Eût désarmé ses farouches vainqueurs.
L'heureux prestige à qui tu dois nos cœurs,

La vérité, fut ta ſeule magie.
Contre elle en vain tes injuſtes cenſeurs
Oſaient armer leur ſombre jalouſie;
A tes côtés Melpomene & Thalie
S'applaudiſſaient de ce nombreux concours
D'un peuple entier qu'enflammait ton génie;
On pût les voir te montrer aux Amours
Qui folâtraient ſur la Scene embellie,
Sûrs déſormais d'y regner pour toujours;
Jaloux, pourtant, de te voir ſi jolie.
Le Dieu du Goût, lui qui, dès ton berceau,
Développa tes talens prêts d'éclore,
A tes genoux, ſous les traits de Zamore,
Dans tes regards puiſait un feu nouveau.
A ſes leçons, au vrai toujours docile,
Laiſſe admirer au Vulgaire imbécille
Ces ſons bruyans, ces accens ampoulés,
Du connaiſſeur ſecrettement ſifflés;
Garants certains d'un cœur froid & ſtérile,
Dont les reſſorts ſont à peine ébranlés.
Il eſt pour toi des guides plus fideles.
Fixe les yeux ſur les talens divins
Des Dumeſnils, des Clairons, des Gauſſins:
Ton âge encor doit ſouffrir des modeles,
Voilà les tiens. En vain, autour de toi,
Tu vis frémir l'impuiſſante Cabale;
Malgré les cris de ſa fureur vénale,
L'Art fut vainqueur, le Goût donna la loi
Le Préjugé vainement lui réſiſte;
A tes accens on l'a vu s'attendrir,
Et l'Envieux, au teint blême, à l'œil triſte,
Pleurait lui-même, en niant ſon plaiſir.

ENVOI.

Jeune Monrose, à tes heureux talens,
A ta beauté je devais cet hommage;
Mais c'est au Dieu qui te fit ces présens,
Qu'il appartient de chanter son ouvrage.

A MADAME ***

Le jour de sa fête.

L'Enfant malin, dangereux, mais charmant,
Qui dans vos yeux commande à la nature,
Le tendre Amour doit vous faire un présent:
J'ignore le dessein de cet aimable enfant;
Mais on dit que Vénus a perdu sa Ceinture.

A UNE DAME

Qui demandait une Chanson.

VOle à ma voix, Dieu de Cythere:
Eglé commande, obéissons;
Je pourrai, par de tendres sons,
Prétendre au bonheur de lui plaire:
Amour, dicte-moi les Chansons
Que fit Adonis pour ta mere.



ÉPITRE

ÉPITRE

A MADAME LA P. DE...

Qui avait joué le rôle de la Baronne *dans* Nanine, *où l'Auteur représentait le* Comte d'Olban.

SAvez-vous, ma belle Parente,
Qu'avec tous vos airs de hauteur,
Et vos dédains, & votre humeur,
Vous êtes cent fois plus piquante,
Plus aimable, plus séduisante,
Plus propre à captiver un cœur,
Que cette *Nanine* indolente,
Qui sait, en habile suivante,
Ménager *Blaise*, & *Monseigneur*,
Leur montrer la même douceur,
Et qui m'endort au son flatteur
De sa voix plaintive & mourante.
En vain, j'essaye, à force d'art,
De mêler mes pleurs à ses larmes:
Vous pouvez plus, d'un seul regard,
Que la belle avec tous ses charmes.
Changez de rôle à votre gré,
Prenez un front doux ou sévere,
Votre succès est assuré,
Jamais vous ne pouvez déplaire,
Vous seule savez, tour-à-tour,
Allier tous les caracteres
Sur le visage de l'Amour;
Mais avec mes talens vulgaires,
Comment affecter du retour

Pour qui ne m'en inſpire gueres?
L'art ne peut aller juſques-là ;
Mais ſi vous étiez ma *Nanine*,
Si dans votre beauté divine
Je trouvais une *Pamela* ;
Dans vos yeux, charmante Princeſſe,
Dans ces yeux où la volupté
Combat quelquefois la fierté,
Si j'oſais puiſer mon yvreſſe,
Avec combien de vérité,
Je rendrais alors la tendreſſe.
L'Amour, en voyant vos beaux yeux
Se tourner ſur moi ſans menace,
Et d'un ſourire gracieux
Favoriſer ma tendre audace,
Quitterait le ſéjour des Dieux,
Et viendrait occuper ma place.

LE COCHE DE L'ENNUI.

ÉPIGRAMME.

CEs jours paſſés, aux fanges du Parnaſſe,
Se promenait le peſant Dieu d'Ennui ;
Trois animaux, auſſi mornes que lui,
Le front baiſſé, trainaient ſa lourde maſſe.
Un La M..., énorme limonier,
Dans les marais embourbait la charette :
A la bricole, on voyait C...,
Et B . . . filait en arbalête.

AUTRE.

LA GÉNÉALOGIE DE M...

N'A pas long-tems qu'aux bords de l'Hipocrene,
Muses, pardon si je conte le fait,
Ne sais trop comme il advint qu'un baudet
Trouva moyen d'approcher Melpomene:
De l'Etalon nâquit un marmouset,
Qui fut depuis l'Auteur d'Aristomene.



teurs du genre humain. J'ai dit que les faux philoſophes eux-mêmes l'avaient reconnu, & c'eſt ce que prouve encore l'emportement de leurs Libelles.

Si par des procédés, non moins atroces que leurs injures, ces Meſſieurs ſe flattent de m'avoir fait expier les vérités, que j'ai cru devoir dire à la nation ſur leur doctrine erronée & audacieuſe, s'ils s'applaudiſſent de m'avoir enfin découragé, il me reſte du moins la conſolation de m'appliquer, à leur ſujet, ces vers de Mithridate, que le ſuccès de quelques-unes de leurs manœuvres m'a ſouvent rappellés :

Nul ne leur a plus fait acheter la *victoire*,
Ni de jours malheureux plus rempli *leur hiſtoire*.

J'ai l'honneur d'être avec la plus vive reconnaiſſance des peines que vous voulez bien prendre en ma faveur,

Meſſieurs, &c.

A Paris, ce 23 Janvier 1776.

EXTRAITS

De différens Libelles publiés contre l'Auteur.

L'Espece de crédit que la malignité donne, pour un moment, aux Libelles, faisant toujours place à l'indignation & au mépris ; les calomnies dont se plaint l'Auteur n'étant plus sous les yeux du public, quelques personnes pourraient le soupçonner d'exagération dans ses plaintes. C'est, à la fois, pour prévenir ce soupçon injuste, & pour mettre enfin tous les honnêtes gens à portée de prononcer entre M. Palissot & ses ennemis, que nous allons réveiller le souvenir de leurs Libelles.

Nous ne croyons pas devoir nous arrêter un instant sur les expressions indécemment grossieres qui ne tombent que sur les talens de cet Auteur. C'est à ses ouvrages de le défendre. Nous remarquerons seulement que la fureur qu'ils ont excitée, est un préjugé favorable pour eux. On ne se passionne gueres, à cet excès, contre la médiocrité.

Quelque honteux qu'il soit pour nos prétendus philosophes d'avoir dans leur ouvrage de prédilection, ouvert, si l'on ose le dire, un

asyle à la calomnie, nous laisserons ensevelies, dans leur compilation Encyclopédique, les injures qui s'y trouvent dispersées, en plusieurs articles, contre M. P.... Nous nous contenterons d'observer avec M. de Voltaire ; » que » c'est étrangement avilir la Littérature, que » de faire d'un Dictionnaire un greff. criminel, » & de souiller, d'opprobres scandaleux, des » ouvrages qui ne devraient être que le dépôt » des sciences. «

Nous nous abstiendrons pareillement de faire la recherche, aussi dégoutante que pénible, de cette multitude d'Ecrits diffamatoires auxquels donna lieu, pendant plus de deux ans, le succès de la Comédie des Philosophes. On peut trouver cette collection de noirceurs dans quelques Bibliotheques, comme on trouve des assemblages de monstres dans les cabinets d'Histoire Naturelle ; mais nous ne prétendons pas faire nous-mêmes un Recueil de ces turpitudes.

Nous nous bornerons à extraire d'une compilation connue, sous le Titre des *Facéties Parisiennes*, un petit nombre de passages qui suffiront pour donner une idée de l'incroyable licence où de prétendus vengeurs de la philosophie se sont emportés contre M. P...., licence dont eux-mêmes, sans doute, ont voulu perpétuer le souvenir par cette odieuse compi-

lation. Les paroles judicieuses De.M. de Voltaire, que nous rapportions à l'instant, doivent couvrir d'un éternel opprobre les Editeurs de ces ouvrages de ténebres. Il n'est que trop vrai, comme l'a dit encore cet illustre Ecrivain, » que l'art d'écrire est devenu, en plu-
» sieurs pays, un vil métier dans lequel des
» Libraires, qui ne savent pas lire, payent des
» mensonges & des absurdités, à tant la feuille,
» à des Auteurs mercénaires qui ont fait de la
» Littérature la plus lâche des professions. «

Que l'on juge de la bassesse réelle de ces compilateurs d'infamies, par celles que nous allons transcrire, non sans une extrême répugnance.

EXTRAIT

Du Libelle intitulé les Quand, *notes utiles, ou Prologue de la Comédie des Philosophes.*

» QUand on est connu dans le monde par
» des caresses perfides & des méchancetés
» cruelles; quand on a aliéné, par son in-
» gratitude, des protecteurs vis-à-vis desquels
» on avait masqué ses noirceurs; quand on a
» plongé, avec un sourire barbare, le fer de
» la satyre dans le cœur de ses amis qu'on a
» attirés dans les pieges de la flatterie; quand

» un homme a été chassé de chez M. Bouret, *) pour avoir composé contre lui, des vers calomnieux, &c.

» Quand on a fait une banqueroute constatée.... quand on a fait plusieurs vols ou secrets, **) ou publics; quand, entre autres, on a volé à ses associés leur part dans le Privilege des Gazettes étrangeres, on ne doit

*] Sortez, homme injuste & cruel, de ces accusations vagues & indéterminées. Articulez & prouvez un seul fait, ou consentez à être regardé comme le plus odieux des calomniateurs. Osez du moins vous *nommer*, & n'assassinez pas ainsi à la faveur des ténebres. Etes vous un des laquais de M. Bouret? Eh bien! demandez à votre maître si M. P... a en effet composé contre lui des vers calomnieux. Produisez ces vers, ou reconnaissez-vous publiquement pour un vil imposteur.

**) Des vols secrets? Ame de fiel & de fange! L'absurdité se joint ici à l'atrocité, & votre imposture se trahit elle-même. Si M. P... a fait des vols secrets, d'où les savez-vous? & si vous les savez, comment resteraient-ils encore secrets? Votre humanité s'allarmerait-elle d'une simple médisance, tandis qu'elle vous permet de vomir les calomnies les plus noires? Vous qui publiez, comme des vérités, d'horribles mensonges, tairiez-vous, comme des mensonges, des vérités si utiles à vos fureurs? Ah! feindre ainsi d'épargner M. P... d'une main, lorsque vous l'assassinez de l'autre, c'est le servir mieux que ses amis-mêmes. C'est faire éclater, à la fois, votre scélératesse & son innocence.

» pas introduire ſur la ſcene un valet qui vole
» ſon maître.... *) parce qu'on ne parle
» pas de corde dans la maiſon d'un pendu.

» Quand on déchire tous les jours, ſans pu-
» deur & ſans ménagement, la Religion & tout
» principe de mœurs; quand on s'eſt fait un jeu
» de forcer un homme entre deux vins à blaſ-
» phémer, **) & à inſulter la divinité.... quand

*) Le Gazetier de ſcandales qui n'a pas rougi d'écrire ces horreurs, ne ſait pas que le Philoſophe *Zénon* fut volé par ſon valet, & que celui-ci prétendait excuſer ſon larcin par les principes philoſophiques de ſon maître. Il ne ſe doute pas que cette ſcene empruntée des Annales de la Philoſophie, eſt un des traits les plus heureux de la piece de M. P...; que cet Auteur ne pouvait préſenter d'une maniere plus piquante, à la fois, & plus rapide, le danger qui réſulte de certaines opinions qui anéantiſſent toute Morale; qu'un ſeul geſte tient lieu, dans cette ſcene, d'une foule de raiſonnemens qui auraient été déplacés, & qu'il met en action toutes les conſéquences qui découlent de ces opinions dangereuſes, auxquelles on a donné le nom de philoſophie; qu'enfin ce trait ayant toujours entraîné l'applaudiſſement & le rire, le public a réfuté lui-même ceux qui ont reproché à M. P... cette ſituation vraiment comique, & ſans laquelle ſon ſujet eut été manqué. On conçoit pourtant que cette ſcene a pu déplaire au calomniateur anonyme à qui l'on daigne répondre; & cela par la raiſon qu'il indique lui-même : il ne doit pas entendre parler de corde de ſang froid.

**) Voyez les Mémoires ſur la vie de l'Auteur, à la tête du premier Volume.

„ tu as volé une caiſſe qui t'était confiée, &
„ comment tu as fait banqueroute, & com-
„ ment tu as fait de ta maiſon un mauvais
„ lieu, & comment * * * * * * * * *, &c.

„ Et tous tes autres faits & geſtes, ainſi *qu'ils*
„ ſeront un jour écrits au livre des grandes
„ chroniques de Biſſêtre. *)

„ Et lorſqu'on aura remué les ordures de ta
„ vie, on s'étonnera de te voir devenu *tout-*
„ *à-coup* l'apôtre des mœurs, & on *demandera*
„ comment un homme qui n'a ni religion, ni
„ mœurs, ni probité, oſe-t-il parler de pro-
„ bité, de mœurs & de religion? & tu *répon-*
„ *dras* qu'il vaut mieux être *fripon qu'incré-*
„ *dule*, & crapuleux que *Philoſophe*. **)

---

*) Il y a apparence que l'Auteur de ces abominables bêtiſes ſe propoſe de devenir un jour l'hiſtoriographe de Biſſêtre, du moins quand il y ſera renfermé. Il eſt certain qu'il a fait ſes preuves, & qu'il eſt très-digne de cet honorable emploi.

**) Comme M. l'Abbé.

EXTRAIT

Du Libelle intitulé les Qu'eſt-ce? *à l'Auteur de la Comédie des Philoſophes.*

„ QU'eſt-ce que l'Auteur des Philoſophes? „ dit l'un. C'eſt, répond l'autre, un fort hon- „ nête homme que ſon pere a eu l'inhumanité „ de chaſſer de chez lui, de peur qu'il ne com- „ muniquât ſes talens à ſes autres enfans.... Ses „ protecteurs ont eu la bonté de répondre pour „ lui d'un maniment de deniers, & il a fait „ une banqueroute frauduleuſe : ce n'eſt pas là „ une impoſture comme celles dont il a rem- „ pli ſa déteſtable piece contre les Philoſo- „ phes : l'affaire a été portée au Parlement.

„ La Comédie de P... eſt-elle plus mépri- „ ſable que le Mémoire de le Franc de Pom- „ pignan n'eſt ridicule? je n'en ſais rien.

„ Qu'eſt-ce que voulait P...? De l'argent; „ il en a eu. Qu'eſt-ce que voulait le Franc „ de Pompignan? *) Des places; il ne les „ aura pas.

---

*) Il ſied bien à un tel homme de parler de M. de Pompignan avec cette légéreté!

Quid domini facient, audent cum talia fures?

Voilà bien assez d'horreurs, & le public est actuellement en état de juger entre M. P... & ceux qui osent, tous les jours, l'accuser de méchanceté. Voilà comment des gredins anonymes, qui se donnent pour les apôtres de la Philosophie, ont traité le fils d'un Magistrat, le frere d'un homme qui s'est distingué dans plusieurs régimens, le pere d'un Officier qui a l'honneur de servir le Roi dans un *corps* de Gentilshommes, un chef de famille, un citoyen.

Eh! quel a été le prétexte de tant de *fureurs?* C'est que ce citoyen dans une *Comédie, avouée* par le Gouvernement, avait jetté *quelque* ridicule sur une philosophie à qui rien n'est sacré, & qui ne cesse de signaler son fanatisme par de nouveaux excès; sur une philosophie contre laquelle, dans tous les Etats de l'Europe, les

...

Au reste, il parait, par le Libelle de ce philosophe anonyme; qu'il a des rélations très-intimes avec des relieurs, des tailleurs, des cordonniers; & on lui souhaiterait bien sincérement une de ces professions, au lieu de celle qu'il a choisie: car, comme l'a dit très-plaisamment M. de Voltaire, à propos de l'Auteur de *l'Espion Chinois*, il vaudrait beaucoup mieux être le laquais d'un bel-esprit, que le bel-esprit des laquais.

Miniſtres des Loix ſont forcés de s'élever ; enfin ſur une philoſophie meurtriere & ſéditieuſe qui, en ſubſtituant à Dieu un aveugle fataliſme, anéantit toute la moralité des actions humaines, ſappe, à la fois, les fondemens de tous les autels & de tous les trônes, & dont les maximes pernicieuſes, ſi, par malheur, elles étaient généralement répandues, feraient de la ſociété un repaire de brigandage & de crimes.

Ces nouveaux Docteurs qui inſultent à une Religion conſacrée par le reſpect de dix-huit ſiecles, & qui accumulent contre ſes Miniſtres de toutes les communions, les ſarcaſmes les plus inſolens, ces perturbateurs des conſciences oſent ſe plaindre qu'on les ait ſoumis à la peine modérée du ridicule. Qu'ils ſe plaignent, à la bonne heure, & qu'ils employent, contre l'Auteur qui les a humiliés, les mêmes armes dont ils ſe ſervent contre les choſes les plus ſaintes. Cet Auteur, leur ennemi, parce qu'il l'eſt du fanatiſme, ne ceſſera pas, en rendant juſtice, toutefois, aux talens diſtingués de quelques-uns d'eux, d'expoſer leur fauſſe philoſophie à la riſée publique, lorſque ſortant de la ſphere de ces mêmes talens, ils ſe permettront des déclamations audacieuſes ſur des matieres qu'ils n'entendent pas ; lorſqu'en bâtiſſant ſur de vaines chimeres, ils s'érigeront faſtueuſement en Lé-

giſlateurs du monde ; lorſqu'enfin ils répéteront ſans ceſſe, avec un air de triomphe, qui devrait les humilier, des objections pleines de mauvaiſe foi, & qui ont été, ſi ſouvent, miſes en poudre par des hommes dont ils ne peuvent ſe diſſimuler ni la ſupériorité ni le génie.

On ne ſe prévaudra point contre eux des témoignages qu'ils ſe croiraient en droit de récuſer. Les Arnauld, les Paſcal, les Boſſuet, les Fénelon, ne ſeraient, à leurs yeux, que des Théologiens ſuſpects ; mais on leur oppoſera de vrais Philoſophes, tels que les Deſcartes, les Newton, les Clarke, les Leibnitz, Locke lui-même ; & s'ils veulent des beaux *eſprits*, les Adiſſon, les Pope, les Swift, & tant d'autres, qui également éloignés du fanatiſme de la ſuperſtition & de celui de l'incrédulité, ont conſervé cependant, avec tant de reſpect, le dépôt de la Morale Evangélique. Tous ces grands hommes ont reconnu l'heureuſe néceſſité de ces Loix divines & fondamentales, ſur leſquelles ſont appuiés les trônes des Rois, les droits des peuples & l'intérêt général de toute ſociété.

Nos prétendus Philoſophes, il eſt vrai, ont mêlé au poiſon de leurs erreurs quelques vérités précieuſes au genre humain, & c'eſt par-là qu'ils ont fait quelque illuſion. Auſſi perſuadé qu'eux-mêmes de ces vérités, condam-

nant comme eux les abus, & plus tolérant, au fonds du cœur, qu'ils n'affectent de le paraître, M. P... est bien loin de leur susciter des persécuteurs, contre lesquels il serait le premier à les défendre. Convaincu que rien n'est plus opposé à l'esprit de l'Evangile que l'intolérance; ne voyant, comme le célebre Locke, dans le Christianisme, que la Religion la plus raisonnable, & par conséquent la plus digne de l'homme; ne regardant en elle que le développement le plus parfait des grands principes de la Loi naturelle, il croirait trahir cette Religion sainte en excitant le glaive de la persécution contre des raisonneurs plus dignes, en effet, de pitié que de colere. Que leur personne soit sacrée d'autant plus que la plûpart peuvent s'aveugler sur les pernicieuses conséquences de leurs systêmes; mais qu'on les rende ridicules afin qu'ils ne soient plus dangereux. Qu'on produise au grand jour les contradictions de ces esprits de ténebres qui ne savent que détruire & qui n'élevent jamais. En les persécutant, on risquerait de donner à leur doctrine plus d'importance qu'elle n'en mérite, & d'augmenter, peut-être, la foule de leurs sectateurs; mais qu'il soit permis d'attaquer, dans leur orgueil, le principe secret de leur fanatisme. Ils ont assez prouvé, par leurs emportemens contre

ciade, concernant ce Libelle si punissable, que ces vers qu'on ne soupçonnerait pas même d'un homme offensé :

L'abbé M...... lui servait d'Acolyte.
Sa Vision lui valut cet honneur,
Et ce n'est pas la premiere faveur
Que cet ouvrage attire à son mérite. *)

Voici ce qu'on y lit sur l'auteur d'un autre Libelle, intitulé *Discours sur la Satyre des Philosophes* :

Et vous aussi, Mignon de la déesse, (*La Stupidité.*)
Gentil, piquant, badin, folâtre Abbé,
Vous qu'à son char j'avais cru dérobé,
Vous qui l'aimez, qui la suivez sans cesse.
Sur son bureau j'ai vu Sobieski,
Que votre plume a si bien travesti.
J'ai vu sa Cour bâiller par intervalles,
Mais applaudir à vos Œuvres Morales.
Nul mieux que vous d'un joli vermillon
N'enlumina la sévere raison.
A chaque instant Sottise s'extasie
Au beau Discours *sur le vieux mot Patrie* :
J'en suis témoin ; & j'entendis crier
Plus d'une fois : place à l'Abbé C..... **)

Tel homme accusé, par la voix publique,

---

*) L'Auteur, apparemment par mépris, a supprimé ces vers dans notre Edition.

**) Ces vers se trouvent corrigés dans cette Collection.

d'une brochure contre M. P..., non moins envenimée, n'eſt pourtant nommé qu'une ſeule fois avec l'Epithete d'*obſcur*. Un Ecrivain de la même claſſe eſt repréſenté comme le Tambour de la Sottiſe. *) L'ennemi de la plûpart des gens de Lettres n'eſt déſigné que par ce mot plaiſant, & qui eſt devenu proverbe :

.. F....., par qui l'on bâille en France.

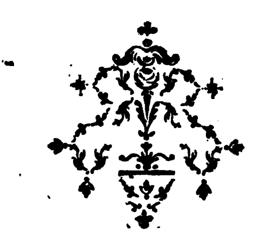
L'Auteur donne à l'un des aîles miſes à l'envers; il métamorphoſe l'autre en oiſeau de nuit; allonge les oreilles de celui-ci; conduit celui-là dans un Boudoir allégorique où il s'enyvre des faveurs de la Stupidité. Si la peinture eſt un peu vive, elle l'eſt infiniment moins que les imaginations de l'Arioſte, qui pourtant dédiait ſes Chants, tantôt à ce que l'Italie avait alors de plus reſpectable en femmes du premier rang, tantôt à des Princes de l'Egliſe. Dans la Dunciade, d'ailleurs, la biſarrerie même de la fiction, le ton de plaiſanterie, enfin l'allé-

*) NB. Que par une ſorte de circonſpection à laquelle Boileau ne s'eſt point aſſervi, & qui eſt cependant un ménagement très-réel, M. P... n'avait déſigné tous ces Ecrivains que par quelques lettres initiales de leurs noms, tandis que le ſien a été mis, en toutes lettres, dans tous les infames Libelles qui ont paru contre lui.

gorie manifeste éloigne jusqu'à l'idée de l'indécence.

Tel est, sans le plus léger déguisement, le badinage que M. P.... oppose aux coups de poignards qu'on lui a portés dans une multitude de Libelles. On a calomnié ses mœurs avec une brutalité plus que cynique, & il ne se *permet* que de railler des écrivains, uniquement comme écrivains. Il n'effleure en eux aucune des qualités qui constituent l'homme d'honneur, le bon Citoyen. Il ne répond à des coups de massue, que par les traits d'un ridicule assez délicat pour n'avoir de prise que sur l'orgueil. *On voit* même qu'il s'est plus occupé de venger *le goût* que ses propres injures, & qu'il *cherche* moins à blesser sérieusement, même ses plus grands ennemis, qu'à réjouir ses Lecteurs par les peintures comiques que son imagination lui fournit sans cesse dans le sujet, en apparence, le plus stérile. En un mot, il a toujours l'air d'un homme de bonne compagnie qui se serait trouvé dans la malheureuse nécessité de se défendre contre une populace indécente & furieuse; & c'est lui, cependant, que ce peuple de beaux esprits & de philosophes représente, tous les jours, comme un écrivain sombre & atroce qui à l'exemple de quelques-uns d'eux, aurait écrit des libelles sous la dictée des Furies.

Maintenant tout Leᶜteur impartial eſt à portée de voir, avec la derniere évidence, que les ennemis de M. P.., n'ont employé contre lui que le miſérable artifice de lui prêter leur propre caractere. Il eſt vrai qu'ils ne pouvaient en choiſir un plus odieux, plus révoltant; mais nous nous flattons d'avoir dévoilé leur manege; & tout *Homme Dangereux* ceſſe de l'être dès qu'il eſt reconnu.



OBSERVATION
IMPORTANTE
SUR LES EXTRAITS PRÉCÉDENS.

En rappellant, malgré nous, au ſouvenir du public des Libelles dont il ſerait à ſouhaiter, pour l'honneur de la philoſophie, que la mémoire fut éteinte, nous avons rempli un devoir indiſpenſable : celui de juſtifier un honnête homme perſécuté depuis long-tems, & à *qui* l'on n'a pas toujours permis d'uſer du droit naturel de ſe défendre. Mais nous nous ſommes encore propoſé un autre but ; c'eſt de caractériſer ce ſiecle que nos Philoſophes appellent, ſi fréquemment, un ſiecle de raiſon perfectionnée, de lumieres, de politeſſe, de bienfaiſance & d'humanité.

Ceux qu'on a nommés pédans, les Saumaiſe, les Scaliger, les Scioppius, ſe diſaient, en grec & en latin, des injures groſſieres, on l'avoue. Mais on prétend que, dans le génie de ces langues, des injures n'ont pas préciſément la même atrocité qu'elles auraient dans une traduction ; &, du moins, le ſcandale n'était à portée que de ceux qui entendaient ces langues ſavantes.

Mais aujourd'hui que pourront penſer ceux qui élevaient ſi fort notre âge, & qui parlaient, avec tant de mépris, des ſiecles barbares de l'érudition, lorſqu'ils verront que c'eſt dans ce même âge ſi vanté, & dans la Capitale des arts & du goût, que de ſoi-diſant Philoſophes ont accumulé, contre un homme de Lettres, les invectives les plus baſſes, les plus dégoutantes, les plus abominables?

On a parlé des honnêtetés Littéraires. Reconnaîtra-t-on, dans ces honnêtetés philoſophiques, ce caractere de douceur, d'aménité, de tolérance, que l'on annonçait, ſi faſtueuſement, comme la ſuite des progrès de la raiſon? Le plus odieux fanatiſme aurait-il un autre langage? On le demande à quiconque eſt juſte.

O Philoſophes! Les pédans du ſeizieme ſiecle valaient mieux que vous, & ils ſont tombés! Pour acquérir, comme eux, des connaiſſances utiles, il en coûtait des ſoins, des travaux, de longues veilles : au lieu que votre métier eſt devenu trop facile, & que les enfans mêmes ſavent aujourd'hui votre ſecret. Prononcer le mot de préjugé, avec un ſourire ironique, toutes les fois qu'il eſt queſtion de ces vieilles maximes d'honneur & de morale que nos bons ayeux avaient la ſimplicité de reſpecter; prendre un ton emphatique & ſolemnel pour parler de la

vertu, mais ne la mettre que dans vos discours & jamais dans vos actions; faire résonner sans cesse aux oreilles le mot de persécution, tandis que l'on ne persécute personne; opposer à ce mot qui jette l'alarme dans les esprits faibles ceux d'humanité, de tolérance, de liberté de penser, voilà les grands mysteres de votre philosophie; & il faut avouer que si dans *le systême* de la Religion, que vous n'entendez pas, il y a beaucoup d'appellés & peu d'élus, votre secte plus indulgente admet autant d'élus que d'appellés. En effet, l'Ecolier le plus étourdi, le Petit-Maître le plus ignorant, les Caillettes mêmes qui vous protegent, ont bientôt appris les élémens de votre Doctrine, & deviennent Philosophes, comme vous, à bien peu de frais.

Mais ne prenez-vous pas garde que rien n'avilit plus un titre que de le rendre trop commun? Ne vous appercevez-vous pas que vous avez fait trop de prosélytes pour en imposer encore long-tems, & que le même caprice de mode qui vous a mis, pour quelques momens, en faveur, est tout prêt à vous replonger dans le néant? Méfiez-vous de l'inconstance Française. Quantité d'honnêtes gens, las d'entendre les mêmes sarcasmes répétés à chaque instant contre l'Evangile & ses Ministres; attristés de ce ton cavalier, décisif, tranchant avec lequel vous

traitez des objets si graves, & dignes, tout au moins, des discussions les plus sérieuses; indignés de vos fureurs contre tous ceux qui ne pensent point comme vous, commencent à perdre cette illusion qui vous avait été si avantageuse. On admire encore, à la vérité, ceux d'entre vous que des talens supérieurs ont rendu justement célebres; mais l'admiration s'affaiblit par le déplorable usage qu'ils en ont fait dans des matieres qui ne sont pas de leur compétence. On ne vous sait plus de gré d'une infinité de belles choses que vous avez dites, d'après Bayle, en faveur [de la Tolérance, parce que vous avez prouvé que vous étiez vous-mêmes très-intolérans. Le croiriez-vous? Vous faites des Chrétiens. On conjecture, avec assez de vraisemblance, que vos petits pamphlets satyriques & moqueurs, vos bouffonneries, vos turlupinades, deviendront le tombeau de votre secte, comme les convulsions sont devenues le tombeau d'un parti qui avait compté de plus grands hommes que le vôtre. On ne voit en vous que le génie de l'insulte & de l'orgueil, & ce génie est, en vérité, trop facile, & à la portée de trop de monde.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

puiſſe effleurer l'honneur de ceux qui ont
chiré le mien avec le plus d'emportement.
Daignez remonter juſqu'à la ſource de mes
emieres productions. C'eſt là que ſe montre-
ent néceſſairement les premiers veſtiges du
actere qu'on a la fureur de m'attribuer. C'eſt
qu'on pourrait ſaiſir en germe, pour ainſi
e, tous les traits de cette phyſionomie qui
ait être un jour la mienne, car la jeuneſſe
l'imprudence ne ſavent pas encore ſe dégui-
. Vous verrez, mon ami, que j'ai débuté par
e Tragédie, par une hiſtoire des premiers ſie-
es de Rome, par une Comédie purement gaye,
jufques là, vous n'appercevrez pas même la
lus faible trace de ce penchant pour la ſa-
yre, qui m'a été reproché tant de fois par
des Ecrivains de Libelles. Où ſe tenait donc
renfermé ce fond de méchanceté ſi atroce qui
devait un jour ſe développer?

Deſcendez de ces Eſſais de ma jeuneſſe aux Ouvrages que j'ai donnés depuis, & dans leſquels la néceſſité d'une juſte défenſe aurait pu quelquefois me faire paſſer les bornes de la modération. Je me tiens encore pour bien condamné, ſi vous y trouvez une ſeule de ces injures groſſieres qu'on a plus prodiguées dans ce ſiecle philoſophique que dans tout autre, ſi vous y découvrez même quelques grains de ce

ſel trop âcre & trop mordant que M. de Voltaire a tant de fois employé dans le tems même où il ſe piquait encore de modération.

Que ceux qui voudraient me juger, prennent du moins la peine de s'inſtruire. En me ſuivant pas à pas, en me décompoſant, ils remarqueront que dans les Ecrits mêmes qui ont ſervi de prétexte à la fureur de mes ennemis, & dont je n'ai pas à me juſtifier, parce qu'ils n'ont bleſſé l'honneur de perſonne, je n'ai jamais été l'agreſſeur.

Ceci me ramene à Fréron. C'eſt à lui-même, mon ami, que vous pourriez demander ce qui nous a brouillés. Je l'aimais, ſans *eſtimer la* profeſſion périlleuſe à laquelle il *s'eſt imprudemment* dévoué. Je ſoutiens qu'il eſt impoſſible d'avoir de l'eſprit à volonté quarante fois par an, & de s'ingérer à parler de tout ſans riſquer de ſe compromettre ſouvent. Je ſoutiens encore qu'il n'eſt pas permis d'être toute ſa vie ſatyrique ou même critique, ſans avoir acquis le droit de dire ſon avis par quelque production un peu moins facile qu'une ſimple compilation périodique; mais comme les travers de l'eſprit n'ont rien de commun avec les qualités eſſentielles qui peuvent rendre d'ailleurs un homme très-eſtimable, j'aimais Fréron, & il ne m'en coûte pas plus de l'avouer aujourd'hui,

d'hui, que dans le tems où nous étions lies par des rélations plus intimes.

Je ne ſaurais vous dire ce qui s'eſt paſſé dans ſon cœur à mon égard ; mais voici ce que j'ai crû deviner d'après les faits. On venait de jouer la Comédie des Philoſophes, qui avait produit ſur le Public cette ſenſation ſi vive, atteſtée par Fréron lui-même, & il arriva malheureuſement qu'on repréſenta, quelques ſemaines après, la Comédie de l'Ecoſſaiſe. Cette Piece me fit d'autant plus de peine qu'à bien des égards je ne pouvais me diſſimuler que ce Journaliſte ne ſe fût attiré cette vengeance. C'eſt ce que je ne lui avais jamais caché ; j'étais alors, & je me fais gloire d'être encore un des plus zélés Partiſans de M. de Voltaire, mais ſans adulation & ſans faibleſſe. Cependant je me gardai bien d'imiter la lâcheté de quelques Gens de Lettres, & de choiſir préciſément cette époque pour abandonner Fréron. Je me ſouviens au contraire, d'avoir eu, dans ce même tems, une conteſtation aſſez vive aux foyers de la Comédie Françaiſe, avec un de nos Magiſtrats, & de lui avoir ſoutenu (ce que je penſe encore) qu'il était contre la bienſéance, & contre les mœurs, d'avoir toléré la repréſentation d'un Ouvrage auſſi violent que l'Ecoſſaiſe. J'étais, & je ſuis toujours bien loin de croire,

comme vous le voyez, qu'on pût mettre sur une même ligne cette Comédie & celle des Philosophes. Quoiqu'il en soit, je ne tardai pas à m'appercevoir qu'intérieurement Fréron était trop frappé du contraste de la petite gloire que j'avais acquise, & de la disgrace qu'il venait d'essuyer. Ce sentiment, que peut-être il se déguisait à lui-même, prenait chaque jour de nouvelles forces. Bientôt les marques d'inimitié disparurent; quelques visites rares & froides y succéderent; enfin il ne resta plus de notre ancienne amitié d'autre trace que le présent de ses feuilles que Fréron continuait de me faire, & qu'il s'avisa tout à coup d'interrompre, de la maniere la plus propre à m'annoncer qu'il ne voulait plus garder de ménagement avec moi.

Deux ans après la Comédie des Philosophes, je donnai celle des Méprises, qui n'eut pas le même succès. Fréron (& ce fut sa premiere hostilité,) en parla dans une de ses feuilles avec toute l'amertume qu'on lui connaît quand il veut désobliger; il m'envoya cette feuille, & la seconde hostilité, qui semblait aggraver la premiere, ce fut de ne plus m'en envoyer d'autre.

Il est très-possible, mon ami, que dans cette époque de refroidissement & d'inimitié naiss-

sante, quelques-uns de ces esprits qui se plaisent à semer la division, ayent attisé, sous main, le feu qui commençait à s'allumer. Vivement blessé, parce que j'avais aimé véritablement Fréron, je n'eus pas cependant à me reprocher d'avoir perdu un ancien ami, sans avoir fait quelques démarches pour le regagner. Je fis inutilement tout ce que la décence & les égards, qu'on se doit à soi-même, pouvaient me permettre. Enfin révolté, peut-être, de toutes les injustices que j'avais éprouvées, excité d'ailleurs, & par ma propre façon de penser, & par les invitations de quelques personnes qui sont demeurées fideles aux bons principes, à prendre la défense du goût contre cette multitude de productions médiocres dont nous sommes inondés, je conçus le projet de la Dunciade : résolu de me livrer à toutes les plaisanteries que pourrait me fournir l'excès déméfuré des prétentions, du délire & de l'orgueil de quelques-uns de nos Ecrivains. Ces matieres touchaient si peu à l'honneur, que j'avoue que je ne fus arrêté par aucun scrupule. Mais toujours attentif à respecter l'homme, en me moquant du bel esprit, je pris soin dans mes Mémoires Littéraires, notamment à l'Article Fréron, de consigner, à-peu-près les mêmes sentimens que vous trouverez dans cette Lettre. Je lui devais cette justi-

ce, je crois la lui devoir encore, & je la lui rends par égard pour moi-même.

Oppofez maintenant la conduite de mes ennemis à la mienne. Je n'ai rien exagéré ; leurs Libelles ont été affez répandus; mais que ferait-ce fi j'avais pris le Public pour confident des œuvres de ténébres, des infamies fouterraines que j'ai éprouvées de la part de quelques-uns d'eux? Vous fuiriez les hommes, vous les auriez en horreur, fi votre heureux caractere vous permettait de foupçonner de quoi leur malheureufe vanité eft capable. On a cherché à me nuire dans mes droits de Citoyen, dans *ceux* de mes enfans, dans les prérogatives de mon état, dans ma fortune. J'en ai de triftes preuves, & il eft peu d'années où je n'en reçoive des nouvelles.

Ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'eft que la haine que j'ai fi peu connue, puiffe avoir cet acharnement & cette longue animofité; c'eft de voir que ceux dont l'amour propre trop fufceptible pourrait avoir, en effet, quelque raifon de fe plaindre des libertés que j'ai prifes, ne font pas toujours ceux qui fe déchaînent contre moi avec le plus de fureur. Ce font des gens qui me jugent fur parole, avec qui, de ma vie, je n'ai eu rien à démêler, qui ne me connaiffent pas même de vûe, & qui époufent,

avec une ſorte de frénéſie, non pas une querelle d'honneur, car encore une fois l'honneur eſt bien étranger à ces diſcuſſions du Parnaſſe ; mais celle de la petite vanité de leurs amis, celle de leur bel eſprit : ſans daigner réfléchir que ſi véritablement je leur ai fait quelque injuſtice en leur diſputant un peu de fumée, cette injuſtice ne retombera que ſur moi, & que j'en ſerai comptable à la poſtérité.

Pardonnez-moi, mon ami, ce long épanchement de mon cœur, mais vous en avez touché l'endroit ſenſible. Croyez que j'ai bien éprouvé, à la lettre, toute la vérité de ces vers de Boileau :

Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.

Mais croyez auſſi que l'excès de l'injuſtice eſt une puiſſante conſolation, & que n'ayant à rougir aux yeux de perſonne, j'éprouve quelquefois, dans la ſolitude où *j'ai l'atrocité* de vivre, des momens de ſatisfaction & de paix que mes ennemis ne ſauraient m'ôter. Je veux bien cependant leur donner le triſte plaiſir d'avouer qu'ils m'ont enfin rendu plus ſérieux que je ne voudrais l'être, & que je perds tous les jours un peu de cette précieuſe faculté que j'avais de rire. Il eſt vrai que le tems aurait bien

amené cette révolution-là ſans eux; mais n'eſt-ce rien que d'avoir anticipé ma vieilleſſe? Il s'en faut bien que je leur aye fait un tort ſi réel: car, s'ils demeurent convaincus de la ſupériorité de leurs talens, & des droits qu'ils ont à l'admiration publique, je ne leur ai rien ôté.

PS. En finiſſant cette Lettre, j'apprends, par un hazard ſingulier, la mort du malheureux Fréron, & j'en ſuis d'autant plus touché que je me ſouviens d'avoir paſſé avec lui de bien beaux momens de ma premiere jeuneſſe. Peu de perſonnes croiront à mon regret, mais vous y croirez, vous qui avez l'ame honnête & *ſenſible*: je m'embarraſſe peu de perſuader les autres. Oui, mon ami, les plaiſanteries Littéraires ſont compatibles avec un fond d'eſtime, & je ne balancerais pas à regarder la mort de Fréron comme une perte même pour la Littérature, s'il avait ſu ſe défendre de ſes paſſions en écrivant, & s'il n'avait pas eu le malheur de décrier trop ſouvent ſes jugemens par un excès de partialité. Puiſſent du moins les humiliations qu'il a encourues par l'abus qu'il a fait de ſes talens, intimider ceux de ſes ſucceſſeurs qui auraient du penchant à ſe laiſſer égarer comme lui par la prévention?

Argenteuil ce 12 Mars 1776.

AVIS

A M. FRÉRON, *le jeune*,

Sur les égards qu'il doit à la mémoire de M. son Pere, par l'Auteur de la Dunciade.

Le hazard vient de me faire lire une Lettre *a*) que vous vous êtes fait adresser sur la Comédie des *Courtisannes*, & à laquelle vous avez ajouté, dans une note, que le don de l'invention m'est absolument étranger, que la Comédie des *Philosophes* est entiérement calquée sur celle des *Femmes savantes*, la *Dunciade* sur celle de Pope, &c. &c.

Permettez-moi de vous représenter, bon jeune-homme, que s'il est honnête d'exercer le métier de son pere, il est plus convenable encore de respecter sa mémoire: Commencez par relire ses feuilles avant de prétendre à les continuer, & ne décriez pas ses jugemens en me refusant ce qu'il avait eu la bonne foi ou la simplicité de m'accorder. Ce n'est pas que je me glorifie de ses éloges, à beaucoup près,

a) Voyez la XV. Lettre du 3. Volume de l'Année Littéraire 1776, page 332.

& je crois que vous me diſpenſerez d'appuyer ſur la preuve de mon indifférence; mais il me ſemble que ce n'eſt point à vous de les contrarier. Ne vous expoſez pas à donner à ſes ennemis de nouveaux prétextes d'inſulter ſa cendre, en prouvant vous-même que ſes louanges n'étaient pas mieux fondées que ſes critiques. Que deviendrait alors la réputation d'Ariſtarque, dont l'Ami Robbé vient de le gratifier dans une ſatyre, *b*) véritablement écrite en ſtyle lapidaire, c'eſt-à-dire, très-dur, & qui, par conſéquent, pourrait devenir un monument durable. Faut-il donc que ce ſoit moi qui vous rappelle à vos devoirs, & qui vous engage à

---

b) Voici l'Epitaphe que M. Robbé a jugé à propos de conſacrer dans cette ſatyre à la mémoire de M. Fréron :

En ſentinelle au double mont poſé,
C'était ſur lui que s'était repoſé
Le Dieu des vers. Du haut de ſa guérite
Il foudroyait les gens qui ſans mérite,
Et qui ſans verve au travail obſtinés
Venaient ſouiller ſes parvis profanés,
Las! il n'eſt plus, & l'inflexible Parque
Trancha trop tôt les jours de l'Ariſtarque.

Cette ſatyre nous a paru l'Epitaphe de la petite réputation de l'ami Robbé.

tâcher de lui conserver une réputation si glorieuse ?

Savez-vous, jeune-homme, vous qui me disputez le don de l'invention, qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous prouver que votre illustre pere, qui croyait donner aussi des brevets de célébrité, a eu la politesse de me comparer non-seulement à Pascal *c*) & à Montesquieu; *d*) mais à Aristophane, *e*) & même à ce divin Moliere, *f*) dont je ne suis, selon vous, qu'un imitateur sans génie. Jugez, d'après cela, si je n'ai pas dû bien rire, lorsque l'Ami Robbé m'a reproché, dans son jargon, de ne m'être un peu moqué de M. votre pere, que parce que lui-même, dans ses feuilles immortelles, m'avait traité très-cavaliérement. Mais vous concevez que j'ai dû rire bien davantage de l'inconséquence avec laquelle vous érigez d'un côté feu M. votre pere en Oracle du goût, tandis que de l'autre vous vous faites un jeu de le contredire & de m'enlever sans aucun ménagement toutes les fleurettes qu'il

---

c) Voyez l'Année Littéraire 1757, tome 8, Lettre XI, page 239.

d) Année Littéraire 1756, Lettre III, page 46.

e) Année Littéraire 1760, Lettre X, page 238.

f) Ibid. pages 231 & 32.

avait prodiguées, ſoit à ma perſonne, ſoit à mes ouvrages. Ah! jeune-homme, c'eſt avoir deux poids & deux meſures : ſerait-ce donc, dans votre famille, ou dans votre métier, un privilege héréditaire?

Penſez-vous, d'ailleurs, que ce ne ſoit pas de votre part une grande mal-adreſſe que de vouloir décrier cette pauvre Comédie des *Philoſophes*, faite contre des gens qui ont épuiſé tant de fois ſur M. votre pere... mais je ne veux pas vous affliger par un ſouvenir trop douloureux. Je penſe que les injures n'aviliſſent que ceux qui les ont dites. J'épargne à votre oreille ces ſottiſes devenues proverbes à force d'avoir été répétées, mais qui n'en ſont pas moins des ſottiſes. Moi-même, dans mes *Mémoires Littéraires*, à l'article *Fréron*, j'ai conſigné tout le mépris qu'elles méritent; & c'eſt une raiſon de plus qui autoriſe les petites remontrances que je prends la liberté de vous faire ſur le reſpect que vous devez au nom que vous portez.

Voyez, jeune-homme, avec quelle complaiſance M. votre pere, plus juſte ou plus adroit que vous, a parlé de cette même Comédie des *Philoſophes*, que vous traitez ſi légérement:

„ Elle eſt pleine, dit-il, de ſaillies & de
„ détails les plus heureux. *Le ſtyle en eſt char-*

„ *mant;* c'eſt le vrai ſtyle, le ſtyle propre du „ genre, *& tel que nos plus grands maîtres* „ *ne le déſavoueraient pas. g*) Le Dialogue eſt „ d'un naturel, d'un feu, d'une vivacité, d'une „ fineſſe, dont les modeles ſont rares... Ajou- „ tez au mérite de l'eſprit, de la diction, & „ du dialogue, celui d'avoir mis dans ce Drame „ des *choſes neuves, ou qu'on n'avait pas en-* „ *core vues au Théâtre*, telles que le vol de „ *Carondas* dans la circonſtance où il eſt pla- „ cé; *Criſpin* à quatre pattes, le moment où „ *Cydaliſe* compoſe ſa préface, l'endroit où „ M. Paliſſot parle de lui-même; ce dernier „ trait eſt véritablement de génie, *& Moliere* „ *l'aurait envié*... Le premier Acte eſt un „ *Chef-d'œuvre en tous points*. Le rôle de *Mar-* „ *ton* y eſt vif, fin, agréable & piquant. La „ ſcene de *Cydaliſe* avec ſa fille eſt de la plus „ grande beauté. *Tout le monde s'accorde à* „ *l'admirer*.... il y a des traits de la plus „ grande force & de la plus grande vérité dans „ la ſcene de *Damis* avec *Cydaliſe*.... Le rôle „ de Criſpin a ſinguliérement réuſſi... Quand

---

g) NB. Que, dès la Comédie des Tuteurs, M. Fréron avait donné, a-peu-près, les mêmes louanges à l'Auteur. Voyez l'Année Littéraire 1764, Tome 7, Lettre XII, page 266.

„ on écrit en vers avec autant d'élégance & „ de facilité, & qu'on possede à ce dégré l'art „ du Dialogue, *on est né pour faire des Comé-* „ *dies*. Je suis persuadé que les ennemis mê- „ mes de M. Palissot lui *rendent cette justice*. „ Il *est le seul* en état de nous consoler de „ M. Piron, à qui son âge ne permet plus de „ courir une carriere où il a cueilli un si beau „ laurier, & de M. Gresset que le motif res- „ pectable de la Religion a fait renoncer au „ Théâtre.... Que M. de Voltaire, qui se con- „ naît si bien en Ouvrages d'esprit, doit être „ satisfait de cette Comédie! On ne serait pas „ surpris néanmoins s'il en marquait quelque „ ressentiment, car enfin on a battu *sa livrée*... „ Un Auteur tel que M. Palissot, mérite d'ê- „ tre encouragé même par le Gouvernement, „ *comme le fut Aristophane à qui les Athéniens* „ *décernerent une Couronne de l'Olivier sacré*. „ C'est à des Protecteurs doués eux-mêmes de „ *génie & de courage*, comme nous en avons „ encore, à sentir tout le prix d'un talent dont „ la politique peut se servir avec avantage, &c. „ &c. „ *h*)

Et vous imaginez, jeune-homme, parce que les Comédiens qui représentent la Comédie de

h) Année Littéraire 1760, Lettre X, pages 231, 32, 33, 34, 35, 36, 37, & 38.

l'*Ecoſſaiſe* preſque toutes les ſemaines, ne repréſentent plus (& l'on ſait pourquoi) celle des *Philoſophes*, qu'on vous croira ſur votre parole, lorſque vous dites que cette derniere piece n'eſt qu'une imitation ſervile de la Comédie des *Femmes ſavantes.*

Je ſais, car je ne me permets pas de diſſimuler mes obligations, que véritablement j'avais été forcé par mon ſujet, d'emprunter des *Femmes ſavantes* l'idée d'une ſcene dont je ne pouvais me paſſer. J'avoue que je friſſonnais plus d'une fois en penſant que j'allais me trouver directement ſur les traces de Moliere, & que j'étais dans l'obligation de refaire, pour ainſi dire, après lui, une des meilleures ſcenes d'une de ſes meilleures Comédies. On prétend que Virgile diſait qu'il était plus difficile de s'approprier un vers d'Homere, que de dérober la maſſue d'Hercule; c'eſt, à bien plus forte raiſon, ce que je penſais de ma témérité : cependant le public me la pardonna. Il parut même me ſavoir quelque gré d'un petit nombre de traits heureux que je ne devais point à mon modele, & qui furent généralement applaudis; de celui-ci, par exemple :

Il n'eſt pas queſtion, Meſſieurs, de s'eſtimer,
Nous nous connaiſſons tous, &c.

Mais ce qui m'attira ſur-tout l'indulgence du

public, c'est le bonheur, ou l'adresse avec laquelle je rappellai, précisément dans cette scene, celle que j'avais été forcé d'imiter : ce fut ce vers qui enleva tous les suffrages :

Messieurs, n'imitons pas les pédans de Moliere.

Tellement que j'eus lieu peut-être de m'enorgueillir d'avoir eu la confiance de lutter contre un si grand modele ; & dans le fonds, il fallait bien que j'eusse fait preuve de quelque richesse personnelle, pour avoir osé coudre à ma piece une scene dont l'idée appartenait presqu'en entier à Moliere, sans qu'elle fit avec le reste de l'ouvrage une disparate trop *sensible*.

Je conviens encore que, dans la nouveauté de ma Comédie, les ennemis de votre pere & les miens, qui ne cherchaient qu'à la déprimer, ne manquerent pas de répandre la sottise que vous avez répetée. Que dis-je ? Votre pere lui-même, un peu familier avec les contradictions, répéta d'après eux, dans la feuille que je viens de citer, que la fable des *Philosophes* était la même que celles des *Femmes savantes*, du *Méchant*, du *Tartuffe*, de la *Métromanie*, *i*) & de mille autres Drames co-

i) Il fallait que M. *Fréron* eut la vue bien fine pour démêler toutes ces prétendues ressemblances, & principalement celle des Philosophes avec la Métromanie.

miques. Mais, il eut du moins la bonne-foi de reconnaître que dans le fonds, toutes les fables de nos Comédies se ressemblaient, & qu'il s'agissait toujours d'un mariage traversé, & conduit à une heureuse fin. Je vous avoue que c'est aussi mon opinion, & que dans les pieces de caractere, sur-tout, je ne connais rien de plus indifférent que la fable. Je crois le but de l'art parfaitement rempli dès que les caracteres sont peints avec toute la vérité dont ils sont susceptibles, & qu'il en résulte des scenes neuves & piquantes, telles que M. votre pere en reconnaissait un grand nombre dans la Comédie des *Philosophes*. J'ai pour moi l'autorité de Moliere, & le grand exemple du *Misantrope*, qui est certainement la piece la plus dénuée d'intrigue que nous ayons au Théâtre.

O bon jeune-homme! avant de contrarier si ouvertement les jugemens de votre Prédécesseur, & de donner à ses ennemis la satisfaction de calomnier une Comédie qu'il regardait comme sa vengeance, que ne preniez-vous le tems de vous instruire plus à fonds des anecdotes de votre famille! Non, vous n'auriez jamais eu ce triste courage, si vous aviez été témoin, comme moi, des petits désagrémens que Madame votre mere eut à dévorer à la pre-

miere représentation de la Comédie de l'*Ecossaise*. Hélas ! elle ne s'en consolait un peu qu'en se rappellant le succès encore plus grand de la Comédie des *Philosophes*.

Il faudrait, d'ailleurs, qu'un écrivain folliculaire eut quelquefois l'adresse de ne point paraître inconséquent. Or, vous louez tous les jours, & M. Clément, & M. Gilbert, & quelques autres, du zele qu'ils ne cessent de témoigner contre la fausse philosophie. Je reconnais qu'ils sont, en effet, très-dignes de vos éloges ; mais il y a plus de vingt ans que, sans penser tout-à-fait comme ces Messieurs, j'ai donné mes petites Lettres sur de grands *Philosophes*, & que, par conséquent, *je leur* ai tracé le chemin qu'ils ont le courage de suivre. C'est moi qui le premier leur ai ouvert, à mes risques & fortune, le sentier périlleux dans lequel ils marchent aujourd'hui : & vous savez que dans tous les genres, c'est toujours aux fondateurs qu'il convient d'accorder un peu de gloire : pourquoi donc vouloir, d'un trait de plume, m'enlever toute la mienne ? j'ose vous le dire, jeune-homme, vous deviendriez dur & injuste, si je ne vous rappellais sans cesse au respect que vous devez à la mémoire de M. votre pere. Voici le témoignage qu'il rendait à ces petites Lettres sur de grands Philosophes,

sophes, faites il y a plus de vingt ans, & dont on affecte trop de ne plus parler, quoiqu'on les copie en vers & en prose. „ Jamais en aussi
„ peu d'espace, disait-il, on n'a rassemblé plus
„ de cette plaisanterie fine qui naît du fonds
„ même des choses, de cette connaissance du
„ cœur qui sonde les plus secrets replis de l'a-
„ mour-propre, en un mot, plus de graces pi-
„ quantes, & sur-tout plus de raison & de
„ vérité. Une observation qui ne vous échap-
„ pera pas, & qui tourne à l'éloge du jeune
„ Auteur, c'est que dans un âge où il est si
„ naturel de suivre le torrent des impressions
„ vulgaires, il ait su porter un coup d'œil si
„ *Philosophique & si profond* sur une secte qui
„ en avait imposé à tant de monde. Cet in-
„ génieux Ouvrage est divisé en quatre Lettres.
„ La premiere attaque le corps entier des nou-
„ veaux Philosophes. C'est un Tableau frappant.
„ Toutes les parties qui le composent se prê-
„ tent une valeur réciproque que j'ai du re-
„ gret d'affaiblir dans un Extrait; je ne crains
„ pas de vous dire que cette *Lettre seule sou-*
„ *tiendrait le parallele d'une des meilleures Pro-*
„ *vinciales. k*)

---

k) Année Littéraire 1757, tome 8, Lettre XI, pages 238 & 39.

D'après ce témoignage si précis, aurez-vous encore le mauvais naturel de démentir M. votre pere, & pour me servir d'une expression populaire, mais énergique, de battre votre nourrice? Depuis qu'il est à la mode de répéter ce que j'ai dit, n'aurai-je donc fait que des ingrats dans la foule de mes prosélytes? Je ne connais gueres que M. Linguet, qui, en écrivant lui-même contre la fausse Philosophie, ait eu la justice & le courage de me rappeller avec éloge au souvenir du public : mais c'est qu'il n'est pas du nombre des imitateurs vulgaires, & qu'il a lui-même trop de talens pour être jaloux.

A l'égard de la *Dunciade*, qui, *selon* vous, est absolument calquée sur celle de Pope, je ne vous dirai pas que je vous défie d'y trouver quatre vers que mon prétendu modele fût en droit de revendiquer : chose très-vraie, mais à peine croyable, & que vous ne seriez pas en état de vérifier comme M. votre pere, qui savait un peu d'Anglais, & qui se serait bien gardé de me faire le même reproche. Je ne vous dirai pas que la *Dunciade* de Pope n'a que quatre Chants, & que la mienne en a dix. Je ne vous parlerai *ni* du Chant de l'Ambassade, dont l'idée a paru si neuve à beaucoup de Lecteurs moins diffi-

ciles que vous, ni de ceux du Bûcher, du Souper, du Boudoir, de la Vision, ni enfin des préambules de tous ces Chants. Je ne vous citerai ni le contraste du Bouclier, de la Sottise & de la Ceinture de Vénus, ni ce redoutable Sifflet du Goût qui siffle de lui-même dès qu'une main profane ose toucher à la Lyre d'Apollon; mais je passerai condamnation avec vous, lorsque vous aurez trouvé dans la *Dunciade* de Pope, ou même ailleurs, le modele de certaines aîles à l'envers que vous connaissez; & qu'il n'est pas besoin que je vous rappelle.

Savez-vous, jeune homme, vous qui parlez d'invention, que c'est la porter, peut-être, au plus haut degré que de s'approprier des sujets déjà très-bien traités par des Ecrivains célebres, & de savoir être original en les imitant. C'est encore une justice que me rendait M. votre pere (car, je ne veux employer auprès de vous que son autorité) en faisant l'extrait d'un de mes premiers Ouvrages, que j'avais en effet imité de l'Anglais, & que vous avez oublié dans votre liste. C'est la Comédie des *Tuteurs*, & voici les propres paroles de ce défenseur du goût, comme l'appelle l'ami Robbé:

„ J'aurais, peut-être, de M. Palissot une idée » moins avantageuse, si son Ouvrage était plus

» parfait, plus conforme à l'Original Anglais.
» Ceci n'eſt point un paradoxe. Je vous ai fait
» remarquer qu'il n'avait ſimplement pris que
» l'idée de l'*Orpheline*. Liſez-la, Monſieur;
» vous n'y trouverez véritablement *aucune trace*
» de tout ce qui a été applaudi avec juſtice dans
» les *Tuteurs*. Notre Poëte n'eſt point un co-
» piſte ſervile; *il eſt Créateur*. Il imite le mot,
» jamais la choſe: & voilà les jeunes Auteurs
» que l'on doit encourager, &c. &c. *l*)

Long-tems auparavant, le même Ariſtarque m'avait appliqué ce que Boileau diſait du jeune Racine. „ Il ne manque, diſait-il, à ce jeune Ecri-
» vain que de travailler plus difficilement. *m*) "
Mais pour revenir aux imitations, je conviens qu'il eſt facile de refaire paſſablement un Ouvrage manqué par un homme médiocre, & qu'on n'a point alors à ſe glorifier d'un grand mérite d'invention; mais du moins, vous ne me ſuppoſez pas une ambition commune, en me faiſant l'honneur de dire que c'eſt ordinairement d'après Pope ou d'après Moliere, que je calque mes ſujets. Vous pouviez ajouter en-

---

l) Année Littéraire 1764, tome 7, Lettre XII, pages 278 & 79.

m) Lettres ſur quelques Ecrits de ce tems, tome 7, Lettre XIV, page 338.

core à votre dénombrement ma Comédie de l'*Homme Dangereux*, dans laquelle j'ai été forcé de lutter avec le *Méchant* de M. Greſſet. Vous voyez que loin d'être humilié de mes prétendus larcins, j'en fais vanité au contraire, & que je vous fournis de nouveaux Mémoires. Mais il m'eſt impoſſible de convenir que j'aie pris l'idée de la Comédie des *Courtiſannes* dans le Roman du *Marquis de Roſele*, parce que malheureuſement je ne l'ai point lu. Toutes vos démonſtrations doivent néceſſairement échouer contre un fait.

Certainement, je ne me ferais pas la moindre difficulté de reconnaître une obligation que j'aurais à Madame de Beaumont. Je ſais trop le reſpect qu'on doit aux Dames ; & puiſque Moliere ne ſe cachait pas de puiſer dans des Nouvelles Eſpagnoles le fonds & l'intrigue de quelques-unes de ſes Comédies ; puiſqu'il daignait prendre une ſcene entiere, même dans Cyrano de Bergerac, en diſant qu'on avait le droit de reprendre ſon bien par-tout, je ne ferais point aſſez fat, pour vouloir déguiſer un emprunt que j'aurais fait dans une meilleure ſource : mais encore une fois, je n'ai point lu, je crois même que je ne lirai jamais le *Marquis de Roſele*, parce qu'à l'exception de *Dom. Quichotte* & de *Gilblas*, je me ſuis promis de ne plus lire de

Romans. En effet, examinez bien les prétendues preuves de la Letre qui paraît vous avoir été adressée, & vous-même vous serez frappé de leur faiblesse.

Gernance est jeune, & le *Marquis de Rosele* est jeune. La Courtisanne qui abuse de la passion du *Marquis de Rosele*, est artificieuse & hypocrite ; celle qui trompe la crédulité de *Gernance* emploie aussi des artifices & des ruses. Le *Marquis de Rosele* est désabusé par un de ses amis ; *Gernance* l'est à-peu-près de même par un de ses parens ; & voilà ce que l'on allegue comme une preuve démonstrative de mon plagiat. Mais, jeune homme, faut-il donc tout vous apprendre ? Ne savez-vous pas que dans tous les sujets possibles, il est des idées communes qui se présentent à tout le monde, & qui, par cette raison là même, n'appartiennent exclusivement à personne ? Toutes celles dont il s'agit sont précisément de ce genre : je m'explique. Si la Phedre de Pradon eût été faite en même tems que celle de Racine, tous-deux, c'est-à-dire le Génie & la Sottise, se seraient infailliblement rencontrés dans quelques situations essentielles à leur sujet. J'ai donné à *Gernance* toute la naïveté de la premiere jeunesse, parce qu'il eût été ridicule & dégoutant d'en faire un vieillard, ou même un homme mûr. J'ai prêté

à mes Courtiſannes les artifices de leur état ; mon critique prétend que j'aurais pu les faire agir avec plus de fineſſe ; je veux croire qu'il ſe connaît mieux que moi en Courtiſannes ; mais je ne mépriſe point aſſez ma piece pour répondre à une ſeule de ſes objections. *Si* mon Ouvrage a véritablement quelque mérite, le Public, ou la poſtérité y répondront pour moi : je me renferme uniquement dans la diſcuſſion du fait qui concerne le *Marquis de Roſele.*

Enfin *Gernance* eſt heureuſement détrompé par un de ſes parens, & par un moyen qui a paru très-comique à beaucoup de monde. *Si* telle eſt, en effet, la conduite du Roman où l'on veut que j'aie puiſé, j'en conclus que Madame de Beaumont & moi, nous nous ſommes rencontrés en quelques points, mais ſans avoir exceſſivement à nous en féliciter l'un & l'autre. Vous, jeune homme, qui auriez médité le même ſujet, vous vous ſeriez pareillement rencontré avec nous. On ſait aſſez que c'eſt le mérite ſeul de l'exécution qui aſſure le prix d'un Ouvrage. Il ſe peut que Madame de Beaumont ait fait un excellent Roman ; j'ai pu ne faire qu'une Comédie médiocre ; mais je me flatte que vous me diſpenſerez de vous prendre pour mon Juge. L'Auteur de la prétendue Lettre qui vous eſt adreſſée, trouve mon perſonnage de

Lysimon très-froid. Je me souviens qu'il fit verser des larmes de plaisir au célebre Acteur Molé, lorsque je lui fis une lecture particuliere de la Piece : ce fut du moins l'expression dont il se servit : pardonnez-moi, si je n'examine pas avec vous s'il avait tort. L'objet de ma Lettre n'est que de vous rappeller aux sentimens de vénération que vous devez à M. votre pere.

Vous allez me demander peut-être comment ayant reçu de sa part tant d'éloges, j'ai pu le mettre dans la *Dunciade*, *en faisant toutefois une exception honorable & juste à sa personne & à ses mœurs.* C'est un secret que je dirai bientôt au Public dans une nouvelle *Edition* de mes Œuvres, & que par conséquent vous me permettrez de ne pas répéter ici. En attendant, je vous avouerai tout franchement qu'il m'avait un peu dégoûté de ses louanges par les injures qu'il disait sans cesse à MM. de Voltaire, de Buffon, Rousseau de Geneve, &c. &c. & que j'avais été d'assez bonne foi pour ne pas lui dissimuler ma répugnance. Vous en apprendrez davantage avec le tems. Je vous apprendrai même, si vous ne le savez pas, que M. votre pere avait quelquefois la bonhommie de rire en petit comité de la *Dunciade*, quoiqu'il fût convenu de ne jamais la trouver plaisante en public ; & il faut avouer *qu'il avait ses raisons*

pour en juger ainſi : mais ce que je vous raconte de ſa bonhommie ne m'a pas moins été certifié par des témoins oculaires. C'eſt qu'au fonds M. votre pere ne pouvait s'empêcher de diſtinguer la *Dunciade* de cette foule d'Ecrits groſſiers qui avaient paru contre lui ; c'eſt qu'intérieurement il ſentait que ſi je ne lui avais pas reconnu une certaine réputation, une certaine conſiſtance, en un mot, une ſorte de célébrité, je n'aurais jamais été tenté de le choiſir pour en faire un des héros de mon Poëme. Ceci ne vous ſemblera peut-être qu'un paradoxe. Mais ce qui pourra vous le démontrer, c'eſt que ni vous, jeune homme, ni votre aſſocié M. Sautereau de Marſy, ni M. Fuel de Mericourt, ni quelques autres Ecrivains de cette force, vous ne ſerez jamais employés même dans les troupes légeres de la *Dunciade*.

A Argenteuil, près Paris, ce 8 Octobre 1776.

Fin du ſixieme & dernier Volume.



TABLE

des Pieces contenues dans ce Volume.

ANECDOTES RÉLATIVES AUX PIECES DE THÉATRE.

LETTRES DE L'AUTEUR SUR DIFFÉRENS OBJETS DE LITTÉRATURE.

DIALOGUES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

LETTRES DE M. DE VOLTAIRE A L'AUTEUR AVEC LES RÉPONSES DE CE DERNIER.

PIÈCES FUGITIVES, EN VERS.

Fin de la Table du sixieme Volume.

FAUTES A CORRIGER.

Page 3, ligne 6, avec toutes les pieces *lisez* sur toutes les pieces

Page 14, ligne 11; profcription du *lisez* profcription des

Page 32, ligne 23, monotome *lisez* monotone

Page 92, lignes 19 & 20, nous sommes cependant encore très-éloignés de croire, *lisez* nous sommes cependant très-loin de croire

Page 94, ligne 27, & on ne conçoit pas *lisez* & l'on n'imagine pas

Page 284, ligne 21, qui fut bien *lisez* qui fut si bien

Page 345, ligne 6 de la premiere remarque, en femmes: *lisez* en femmes,







